

Répertoire
des combats franco-anglais
de la

Guerre de Cent Ans



Jean-Claude Castex

LES ÉDITIONS DU PHARE-OUEST

RÉPERTOIRE

des

COMBATS FRANCO-ANGLAIS

DE LA GUERRE DE CENT ANS

(1337 - 1453)



Jean-Claude Castex

Les Éditions du Phare-Ouest, Vancouver

This One



L2ND-822-3515

Digitized by Google

Castex, Jean-Claude, 1941-

Répertoire des combats franco-anglais de la Guerre de Cent Ans / Jean-Claude Castex. — White Rock, B.C.: Éditions du Phare-Ouest, 2012.

ISBN 978-2-921668-09-5

Couverture : Bataille de Patay. Les Français de Jeanne d'Arc mettent en déroute l'armée anglaise. Contrairement aux batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, les Anglais n'avaient pas eu le temps de se retrancher solidement pour faire face aux Français.

Adresser toutes commandes à Marie-France Hautberg, Directrice.

Les Éditions du Phare-Ouest, Canada

Téléphone 604-542-3645

Courriels mfpshareouest@gmail.com

© *Les Éditions du Phare-Ouest, 2012.*

Tous droits réservés pour tous pays, Canada 2012.

Dépôt légal : 2^e trimestre 2012

Bibliothèque Nationale du Québec, Montréal.

Bibliothèque Nationale, Ottawa.

ISBN 978-2-921668-09-5

AVERTISSEMENT : Les Coordonnées géographiques de ce livre ont été calculées avant l'invention du GPS, et elles doivent être considérées comme indicatives et approximatives seulement.

*À ma chère mère, Marie-Louise
qui nous a si tristement quittés à l'âge de 102 ans, en 2011*

INDEX CHRONOLOGIQUE DES COMBATS DE LA GUERRE DE CENT ANS

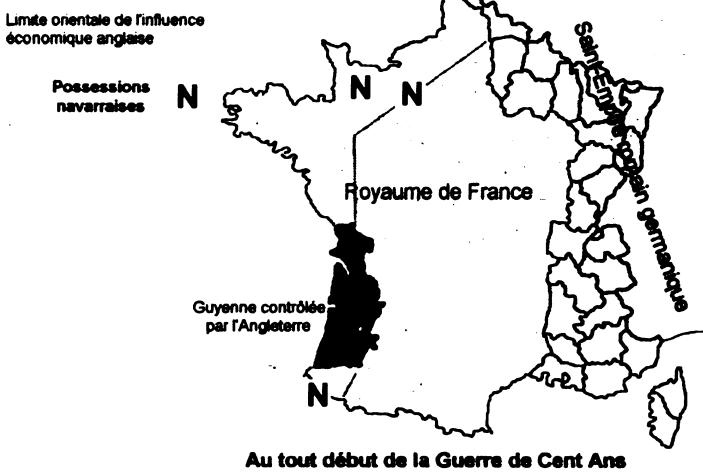
Bataille navale d'Arnemuiden	23 septembre 1338
Bataille navale de L'Écluse [Battle of the Sluis]	24 juin 1340
Bataille de Morlaix	septembre 1342
Bataille du gué de Blanchetaque	24 août 1346
Bataille de Crécy	26 août 1346
Siège de Calais	3 sept. 1346 – 6 août 1347
Siège et bataille de La Roche-Derrien	19 juin 1347
Coup de main contre Fougeray	1350
Bataille des Trente	27 mars 1351
Bataille de Mauron	14 août 1352
Bataille de Montmuran	10 avril 1354
Siège de Narbonne	8 - 10 novembre 1355
Bataille de Romorantin	1356
Bataille de Poitiers	19 septembre 1356
Siège de Rennes	3 octobre 1356 - 30 juin 1357
Combat de Pont-des-Carrières	13 juillet 1358
Bataille du Bois de Boulogne [Bat. du Bois-de-Saint-Cloud]	22 juillet 1358
Attaque contre Amiens	16 - 17 septembre 1358
2 combats de Longueil Sainte Marie	juin 1358
Siège de Reims	20 décembre 1359 11 janvier 1360
Bataille de Briouze	1361
Bataille de Cocherel	16 mai 1364
Bataille d'Auray	29 septembre 1365
Bataille de Navarette	3 avril 1367
Bataille de Lusignan	juin 1369
Siège de La Roche-Posay	début juillet 1369
Siège de Saint-Savin-sur-Gartempe	31 décembre 1369
Combat du Pont de Lussac	1er janvier 1370
Bataille de Pontvallain	30 octobre 1370
Bataille et siège de Guernesey [Descente des Aragousais]	juin 1372

Bataille navale de La Rochelle	22 juin 1372
Siège et bataille de Soubise	22 août 1372
Siège de Chizay	mars 1373
Siège de Mauvezin	16 - 28 juin 1373
Raid sur Rye	29 juin 1377
Bataille de Lewes	début juillet 1377
Bataille de l'île de Wight	21 août 1377
Bataille de Yarmouth	22 août 1377
Bataille d'Eymet	1er septembre 1377
Siège de Chaliers	20 - 26 juin 1380
Siège de Châteauneuf-de-Randon	28 février - 14 juillet 1380
Bataille navale de L'Écluse	12-14 mai 1385
Siège de Wark, début juillet	1385
Bataille d'Aljubarotta	14 août 1385
Bataille navale du Raz de St Mahé	12 juillet 1403
Bataille de Brest	1404
Siège de Hardlaugh	avril 1404
Siège de Caernarvon	avril 1404
Prise et destruction de Falmouth	novembre 1404
Bataille navale de L'Écluse	22 mai 1405
Raid contre Saint-Vaast-la-Hougue	du 2 juin au 4 juillet 1405
Prise de Milford Haven	5 août 1405
Siège de Haverford	août 1405
Siège de Tenby	août fin août 1405 1405
Siège de Carmarthen	fin août 1405
Bataille de Worcester	septembre 1405
Raid sur Jersey	fin septembre - début octobre 1406
Siège de Lourdes	janvier 1406 - 12 octobre 1407
Siège et prise de Harfleur	19 août - 15 septembre 1415
Bataille d'Azincourt	25 octobre 1415
Bataille navale de Chef-de-Caux	15 août 1416
Siège de Caen	18 août - 19 septembre 1417
Siège du Mont-Saint-Michel	1419 – 1453
Siège de Rouen	29 juillet 1418 - 19 janvier 1419

Bataille navale de La Rochelle	30 décembre 1419
Siège de Melun	1420
Bataille de Baugé	22 mars 1421
Bataille de Bernay	août 1422
Bataille de Cravant	31 juillet 1423
Bataille de La Gravelle [ou de La Brossinière]	26 septembre 1423
Siège de Verneuil	15 août 1424
Bataille de Verneuil	17 août 1424
Bataille navale du Mont-Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer	16 juin 1425
Siège d'Orléans	12 octobre 1428 - 8 mai 1429
Bataille de Rouvray [Journée des Harengs]	12 février 1429
Siège de Jargeau	10-12 juin 1417
Prise du Pont de Meung-sur-Loire	15 juin 1429
Siège de Beaugency	16 juin 1429
Bataille de Patay	18 juin 1429
Bataille de Gerberoy [Bataille d'Arondel]	9 mai 1435
Bataille et prise de Paris	13 avril 1436
Siège de Dieppe	du 2 novembre 1442 au 15 août 1443
Bataille de Formigny	16 avril 1450
Bataille de la Male Jornade [Bat. des Landes du Haillan]	1 ^{er} novembre 1450
Siège de Bordeaux	juin 1451
Bordeaux livrée aux Anglais	23 octobre 1452
Bataille de Castillon	17 juillet 1453
Siège et prise de Bordeaux	13 août - 5 octobre 1453

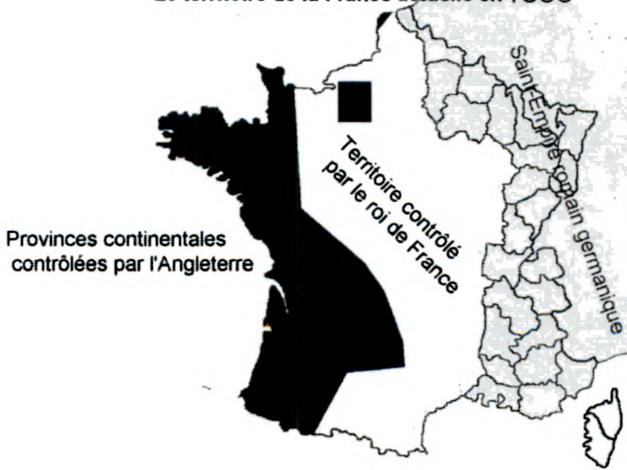


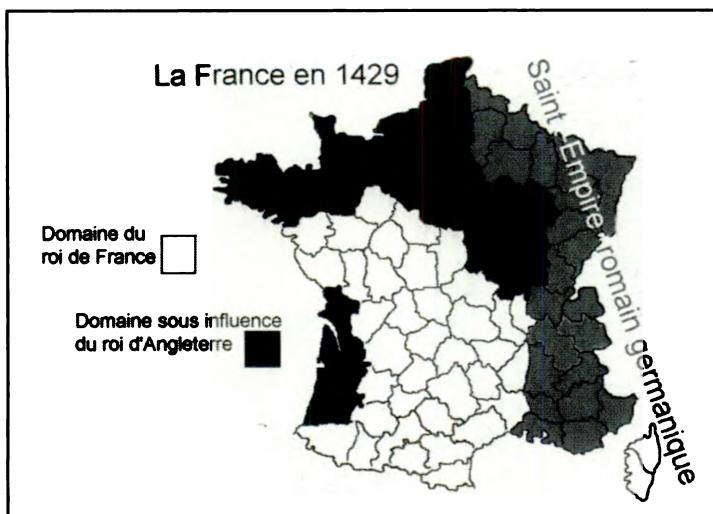
Le territoire de la France actuelle en 1330



Le XIV^e et la première moitié du XVe siècle voient la France plonger dans une crise grave, dont les expressions sont multiples. La Guerre de Cent Ans est née d'un problème de succession à la tête du Royaume de France. Elle ravage le pays. L'Angleterre perd la plus longue guerre de l'histoire du monde ainsi que les territoires continentaux qui lui appartenait, et la monarchie française en sort renforcée. Elle se dote de nouvelles institutions et met en place une armée et un impôt permanents.

Le territoire de la France actuelle en 1356

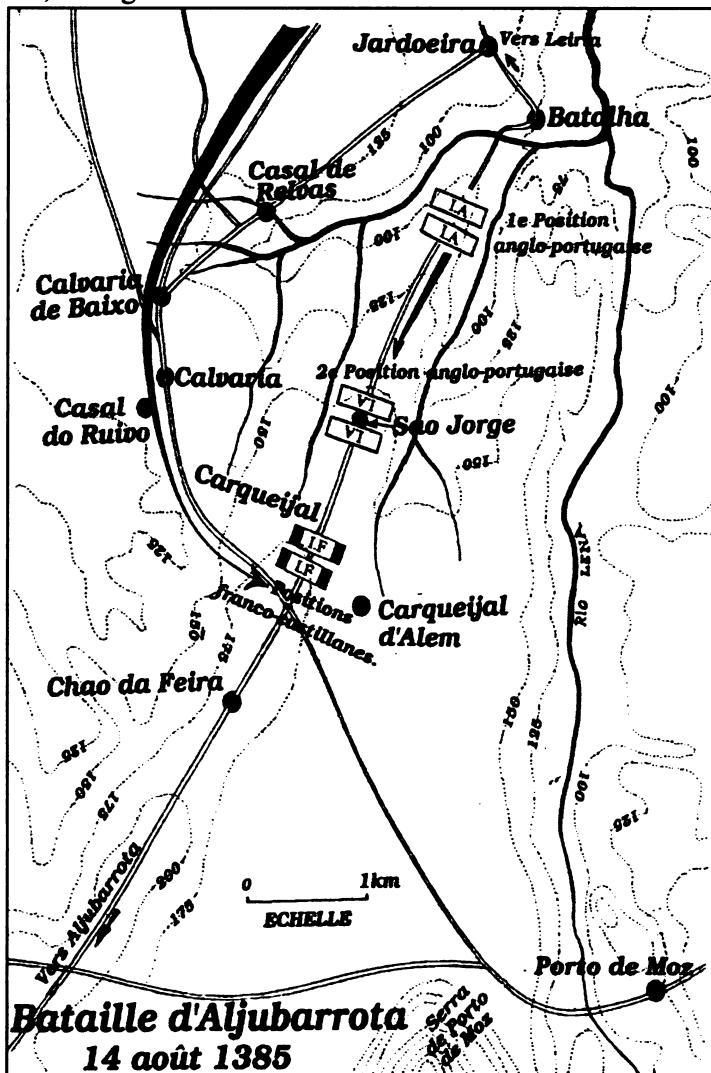




Aljubarotta. Bataille d'

Date de l'action : 14 août 1385.

Localisation : Le champ de bataille est situé près de Leiria, Portugal.



Conflit : Guerre de Cent Ans. Guerre d'Indépendance du Portugal. Théâtre des opérations de la péninsule ibérique.

Contexte : En 1385, Juan I^{er}, roi de Castille, envahit le Portugal. L'invasion a été provoquée par l'exil d'Éléonore, régent du Portugal qui intrigue avec la Castille, après que le

trône du Portugal a été saisi¹ par Dom João d'Aviz qui deviendra le roi Jean I^{er} [João] de Portugal.

Grâce à une entente de coopération militaire entre João d'Aviz et Richard II d'Angleterre, des soldats anglais avaient été envoyés au Portugal tandis que les Portugais dépêchaient 6 galères dans la Tamise pour protéger Londres contre les attaques des Hollandais, des Français ou des Castillans.

Après son élection forcée à Coimbra, João I^{er} voulut renforcer ses liens avec les Anglais. Il envoya Albuquerque et Fogaça au roi d'Angleterre pour lui annoncer son "élection" et tenter de négocier une alliance plus formelle. João n'avait pas seulement besoin de l'Angleterre militairement. Il voulait aussi son appui auprès de Rome, car João tentait d'obtenir du pape une dispense qui lui permettrait d'exercer le pouvoir royal en dépit de ses vœux cisterciens².

En Espagne même, régnait l'instabilité politique. L'Angleterre, par l'intermédiaire du duc de Lancastre, portait un grand intérêt à ce qui se passait dans l'ensemble de la péninsule ibérique. Le roi de France [Charles VI] projeta alors d'y envoyer un Corps Expéditionnaire franco-écossais. Au début de 1385, Juan I^{er} de Castille commença à préparer une invasion du Portugal. Une escadre de galères alla bloquer le Tage et une demande fut faite aux Français afin qu'ils envoient quelque aide. Avant la fin mai, plusieurs compagnies de Foix et du Béarn, commandées par Geoffroi de Parthenay, se préparèrent à passer les Pyrénées au Col du Somport. Le roi de Castille se montrait peu désireux de commencer la campagne avant l'arrivée des Français, et tout cela retarda fort les opérations jusqu'à l'été.

En juin, une troupe de chevaliers castillans fut défaite à *Trancoso* par des hommes d'armes portugais démontés. Apprenant cela, et sachant que 7 ou 800 Français arrivaient, le roi de Castille décida de concentrer l'essentiel de son effort dans l'habituelle voie d'invasion du Portugal via *Celorico* et *Coimbra*. Il regroupa son armée espagnole vers la mi-juillet à *Ciudad Rodrigo*. Là, il fut rejoint par les

¹Avec l'aide des Anglais.

²Ses vœux en religion le lui interdisaient formellement.

Français de Parthenay.

Le 21 juillet, Juan d'Espagne assiégeait Celorico. Les Franco-espagnols prirent cette ville vers la fin du mois de juillet. Le 7 août, Juan, après avoir brûlé les faubourgs, s'installa à *Soure*, un croisement de route situé à 27 km au S.-O. de Coimbra. Les soldats castillans se montraient féroces vis-à-vis des populations portugaises locales¹.

À Soure arriva un *défi* du roi du Portugal João. Juan I^{er} se mit alors en marche vers Lisbonne via *Pombal* et *Leiria*. Le roi du Portugal voulait attendre des renforts anglais, tandis que le connétable du Portugal Nuñô Alvares², qui n'aimait pas les Anglais, voulait combattre immédiatement. Le roi se plia à sa volonté. Après le 5 août, l'armée portugaise, renforcée d'Anglais et de Gascons, marcha sur *Constância* par la rive nord, puis vers *Tomar* où elle s'établit³ dans un monastère de Templiers pour barrer la route de la capitale portugaise. Le 11, lorsque le connétable Nuñô Alvares se rendit compte que les Espagnols, se souciant peu d'eux, allaient marcher directement sur Lisbonne, il⁴ décida de se jeter sur eux. Le dimanche 13 août, 20 km seulement séparaient les deux armées.

À environ 11 km au sud de Leiria, la route que devait suivre l'armée castillane descendait dans une dépression profonde où se trouvent actuellement le village et l'abbaye de *Batalha*⁵. À la sortie de Batalha, la route traverse à angle droit un petit cours d'eau qui descend d'une colline boisée près de *Calvaria de Baixo*, et qui coule d'Ouest en Est dans un vallée spacieuse pour rejoindre la Lena à 1 000m de là. À l'époque, le voyageur franchissait ce cours d'eau à gué.

Pour cela, il fallait descendre par une pente raide jusqu'au fond de la vallée. Là, après avoir franchi le gué, la route remontait directement la pente à pic sur un autre kilomètre jusqu'à ce qu'elle débouche sur un plateau étroit orienté vers le Sud. Pendant cette escalade, le chemin était

¹Curieux comportement vis-à-vis d'une population que l'on veut annexer. Mais à l'époque, le petit peuple n'avait d'importance que dans la mesure où il représentait un "cheptel" taxable et corviable, comme aujourd'hui!

²Ou Nuñô Alvares, ou Nuñô Alvarez.

³Le 8 août.

⁴Nuñô Alvares.

⁵À Aljubarrota comme à Hastings, un village a pris naissance sur les lieux du combat sous le nom de Bataille [*Batalha* et *Battle*].

commandé [dominé et battu], d'un côté par une rive à pic, tandis que, à gauche, le sol s'effondrait en une profonde ravine. Dès que le plateau est atteint, le visiteur moderne peut se retourner vers le Nord pour embrasser une vue générale du pont qui enjambe aujourd'hui le cours d'eau à l'emplacement de son ancien gué. Le connétable du Portugal, Nuñ'Alvares, décida de poster ses troupes, sur ces hauteurs boisées et inaccessibles, crête militaire du plateau.

Cette position, à l'extrême Nord du plateau, avait l'avantage supplémentaire d'être bien protégée sur les deux flancs. En regardant le village actuel de Batalha, le flanc gauche était ceinturé non seulement par la vallée déjà mentionnée mais par le lit profond du cours d'eau lui-même qui coulait du Sud au Nord pour pénétrer dans cette même vallée.

Sur la droite, les positions anglo-portugaises étaient aussi renforcées par un autre cours d'eau profond qui descendait de *Carqueijal* pour aboutir aussi dans cette vallée¹. À l'extrême nord, le plateau ne fait pas plus de 500 mètres de large. Un chemin parcourt ce secteur en son milieu.

Après avoir franchi le gué près du village actuel de Batalha sous le tir des archers alignés sur les hauteurs, les Franco-Castillans² devaient faire face à la tâche éprouvante d'escalader cette falaise [sous un tir dense] afin d'atteindre le sommet du plateau et d'arriver au contact de leurs ennemis bien retranchés, reposés et parfaitement camouflés par la végétation³.

Chefs en présence • **Franco-espagnols** : Le roi de Castille Juan I^{er}; Alfonso de Villeña, connétable aragonais de Castille; Geoffroi de Parthenay commandait les compagnies françaises. • **Anglo-portugais** : Le nouveau roi de Portugal, João I^{er}, dirigeait nominalement, tandis que le connétable du Portugal Nuñ'Alvares Pereira commandait de fait. La troupe anglo-gasconne était sous les ordres de Jean de Gand⁴, l'un des prétendants au trône de Castille, assisté du

¹Un peu à l'Est du pont actuel.

²Qui venaient du nord.

³L'historien britannique Russell qui a visité, étudié tactiquement les lieux et décrit minutieusement le secteur, le qualifiait de «*position imprenable*».

⁴Jean de Gand, duc de Lancastre [1340-1399], né à Gand, 4^e fils d'Édouard III, épousa en 1359, Blanche, 2^e fille de Henri de Lancastre, et fut créé duc de Lancastre en 1362; puis Jean épousa en 1370 Constance, fille de Pierre le Cruel et prit le nom de roi de Castille. Finalement il renonça à ce dernier titre quand sa fille épousa le futur roi Henri III, de Castille et de Leon.

Gascon Guillelm de Montferrand.

Effectifs engagés : Les effectifs espagnols et portugais sont peu connus et ne peuvent être qu'estimés ainsi :

•**Français, Espagnols et Portugais** partisans d'Éléonore, régent du Portugal : 7 ou 800 Français se battaient avec l'armée espagnole. Les Espagnols comptaient sans doute quelque 10 000 hommes dont 6 000 à cheval, avec 16 canons légers. Les effectifs des Portugais «éléonoriens» sont inconnus; quelques centaines d'hommes sans doute.

•**Anglo-portugais** : 1 500 ou 2 000 Anglo-gascons luttaient du côté portugais; moitié Anglais, moitié Gascons. Les Portugais comptaient 10 000 hommes dont 2 à 3 000 hommes d'armes appuyés par des archers anglais, gascons et portugais, et plusieurs milliers de fantassins. Au total 20 000 hommes.

Stratégie ou tactique : Les Anglo-portugais renforçèrent encore leurs redoutables positions en édifiant des obstacles avec des abattis, ne laissant à dessein qu'un *étroit passage* de face, gardé par les archers¹. C'était une souricière idéale pour un ennemi que l'honneur obligeait à ne porter que des attaques frontales, bien que, de toute façon, la position pouvait difficilement être tournée. Comment ne pas penser aux positions anglo-gasconnes de la bataille de Poitiers [1356] ? Le dispositif était très comparable.

En revenant de son ambassade auprès des Portugais, Ayala conseilla au roi d'Espagne de ne pas combattre immédiatement car les Portugais ne disposaient que d'une seule journée de vivres tandis que les Espagnols en transportaient quatre. Conséquemment, les Portugais seraient bientôt obligés d'abandonner leurs positions favorables. L'ambassadeur de France Jean de Rye était aussi du même avis. Mais les jeunes et fiers chevaliers castillans à l'honneur fort chatouilleux exigeaient l'attaque à outrance, immédiatement. Leur sens de l'honneur allait les perdre².

Les prétentions de Jean de Gand et de son frère Lionel au trône d'Angleterre entraîneront des guerres intestines entre les maisons de Lancastre et d'York.

¹ Le site suivait le schéma habituel des batailles franco-anglaises : les Anglais retranchés en hauteur, et les Français montant à l'assaut de leurs positions ; comme le chemin de Maupertuis à Poitiers. Voir Bataille de Poitiers, 1356.

² Encore un point commun avec la bataille de Poitiers, surtout, mais aussi Crécy, Azincourt et Navarre.

PREMIER DISPOSITIF DE COMBAT DES PORTUGAIS ET DES ANGLO-GASCONS

L'avant-garde portugaise¹ occupa ses positions de combat. Son flanc droit demeurait couvert par un Corps de chevaliers portugais démontés. L'aile gauche était sous les ordres du capitaine gascon *Guillem de Montferrand*. Il commandait la presque totalité des hommes d'armes gascons et anglais de l'armée portugaise. Les archers gascons et anglais avaient été massés derrière les ailes afin de renforcer les archers portugais. Tous ces archers procuraient ce que l'on appellerait aujourd'hui « *l'appui-feu* » en tirant par-dessus la tête des hommes d'armes de leur propre armée. Ils pouvaient aider très efficacement à « *fatiguer* » et même à repousser une attaque frontale, seule tactique possible dans les circonstances. Au cas bien improbable où les ennemis attaqueraient par les flancs, ils pourraient aussi s'y porter et les couvrir afin d'empêcher un débordement dangereux de la ligne de bataille.

Derrière ces premières lignes anglo-gasconnes se tenait une deuxième ligne formée par le Corps principal de Dom João. Les flancs de ce Corps principal furent immédiatement reliés par une ligne de soldats aux flancs du centre anglo-portugais afin de former un grand carré creux.

En arrière de ce grand carré, un autre carré d'Infanterie et d'archers protégeait les pages ainsi que les palefrois des chevaliers et des hommes d'armes qui combattaient à pied à la mode anglaise; ce deuxième carré protégeait aussi les mules et les chariots à bagages.

DEUXIÈME DISPOSITIF DE COMBAT DES PORTUGAIS ET DES ANGLO-GASCONS

Jugeant presque impossible une attaque frontale efficace de ce trop solide dispositif anglo-portugais, les Franco-espagnols amorcèrent un vaste mouvement tournant pour les assaillir à revers, par l'arrière. Ce que voyant, Nuñ'Alvares déplaça ses troupes vers le Sud du plateau. [voir le plan].

Ce nouveau dispositif de combat anglo-portugais se décrivait ainsi: l'aile droite portugaise qui contenait le con-

¹Constituée d'hommes d'armes démontés.

tingent anglo-gascon stationnait désormais à l'Est de l'avant-garde. La configuration du terrain en faisait le secteur le plus vulnérable de la ligne portugaise. Le connétable portugais qui n'avait pas du tout l'intention de prendre l'offensive, fit alors édifier des fortifications provisoires afin de renforcer son front; d'abord une palissade faite de broussailles à hauteur de poitrine d'homme. Selon Russell cette ligne n'était probablement pas continue mais percée de *passages*¹. Elle était destinée à briser la charge franco-espagnole tout en laissant sortir les contre-attaques. Derrière cette ligne de palissade, une tranchée de plusieurs pieds de profondeur barrait le passage des Franco-castillans qui auraient éventuellement réussi à négocier le premier obstacle. Dans sa description de la bataille, Juan I^{er} rapporta que ces obstacles furent déterminants pour arrêter ses hommes d'armes démontés.

De nombreuses erreurs tactiques des Espagnols expliquent leur défaite. Dans son Article XXXII [du chapitre IV] consacré aux *manœuvres tournantes et trop étendues*, Jomini met aussi en relief les dangers de tels mouvements².

Résumé de l'action : Le dimanche matin 13, tandis que les Anglo-portugais se préparaient à la bataille, le connétable Nuñ'Alvares se porta en reconnaissance vers Leiria. Considérant que les Espagnols ne montraient aucun désir de poursuivre leur marche vers le sud et Lisbonne, il chercha une bonne position afin de bloquer l'avance castillane. Il trouva un site admirable pour une bataille défensive, tactique habituelle des Anglais durant cette Guerre de Cent Ans: une

¹À rapprocher de la palissade faite de boucliers imbriqués les uns dans les autres, avec chicanes pour contre-attaques, érigée par les Anglais à la bataille d'Hastings [1066], et à celle faite de pieux à Crécy.

²«Nous avons parlé dans le précédent article de manœuvres entreprises pour tourner la ligne ennemie sur le champ de bataille, et des avantages que l'on peut en tirer. Quelques mots restent à dire concernant l'extension du détour qui doit être parfois entrepris, et qui cause quelquefois l'échec de manœuvres apparemment fort bien pensées. On peut affirmer comme un principe que tout mouvement est dangereux qui est si étendu qu'il donne à l'ennemi le temps de profiter du mouvement tournant pour battre le reste de l'armée demeurée en position. Néanmoins, comme le danger dépend beaucoup de la rapidité et de la justesse du coup d'œil du général ennemi, aussi bien que du style de tactique à laquelle il est habitué, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi tant de manœuvres de cette sorte ont échoué face à certains stratèges et réussi contre d'autres, et pourquoi un mouvement de ce genre qui aurait été dangereux devant un Frédéric, un Napoléon, un Wellington, aurait pu être un succès complet devant un général aux capacités limitées, qui n'a pas le réflexe de prendre lui-même l'offensive au moment propice...» [Baron de Jomini, *L'Art de la Guerre*; chapitre IV; article XXXII; p.204.]

falaise presque inaccessible qui dominait non seulement le gué du cours d'eau mais aussi la pente d'accès à un plateau boisé au sommet duquel il posta son armée anglo-portugaise. Redoutable position, surtout pour un ennemi que l'honneur obligeait à attaquer de face et dont toute attaque de diversion salissait la dignité.

Avant l'aube du lundi 14 août, jour de la bataille, l'armée portugaise renforcée des Anglo-gascons, entendit la messe à *Porto de Moz* avant de se mettre en marche vers le Nord-Ouest, à 5 km de *Carqueijal*. Vers 10h00 du matin, l'armée portugaise était parée pour le combat. Les premiers éléments de l'armée castillane arrivèrent peu après dans les parages de *Jordœira*: des archers, et des lanciers protégés de boucliers. Les Castillans avaient déjà parcouru un kilomètre dans un terrain accidenté. Leur roi se déplaçait en litière car la maladie l'empêchait de chevaucher.

Près de Jordœira où la route plonge vers Batalha, l'armée castillane s'arrêta pour reprendre son souffle et examiner les formidables positions anglo-portugaises. Les chefs convinrent qu'une attaque frontale serait suicidaire. Quant aux attaques latérales, elles n'étaient pas plus envisageables. Le roi Juan I^{er} le nota et décida d'effectuer un vaste mouvement tournant qui fut amorcé vers 11h00 du matin. Les Espagnols marchèrent vers *Casal de Relvas* et *Calvaria*. Puis ils débouchèrent sur la grande route entre *Chão da Feira* et *Carqueijal*, à trois kilomètres sur les arrières des Portugais. Ils ajoutèrent ainsi 8 épuisants kilomètres, à travers un secteur fort difficile, aux 11 km déjà couverts depuis l'aube. La manœuvre de contournement dura 5 ou 6 longues heures¹. Finalement les Anglo-portugais qui voulaient couper la route de Lisbonne se retrouvaient eux-mêmes coupés de la capitale. Ils durent choisir de nouvelles positions défensives pour faire face à cette nouvelle situation. Nuñ'Alvares décida d'utiliser les défenses naturelles du plateau sur lequel stationnaient ses forces.

À deux kilomètres de la première position anglo-portugaise, sur une éminence, se dressait un petit ermitage dédié à *São Jorge*. De part et d'autre coulaient deux cours

¹Toujours selon Russell.

d'eau parallèles à la route. Au niveau de São Jorge, le plateau ne mesurait que 300 mètres de large, et, de ce fait, le front à défendre contre un ennemi venant d'Aljubarrota n'était pas trop étendu. Le *condestable*¹ Nuñ'Alvares plaça ses étendards au centre de l'avant-garde portugaise. L'attaque frontale était probable grâce à la pente douce, et les attaques latérales restaient dans le domaine de l'invraisemblable à cause des cours d'eau.

Avant la fin de la manœuvre de contournement, le roi envoya Pero Lopez de Ayala à Nuñ'Alvares, officiellement pour lui demander d'abandonner une cause aussi injuste, mais en réalité pour observer le dispositif défensif des Espagnols. Vers 17h30, Ayala revint et conseilla au roi de ne pas attaquer avant le lendemain pour disposer d'une journée complète devant soi qui permettrait aux ailes franco-espagnoles de prendre leurs dispositions de combat. De plus, les Portugais n'ayant qu'une seule journée de vivres, mieux valait les affamer. Le roi décida de repousser *l'heure H* mais les hidalgos espagnols, furieux de ce qu'ils considéraient comme une lâcheté, tâchèrent de lui forcer la main et y réussirent.

Vers 18h00, les troupes castillanes furent lancées à l'attaque par leurs officiers. Les compagnies de *jinetes*² contournèrent les Portugais pour attaquer ces derniers par l'arrière, c'est à dire pour attaquer les bagages et leurs défenseurs. Cette attaque à revers fut, dans ce cas précis, une erreur tactique; elle coupa toute retraite aux Anglo-portugais qui auraient (peut-être) voulu fuir et les força à combattre avec détermination. Les canons castillans postés dans le secteur de Carqueijal ouvrirent aussi le feu, créant un vrai traumatisme psychologique sur les soldats portugais, à défaut de les tuer. *C'était la première fois que les canons tonnaient au Portugal.*

La bataille était maintenant engagée, à la grande satisfaction des hidalgos; Juan I^{er} ne pouvait plus l'arrêter. Alfonso de Villeña se mit à la tête de l'avant-garde, qui comprenait le contingent portugais pro-castillan, et chargea

¹Le connétable. Le **connétable** était le commandant en chef de l'armée nationale. Le mot connestable > connétable provient du bas-latin *comes stabuli*, comte de l'étable, ou grand écuyer. Le mot connestable a aussi donné *constable* en anglais, mot qui désigne un policier ou Gendarme au Canada anglais.

²Cavaliers.

prématulement l'ennemi. Mais les ailes castillanes n'étant pas encore en place, les deux ailes portugaises concentrèrent leur tir sur le centre castillan qui se trouva totalement décimé avant de pouvoir atteindre les positions portugaises situées au niveau de São Jorge. Malgré cela, l'impact sur la ligne anglo-portugaise fut fort brutal quoique dispersé. Aussitôt, Dom João fit contre-attaquer son Corps principal et la bataille devint générale, à l'épée et à la hache.

La mêlée ne dura qu'une heure. La prise de l'éten-dard castillan de Juan fut le signal de la désintégration de l'armée castillane. Le roi Juan délaissa sa mule trop lente pour un cheval, et commença à fuir avec sa petite escorte de gardes du corps dans le but de gagner Santarem au plus vite. La rumeur de cette fuite acheva la destruction des unités espagnoles. Les plus énergiques s'emparèrent de chevaux pour fuir avec plus de célérité. Beaucoup, parmi les autres, furent massacrés¹.

Pertes •**Franco-espagnols** : 2 500 furent tués selon le roi portugais; bien que ce chiffre paraisse un peu exagéré. L'ambassadeur de France, Jean de Rye, et Geoffroi de Parthenay perdirent la vie, ainsi que la plupart des leaders portugais opposés à João I^{er} et partisans d'Éléonore régent de Portugal. •**Anglo-portugais**: le chef gascon Guillem de Montferrand fut tué avec un millier d'hommes.

Conséquence de cette défaite franco-espagnole : La bataille d'Aljubarotta décida de l'indépendance du Portugal dans la péninsule ibérique. Cette bataille détruisit presque toute l'ancienne aristocratie portugaise, qui se trouvait en fait favoriser le régent Éléonore. L'avènement de ce jeune roi de 28 ans, João I^{er}, et la disparition de cette noblesse conservatrice "à la Française", permirent la création d'une nouvelle noblesse mercantiliste "à l'Anglaise" qui insuffla un essor économique très important au Portugal.

¹Massacre tout à fait conforme à la théorie clausewitzienne sur le but de l'engagement: «... on peut donc considérer la destruction complète ou partielle de l'adversaire comme le but unique de tout engagement.» [Clausewitz, *De la Guerre*, chap.III, p.243], alors que Sun Tzu conseillait: «capturer l'armée ennemie vaut mieux que de la détruire; prendre un bataillon intact, une compagnie ou une escouade de cinq hommes vaut mieux que de les détruire.» [*L'Art de la Guerre*, chap III, Principe 2], et le principe suivant allait encore plus loin: «Remporter cent victoires en cent batailles n'est pas le comble du savoir-faire.» Étonnant théoricien militaire, curieusement moderne, alors qu'il reste le plus ancien connu.

Amiens. Attaque contre

Date de l'action : 16-17 septembre 1358.

Localisation : Ville de France, située à 100 km au Nord de Paris. 49°54'N, 02°16'E

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre française contre le roi de Navarre, Charles le Mauvais.

Contexte : Le roi de Navarre, Charles le Mauvais, en guerre contre la France, avait engagé des mercenaires anglais. Après s'être créé des alliés dans la ville d'Amiens, il essaya de s'en emparer par surprise.

Chefs en présence • Les Anglo-navarrais étaient commandés par Jean de Picquigny¹, avec son frère Robert².

Effectifs engagés : Inconnus.

Stratégie ou tactique : La trahison. Au Sud de la Somme, une deuxième enceinte venait d'être construite autour des faubourgs de Saint-Michel, Saint-Rémy et Saint-Jacques. Mais cette enceinte n'était pas terminée. Le plan montre Amiens deux siècles plus tard, à titre indicatif seulement.

Résumé de l'action : À l'Ouest de la ville s'ouvraient deux portes: l'une³ donnait dans la vieille enceinte. L'autre, celle de La Hotoie, dans la nouvelle enceinte inachevée. L'hôtel de l'abbé du Gard, partisan de Charles le Mauvais, se situait entre les deux enceintes et tout près de la porte Saint-Firmin. Les Anglo-navarrais y cachèrent des soldats, de même que dans les maisons voisines. Au jour fixé, les Anglo-navarrais pénétrèrent de nuit dans les faubourgs en criant: "Navarre! Navarre!" La surprise fut complète. Cependant, les Amiénois se ressaisirent et arrêtèrent les Anglo-navarrais au pied des vieux remparts qu'ils ne purent prendre d'assaut. Pendant que les combats se poursuivaient dans les faubourgs, des demandes d'aide furent envoyées au connétable Moreau de Fiennes et à Guy de Châtillon qui se trouvaient à Corbie, non loin d'Amiens.

Voyant leur coup de main avorté, les Anglo-navarrais décidèrent de battre en retraite. Mais auparavant, pour se venger, ils incendièrent les quartiers riches qui ceintaient le vieil Amiens.

¹Capitaine de La Hérelle.

²Capitaine de Creil.

³Porte de Saint-Firmin.

Pertes • Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglo-navarraise : Après la retraite des Anglo-navarrais, 17 notables eurent la tête tranchée pour collaboration avec l'ennemi.

Javeline



Arnemuiden. Bataille navale d'

Date de l'action : 23 septembre 1338. Première bataille navale de la Guerre de Cent ans.

Localisation : Arnemuiden¹, près de Middelbourg, dans l'île de Walcheren, Pays-Bas. 51°30' de Latitude Nord, 03°41' de Longitude Est. Arnemuiden était un port important de l'île de Walcheren. Aujourd'hui la ville est isolée de la mer par des polders.

Conflit : Début de la Guerre de Cent-ans, 1337-1453.

Contexte : Au temps de Henri I^{er} d'Angleterre, le plus jeune des fils de Guillaume le Conquérant, un nouvel ordre français de moines réformateurs fut introduit en Angleterre. Il avait pris naissance dans le centre-est de la France, au monastère de Cîteaux. Les moines furent connus sous le nom de Cisterciens, du vieux nom latin du village. Le travail de la terre était l'un de leurs idéaux, et les Cisterciens français commencèrent un programme extensif de bonification des sols marécageux de la campagne anglaise, de même qu'ils se mirent à construire des routes et des moulins. Ils découvrirent que l'élevage des moutons pouvait devenir extrêmement profitable, et, sous le règne de Henri II,² l'Angleterre était devenue un important pays quant à l'exportation de la laine³.

Le 21 septembre 1338, les amiraux français Quiéret et Béhuchet se portèrent sur la côte des Flandres où le roi d'Angleterre se trouvait depuis la mi-juillet avec 11 600 combattants transportés par 200 vaisseaux. En débarquant à Middlebourg, le roi d'Angleterre s'était aperçu avec stupeur qu'il avait manqué à sa parole avec ses alliés flamands. Au lieu des 20 000 sacs de laine promis, pour rétablir l'industrie drapière flamande, Édouard III n'avait apporté que 2 500 sacs. Il envoya au plus vite chercher de quoi combler le déficit. Ce fut ce que l'escadre française vint intercepter.

Chefs en présence •Les amiraux Quiéret et Béhuchet commandaient les navires français. •Les Anglais étaient commandés par John Kingston, ayant sa marque sur Le CHRISTOFER.

¹Armouth.

²1133-1189; il était né au Mans et il mourut près de Tours.

³Asimov, Isaac, *The Shaping of England*, Houghton Mifflin Company, Boston, 1969. Page 223

Effectifs engagés •Français: 48 galères, 2 caraques, et quelques vaisseaux et artillerie, selon une estimation anglaise. •Anglais: 5 grandes nefs, 1 000 hommes d'équipage et artillerie.

Stratégie ou tactique : Arnemuiden fut le premier combat naval avec artillerie à feu.

En ce début de Guerre de Cent-ans, il est bon de jeter un coup d'œil sur les deux armées en présence: l'armée française orientée vers *l'offensive* et l'armée anglaise orientée vers *la défensive*, tactiquement.

ARMÉE ANGLAISE

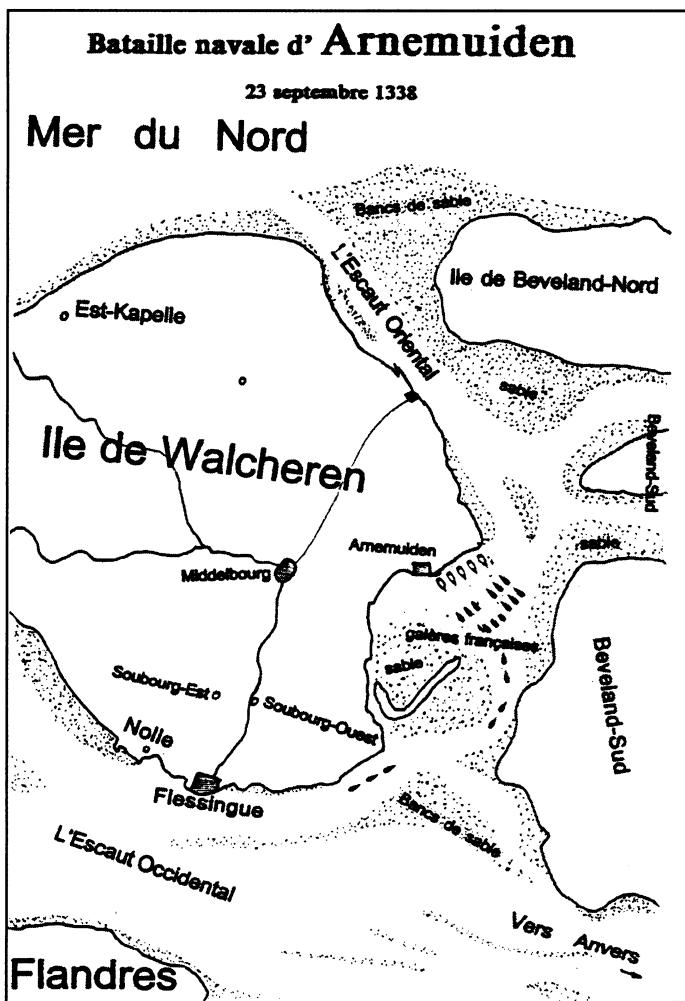
- Orientée vers la *défensive*.
- Service militaire *obligatoire pour tous* à l'intérieur du royaume.
- Donc, armée *nationale* et de *métier*.
- Soldats très bien *payés*.
- L'*Infanterie* prédominait largement: Infanterie légère: archers et ribauds [ou brigands].
- Les *brigands* étaient destinés àachever les cavaliers français montés.
- Les gens d'armes ne combattaient à cheval qu'exceptionnellement. Il n'y a donc *aucun mépris du cavalier pour le fantassin*.
- Les archers étaient recrutés parmi les gens des communes qui étaient obligés de s'entraîner au tir à l'arc; c'était donc des *tireurs d'élite*.
- Les archers étaient armés d'*arcs longs* en bois d'if qui variaient suivant la grandeur du soldat entre 1,90 m et 2 m. Un étui protégeait les arcs et les flèches de recharge contre la pluie.
- L'archer était aussi muni d'*un pieu* de 3,3 mètres servant à faire une herse anti-cavalerie.
- Les flèches portaient à 183 mètres et les archers les plus *rapides* pouvaient tirer une flèche toutes les cinq secondes.

ARMÉE FRANÇAISE

- Orientée vers *l'offensive*.
- Toute tactique qui n'était pas un *assaut frontal* était considérée comme une lâcheté par les Français.
- Les chefs et le roi de France étaient en première ligne des assauts. Mais, de fait, ils risquaient moins la mort que les

autres, car, capturer le roi vivant ou le connétable permettait d'obtenir une rançon énorme.

- Les armes de *jet* : arc, arbalète, étaient quelque peu considérés comme des armes de *lâches* puisqu'ils pouvaient



tuer à distance sans grand danger pour l'arbalétrier ou l'archer.

- Les arbalétrier, les archers et l'ensemble de l'*Infanterie*⁴

⁴Les gens du commun.

étaient méprisés par les chevaliers [nobles], qui considéraient qu'ils ne servaient pas à grand chose. Les arbalétriers étaient souvent des mercenaires étrangers [Génois]. Ils se vêtaient et s'armaient comme ils pouvaient. C'était une cohue disparate armée quelquefois de couteaux. Ils ne servaient qu'à faire nombre et personne ne se donnait le mal de les organiser. On ne comptait même pas leurs morts, leurs blessés étaient abandonnés sur le champ de bataille et les prisonniers de ces formations passés au fil de l'épée.

- L'arbalétrier était *lourdement chargé* et ses marches épuisantes: 40 kg. L'arbalète seule pesait 10 kg.

Résumé de l'action : En contournant l'île de Walcheren, l'escadre française découvrit dans l'anse d'Arnemuiden, près de Middelbourg, 5 grands vaisseaux anglais qui venaient d'arriver avec l'énorme chargement de laine destiné à calmer la colère des Flamands. C'étaient les 5 plus beaux vaisseaux de guerre du roi d'Angleterre Édouard III: The CHRISTOFER, The EDGARD, The CATHERINE, The ROSE, The SAINT-MARY. Une partie des équipages était à terre. En revanche, The CHRISTOFER était muni d'armes redoutables: 3 canons de fer et un canon à main, analogues aux "pots de fer" embarqués cette même année sur un des navires de Béhuchet. *Ce fut le premier combat naval avec artillerie.* C'est ce qui explique le grand retentissement donné à cette bataille. La lutte fut acharnée. Le capitaine du CHRISTOFER, John Kingston, tint tête un jour entier. Les autres navires anglais avaient capitulé depuis longtemps. The CHRISTOFER résista en voyant que les prisonniers étaient massacrés au fur et à mesure. Un dernier assaut triompha des Anglais du CHRISTOFER submersés sous le nombre. Les matelots français, exaspérés par leur résistance acharnée, massacrèrent les survivants sous les yeux des amiraux français qui payèrent cher cet acte de barbarie deux ans plus tard à la bataille de l'Ecluse.

Pertes ● **Français** : environ 900 hommes tués. ● **Anglais** : 1 000 tués, les 5 nefs et une riche cargaison de laine prises par les Français. Les cinq riches et puissantes prises furent emmenées à Calais et intégrées à la flotte française.

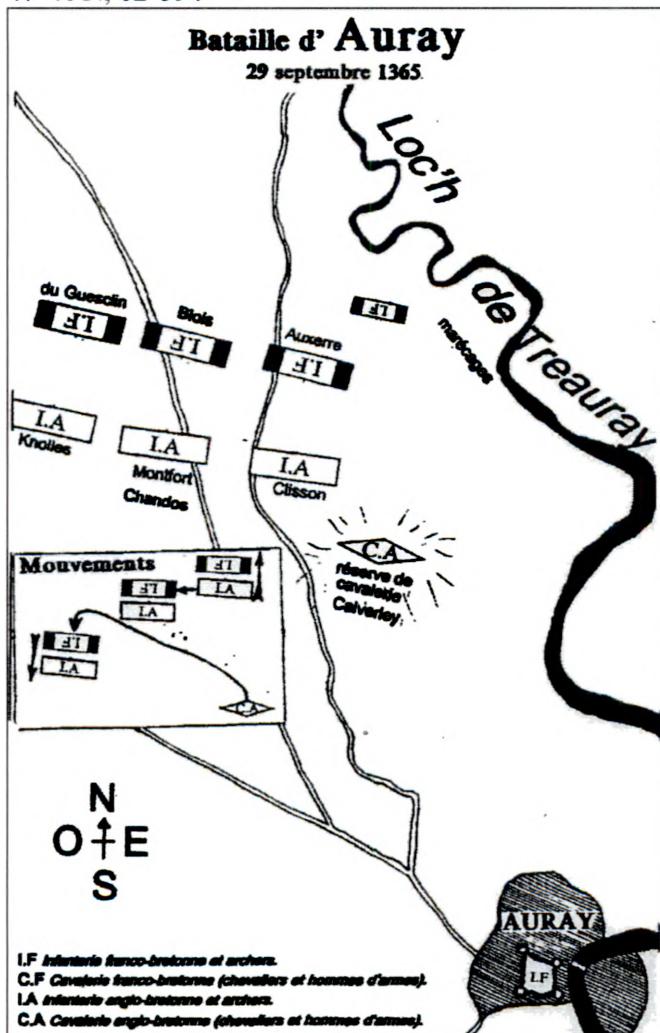
Conséquence de cette défaite anglaise : Ce fut un soufflet pour le roi d'Angleterre; cela aida sans aucun doute au déclenchement de la Guerre de Cent-ans.

Auray. Bataille d'

Autre nom : Uray.

Date de l'action : 29 septembre 1365.

*Localisation : Ville du Morbihan, arrondissement de Lorient, à 110 km à l'Ouest-Nord-Ouest de Nantes, France.
47°40'N, 02°59'.*



Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Cette bataille est la dernière de la Guerre de Succession de Bretagne ou Guerre des deux Jeanne, 1340-1351.

Contexte : La guerre civile en Bretagne tirait à sa fin. À la

mort du duc de Bretagne, Jean III, qui n'avait pas d'héritier, on ne retrouva pas son testament. Ce fut donc une guerre civile de succession entre Jeanne de Penthièvre, nièce du duc défunt, mariée à Charles de Blois, grand seigneur français, et Jeanne de Flandre, femme du duc de Bretagne, Jean IV de Montfort, lequel avait passé une bonne partie de son enfance en Angleterre. Les Français et les Anglais qui s'affrontaient dans le cadre de la Guerre de Cent Ans, avaient, bien entendu, pris parti pour chacune des deux Jeanne.

Jean IV de Montfort assiégeait la ville et le château d'Auray. Au moment de la bataille, il s'était déjà rendu maître de la ville fortifiée mais pas encore du château. Montfort proposa d'abord à Charles de Blois de partager la Bretagne «pour éviter de faire périr tant de braves hommes», promettant que s'il n'avait pas d'enfant, la totalité du duché de Bretagne passerait aux Blois. Blois aurait eu le Nord de la Bretagne, et Montfort le Sud. Mais du Guesclin, grand chef de l'armée de Charles de Blois, repoussa cette proposition qui paraissait pourtant fort sage.

L'affrontement était inévitable. Juste avant d'en venir aux mains, Montfort fit une nouvelle tentative pour ne pas risquer tout en une seule bataille. Il réitéra ses propositions qui furent de nouveau rejetées par Blois. Il demanda alors de respecter la trêve du dimanche; Blois refusa. Son intransigeance allait lui coûter la vie.

Depuis 1343, le château d'Auray était entre les mains des soldats de Charles de Blois. Mais la ville fortifiée était occupée par Montfort qui assiégeait le château. La garnison de château, pressée par la faim, attendait l'arrivée de l'armée de secours. Cette garnison s'était entendue avec Montfort pour capituler si elle n'était pas secourue avant la Saint-Michel [29 septembre]. Aussi, en attendant, des vivres leur avaient été fournis contre otages.

Chefs en présence • L'armée anglo-bretonne était commandée par Jean IV de Montfort. La partie bretonne était dirigée par Olivier de Clisson. Jean IV était aidé de John Chandos [fils du roi d'Angleterre], de Robert Knolles, de Hugues Calverly. • L'armée franco-bretonne était dirigée par Charles de Blois, époux de Jeanne de Penthièvre, et par le connétable de France, Bertrand du Guesclin.

Effectifs engagés • Selon Fortescue, il y avait 4 000

hommes de part et d'autre. Chacun des trois Corps [et l'arrière-garde] des deux armées comportait 1 000 hommes. • Les Franco-bretons n'engagèrent pas leur réserve de Cavalerie; 3 000 hommes seulement participèrent à l'action.

Stratégie ou tactique • Une plaine dominée par une colline. Montfort n'avait pas attendu ses ennemis dans son camp. Il s'était porté à leur rencontre et avait pris position sur un petit plateau où s'élève aujourd'hui une chartreuse¹. Il tenait ainsi la rive droite du Loch, par laquelle ses ennemis devaient passer, tôt ou tard, et dominait la plaine marécageuse d'Auray. Il déploya son armée face au Nord, perpendiculairement au cours d'eau. Les Anglo-bretons livrèrent un combat défensif, les Franco-bretons offensif. Si les archers tinrent un rôle de peu d'importance, une réserve à cheval enleva la décision sur des attaquants franco-bretons [à pied] trop lourdement équipés. Chandos avait retenu la leçon de Cocherel. Mais il ne fut pas facile de garder Calverley et ses 200 chevaux en réserve jusqu'au moment de la charge décisive. Chandos dut prier et supplier pour le convaincre. Les soldats croyaient se déshonorer, à l'époque, en n'attaquant pas immédiatement. Les Franco-bretons avaient eux-aussi gardé une réserve de Cavalerie, mais elle ne fut pas utilisée comme troupe de choc. Charles de Blois constitua, donc, trois Corps et une arrière-garde : du Guesclin commandait le premier composé de Bretons, les comtes d'Auxerre et de Joigny le deuxième [des Français de l'Île-de-France], Charles de Blois le troisième². L'arrière-garde avait Rieux à sa tête. Montfort divisa lui-même son armée de la même façon. Le premier Corps était commandé par Robert Knolles, le deuxième par Olivier de Clisson, le troisième par Chandos et par Montfort lui-même. Calverley commandait l'arrière-garde ou Réserve tactique. Chaque Corps comportait mille hommes, moitié hommes d'armes, moitié archers.

Au cours de cette bataille, chacun des trois Corps anglo-bretons fut successivement enfoncé, mais la Réserve de Calverley rétablit le combat partout où les siens faibliss-

¹ À peu de distance de la gare de chemin de fer actuelle. Une chartreuse est un monastère de chartreux. Saint-Bruno fonda en effet le premier monastère de son ordre contemplatif sur le massif de la Chartreuse.

² Des Bretons dont les grands barons.

saient. Par contre, dès que l'aile droite franco-bretonne commença à plier sous les attaques de Knolles, elle fut obligée, étant sans soutien de la part de l'arrière-garde-réserve, de se "pelotonner" contre le Centre; aussi, lorsque Auxerre plia sous les attaques conjointes de Clisson et de Calverley, les troupes de Blois lâchèrent pied.

Résumé de l'action : Comme cette bataille était avant tout un élément de la guerre civile entre Bretons, le mot d'ordre était "*Pas de quartier! Le vaincu doit mourir pour régler le problème de succession de Bretagne.*" Les deux chefs bretons, mortels ennemis, de Blois et Montfort, se tenaient à cheval. L'aile gauche de Blois était commandée par du Guesclin à pied. Le comte d'Auxerre menait l'aile droite. Du Guesclin déploya ses Franco-bretons à pied, en rangs serrés et bien ordonnés, la lance coupée à 1,60 m¹ et la hache d'arme au cou.

Chez les Anglo-bretons, Knolles commandait l'aile droite, face à du Guesclin; Olivier de Clisson dirigeait l'aile gauche anglo-bretonne, en face d'Auxerre. Avant la bataille, John Chandos, qui dirigeait de fait l'ensemble des Anglo-bretons, ordonna à Hugues Calverley de prendre 200 chevaliers, de monter avec eux au sommet d'une colline voisine et d'y attendre les ordres. Il n'avait pas oublié la leçon que lui avaient donnée les Français à la Bataille de Cocherel.

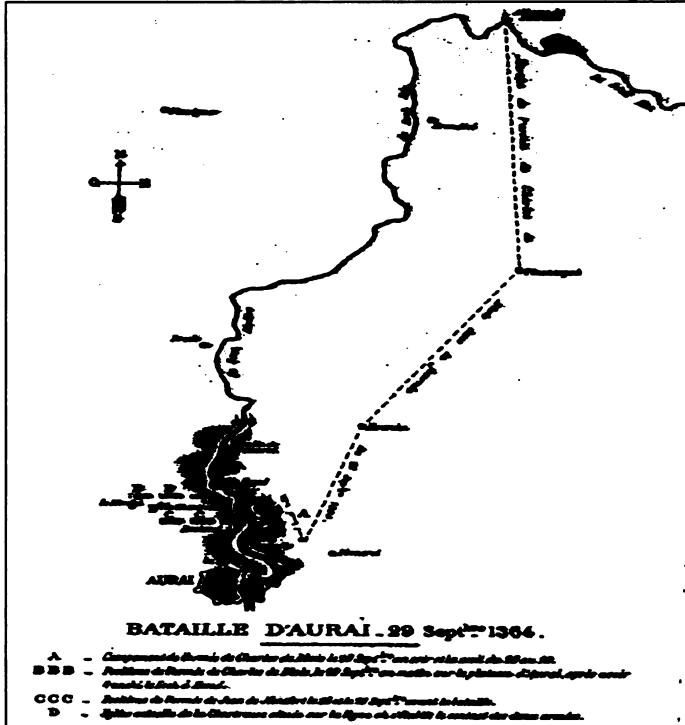
Les deux armées se faisaient face. Soudain, le lévrier du duc Charles de Blois rompit sa laisse, courut jusqu'à l'armée anglo-bretonne et se mit à lécher les pieds du duc de Montfort. Voyant l'animal quitter le navire en perdition, un murmure s'éleva: "*Présage! Présage!*"

À ce moment, sur l'ordre de Chandos, les archers anglais ouvrirent le combat en arrosant les hommes d'armes français d'une volée de flèches. Mais leurs flèches pénétraient mal les armures. Les arbalétriers français ripostèrent avec un peu plus d'efficacité. Alors, les deux armées s'élancèrent avec ardeur l'une contre l'autre, et, bien en ligne, la bataille fit rage. Les deux armées semblaient d'égale force. Il se produisit alors un mouvement de balance: Auxerre, qui commandait l'aile droite franco-bretonne, eut un œil crevé par les Bretons d'Olivier de Clis-

¹Car ils ne combattaient pas à cheval.

son¹, et se fit aisément capturer. L'aile droite franco-bretonne commença alors à flétrir.

Pendant ce temps, les Bretons de l'aile gauche franco-bretonne² étaient en train d'enfoncer les Anglais de l'aile droite de Montfort. Lorsque les Bretons de Clisson eurent défait l'aile droite d'Auxerre, Clisson décida de faire pivoter



ses Bretons pour leur faire attaquer le flanc du Centre de Blois. Attaqué de face par Montfort et de flanc par Clisson, le Centre franco-breton céda et fut mis en déroute. Blessé, Blois tomba sous un arbre et fut immédiatement achevé de plusieurs coups de dague au cœur par un Breton de Clisson.

Seule l'aile droite franco-bretonne de Du Guesclin continuait d'avancer en enfonçant la Gauche anglo-bretonne de Knolles. C'est alors que Chandos fit signe à Calverley qui dévala la colline avec sa Cavalerie et tomba comme la foudre sur l'arrière de Du Guesclin. Après un combat désespéré, l'aile droite de Blois éclata et se dispersa. La vic-

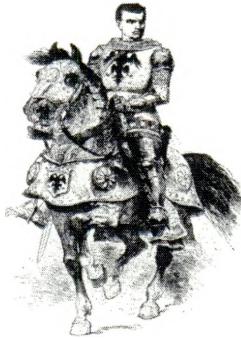
¹Aile gauche anglo-bretonne.

²Commandée par du Guesclin en personne, rappelons-le.

toire était aux Anglo-bretons.

Pertes •Du Guesclin fut capturé par les Anglo-bretons; Blois assassiné.

Conséquence de cette défaite franco-bretonne : La défaite d'Auray et surtout la mort de Charles de Blois, qui y fut assassiné, termina enfin la Guerre de Succession de Bretagne. Le parti de Blois s'effondra et l'épouse de ce dernier, Jeanne de Penthièvre, se réfugia à Angers. Le Destin de la Bretagne semblait vouloir en faire une province britannique au même titre que l'Écosse et l'Irlande. Mais la suite prouva le contraire. La Bretagne serait française. Cela lui évita le destin tragique de ses deux nations-sœurs celtes.



Bertrand Du Guesclin (1320 - 1380), illustre connétable de France, naquit au château de la Motte-Broons, près de Rennes. Il fit ses premières armes sous Charles de Blois, au siège de Rennes (1342) durant la Guerre de Succession de Bretagne. Il battit à Cocherel l'armée anglo-navarraise (1364). Fait prisonnier par John Chandos à Auray (1364), le roi de France paya pour lui une énorme rançon de 100.000 livres. Connétable de France en 1370, il chassa les Anglais de leurs possessions de Normandie, de Guyenne, de Saintonge, du Poitou et du Limousin. Après la confiscation de la Bretagne par Charles V de France (1378), il renvoya au roi son épée de connétable en signe de démission et ne reprit du service que plus tard.

Azincourt. Bataille d'

Autre nom : Agincourt.

Date de l'action : 25 octobre 1415.

Localisation : Azincourt est aujourd'hui un hameau de 225 habitants¹, situé à l'est de la Route Nationale N°28 Hesdin-Fruges-Saint-Omer, à 12 km au Nord de Hesdin. 50° 28' Nord, 02° 08' Ouest

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : Le siège de Harfleur se termina le 18 septembre. Henri V de Lancastre-Plantagenêt, roi d'Angleterre, quitta la ville le 7 octobre, afin de franchir la Somme au gué de *Blanchetaque*, mais un message erroné lui apprit que l'armée française l'attendait de l'autre côté. Il renonça donc à son projet, et, en pleine retraite, remonta la Somme qu'il franchit le 19 octobre à *Yoyenne*, puis se dirigea vers *Calais* pour rembarquer à destination de l'Angleterre. Le 24 octobre, les Anglais campèrent à *Maisoncelle*. Durant la même nuit, les Français, qui cherchaient depuis longtemps à intercepter Henri V, vinrent se ranger en bataille dans la plaine d'*Azincourt*.

Les Anglais offrirent alors de rendre *Harfleur* et toutes les forteresses anglaises sauf *Calais*, et de payer 100.000 couronnes pourvu que les Français les laissent retraiter vers *Calais*. Le connétable de France refusa avec hauteur. Mal lui en prit².

Chefs en présence • Les Anglais étaient commandés par leur roi Henri V de Lancastre-Plantagenêt, qui portait le titre de "Roi de France et d'Angleterre", ainsi que par ses deux frères, le duc d'York et Lord Camoys. • Le Connétable de France, le Gascon Charles d'Albret, dirigeait les Français. Le Gallois de Fougères, chef des *sergents d'armes*, ancêtres des Gendarmes d'aujourd'hui, se fit tuer à la tête de ses hommes.

Effectifs engagés • Les chiffres sont fort variables suivant les sources. Les Anglais totalisaient 6 000 hommes, dont 5 000 archers et 1 000 chevaliers et hommes d'armes. • Les

¹Faisant partie de la commune du Parcq [Pas-de-Calais], France.

²Comme à Poitiers-Maupertuis et à Aljubarrota. À Crécy, les Anglais étaient en pleine retraite lorsqu'ils furent contraints au combat. À Poitiers et à Azincourt aussi, ils offrirent de rendre le butin et de rembarquer; mais paradoxalement, les Français, trop sûrs d'eux, refusèrent et forcèrent les Anglais et les Gascons [à Poitiers] à se battre en situation désespérée, donc en position de force.

Français disposaient de 25 000 hommes : 7 000 chevaliers et hommes d'armes montés¹, 15 000 démontés, ainsi que 3 000 archers et arbalétriers.

Stratégie ou tactique • L'armée française était divisée en trois énormes Corps [appelés *batailles*] qui se succédaient afin d'utiliser toute leur puissance², car l'exiguïté du terrain ne leur permettait pas de se déployer en largeur. En effet, la plaine d'Azincourt, que traverse la route de Calais, était enserrée entre deux forêts épaisse, celle de Tramecourt [Est] et celle d'Azincourt [Ouest]. Au lieu de prendre position au débouché Nord de ce défilé, le connétable de France entassa ses troupes au plus étroit, sacrifiant ainsi les avantages de leur supériorité numérique. L'ordre de bataille était le suivant:

- **Corps d'armée d'avant-garde** commandé par le connétable: 10 000 chevaliers de *haute noblesse* et hommes d'armes, tous démontés, ainsi que 1 000 archers et arbalétriers.
- **Corps d'armée du centre**: avec des effectifs similaires à celui de tête, mais comprenant des chevaliers de *petite noblesse*, et des troupes soldées. Les ducs de Bar et d'Alençon le commandaient.
- **Corps d'armée d'arrière-garde**: 2 ou 3 000 cavaliers et hommes d'armes des *communes*, commandés par les comtes de Marle, Dammartin et Fauquembergue.
- Les Anglais étaient disposés en une seule puissante ligne avec le duc d'York à l'aile droite, le roi au centre et Lord Camoys à gauche. Les unités d'archers formaient l'avant des trois Corps d'armée et colmataient les intervalles. En position *défensive*, suivant leur habitude, ils s'étaient solidement retranchés derrière leurs pieux [acérés et ferrés] pointés vers l'ennemi afin de briser les charges de Cavalerie en éventrant les chevaux. Ayant remarqué que des bandes de pillards se tenaient à bonne distance de ses fourgons à bagages, le roi d'Angleterre se rendit compte

¹Dont des sergents d'armes montés, ancêtres de la moderne **Gendarmerie Nationale** d'aujourd'hui. Ils avaient été créés par le roi Philippe Auguste quelques années plus tôt. Répartis en petits détachements dans tout le pays, ils avaient pour mission d'assurer la sécurité des sujets et de faire exécuter les décisions de Justice. Les Gendarmes combattirent aussi, fort courageusement, à Bouvines [1214], Hondschoote [1793], Friedland [1807], Dantzig [1807], et au Chemin des dames [1917].

²Comme à Poitiers-Maupertuis et à Aljubarrota.

qu'ils attendaient que la bataille commençât afin de s'en emparer. Il plaça donc son train de chariots derrière son armée et laissa quelques escouades à sa garde. Cela n'empêcha pas les brigands de mettre les troupes de garde en fuite ou de les tuer, et de s'en emparer. Il perdit ainsi le trésor royal, l'épée et la couronne d'Angleterre.

Ce fut un assaut frontal des Français contre les Anglais en position statique. Puis, contre-attaque des Anglais poursuivant les Français en déroute. Incurie du connétable français qui ne déploya pas ses troupes sur un large front afin d'utiliser toutes ses forces¹. Les Français étaient si sûrs de gagner qu'ils commirent de graves imprudences. Les chevaliers français, indisciplinés, épisés après une nuit de marche sous la pluie, et trop lourdement chargés de leur armure et de bagages, s'enfonçaient désespérément dans la plaine détrempée par la pluie et ne pouvaient que difficilement lever leurs armes. Pleins de mépris pour leurs unités d'archers et d'arbalétriers, les nobles chevaliers français ne les laisserent pas "travailler" l'ennemi avant de se lancer à l'assaut; et ils payèrent cette erreur de leur vie. Les Anglais, au contraire, montrèrent une cohésion et une discipline remarquables. Les très nombreux archers anglais étaient armés de leur excellent *arc long* emprunté aux Gallois. Le schéma du dispositif et l'état d'esprit français à Azincourt ressemblaient remarquablement à ceux de Crécy, de Poitiers et même d'Aljubarrota [1385]: impossibilité de se déployer à cause de l'étroitesse du front; indiscipline des chevaliers français; mépris de classe pour les fantassins, archers et arbalétriers; sol détrempé par les pluies récentes; dédain pour les armes *qui tuent à distance*. Face à eux, discipline remarquable des troupes anglo-galloises.

Mais, de toute façon, "la supériorité numérique dans l'engagement n'est que l'un des facteurs qui produisent la victoire²." Les autres facteurs étant, selon le même tacticien l'intégrité, la persévérance, la surprise, la ruse...

Résumé de l'action : Une partie de la matinée se passa en préparatifs. Les chevaliers, démontés mais lourdement vêtus

¹Il possédait assez de supériorité numérique pour déployer une longue ligne de bataille en retrait de l'étranglement; puis pour envoyer quelques unités attaquer la ligne anglaise. Ainsi, en cas de poursuite, les Anglais seraient tombés sur le gros des troupes ennemis.

²Carl von Clausewitz, *De la Guerre*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1955, page 203.

tus d'armures, et les chevaux français du 2^e et du 3^e Corps d'armée, trop chargés, s'enfonçaient lamentablement dans la boue pour prendre leurs positions offensives. Les Anglais renforçaient leurs positions défensives derrière leurs pieux ferrés. Voyant que l'armée française¹ ne parvenait à avancer que très lentement dans la plaine boueuse, le roi d'Angleterre ordonna à ses archers de se porter en avant et de reformer leurs palissades de pieux plus près des Français afin qu'ils soient à portée de leurs flèches. Ils purent ainsi faire pleuvoir un nuage de projectiles sur les chevaliers et hommes d'armes français qui ne possédaient pas d'armes capables de riposter de si loin, et qui avaient dépassé avec dédain leurs propres archers et arbalétriers, méprisés non seulement parce qu'ils n'étaient pas de noble naissance, mais parce qu'ils pouvaient tuer de loin, "comme les lâches". Les nobles chevaliers, cloués dans la boue gluante, étaient si tassés les uns contre les autres, à cause de l'exiguïté du terrain et par le fait que les rangs arrièreserraient de trop près, qu'ils ne pouvaient même plus lever les bras pour combattre avec leurs lances trop longues. Le premier rang seul avait pris soin de les raccourcir. Mais, de toute façon, que faire avec des lances contre des *arcs gallois* de type *long* et à tir rapide²? Incapables de se défendre efficacement ou de se protéger, les chevaliers et hommes d'armes français s'écroulaient par centaines, tués, ou blessés, obstruant plus encore la voie de progression. Deux unités à cheval, de 500 hommes d'armes français, tentèrent un semblant de manœuvre en attaquant simultanément les ailes anglaises. Pour cela, elles suivirent les lisières des deux bois latéraux. Mais les champs, nouvellement labourés et semés, étaient si boueux qu'une simple escouade de 160 hommes d'armes anglais réussit à refouler les survivants parmi ceux qui avaient eu la ténacité d'arriver jusqu'à eux.

L'avant-garde française fut presque totalement anéantie. De nombreux chevaux de l'avant-garde, pris de panique, s'emballèrent et se jetèrent vers l'arrière sur le deuxième Corps qui suivait avec peine. Les survivants ca-

¹Le 1^{er} et le 2^e Corps formaient une masse désordonnée équivalant à plus de 200 hommes de front et 50 de profondeur.

²Cinq secondes par flèche; contre 15 secondes pour les arbalétriers français qui devaient tendre leur arbalète avec une crémaillère à manivelle ou à cric.

pables de marcher tentèrent aussi de se sauver en refluant. Mais avec des gestes lents dignes des pires cauchemars de fièvre quarte.

Voyant le reste de l'avant-garde refluer, Henry V ordonna à ses 5 000 archers de quitter leurs barricades de pieux, de déposer leurs arcs et de s'armer de haches, d'épées, de masses d'armes, de maillets et de becs-de-faucon, afin de transformer le reflux en déroute irréversible. Avec une immense clamour, ses archers se jetèrent donc dans la boue et dans la mêlée, tuant ou achevant les chevaliers et hommes d'armes collés à la boue épaisse par leur lourde cuirasse. Le massacre fut indescriptible. Voyant les deux premiers Corps en pleine destruction, l'arrière-garde à cheval tourna les talons et s'enfuit, à l'exception des chefs¹.

Les Anglais commencèrent alors à capturer les seigneurs riches qui pouvaient leur procurer rançon. Mais bientôt l'arrière-garde, sans doute honteuse de sa lâcheté, fit de nouveau demi-tour et revint à l'assaut. Henri V ordonna alors de tuer les prisonniers afin d'éviter qu'ils ne soient libérés par cette contre-attaque. Les chevaliers anglais refusèrent de les tuer, non pas par esprit humanitaire ou par solidarité de classe, mais plus prosaïquement parce qu'ils voyaient s'évanouir tout espoir de grasses rançons. Le roi ordonna à 200 archers d'exécuter son ordre. Ce qu'ils firent, bien que l'arrière-garde française repartit sans leur porter secours. Par leur courage hésitant, les roturiers avaient entraîné la mort de nombreux nobles.

La bataille était close.

Perthes • Les Français eurent environ 6 000 tués et 2 200 prisonniers². • Les pertes anglaises: 1 500 tués, dont les deux frères du roi Henri V d'Angleterre, le duc d'York et le comte d'Oxford. Les corps des Anglais tués furent brûlés dans une grange. Le lendemain, l'armée anglaise revint sur le champ de bataille pourachever les blessés³, et ne laissa sur le sol que des cadavres nus, dépouillés de leurs armures

¹L'arrière-garde était constituée de soldats des communes, non nobles. Le courage était alors considéré comme l'apanage de la Noblesse; cette fuite semblait confirmer ces préjugés.

²Normalement, les effectifs blessés sont entre 3 et 5 fois plus nombreux que les tués. Toute autre proportion dénote des massacres.

³Avec de longs couteaux appelés *miséricordes* qui pouvaient pénétrer par les étroits défauts des cuirasses. Il n'y avait pas de Croix-Rouge!

et de leurs effets personnels¹.

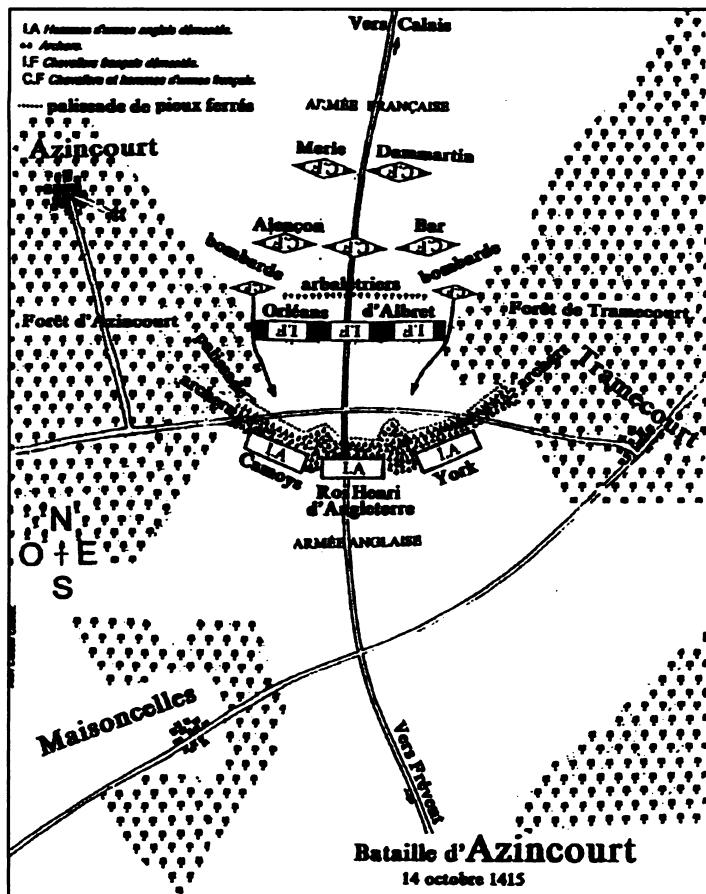
Conséquence de cette défaite française : L'armée anglaise put continuer sa retraite et atteindre Calais sans danger. Très conscient du danger couru, et sachant que la pluie ne lui donnerait peut-être pas une deuxième chance, Henri V de Lancastre-Plantagenêt s'embarqua pour l'Angleterre, sans chercher à exploiter sa victoire. Par contre, le prestige que l'armée anglaise tira de ce succès fut immense. Elle retrouva jusqu'à l'avènement de Jeanne d'Arc le renom d'invincibilité qu'elle avait perdu depuis quarante ans. Le prestige de la chevalerie française et de la Chevalerie en général fut grandement amoindri. La Noblesse avait été vaincue par quelques milliers de roturiers et de vilains, d'archers du commun, fort méprisés². La moitié de la Noblesse française avait été exterminée.

Henri V, fort surpris de sa propre victoire, essayait de l'expliquer par des causes divines. Il affirma à son prissonnier, le duc d'Orléans "qu'il avait été l'instrument de Dieu qui avait ainsi châtié les Français pour leurs péchés."



¹Paradoxalement, si l'on ne tient compte que des pertes de vie, les Anglais eurent 25% de leurs effectifs tués, et les Français... 24% seulement!

²Les chevaliers anglais ne participèrent pratiquement pas au combat. La noblesse française fut donc vaincue par des gens du commun, circonstance plus humiliante encore.



Baugé. Bataille de

Autre nom : Baugé-en-Poitou. Battle of Bauje.

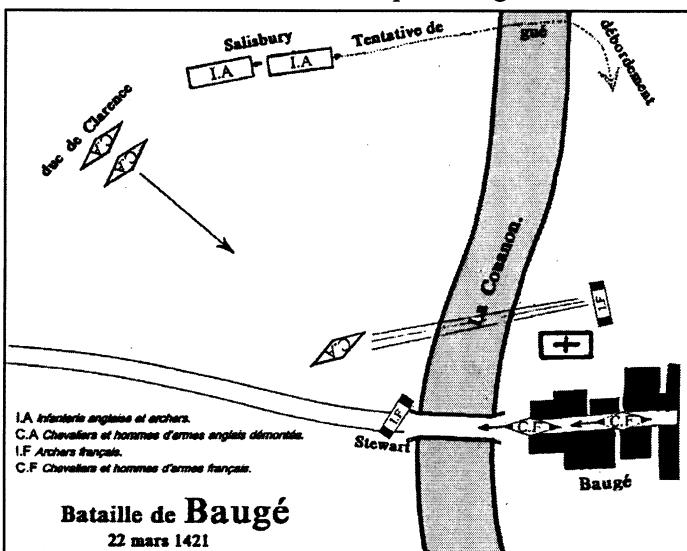
Date de l'action : 22 mars 1421.

Localisation : La ville de Baugé [France], à 35 km à l'est d'Angers et à 250 km de Paris. 47°31'N, 00°08'O

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre civile entre "Armagnacs" et "Bourguignons", 1411-1435.

Contexte : Profitant de la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons [1411-1435], les Anglais tentaient de faire reconnaître les droits du roi d'Angleterre sur le royaume de France.

Le 22 mars¹, une troupe d'Anglais marcha vers



l'Anjou pour attaquer les Français. Ils s'arrêtèrent pour manger et furent informés du fait qu'une armée française campait à 30 km à l'Est d'Angers, dans la petite ville de Baugé. Le duc de Clarence² décida d'attaquer immédiatement. Il partit avec ses chevaliers et ses hommes d'armes, portant sur son casque une couronne royale qui scintillait de diamants. Le comte de Salisbury reçut l'ordre de le suivre au plus vite avec fantassins et archers.

Chefs en présence • Les Français étaient commandés par

¹La veille de Pâques.

²Frère du roi d'Angleterre. Il était duc de Normandie et régent de France en l'absence de son frère qui portait aussi le titre de roi de France.

le sénéchal du Bourbonnais, La Fayette. Les mercenaires écossais par Jehan Stuart, comte de Buchan, fils cadet du roi d'Écosse Robert III duc d'Albany. •Le duc de Clarence, frère du roi Henri V d'Angleterre et gouverneur anglais de Normandie; le comte d'Huntingdon et le fils de sa femme, le comte de Somerset. Gilbert d'Umpreville, comte d'Angus, Anglais « colonial¹ » titulaire d'un comté écossais.

Effectifs engagés : L'armée anglaise comptait des effectifs probables de 8 000 hommes². Les effectifs des troupes françaises sont inconnus, probablement 2 000 hommes, auxquels s'ajoutaient 5 000 soldats écossais, volontaires pour combattre les Anglais sur le continent.

Stratégie ou tactique : Assaut frontal. Manque de coordination entre la chevalerie du duc de Clarence et l'Infanterie du comte de Salisbury. Cela fut une attaque spontanée, peu réfléchie, bien qu'un semblant de tactique fût adopté dans l'action. Salisbury avait ordre de franchir la Couanon³ à gué afin de tourner les Français par le flanc tandis que Clarence attaquerait le pont de front. Mais le duc de Clarence était furieux d'apercevoir des Écossais en face de lui. La colère et la haine sont toujours mauvaises conseillères. Inspirés par une haine féroce issue de 100 ans d'agression anglaise, les Écossais se battirent avec une rage folle. La chute de Clarence irrita plus encore les chevaliers anglais qui attaquèrent avec plus de furie s'il était possible. Car, en principe, on ne tuait pas les princes du sang. Mais les chevaliers furent bientôt saisis de panique, en voyant le mordant des Écossais, et s'enfuirent.

Le village de Baugé était situé au bord d'un cours d'eau, la Couanon, coupée par un vieux pont. La Couanon était profonde et rapide, et son pont le seul point par lequel les ennemis pouvaient se rencontrer.

Résumé de l'action : La veille de Pâques, le duc de Clarence, frère du roi d'Angleterre Henri V Lancastre-Plantagenêt, apprit d'un déserteur italien Andréa Fregosa que les Franco-écossais stationnaient à Baugé. Clarence s'élança aussitôt sur son cheval à la tête de ses chevaliers et

¹C'est à dire un pied-noir anglais installé en Écosse.

²Hommes d'armes, archers et 4.000 fantassins.

³À ne pas confondre avec la Couesnon, cours d'eau capricieux qui sépare la Bretagne de la Normandie [voir Mont-Saint-Michel, 1419-1453].

de ses hommes d'armes. Salisbury suivit avec son Infanterie. Une reconnaissance française, commandée par le sire de la Fontaine, aperçut de loin la Cavalerie de Clarence qui arrivait. L'alarme fut immédiatement donnée au camp français. La Fayette rangea quelques soldats, déjà prêts à combattre, en bataille en face du village. Salisbury avait pour ordre de traverser la Couanon à gué, en amont ou en aval, et de prendre les Franco-écossais de flanc s'il le pouvait, pendant que les chevaliers et hommes d'armes du duc de Clarence attaquaient de front, par le pont.

Pour protéger le pont, clé de la position, il n'y avait d'abord que 30 archers écossais commandés par Robert Stuart. Les Anglais les attaquèrent, mais une centaine d'Écossais qui revêtaient leur armure dans une église voisine sortirent, et, à demi vêtus, envoyèrent une pluie de flèches dans le flanc de la troupe assaillante [anglaise]. Ces derniers retraîterent pour se mettre à couvert quelques instants, afin de se ressaisir. Cela donna le temps à des renforts français d'arriver en appui. Et, au retour des forces anglaises, le combat fit rage.

Le manque de modestie du duc de Clarence, frère du roi d'Angleterre, allait lui coûter la vie. Il portait sur sa brillante armure une couronne décorée de diamants étincelants. C'était une arme à double tranchant. Il espérait probablement que sa couronne le protégerait contre les coups, car l'adversaire d'un riche noble tentait toujours de s'emparer de lui sans le tuer afin d'en tirer rançon. Cela donnait au noble la supériorité dans le combat; en effet, il est toujours dangereux de tenter de prendre vivant un homme qui cherche à tuer son adversaire. Mais dans ce cas précis, l'adversaire était écossais; et, en dépit de sa réputation, sa haine des Anglais qui annexaient son pays fut la plus forte. Cela attira au duc de Clarence, frère du roi d'Angleterre, de nombreux coups, et bientôt, une masse d'arme lui fracassa le crâne... et la couronne. Sa mort jeta la consternation et la confusion dans les rangs anglais. Après un moment de colère, ces derniers tentèrent de s'enfuir dans un sauve-qui-peut général, poursuivis par les troupes françaises et par les volontaires écossais. Fort heureux de faire payer tout le mal qu'ils endu-

raient de leur part dans leur île,¹ ces derniers massacrèrent impitoyablement plusieurs milliers de fuyards anglais.

Pertes • La bataille² coûta aux Anglais 3.000 tués, selon les chiffres plus probables de Monstrelet, et 1.100 aux Franco-écossais. Selon l'Anglais Walter Bower, les Anglais eurent 1.700 tués, les Français 12 et les Écossais 2. Le duc de Clarence perdit la vie³. Les comtes d'Huntingdon et de Salisbury furent capturés et rançonnés. 330 autres chevaliers anglais furent aussi épargnés pour rançon ultérieure⁴.

Conséquence de cette défaite anglaise : Exploitant ce succès, les Français prirent Alençon. Le comte de Buchan fit sa jonction avec le dauphin de France qui mit le siège devant Chartres, le 15 juin.

Le roi d'Angleterre tenta de récupérer la couronne de diamants qui coûta la vie à son frère, mais le soldat écossais, qui s'en était emparé et lui avait rendu sa forme initiale, refusa de la rendre. Il la céda pour 1 000 pièces d'or à son chef Jehan Stuart qui la revendit immédiatement pour 5 000 pièces d'or ! Les affaires restaient les affaires.

Mousquetaire anglais sous Jacques I^e



¹Allusion au long combat que se livrèrent les Écossais et les Anglais dans l'île de Grande Bretagne qu'ils partagent.

²Avec le massacre qui suivit.

³Son corps, rendu aux Anglais par les Français, fut bouilli et transporté à Cantorbéry pour y être enterré selon sa caste.

⁴Le Dauphin de France accordait aux Écossais la moitié des rançons des chevaliers anglais qu'ils désarçonnaient. C'était extrêmement efficace et cela permit d'épargner quelques vies humaines. Par contre, les Anglais massquaient sur le champ tout prisonnier écossais; par définition peu solvable.

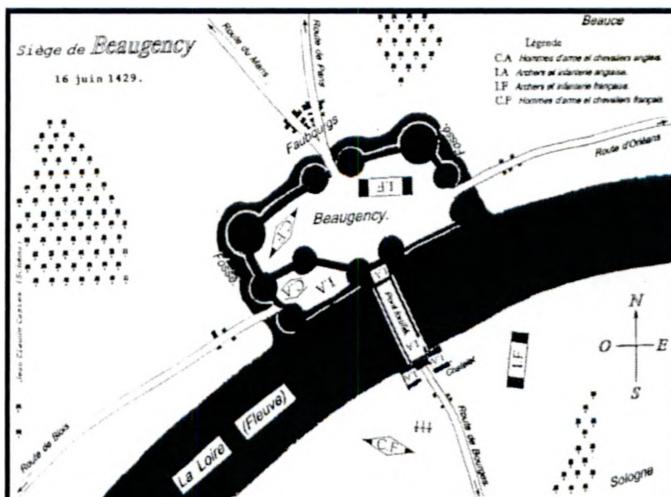
Beaugency. Siège de

Date de l'action : 16 juin 1429.

Localisation : Ville-Pont sur le fleuve Loire, France, à 28 km environ en aval d'Orléans, sur la rive droite [ou Nord]. 47°47'N, 01°38'E. Le plan ci-joint n'est qu'un schéma explicatif.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de Jeanne d'Arc de 1429. Guerre civile française, 1411-1435.

Contexte : Orléans représentait un pont-clé sur la Loire et un symbole dynastique. En 1428, les Anglais vinrent donc assiéger la ville. Mais Jeanne d'Arc les força à lever le siège [1429]. Après quoi, l'armée française reprit de vive force les



forteresses-ponts de Jargeau et de Meung, puis elle se prépara à assiéger Beaugency qui était devenue anglaise le 25 septembre 1428.

Chefs en présence • Jeanne d'Arc commandait les Français; Talbot les Anglais.

Effectifs engagés • deux à trois mille hommes de part et d'autre.

Stratégie ou tactique • Assaut par escalade. Le plan ci-joint n'a qu'une valeur de schéma indicatif.

Résumé de l'action : À leur arrivée devant Beaugency, les Français trouvèrent la ville fortifiée abandonnée par la garnison anglaise qui s'était retirée dans la forteresse et sur le

pont fortifié. Le pont était défendu aux deux extrémités par deux châtelets. La nuit précédente, Lord Talbot avait quitté Beaugency pour se porter à la rencontre de Falstolf. Ayant occupé la ville, les troupes françaises tâchaient de se loger lorsque les Anglais les assaillirent. Le combat fut des plus acharnés mais tourna à la faveur des Français.

Pertes •inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Une des dernières portes de la Loire tombait entre les mains des Français.



Bernay. Bataille de

Date de l'action : août 1422.

Localisation : Chef-lieu d'arrondissement de l'Eure [France], sur la Charentonne, affluent de la Rille ; à 40 km d'Évreux. L'emplacement précis de la bataille n'a pu être localisé avec précision. Coordonnées géographiques de l'agglomération: 49° 06' de latitude Nord, et 00° 36' de longitude Est.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre civile entre "Armagnacs" et "Bourguignons", 1411-1435.

Contexte : La France était en pleine guerre civile entre les Armagnacs et les Bourguignons. Henri VI de Lancastre-Plantagenêt, allié des Bourguignons, s'était déclaré "*roi de France et d'Angleterre*". Charles VII était dauphin de France ou plutôt "*roi de Bourges*".

Chefs en présence •**Français** : Jean de La Haye et Ambroise de Loret, capitaines de Sainte-Suzanne, avaient à leur tête le vaillant Jean VII d'Harcourt, comte d'Aumale.
•**Anglais** : Richard Worcester.

Effectifs engagés •**Inconnus**, probablement 1 500 ou 2 000 hommes de part et d'autre.

Stratégie ou tactique : inconnue.

Résumé de l'action : Le 3 avril 1421, Henri V d'Angleterre avait nommé Richard Worcester capitaine de Bernay. Jean VII d'Harcourt, comte d'Aumale, accompagné de Jean de La Haye et du célèbre Ambroise de Loret, attaquèrent la ville aux abords de laquelle ils livrèrent un combat sanglant: 200 à 300 Anglais furent tués ou blessés, beaucoup restèrent prisonniers. Jean VII d'Harcourt poursuivit les fuyards, et, après un siège bref, pénétra dans la ville avec ses hommes. Ils s'emparèrent d'un grand nombre de chevaux, de provisions de bouche et de guerre, ainsi que d'effets.

Pertes •**Français** : une centaine de tués et de blessés.
•**Anglais** : 2 ou 300 tués et blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise : La forteresse tomba entre les mains des Français. Les Anglais réoccupèrent Bernay en 1422. Au mois d'août de cette année-là, un autre combat eut lieu et Bernay fut reprise par les Français. Vers

1424, le roi Henri VI d'Angleterre étant devenu *roi de France*, cette forteresse se soumit à lui¹.



¹En fait, les rois d'Angleterre se déclarèrent *rois de France et d'Angleterre* et portèrent la fleur de lis dès le début de la Guerre de Cent Ans; mais, dans ce cas précis, ce n'était qu'un prétexte pour se soumettre sans combat.

Blanchetaque. *Bataille du gué de*

Autre nom : Blanchetache.

Date de l'action : 24 août 1346.

Localisation : Gué sur la Somme, en aval d'Abbeville.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1346.

Contexte : À la mort du roi Philippe Le Bel [1328], la couronne de France passa à son petit-neveu qui devint Philippe VI. Mais Édouard III Plantagenêt, roi d'Angleterre et petit-fils de Philippe Le Bel, revendiqua avec raison le trône de France, comme étant avant Philippe dans l'ordre des prétenants [voir note de la page 279]. La guerre devenait inévitable. Le 12 juillet 1346, Édouard III aborda à Saint-Vaast-la-Hougue, en Cotentin. Pour enfermer les Anglais entre Abbeville et la Somme afin de les combattre, Philippe VI ordonna à Godemar du Fay d'aller garder le gué de Blanchetaque. Pendant ce temps, Philippe VI marcha sur le PC anglais d'Airaines que venait de quitter Édouard III. Le repas était chaud; les Anglais étaient partis précipitamment en apprenant l'arrivée des Français. Au lieu de poursuivre, les Français festoyèrent avec le banquet des Anglais. Édouard III désespérait de sauver son armée lorsqu'un page prisonnier, Gobin Agacé, lui révéla la présence d'un gué sur la Somme.

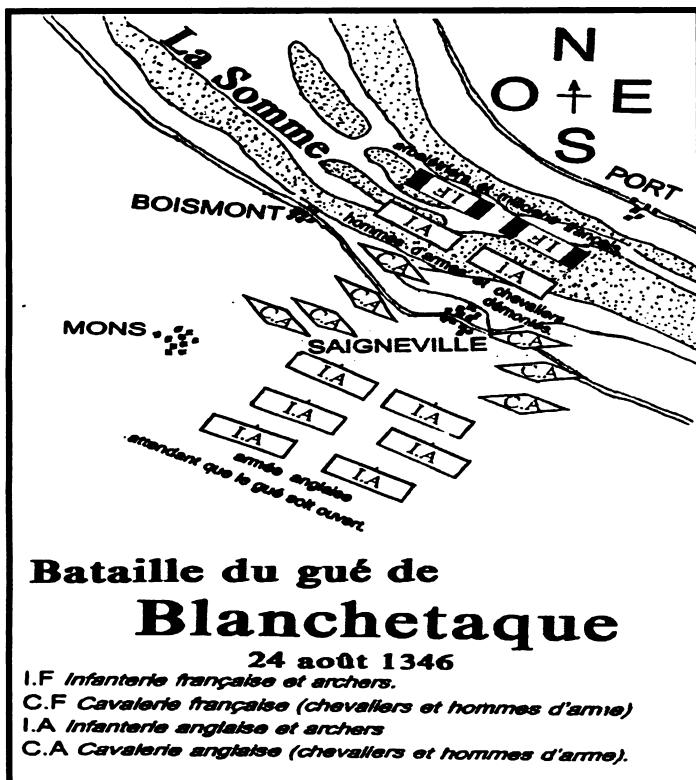
Chefs en présence •Le roi d'Angleterre Édouard III dirigeait l'armée anglaise. •Godemar du Fay commandait les Français.

Effectifs engagés •Français : 750 hommes d'armes, 5 000 arbalétriers génois, et 4 000 communiers de la milice locale dont 2 000 bourgeois de Tournai. Au total, 9 750 hommes. •L'armée d'Édouard incluait 4 000 hommes d'armes, 10 000 archers, 12 000 fantassins gallois et 4 000 fantassins d'autres origines¹.

Stratégie ou tactique : À marée basse, la Somme permettait à cet endroit à douze hommes de front de passer aisément. D'étroits chenaux fort peu profonds encadraient des bancs de sables. La bataille se résuma aux combats individuels de chaque chevalier et homme d'armes.

¹Au total, 30 000 hommes.

Résumé de l'action : À 06h00 du matin, la mer était basse¹, lorsque l'armée anglaise arriva sur une rive du gué de Blanchetaque. Le gué était très praticable mais les milices françaises de Godemar du Fay barraient l'autre rive. Sachant que l'énorme armée française de Philippe VI n'allait pas tarder à survenir, Édouard III n'hésita pas. Couverts par leurs archers, les hommes d'armes anglais se précipitèrent dans l'eau basse où les rejoignirent les hommes d'armes français, couverts, eux-aussi, par leurs arbalétriers. La rencontre eut vraiment lieu au milieu de la rivière. Le combat



fut féroce et impitoyable. Archers anglais et arbalétriers "français" mitraillaient les combattants à bout portant. Mais comme les archers anglais, armés de l'arc long, pouvaient

¹Comme on peut le voir, la marée remonte le cours de la Somme sur une certaine distance. Le mascaret est la barre ou dangereuse turbulence provoquée par le choc de la marée montante avec le cours fluvial descendant.

tirer trois fois plus vite que les arbalétriers mercenaires de Gènes, avec une précision et un ensemble remarquables, cela créa une brèche béante dans le Corps des hommes d'armes français par où s'engouffrèrent les chevaliers anglais qui se mirent à massacrer rapidement les milices bourgeoises locales mal armées, lesquelles, étant démontées, ne pouvaient s'enfuir. Le carnage fut impitoyable.

Après quoi, l'armée anglaise continua son chemin. Il était temps. L'arrière-garde anglaise était encore sur la rive gauche de la Somme que déjà elle était prise à partie par l'avant-garde de l'armée française poursuivante. Dans la fuite éperdue qui s'ensuivit, les premières unités françaises tuèrent de nombreux anglais.

Pertes • Plusieurs milliers de part et d'autre, sans aucun doute.

Conséquence de cette défaite française : Il n'est pas possible de refaire l'histoire, aussi est-il difficile de prévoir si une bataille générale à Blanchetaque, où les Anglais ne pouvaient trouver de position aussi avantageuse qu'à Crécy, aurait été aussi défavorable pour les Français.



Bois de Boulogne. Bataille du

Autre nom : Bois de Saint-Cloud.

Date de l'action : 22 juillet 1358.

Localisation : Bois de Boulogne¹, Paris, France. 48°50' de Latitude Nord, 02°15' de Longitude Est.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre contre le Roi de Navarre.

Contexte : C'était la Guerre entre le Roi de Navarre, Charles le Mauvais, et la France. Paris, menée par le prévôt des marchands Étienne Marcel, voulait limiter l'autorité royale du futur Charles VI et avait fait alliance avec Charles le Mauvais. Le roi de Navarre qui, de ce fait, avait ses entrées libres à Paris, y introduisit plusieurs centaines de mercenaires anglais. Or, ces mercenaires molestèrent quelques habitants. D'autres Anglais au service du roi de Navarre pillèrent les campagnes autour de la capitale. Tout cela déclencha des émeutes dans la grande ville: 30 soldats anglais furent lynchés, 450 officiers et autres soldats anglais arrêtés et enfermés au Louvre.

Fort irrité par la tournure des événements, le roi de Navarre essaya de calmer les Parisiens. Il n'y parvint pas. Au contraire, ces derniers le forcèrent à partir en guerre contre ses propres mercenaires anglais pour leur infliger une punition. Le roi de Navarre et Étienne Marcel s'arrangèrent pour que la foule des Parisiens en colère partît en fin d'après-midi vers le Bois-de-Boulogne, afin que la bataille échouât.

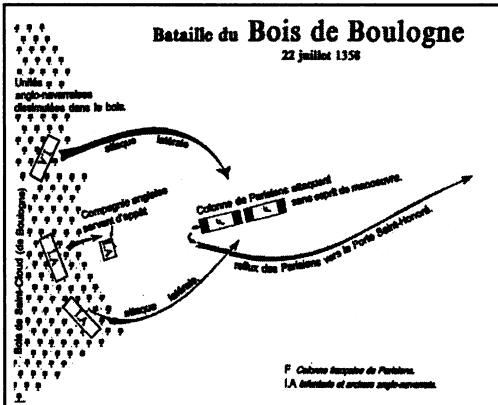
Chefs en présence •Le roi de Navarre² dirigeait officiellement les Parisiens contre ses mercenaires anglais. En fait, il s'arrangea pour que les Parisiens fussent battus.

Effectifs engagés •**Parisiens** : les deux colonnes totalisaient 8 000 hommes à pied et 1 600 à cheval. Mais une seule colonne participa au combat; soit environ 4 000 ou 4 500 civils armés. •**Les effectifs anglais** ne sont pas connus.

Stratégie ou tactique : La bataille eut lieu en lisière du bois. Les Parisiens se divisèrent en trois unités et attaquèrent de façon divergentes. Politiquement parlant, ce fut le

¹Appelé à l'époque Bois de Saint-Cloud.

²Accompagné de son fidèle allié Étienne Marcel.



d'abord la trahison du roi de Navarre qui voulait ménager ses mercenaires anglais, et le manque d'organisation des Parisiens qui n'étaient pas des soldats professionnels.

Résumé de l'action : "L'émeute" des Parisiens sortit en deux colonnes: l'une par la Porte Saint-Denis et l'autre par la Porte Saint-Honoré. Le roi de Navarre commandait la colonne du Nord qui comprenait les éléments les plus solides de leur troupe. Étienne Marcel commandait l'autre colonne qui ne participa pas à l'attaque. Mais Navarre fit stationner sa colonne à Montmartre et envoya discrètement 3 cavaliers avertir les Anglais stationnés au Bois de Boulogne. Ces derniers déployèrent donc un simple rideau de 40 ou 50 soldats à la lisière du bois pour attirer les Parisiens. C'était une embuscade. Dès que les Parisiens attaquèrent les 40 ou 50 soldats de la lisière, le gros de la troupe anglaise se démasqua, tomba à l'improviste sur les Parisiens, les mit en déroute et les poursuivit jusqu'à la Porte Saint-Honoré.

Étienne Marcel qui ramena sa colonne intacte (n'ayant pas participé à la bataille) fut hué à son retour.

Pertes •Plus de 600 Parisiens furent tués. •Les pertes anglaises sont inconnues¹.

Conséquence de cette défaite parisienne : Le roi de Navarre, Charles le Mauvais, suspect d'avoir trahi les Parisiens, n'osa plus reparaître à Paris. Il perdit tout crédit dans cette ville et alla loger à Saint-Denis.

roi de Navarre le grand perdant, puisqu'il fut soupçonné d'avoir trahi les Parisiens et perdit toute influence dans cette ville. Les causes de cette défaite des Parisiens furent

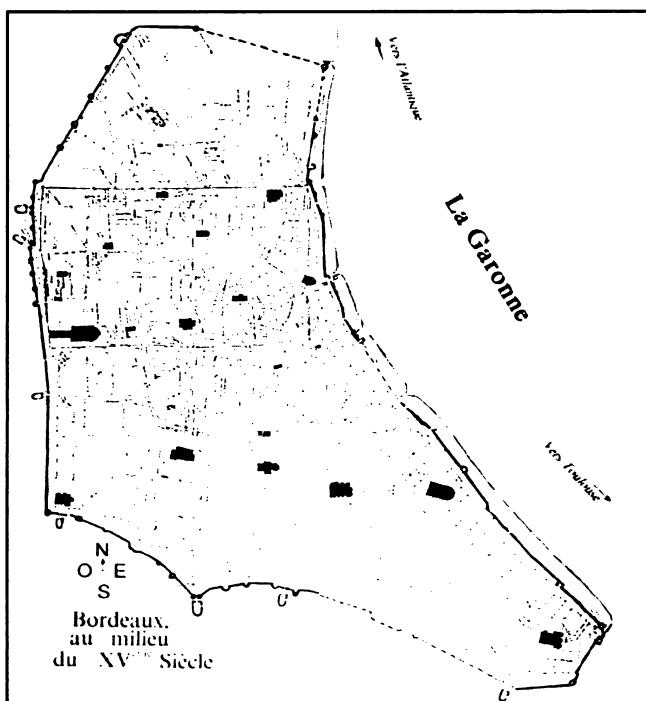
¹Vraisemblablement assez faibles.

Bordeaux. Siège de

Date de l'action : juin 1451.

Localisation : Gironde, France. Coordonnées géographiques: 44° 50' de latitude Nord, et 00° 34' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1451 en Guyenne.



Contexte : Voulant porter un coup fatal et final à la Guyenne anglaise, l'armée française vint mettre le siège devant sa capitale, Bordeaux.

Effectifs engagés : L'armée française de siège comptait 3 700 hommes dont 1 200 hommes d'armes et 2 500 archers.

Stratégie ou tactique : En cette fin de Guerre de Cent Ans, la tactique française s'était améliorée sous l'impulsion des grands capitaines français tels que du Guesclin, Richemont, Dunois... L'armée marchait en trois Corps [ou batailles] :

• **l'avant-garde**, conduite par les *maréchaux* se composait

de la plus grande partie des *compagnies d'ordonnance*. Les *archers à cheval* en formaient la pointe extrême avec les *arbalétriers gascons* ou les *aventuriers soldés*. Précédant l'avant-garde, marchaient des «*coureurs*», écuyers nobles, qui éclairaient la marche de l'armée, reconnaissaient les positions ennemis et venaient rendre compte directement aux maréchaux ou au connétable. L'*artillerie légère* (fauconneaux¹ ou couleuvrines) accompagnait l'avant-garde de même que les artilleurs et les *pionniers*, *taupins*² ou *gastadours*, chargés d'ouvrir la route au charroi et à la Cavalerie. À proximité de l'ennemi, les voitures et l'*artillerie* progressaient en file sur le flanc de la colonne humaine, de manière à former un premier rempart en cas d'attaque à l'improviste.

Des archers et des arbalétriers accompagnaient le convoi d'*artillerie légère* afin de colmater les intervalles en cas de halte, pour monter sur les chariots et arrêter l'ennemi par leurs «*saiettes*» et leurs *carreaux*; ceci pour retarder l'ennemi et donner le temps à la *Gendarmerie* de se déployer et à l'*artillerie* de se mettre en batterie et d'entrer en action.

• *La bataille*, ou Corps de bataille, commandée par le *connétable*, suivait non loin derrière. Les plus grands seigneurs du royaume entouraient le connétable. L'escorte du commandant en chef était constituée par des compagnies françaises ou écossaises de la *Garde du roi*, lorsque cette Garde était en campagne.

L'*Infanterie* suivait par compagnies provinciales, sous la direction du Grand Maître des *arbalétriers*. Ces compagnies se composaient de gens de trait ou de bideaux [piquiers], armés de fauchards³, de vouges et de guisarmes.

Derrière la bataille, suivait la *grosse artillerie*, les *bagages* et le convoi de ravitaillement de bouche et de guerre. Une unité d'une ou deux compagnies d'*ordonnance* escortait le gros convoi et formait l'arrière-garde.

Pour se ranger en bataille, la *Gendarmerie* de

¹*Fauconneau*: petit canon monté sur roues. *Couleuvre*: petit canon pouvant être monté sur affût pivotant; ancêtre du fusil.

²De taupe; mineurs qui savaient les murailles des villes assiégées.

³Le *fauchard* était une arme d'*hast* [ancien nom de la lance]. Les *vouges* étaient des armes d'*hast* à lame tranchante montée sur une hampe longue de 1,20 m à 1,80 m. Les *guisarmes* étaient des armes d'*hast* à fer asymétrique prolongé en lance de dague et possédant un ou deux crochets.

l'avant-garde se déployait en haie sur deux lignes, sous la protection de ses archers montés, des gens de pied et de l'artillerie légère. Les écuyers se postaient derrière les hommes d'armes, et les coutiliers se tenaient à peu de distance prêts à obéir au moindre signe. Ils devaient relever leurs maîtres désarçonnés, leur donner des chevaux de rechange, ramasser leurs armes, ou bien achever les ennemis blessés, entourer et désarmer les prisonniers riches donc rançonnables.

Si la Gendarmerie se portait en avant, les chevaliers marchaient sur la même ligne, couchaient les lances en même temps pour charger, et partaient ou s'arrêtaient au signal du capitaine. La grosse artillerie *à feu* [bombardes, canons, ribaudequins] ou *à balistes* [câbles, balistes, perrières]⁴ était disposée devant le front de l'Infanterie du Corps de bataille.

L'Infanterie du Corps de bataille étaient distribuée par petits bataillons carrés, échelonnés en échiquiers pour mieux résister à la Cavalerie. Ces carrés présentaient quatre rangs de fauchards, de vouges et de guisarmes; au centre, les arbalétriers et les archers venaient, après l'escarmouche, se rallier derrière les piquiers, quand ils étaient trop pressés par la Cavalerie ennemie. Le convoi [logistique] se plaçait en arrière de la ligne de bataille, au point le mieux abrité. Son escorte de Gendarmerie constituait le plus souvent la seule réserve de l'armée⁵.

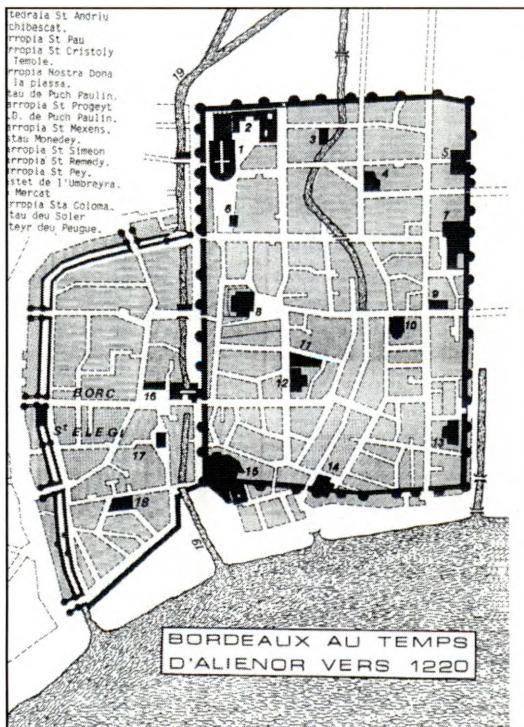
Résumé de l'action : Terrifiée par toutes les défaites anglaises, Bordeaux décida de négocier et de capituler aux Français [12 juin 1451]. Un délai fut consenti jusqu'au 23 juin pour permettre au roi d'Angleterre de réunir des secours. Les Bordelais firent prolonger la trêve jusqu'au 29 juin, mais sans résultat. Alors, le 30 juin, les troupes françaises entrèrent dans la ville: 1 200 hommes d'armes et 2 500 archers. Les fleurs de lis remplacèrent pour toujours *le léopard de Guyenne*⁶ et la croix rouge de Saint-Georges des Anglais.

⁴Le ribaudequin était un canon sur roues à tubes multiples de petit calibre. La baliste: machine de guerre en forme de grande arbalète. Le mot perrière dérive de pierre ; c'était une catapulte à pierres.

⁵Hardy de Périmi.

⁶Il devint alors le *léopard d'Angleterre* que les Anglais assimilèrent à... un *lion*. Telle est l'origine du *Non d'Angleterre*.

Conséquence de cette défaite anglo-gasconne : La chute de la capitale de la Guyenne donna un rude coup au moral des Anglo-gascons. En Médoc, le capitaine anglais Robert Roklet tenait toujours le château de Lesparre. Bayonne était aussi entre les mains des Anglais.



Bordeaux au milieu du XV^e siècle



Bordeaux. *Livrée aux Anglais.*

Date de l'action : 23 octobre 1452.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de Guyenne de 1452.

Contexte : Bordeaux était redevenue française en 1451.

Résumé de l'action : Les secours anglais n'étant pas arrivés en 1451, les Anglo-gascons se livrèrent à contrecœur aux Français. Mais, le 22 octobre 1452, Talbot survint enfin avec une armée anglaise de 4 000 hommes. Il débarqua devant la ville, alors les Bordelais¹ se révoltèrent contre leur petite garnison française et ouvrirent leurs portes aux Anglais qui entrèrent triomphalement le 23 octobre dans les murs.

Conséquence de cette défaite française : Bordeaux allait jouir d'un certain répit en repassant entre les mains des Anglais, à la grande satisfaction des commerçants bordelais qui tenaient à rester sous la tutelle de Londres.



¹Sous l'impulsion de la classe marchande qui regrettait les nombreux priviléges fiscaux que lui accordaient les Anglais.

Bordeaux. Siège et prise de

Date de l'action : 13 août - 5 octobre 1453.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Dernière campagne.

Contexte : Les Français continuaient de procéder à la conquête de la province anglaise de Guyenne. À Bordeaux, les immenses espoirs soulevés par l'arrivée de l'armée anglaise de secours de Lord Talbot se transformèrent rapidement en désespoir lorsque la nouvelle de la défaite anglaise de Castillon parvint aux oreilles des Bordelais. Ces derniers commencèrent à craindre les représailles des Français, surtout ceux qui avaient ouvert les portes aux Anglais après avoir capitulé devant une armée française¹.

Chefs en présence •Français : Le roi de France, Charles VII.

Effectifs engagés •Anglo-gascons : Garnison d'environ 4 500 hommes. •Français : Environ 5 000 hommes.

Stratégie ou tactique : Blocus et bombardement d'artillerie.

Résumé de l'action : Bordeaux fut investie par les Français le 13 août. L'escadre de Bretagne vint avec 900 hommes se ranger aux ordres de l'amiral de Bueil. Des renforts arrivèrent d'Espagne, de La Rochelle, et 15 grandes hourques de Hollande. Il semblait que tous s'y mettaient pour finir au plus vite cette guerre éternelle. Tous ces navires se rangèrent dans la Gironde à l'abri d'une grande bastille construite sur les bords de l'estuaire à Lormont. Ils bloquaient la flotte anglo-gasconne enfermée à Bordeaux et interdisaient ainsi l'arrivée de secours humains et logistiques. Les Anglais avaient dégréé la flotte bordelaise pour en faire des batteries flottantes qui barraient le fleuve aux assiégeants.

Charles VII de France arriva le 13 août au château de Montferrand, dans la presqu'île d'Ambès, pour diriger le siège de Bordeaux. Des renforts anglo-gascons de Bordeaux furent envoyés aux villes et aux châteaux du voisinage.

¹Il est frappant de constater à quel point la bourgeoisie commerçante gasconne voulut rester "anglaise" à la fin de la Guerre de Cent Ans; en effet, l'Angleterre accordait à la ville de Bordeaux des priviléges considérables; alors que des "provinces" moins excentriques comme l'Écosse et l'Irlande, donc moins menacées de faire sécession, furent si opprimées par les Anglais. On connaît les démêlés irlandais mais peut être pas autant le nettoyage ethnique qui fut pratiqué chez sa sœur celte, l'Écosse. Pour en savoir plus on pourra lire avec intérêt le livre de l'historien anglais John Prebble: *The Highland Clearances*, Martin Secker & Warburg Ltd, Londres, 1963.

nage. Les soldes furent versées à Bordeaux pour 315 lances [1 800 hommes] et 2 770 archers et arbalétriers. Les garnisons furent renforcées à la *Porte Saint-Julien*, au *couvent des Clarisses* et au *moulin de Sainte-Croix*, sur le flanc Sud de l'enceinte et à l'*archevêché*. Les approvisionnements logistiques étaient considérables.

Charles VII fit construire des ouvrages de défense et des bastilles pour abriter ses compagnies d'ordonnance et son artillerie. La principale était celle de *Lormont*, sur les hauteurs de la rive droite du fleuve, en aval de la ville. Mais les Anglo-gascons lui en opposèrent une sur la rive gauche. Bordeaux résista deux mois, malgré le blocus et l'artillerie française.

La chute de *Cadillac*, dont le capitaine gascon Gaillardet eut la tête tranchée *pour trahison*¹, puis celle de *Blanquefort*, enlevèrent aux Bordelais tout espoir. La faim commençait à se faire sentir. Dès le début d'octobre, des parlementaires se rendirent à Montferrand pour consulter le roi de France. Pour traiter en force, Charles VII aurait menacé Bordeaux de destruction. Il lança une attaque contre la *Bastille des Chartrons*, un boulevard de défense. Les négociations reprirent à Lormont [le vendredi 5] mais n'aboutirent à rien car le roi exigeait que 20 chefs de la résistance soient livrés.

Le mardi 9 octobre 1453, les Gascons et les Anglais signèrent la capitulation. La ville perdait tous les priviléges qu'elle avait conservés à la suite du premier siège, et payait une amende de 100 000 écus. Quarante Gascons seulement pouvaient quitter le pays avec leurs biens. Vingt chefs gascons seraient bannis. Les Anglais pouvaient quitter la Guyenne avec armes et bagages, mais devaient libérer leurs prisonniers sans rançon.

La reddition s'effectua lentement: la bastille fut occupée le dimanche 14 octobre. Les portes s'ouvrirent le mardi 16 octobre, mais les Français n'y entrèrent que le 19 du même mois. Le roi de France dédaigna d'y faire son entrée. Il remonta vers le Poitou et la Touraine.

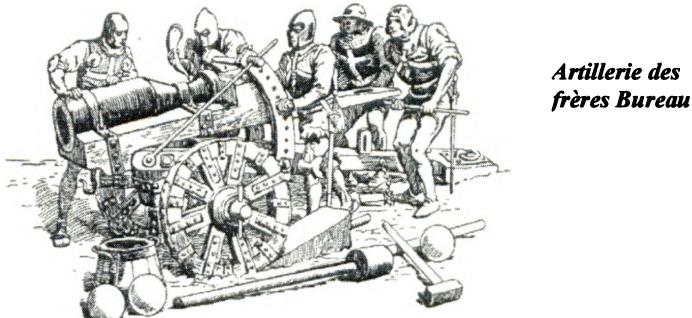
¹Notion nouvelle dans les rapports de la France avec les provinces périphériques. Il devenait évident que cette guerre éternelle [de Cent Ans] n'aurait pas duré si longtemps si l'Angleterre n'avait pu compter sur des provinces récalcitrantes comme la Bourgogne. Et les autorités royales avaient décidé de ne plus laisser les vassaux faire front commun avec l'ennemi sans les rendre responsables de leurs actes.

Pertes • inconnues.

Conséquence de cette défaite anglo-gasconne : Après Bordeaux, tombèrent les deux dernières places tenues par les Anglo-gascons : *Rions* et le château de *Benauges*. Sur le continent, seule Calais restait anglaise. Ceux-ci avaient perdu la totalité de leurs territoires continentaux.

Les représailles s'abattirent sur les seigneurs gascons: vingt d'entre eux furent bannis et durent s'expatrier en Angleterre.

La Guerre de Cent Ans était enfin terminée. La perte de cette longue guerre allait entraîner en Angleterre la guerre civile.¹



*Artillerie des
frères Bureau*

«Durant des siècles, les insulaires allaient se précipiter au-delà de la Manche en quête de ces territoires perdus, et y trouveraient victoire ou défaite, mais ils le feraient en tant qu'Anglais. Leurs guerres en France ne se feraient plus au nom d'un duc français contre un roi de France; elles seraient livrées au nom de leur propre roi d'Angleterre²», qui, depuis le début de la Guerre de Cent ans portait, lui aussi, le titre de Roi de France³.

¹Dite Guerre des Deux-Roses.

²«For centuries, the islanders would flood across the Channel in quest of those lost French territories, and meet with either victory or defeat, but they were to do so as Englishmen. Their wars in France would no longer be on behalf of a French duke against a French king; they would be on behalf of their own English king.» Asimov, Isaac, *The Shaping of England*, Houghton Mifflin Company, Boston [USA] 1969; page 252

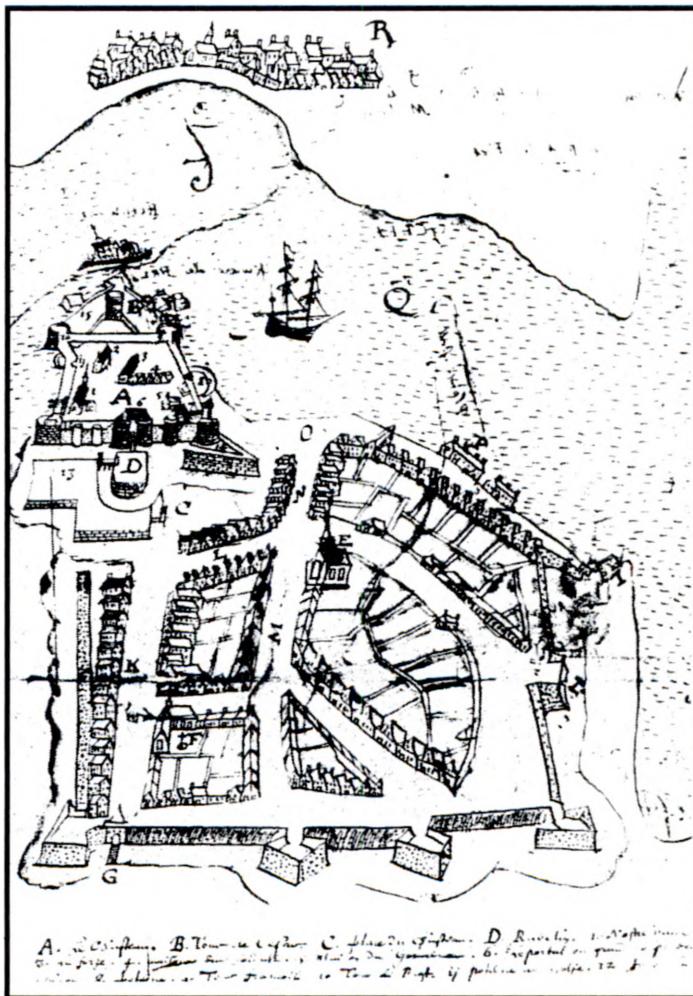
³Qu'il porta sans interruption pendant près de 5 siècles, jusqu'en 1802 [Paix d'Amiens].

Brest. Bataille de

Date de l'action : 1404.

Localisation : Ville portuaire de Bretagne, France. $48^{\circ}24'$ de latitude Nord et $04^{\circ}31'$ de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.



Contexte : Owen Glendowr, héritier du Pays de Galles, venait de demander l'appui de la France contre l'Angleterre. La France lui avait promis un Corps Expéditionnaire de 800 hommes d'armes et de 300 arbalétriers. Le but de cette at-

taque anglaise contre Brest était donc de détruire les préparatifs navals français destinés à secourir le Pays de Galles.

Chefs en présence • L'escadre anglaise était commandée par le Bâtard d'Angleterre et par Beaumont. • Les Français étaient dirigés par le maréchal de Rieux.

Effectifs engagés • **Français**, 2 ou 300 hommes d'armes, sans compter les paysans armés qui devaient représenter quelques milliers d'hommes. • **Anglais** : 2 ou 3 000 soldats.

Stratégie ou tactique : Simple attaque de masse probablement sans idée de manœuvre. Les paysans locaux tinrent les Anglais en échec jusqu'à l'arrivée des troupes françaises.

Résumé de l'action : Lorsque les Anglais eurent débarqué, ils furent attaqués par une troupe de paysans armés de fléaux, de fourches et d'arbalètes. Cette résistance inattendue donna au maréchal de Rieux le temps d'accourir avec l'avant-garde du duc de Bretagne. Ce renfort acheva la défaite des Anglais qui se précipitèrent vers leurs vaisseaux pour rembarquer, non sans avoir essuyé de lourdes pertes.

Le duc de Beaumont lui-même, le chef anglais, fut tué au cours du violent combat.

Conséquence de cette défaite anglaise : Quoique inconnues pour ce qui est des français, les pertes furent lourdes du côté anglais, surtout à cause du rembarquement précipité et de la panique qui l'accompagna.



Brignais¹ Bataille «devant».

Date de l'action : 6 avril 1362.

Autre nom : Bataille des Tard-Venus. Ces mercenaires «gent de maint pays et de mainte nations²», prirent le nom de *Tard-Venus* «pour autant qu'ils avoient encore peu pillé au royaume de France» et “parce que les autres avoient tout raflé et avoient moissonné là où ils ne trouvoient plus qu'à glaner³.»

Localisation : Selon plusieurs spécialistes, la bataille eut probablement lieu dans la plaine nord, au débouché de la large vallée. L'adverbe *devant* dans l'expression “bataille devant Brignais” dénote l'incertitude.

Conflit : Guerre de Cent ans, 1337-1453. Campagne de 1362 contre les Grandes Compagnies anglaises.

Contexte : La France était ravagée à la fois par les Grandes Compagnies de brigands, mercenaires démobilisés qui «travaillaient» à leur compte, et par les Jacques, paysans révoltés en réaction aux abus de la noblesse et des brigands, lesquels vivaient en parasites de leur travail.

«La Grande Compagnie fut une sorte de fédération de bandes d'origines diverses conservant, chacune, son organisation distincte et le capitaine de son choix⁴. Personne dans cette *Magna societas*, selon le Clergé, n'exerçait d'autorité suprême, d'où vient qu'un chroniqueur anglais l'appelle *gens sine capite*: Sub his diebus, consurrexit in Francia famosa magna Societas quae gens sine capite vocabatur⁵.»

«Ils prenaient le nom de Sociales, véritables socialistes, en effet, qui mettaient en commun le bien d'autrui pour se le partager. Une de leurs compagnies avait pris pour raison de commerce Societas del Acquisto [Société des Acquisitions], désignation qui ne laissait aucun doute sur le

¹L'auteur de cet ouvrage remercie chaleureusement Madame Jeanine Gilardone, présidente de l'*Association des Amis du Vieux Brignais*, ainsi que l'écrivain Pierre Naudin pour leur aide précieuse dans sa recherche de sources d'information sur cette bataille médiévale fort peu connue.

²Selon les termes et l'orthographe de la *Chronique de Bertrand du Guesclin*.

³Selon les *Grandes Chroniques de France*.

⁴Comme les *Frères de la Côte*, chez les marins, quelques siècles plus tard.

⁵«À cette époque-là surgit en France la fameuse Grande Compagnie qui s'appelait la gent sans tête.» [Chronique anglaise du moine de Saint-Alban, Londres, 1874, page 37].

but de cette association infernale¹.»

«Les Jacques [pour leur part] reprochaient aux nobles d'avoir fui sans combattre à la journée de Poitiers, et d'avoir trahi les intérêts de la France par rancune contre leur souverain; ils leur reprochaient l'asservissement dans lequel les seigneurs tenaient leurs vassaux; ils leur reprochaient l'opulence des châteaux et la misère du peuple; ils leur reprochaient leur orgueil héritaire. Ces socialistes du Moyen-Âge résolurent d'anéantir la noblesse par l'assassinat et le massacre; de niveler la propriété par l'incendie et le pillage; de détruire la famille par le viol et la débauche. Ils ne se bornèrent pas à de vaines menaces: dans le Valois, la Brie, le Soissonnais, les châteaux, les habitations de quelque importance furent attaqués, saccagés; les gentilshommes que ces brigands purent prendre expirèrent au milieu des tortures les plus atroces; toutes les dames, toutes les damoiselles qui tombèrent entre leurs mains furent outragées².»

«Si Jean le Bel et Froissart n'osent pas trop raconter les *"horribles faits et inconvénients"* que les Jacques faisaient aux dames, le copiste Raoul Tainguy, interpolateur de Froissart, se montre moins concis; il écrit: "J'aurais grand'horreur et grand'abomination de voir les vilains et détestables attouchements qu'ils faisaient sodomiteme nt et désordonnément contre les dames et damoiselles. Et celui qui en faisait le plus entre eux était le plus prisé et le plus grand maître entre eux." Une scène particulièrement horrible: en un château dont Jean le Bel ne fournit pas le nom, le seigneur fut embroché vif, mis au feu comme un mouton et rôti devant sa femme et ses enfants. Et le chroniqueur ajoute : «Aprez que X ou XII [hommes] eurent enforcié [violé] la dame et les enfants, ils luy en voulurent faire mangier par force, puis ils le [la] firent mourir de male mort.» Les représailles des nobles furent tout aussi abominables : 20 000 exécutions de paysans, la plupart innocents, parmi des milliers de vengeances aussi perverses que celles des Jacques³ ! »

¹Pierre Allut, *Les Routiers au XIV^e siècle, les Tard-Venus et la bataille de Brignais*, Scheuring éditeur, Lyon, 1859. Dans la première partie de sa définition, on saisit tout l'humour —un peu partisan— de Pierre Allut.

²Joseph Lavallée, *La Chasse de Gaston Phœbus*, Paris, 1854.
cité par P. Naudin.

Charles le Mauvais¹ était prêt à tout pour renverser la dynastie des Valois et s'installer sur le trône de France. Il traita avec les Anglais, en dépit de son alliance avec le roi de France. En désespoir de cause, il promit à Édouard III² de lui abandonner la France à condition qu'il obtienne la Normandie, la Champagne et une partie du Languedoc. En conséquence, les complices de ce roi de Navarre furent arrêtés par le roi Jean de France [Jean de Normandie] au cours d'un repas auquel assistait le dauphin de France³. Ces comploteurs furent décapités à l'exception du Mauvais lui-même qui fut simplement emprisonné. Délivré de sa prison d'Arleux par Jean de Picquigny, le 8 novembre 1357, le Mauvais⁴ devint l'allié d'Étienne Marcel et des Jacques

¹Don Carlos le Malo, roi de Navarre. Il allait utiliser les Grandes Compagnies et les Jacques pour tenter de renverser la monarchie française; tout au moins au début de l'insurrection. Il participa ensuite à la terrible répression, contre les Jacques seulement. En fait, les trois groupes, la noblesse, les Anglais et les Navarrais de Charles le Mauvais (c'est à dire les Grandes Compagnies) firent momentanément la paix entre eux et joignirent leurs forces pour écraser plus efficacement dans le sang les paysans [les Jacques], et ainsi rétablir "l'ordre" public et social: 20 000 paysans, hommes, femmes et enfants, la plupart innocents, furent torturés et massacrés. Après quoi seulement la guerre reprit entre les trois antagonistes; les grands prédateurs savent se respecter entre eux pour se repaire des plus faibles proies.

²En fait, Charles et Édouard avaient une motivation commune, ils avaient été exclus du trône de France par cette pseudo loi salique qui niait le droit des femmes non seulement à prétendre au trône de France mais même à transmettre ce droit à leur descendance masculine. Cette «loi» avait été inventée par les juristes pour les besoins de la cause. Cela fut la cause primordiale de la Guerre de Cent Ans. En réalité, la lutte de Charles et d'Édouard était fort égoïste et peu soucieuse des droits des femmes.

³Charles, fils du roi de France, bien entendu, contre lequel il complotait.

⁴«Charles d'Evreux, qui devint roi de Navarre sous le nom de Charles II, était né en 1332. Fils de Jeanne, exclue du trône en vertu de la loi salique, il était par sa mère l'arrière-petit-fils de Philippe le Bel. Il en était aussi le petit-neveu par son père, Philippe d'Evreux, fils de Louis, frère puiné du même roi de France. En épousant Jeanne, la fille de Henri, roi de Navarre et comte de Champagne, Philippe le Bel était devenu roi de France et de Navarre. Louis X hérita de ce dernier petit royaume à la mort de sa mère, le 2 avril 1305, à la réserve de la Bigorre donnée au futur Charles IV. Lors de son accession au trône, Philippe V conserva abusivement la Navarre. Il conclut avec la Bourgogne un traité aux termes duquel Jeanne obtiendrait en héritage, dès qu'elle serait en âge de se marier, le royaume de Navarre, les comtés de Champagne et de Brie, à condition qu'elle donne quittance du reste du royaume de France et de la succession de son père [17 juillet 1316]. Si elle ne voulait consentir à cette quittance, elle rentrerait dans tous ses droits, mais alors, l'abandon qui lui était fait de la Navarre deviendrait nul ainsi que la cession de la Champagne et de la Brie. Agréé par les notables, sacré le 6 février, Philippe V obtint un nouveau traité le 27 mars. Sa nièce renonçait pour toujours aux prétentions qu'elle pouvait formuler sur les couronnes de France et de Navarre, et à ses droits sur la Champagne et la Brie, en échange de quoi elle recevrait des rentes en terres sur le comté d'Angoulême, la châtellenie de Mortain, ainsi qu'une grosse pension. Jeanne était âgée de 12 ans; elle signa. Philippe d'Evreux, son mari, contresigna. Mais, les Navarrais (?) n'avaient point accepté ces marchandages. Philippe VI de Valois renonça à la couronne de Navarre au profit de Jeanne... mais reprit l'Angoumois ainsi que d'autres terres assignées en 1339: Frontenay en Saintonge, Bénin en Aunis. Philippe d'Evreux mourut en 1343 au cours d'une expédition contre les "Mahometis". Son épouse décéda à Conflans lors d'un voyage ayant pour but la récupération de son comté d'Angoulême. Charles allait être couronné à Pampelune, peu après que Philippe VI de Valois eût épousé Blanche de Navarre, fille de Philippe d'Evreux. Blanche n'était point fille de Louis de Navarre, comme le prétend Froissart, mais de Philippe III d'Evreux et de Navarre, mort devant "Argesille" selon Froissart, "en Grenade" selon Jean

insurgés. Tout lui était bon pour déstabiliser la monarchie française. La Normandie était donc divisée en 3 camps, les Navarrais, les Anglais et les Français. Il ne fallait pas moins de 3 sauf-conduits pour se rendre de Coutances à Valognes. À la moindre alerte, les habitants devaient se cacher des routiers dans les grottes, les bois, les hautes herbes. «Ce brigandage s'alimentait sans cesse de tous les aventuriers d'Angleterre qui, passant la mer comme des bandes d'oiseaux de proie, venaient périodiquement s'abattre sur le royaume de France pour s'y repaître. Il fallait un terme à cette immigration malfaisante¹.» D'abord les routiers étaient des Anglais, en majorité². L'historien Pierre Naudin évoqua *l'Internationale du Brigandage* lorsque d'autres nationalités se joignirent à la curée à travers le royaume de France meurtri, le Wallon Eustache d'Auberchicourt, maître des vallées de la Seine et de la Marne, dévasta la Champagne et la Brie; il était l'amant de la comtesse de Kent,³ nièce de la reine d'Angleterre ; le Gascon Jean de Ségur, le Hollandais Croquart de Herk, le Navarrais de Pampelune Martin Enriquez, le Breton Alain Taillecol,⁴ le Gallois Jacques Wyn, l'Allemand Franck Hennequin de Cologne, les Espagnols Radigot d'Agreda et Juan Martinez de Soria. Le vin et le sang coulaient à flot à travers *la douce France*. À Creil, la garnison était formée d'Anglais et de Navarrais, à Chaversy, petite forteresse du Valois, elle était espagnole. Les religieux de Saint-Éloi-aux-Fontaines vivaient dans les bois ; ceux de l'Abbaye de Notre-Dame de Beaupré⁵ étaient pratiquement réduits à l'esclavage. Les religieuses étaient violées, les civils massacrés. Quelques paysans se regroupèrent pour résister. Ils furent rares. Leurs héros furent Guillaume L'Aloue de Longueil-Sainte-Marie

le Bel, et peut-être à Xérès, le 16 septembre 1343. Charles de Navarre avait deux frères : Philippe et Louis.» [P. Naudin]

¹Luce, Siméon, *Histoire de Du Guesclin*. On croirait entendre un ancien chef du Front National, à la fin du XX^e siècle!

²Jehan de Fodrynghey capitaine à Crey, Jehan de Weston capitaine à l'abbaye du Val, Thomas Fogg à Auberville, Thomas Caun au Neubourg, Guillaume [William] Boulemen capitaine à Saint-Valéry-sur-Somme, Robin Adez à Lingèvres et Saint-Vaast, Griffon de Galles [Gallois] capitaine à Becoiseau, Robin l'Escot [l'Écossais] capitaine à Vailly-sur-Aisne, Rabigot de Dury et Richard Franklin à Monconseil près de Noyon. Robert Knolles s'empara de Châteauneuf-sur-Loire en octobre 1358, puis de Malicorne, et pilla Auxerre en mars 1359.

³Isabelle de Juliers

⁴Un nom qui en disait long.

⁵À ne pas confondre avec la basilique de Sainte-Anne de Beaupré, au Canada, véritable centre de pèlerinages, comme Lourdes en France.

et le Grand Ferré de Rivecourt qui lui succéda peu de temps.

Brignais fut une bataille entre l'armée royale française d'une part, et les Grandes Compagnies, renforcées de Jacques¹, de l'autre. «Par lettres données à Beaune, le 25 janvier 1362, le roi avait constaté l'urgence de constituer un commandement militaire unique dans le duché de Bourgogne, les comtés de Champagne et de Brie, les bailliages de Sens, Mâcon, Lyon, Saint-Pierre-le-Moutier; les duchés d'Auvergne et de Berry, les comtés de Nevers et de Forez, les baronnies de Donzy et de Beaujeu. Le comte de Tancarville devait y exercer les fonctions de lieutenant du roi. C'était à lui que revenait la mission de refouler les têtes de colonnes de la Grande Compagnie en marche vers le nord, pendant que le maréchal Arnould d'Audrehem, investi de fonctions analogues en Languedoc et contrées voisines, pourchasserait l'arrière-garde attardée dans le Midi. Marchant à la rencontre l'une de l'autre, les deux armées devaient anéantir les routiers tout en se prêtant des appuis réciproques².»

«En mars 1362, la région de Montbrison fut saccagée, les châteaux de Rive-de-Gier et de Brignais tombèrent au pouvoir des Tard-Venus. Lyon était menacée; on y amena des troupes en renfort. Sur les tours de Saint-Just [de Lyon] des guetteurs pourvus d'une trompette étaient chargés de sonner l'alarme; les lanternes de la ville restaient, par précaution, allumées toutes les nuits. Pour défendre les châteaux forts, les chanoines de Lyon engagèrent les bijoux du trésor de la cathédrale³.»

«Parti de Sauges en même temps que le Petit-Meschin, Arnould d'Audrehem, qui n'ignorait rien des événements, entra à Lyon le 9 avril au soir, soit 4 jours après la bataille de Brignais, à laquelle le routier [Le Petit-Meschin], lui, prit part. Audrehem put donc ainsi sauver sa vie. Personne ne lui demanda des comptes sur ce retard qui,

¹Comme précisé plus haut, ce sont des paysans français révoltés en réaction aux excès de la guerre, aux crimes des brigands, et à l'exploitation éhontée de leur travail par la noblesse et par les brigands des *Grandes Compagnies multinationales* (!).

²Cité par P. Naudin.

³Vignon, Louis, *Article sur la Bataille de Brignais*, in Annales d'un village de France: Chari-ly-Vernaison en Lyonnais, Volume 1 - 1150 - 1610, page 84, écrit en 1978.

tout bien pesé, équivaut à une trahison^{1.}»

Chefs en présence • Armée royale de France: «Les chefs? C'étaient *Jacques de Bourbon*², Pierre, son fils aîné, et ses neveux: Louis, comte de Forez, et Jean, son frère encore enfant; Renaud de Forez, seigneur de Malleval, leur oncle; Robert de Beaujeu, seigneur de Joux-sur-Tarare;³ Louis de Châlons, seigneur de Roussillon; le sire de Tournon, le sire de Montélimar, de la Maison des Adhémar; le sire de Groslée; Louis et Hugues de Châlons-Arlay; Jacques de Vienne, sire de Longwy; voire des ennemis du royaume de France tels que Jean de Neufchatel-sur-le-Lac et son inseparable compagnon, Henry de Longwy, sire de Rahon. Curieux courage, qui révèle à coup sûr un appétit du gain, puisque ces seigneurs Francs-Comtois se lançaient dans une expédition relativement lointaine au moment même où leurs seigneurs étaient menacés par les bandes de Thibaut de Chauffour et Jacques Huet.»

«Il ne faut surtout pas oublier la présence d'hommes éminents comme Hugues de Vienne; Jean de Melun, comte de Tancarville; le comte d'Uzès, Amédée des Baux; Guillaume de Fay, seigneur de Chapteuil et de Peyraux, de l'illustre Maison de La Tour-Maubourg en Vivarais, qui périt comme tant d'autres dans la mêlée. Ils avaient, la plupart, amené leurs vassaux et leurs fils qui voulaient gagner des éperons sous le commandement d'un chef expert en faits d'armes, "entraînés par le sentiment du

¹P. Naudin.

²Louis I^r, duc de Bourbon, roi titulaire de Thessalonique, petit-fils de Saint Louis par Robert de France, comte de Clermont et sire de Bourbon, frère cadet de Philippe le Hardi, eut trois fils de Marie de Hainaut, dont:

Pierre I, duc de Bourbon. Il avait été, dès le 8 août 1345, nommé lieutenant du roi de France dans toutes les provinces de Langue d'Oc et de Gascogne. Pendant tout le reste de cette année jusqu'au début d'avril 1346, il avait parcouru ces régions, se reposant à Agen. Jean, duc de Normandie, s'était rendu à Carcassonne le 2 août 1345. Il traversa ensuite la Touraine, le Poitou, le Limousin, tandis que son père Philippe VI s'avancait jusqu'à Angoulême où il séjourna encore le 25 octobre. Pierre fut tué à la bataille de Poitiers. *Jacques* [1315 - 1362] est celui qui nous intéresse. Il avait reçu le titre de *comte de La Marche* par suite de l'échange que son père avait accompli du comté de Clermont-en-Beauvaisis contre celui de la Marche. Il portait: *semé de France à la cotice de gueules chargée de trois lionceaux d'argent*. Blessé à Crécy, il fut, l'année suivante [1347], nommé lieutenant du roi pour la Saintonge, le Poitou, la Touraine, l'Anjou, le Maine, le Berry et le Limousin. Il reçut l'épée de connétable en 1354 et céda cette dignité à Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, le 9 mai 1356. Après avoir été fait prisonnier à Poitiers par le capitaine de Buch, il affronta les Compagnies à Brignais où il fut blessé mortellement. Son fils, Pierre, périt aussi dans cette bataille.» [Biographie citée par P. Naudin, voir in fine]

³Qui devait, plus tard, accompagner Louis II de Bourbon en Afrique et y mourir avec son fils, Guichard.

devoir et l'amour de la gloire". On peut anticiper en disant qu'ils trouvèrent la mort, le déshonneur et même la folie à Brignais: Louis, comte de Forez, qui était né en 1338 à Saint-Galmier, de Guignes VII et de Jeanne de Bourbon, sœur de Jacques, comte de La Marche, fut un des premiers prisonniers.¹ Il avait épousé Jeanne de Turenne qui, sans doute, avait élevé quelques objections quand il avait décidé d'emmener son très jeune frère avec lui... Jean II devint fou lors de la boucherie²!»

«En tête des sergents d'armes, on avait placé l'Archiprêtre: le drôle avait âprement marchandé sa participation! Il amenait 1 500 aventuriers qui ne se faisaient aucun scrupule de combattre leurs anciens compagnons. Si une faute énorme fut préalablement commise, ce fut bien celle de les mettre en avant-garde, de façon à déjouer les ruses. Jamais un homme tel qu'Arnaud de Cervole³ n'aurait dû figurer dans l'armée royale. Il est vrai que la plupart des chevaliers qui le côtoyaient ne différaient que peu de ce gredin. On pourrait justement, pour tenter de les défendre, exciper de leur appartenance à l'Ordre⁴ dont ils se réclamaient. Or, qu'était-ce donc que cet Ordre suprême? Une espèce de breloque morale dont ils se montraient d'autant plus fiers qu'elle leur donnait bonne conscience. Tous lavaient leurs petits ou grands forfaits dans une bonne messe, et, cet exercice d'hygiène accompli, se délectaient dans des récidives honteuses. "L'institution de la Chevalerie⁵ a eu moins d'influence qu'on ne le prétend sur la civilisation. Elle donna, il est vrai, un éclat extérieur à la vaillance, elle régla les lois de la courtoisie, elle inculqua les principes d'honneur, principes souvent faux, mais les passions les plus sombres et les plus vindicatives restèrent en dehors de

¹Froissart est le seul à dire qu'il fut frappé à mort.

²Les massacres, les tueries et les excès dont les âmes sensibles sont témoins ont sur leur esprit des conséquences graves. Leur équilibre mental en est affecté pour le reste de leur vie par des flashbacks, des cauchemars qui leur font revivre ces moments d'horreur; d'autres perdent la raison. Les autorités françaises n'ont jamais voulu reconnaître leurs responsabilités dans ce domaine; les autorités "étasuniennes" fournissent à leurs anciens combattants des soins psychiatriques soutenus.

³Vrai nom de l'Archiprêtre. En fait, il était mercenaire et louait ses services aux plus offrants. Pourquoi donc n'aurait-il pas été à sa place dans l'armée royale?

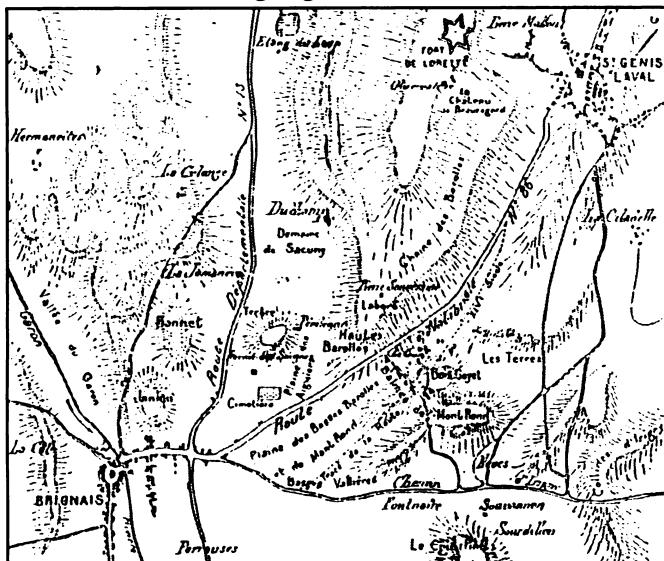
⁴À l'Ordre de Chevalerie, bien entendu; qui est l'ordre ultime, puisque tous les autres utilisent le titre de "Chevalier de..."

⁵Écrit D. Lingard, dans son *History of England*, valable tant pour l'Angleterre que pour la France et le reste de l'Europe médiévale

son contrôle, et les plus accomplis de cet âge ont, dans certaines occasions, montré une féroceur de caractère et de mœurs qui n'aurait pas été déplacée chez leurs ancêtres du VI^e siècle.¹

«C'est aussi l'opinion de M. Allut qui... constatait : "La plupart des preux de ce temps-là, s'ils revenaient en ce monde, seraient fort en peine de maintenir leurs droits à l'auréole dont leurs panégyristes et la croyance populaire les ont longtemps environnés.»

• *Armée des routiers anglo-gascons :*



Seguin de Badefol², le Petit-Meschin, Naudon de Bagerant, le Bourc Camus, Espiote, Batillier, le Bourc de Lespare, Lamit, Guiot du Pin, le Bourc de Breteuil, etc... *Seguin de Badefol* était un cadet de la famille de Gontaut, du Périgord, fils de Seguin de Gontaut, sieur de Castelnau, de Berbiguières, de Badefol, de La Linde. Il regroupa toute une compagnie de brigands et entra en Bourgogne où il fallut négocier pour qu'il ne pille pas. Le traité fut conclu au début d'avril 1364. Il reçut une énorme rançon de 3 000 flo-

¹Ce n'est qu'une opinion parmi tant d'autres. On peut toujours répliquer ce que l'on rétorque pour défendre l'influence du judéo-christianisme: "Les hommes n'auraient-ils pas été pires, s'ils n'avaient eu ce frein?"

²Ce sont Froissart et Maurice Chanson qui le présentent [Naudin].

rins que prêta le cardinal de Beaufort¹. Mais Gontaut le Truand finit tout de même, après une vie de massacres, de viols et de pillages, par trouver son maître. Ostensiblement émerveillé par les succès de Badefol, Charles le Mauvais, roi de Navarre, le fit venir en sa cour de Pampelune sous prétexte de le prendre à sa solde; en réalité pour s'emparer de sa fortune en or *sonnant et trébuchant* qu'il transportait toujours par convoi de mules. Le Mauvais le reçut avec des démonstrations enthousiastes qui se terminèrent par un grand banquet dont le dessert² avait été au préalable soigneusement empoisonné par les soins du Mauvais. Gontaut le Truand ne tarda pas à être pris d'un violent accès de coliques et mourut dans des souffrances terribles. Mais, comme il y a parfois une justice immanente, le roi de Navarre allait lui-même périr par là où il avait péché. Il expia ses propres crimes et quitta ce bas monde dans des douleurs atroces. Froissart raconte qu'il venait de quitter la couche d'une gracieuse "damoiselle" à la cuisse accueillante pour regagner sa chambre lorsqu'il fut de nouveau saisi du grand frisson. De violents tremblements le secouèrent, de sorte que, pour lui chauffer les draps, on lui glissa dans le lit un "moine" muni d'une casserole contenant de *l'eau ardente* —eau-de-vie—³ qui se versa, communiquant le feu au malade lequel fut *tout ars*⁴ jusqu'à... *la boudine!* Il agonisa durant quinze jours avant de rendre son âme au diable. La Chronique de Saint-Denys et Juvénal des Ursins rapportent pour leur part qu'il était enveloppé dans des draps humectés d'eau-de-vie⁵ lorsqu'un valet attentionné approcha une chandelle allumée; et le tout prit feu. Dans ce second cas, le roi ne vécut que trois jours, «*criant et brayant, en très grandes et âpres douleurs*», avant de trépasser.

Le capitaine de Grande Compagnie *Périn de Sagine, alias Le Petit-Meschin*, —principal acteur de cette bataille— était gascon. Il avait fait ses premières armes

¹Lequel récupéra la somme par des levées sur la population civile. Il devint le pape Grégoire XI en 1370.

²Des coings et des poires au sucre, que Gontaut appréciait par dessus tout.

³Une espèce de réchaud à alcool ou à braises destiné à chauffer les lits. Les Gascons utilisaient encore des "moines" de ce genre —des arceaux tenaient les draps écartés, comme une luge d'enfant— au milieu du XX^e siècle. Les couvertures chauffantes, électriques, effacèrent définitivement cette coutume.

⁴Brûlé.

⁵Sans doute un remède local.

comme varlet d'armes. Capturé par le bailli Huart de Rai-cheval en 1368, devant Orgelet [Jura], il fut emprisonné, s'évada rapidement, conspira contre le duc d'Anjou, et de ce fait, le 11 mai 1369 à Toulouse, Louis¹ le fit noyer —comme un nuisible, qu'il était— dans les eaux fraîches et alors limpides de la Garonne. Ses complices ne furent pas négligés pour autant; ils furent minutieusement torturés, décapités, puis écartelés, et, comme Sasine, jetés dans la claire Garonne pyrénéenne. Le Petit-Meschin avait combattu à Montiel le 23 mars 1369 aux côtés de Guesclin.

Effectifs engagés • «Réunie à Lyon, l'armée royale se composait de 6 000 cavaliers et de 4 000 sergents d'armes ou *servientes*. C'étaient des troupes des communes, artisans et paysans réunis lorsqu'il y avait *ost banni*, c'est à dire convocation du ban au nom du roi. Ils servaient à pied, armés à la légère pour seconder les hommes d'arme. Ils portaient la coustille², la masse, la pique, la goyardre³, ils étaient vêtus de fer: corselet⁴, jambières⁵, bassinet⁶, chapel de Montauban⁷ ou portaient le jaseran de cuir⁸, la cuire, l'écu ou le pavois. Il faut ajouter, pour finir, 2 000 arbaletriers⁹ plus les valets, les goujats¹⁰, les forgerons, etc. Les 10 000 gens d'armes mentionnés ci-dessus formaient l'élite de cette armée: c'étaient des gens du Languedoc, Dauphiné, Auvergne, Forez, Lyonnais, Bourgogne, comté de Savoie. À défaut de l'oriflamme¹¹, ils suivaient la bannière fleurdelisée.»

Stratégie ou tactique: «Il existe plusieurs versions de cet affrontement particulièrement féroce et qui tomba —peut-être volontairement— dans l'oubli. Passe encore que les hommes d'armes et l'armée royale¹² eussent été battus à

¹Le duc d'Anjou.

²Dague effilée plus courte que l'épée, destinée à tuer à travers les articulations de l'armure.

³Pique armée d'une lame en forme de serpe.

⁴Le corselet est le corps même de la cuirasse.

⁵Pièces de l'armure qui couvraient, bien entendu, les jambes, comme les guêtres modernes.

⁶À l'époque de cette bataille, le bassinet était un casque arrondi à visière mobile. Au début du Moyen-Âge, le bassinet n'était qu'une calotte de fer qui servait de sous-casque.

⁷Le mot *chapel* est l'ancienne forme de *chapeau*. Dans cette ville étaient fabriqués, au Moyen-Âge, des casques de fer.

⁸Le *jaseran* ou *jaseron* était, à l'origine, une cotte de maille. Le mot provenait de l'arabe [Al] Djezair (Alger), ville spécialisée dans la fabrication des cottes de maille. Plus tard on se mit à les fabriquer *en cuir*.

⁹Dont le rôle, une nouvelle fois, fut inutile.

¹⁰Du provencal *goujo*, garçon: *Valet d'arme*.

¹¹Flamme [flamme] d'or [ori]: bannière de l'abbaye de Saint-Denis puis des rois de France.

¹²Frangaise.

Crécy et à Poitiers-Maupertuis: ils avaient devant eux des guerriers à leur semblance. Mais qu'une engeance de brigands, certes nombreuse, les eût écrasés,¹ voilà ce qu'il fallait effacer des mémoires².»

«Si l'on se fie aux chiffres des chroniqueurs, unanimes sur ce point, l'ost royal se composait de 12 000 hommes; les Tard-Venus³ 16 000. Ces brigands étaient les plus aguerris. La plupart avaient servi dans les armées françaises et anglaises; leur guerre de rapines, une espèce de guerre-éclair, les avait abondamment pourvus en astuces et manœuvres intelligentes. Ils savaient se cacher, se déployer, abhorraient les charges “en haie”⁴, connaissaient les tactiques d'encerclement que les chevaliers de l'armée royale se refusaient à mettre en pratique. Ils supputaient de loin les mouvements de l'adversaire. Monstruosité mise à part, ils étaient d'excellents combattants. Guesclin, qui leur ressemblait, leur doit sa renommée⁵.»

Brignais fut une attaque surprise —nocturne— qui se réduisit à la destruction du camp français endormi. «Si une faute énorme fut préalablement commise, ce fut bien celle de mettre en avant-garde l'Archiprêtre et ses 1 500 mercenaires aventuriers, de façon à déjouer les ruses⁶.»

«Les Français n'ont jamais mis assez en avant l'incapacité de leurs chefs de guerre⁷. Seul Du Guesclin a

¹Ce verbe, d'ailleurs, n'existe pas encore. Ces commentaires sont très discutables, car à Crécy comme à Poitiers, ce furent **avant tout** les flèches des archers anglais —c'est à dire des *paysans* anglais— qui massacrèrent les chevaliers français.

²Et les Anglais ne considèrent pas cette bataille comme faisant partie de l'Histoire d'Angleterre; il est vrai que les routiers anglais ne constituaient qu'une petite fraction de l'ensemble.

³Toutes hordes rassemblées.

⁴Comme les Amérindiens et les Canadiens-français qui combattaient dans les armées françaises, durant les guerres dites “franco-indiennes” en Amérique du Nord. Nous le verrons plus loin, au XVIII^e siècle.

⁵Zullauben, Beat-Fidel-Antone-Johann-Dominik, baron von Thurn und Gestelenburg, *D'Arnaud de Cervole, archiprêtre, chevalier et marié, et de ses relations avec les Compagnies dites des Routiers, des Tard-Venus de la Jacquerie*, Brit. Lib., 910.d.21

⁶Pierre Naudin, *Les Amants de Brignais*, Éditions Auberon, Bordeaux, 1996.

⁷Incapacité due essentiellement aux exigences des règles strictes de la Chevalerie qui considérait toute manœuvre comme une lâcheté. Tout chef qui voulait frapper l'armée ennemie par l'arrière ou les flancs était immédiatement stigmatisé et taxé de couardise. Attitude fort fréquente au Moyen Âge. Les Anglais n'avaient donc qu'à se retrancher en hauteur, dans l'axe de marche de l'armée française, ce qui ne manquait pas de se produire, et cette dernière était tenue de les attaquer du côté retranché. Du Guesclin, plus routier que chevalier, s'était libéré de ces contraintes. Un peu comme aujourd'hui, en ce qui concerne les rapports de notre système de Justice avec le Crime Organisé; si la police ne respectait pas les droits de l'Homme et utilisait les mêmes armes que les criminels [le meurtre et l'assassinat] pour les éliminer, la Mafia ne pourrait être aussi puissante. Ainsi avait-elle disparu au temps de Mussolini et de ses

réussi à comprendre le tournant, sans doute à cause de son habitude des batailles d'embuscades et d'escarmouche.»

Résumé de l'action :

SELON PARADIN DE GUYFEAULX¹.

«Ce que ayans entendu ces compagnies des Tard-venuz le vindrent attendre au territoire de Lyon, & là prindrent une villette, nommee Brignais, à deux lieues de Lyon, auquel lieu furēt prins le seigneur & la dame. Et estans advertis que l'armée du roy estoit aux champs, pour les combatre, s'arresterent en ce lieu de Brignais. Ce pendant messire Jaques de Bourbon, Pierre son fils, messire... & les autres seigneurs estant lors à Lyon, delibererent de combatre ces compagnies, & envoyerent gens pour les decouvrir, & scavoir quelle part ils les trouveroyeēt: ils rapporterent, qu'ils estoient campez sus une montagne, en un lieu, où lon ne les pouvoit recongnoistre ny approcher la montagne: Toutesfois leurs capitaines, qui estoient vieux routiers de guerre, laisserent approcher les coureurs de messire Jaques de Bourbon, combien qu'ils les pouvoynēt prendre & mettre à mort: mais iceux coureurs ne peurent rien recongnoistre, fors qu'ils virent seulement quatre ou cinq mille hommes de leurs ennemis, en bataille sus un terre, & fort mal armez, & leur sembloit qu'il n'y avoit autre chose, ne voyans point ce qui estoit caché de l'autre costé de celle montaigne. Parquoy ayās fait les coureurs ce rapport, messire Jaques de Bourbon ordonna ses batailles, & fut donnee la charge de l'avantgarde à messire Regnaud de Carnolle, surnommé l'archiprestre, soubs la conduite duquel estoient bien seize cens combatans. Les troupes des compagnies des Tard-venuz estoient referrez en bataille en ceste montaigne, où il y avoit plus de mille charretees de cailloux, qui leur fut gaing de cause; car les François n'en pouvoient approcher sans un grand massacre, tellement que quand il fut question de les affaillir en leur fort, ils commencerent à mettre la main à ces cailloux si lourdement, & les ruer si furieusement sus ceux qui s'esforçoient de gaigner le haut, qu'il n'estoit possible de passer plus outre: car ceux qui

moyens radicaux. Mais l'obligation pour la police de respecter les droits humains, même contre les bandits, donne à ces derniers la possibilité de perdurer et de prospérer.

¹Paradin de Guyfeaulx, Guillaume, Doyen de Beaujeu, *Mémoires de l'Histoire de Lyon*, édité par Antoine Gryffices, à Lyon, 1573, réédité par Dioscor Editions en 1984-1985; Livre Second, Chapitre LXXXI, pages 215-216.

faisoyent contenance d'estre les plus hardis, & moins craindre la mort, estoient incontinent accablez & couverts de cailloux, de maniere que l'avantgarde fut incontinent enfoncee, & mise en routte, & ne luy fut possible de plus combatre. Adonq approcherent les autres batailles, assavoir messire Jaques de Bourbon, son fils, & ses nepveux de Forest, qui tous s'allerent perdre & ruiner, dont ce fut grand dommaige, qu'ils n'userent de meilleur avis, & conseil: car ces desesperez les voyans approcher de leur fort, comme bestes sauvages ruoyent sur eux telle gresle, & tempeste de cailloux, qu'il n'y avoit harnois si bien aceré, ny armet si bien forge à l'espreuve, que tout ne vollait en pieces, & hommes et chvaux. Quand ces cailloux eurent fait telle execution, la cavallerie des tard-venuz, qui estoit rengee en une bataille fort serree, & toute fresche, voyant que les François estoient ainsi mal menez, & que les deux premieres batailles estoient renversees, se vint par l'autre costé de la montaigne, & par un destour, presenter à dos de l'arriere garde des François, de mode, que se voyans prins & assailliz devant & derriere, ne pouvoient faire moins, que de se defendre: mais voyant leurs troupes en fuite, perdirent cœur, & s'inclina toute la victoire de la part des Tard-venuz. En cette bataille furent occis...»

SELON JEHAN FROISSART¹

Titre du chapitre : — COMMENT LES COMPAGNIES DE-CONFIRENT MESSIRE JACQUES DE BOURBON ET SA ROUTE, ET Y FURENT LEDIT MESSIRE JACQUES ET SON FILS NAVRES A MORT, ET LE JEUNE COMTE DE FOREZ MORT.

«Si se mirent aux champs et se trouvèrent grand'foison de bonnes gens d'armes, chevaliers et écuyers; et envoyèrent devant leurs coureurs pour savoir et aviser vraiment quelles gens ils trouveraient. Or vous dirai la grand'malice des compagnies. Ils étaient logés sur une montagne, et avaient dessous, en un lieu où on ne les pouvait aviser ni approcher, la droite moitié de leurs gens et les mieux armés et enharnachés. Et laissèrent, tout de fait appensé, ces coureurs français approcher si près d'eux,

¹Cité par Henri Pourrat, in *Batailles et Brigandages en Auvergne, Bourbonnais, Berry, Limousin, Poitou, Rouergue, Quercy, Velay, Forez et Lyonnais*, textes de Jean Froissart, Albin Michel éditeur, Paris, 1952. Chapitre CXLV, pp.72 et suiv.

qu'ils les eussent bien eus s'ils l'eussent voulu; mais ils les laissèrent retourner sans dommage devers monseigneurs Jacques de Bourbon et le comte d'Uzès et messire Regnault de Forez et les seigneurs qui là les avaient envoyés. Si en recordèrent au plus près qu'ils purent de ce qu'ils avaient vu, et dirent ainsi: "Nous avons vu les Compagnies rangées et ordonnées sur un tertre, et bien avisées à notre loyal pouvoir; mais tout considéré, ils ne sont pas plus de cinq ou six mille hommes là environ, et encore sont-ils mal armés." Quand messire Jacques de Bourbon ouït ce rapport, si dit à l'Archiprêtre qui était assez près de lui: "Archiprêtre, vous m'aviez dit qu'ils étaient bien quinze mille combattants, et vous entendez tout le contraire."¹ — "Sire, répondit l'Archiprêtre, encore n'en y cuidé-je mie moins² et s'ils n'y sont, Dieu y ait part, c'est pour nous: si regardez ce que vous en voulez faire." — "En nom de Dieu, répondit messire Jacques de Bourbon, nous les irons combattre au nom de Dieu et de saint Georges." Là fit ledit messire Jacques arrêter sur les champs toutes ses bannières et ses pennons, et ordonna ses batailles et mit en très bon arroi, ainsi que pour tantôt combattre, car ils voyaient leurs ennemis devant eux; et fit là plusieurs nouveaux chevaliers. Premièrement son fils ainé messire Pierre, et leva bannière; et son neveu le jeune comte de Forez, et leva bannière aussi;... [longue liste de seigneurs] qui tous se désiraient à avancer pour leur honneur, et ruer jus³ ces Compagnies qui vivaient sans nul titre de raison. Si fut ordonné l'Archiprêtre, qui s'appelait messire Regnault de Servolle, à gouverner la première bataille, et l'entreprit volontiers, car il fut hardi et appert chevalier durement et avait en sa route plus de quinze cents combattants. Ces gens de compagnies, qui étaient en une montagne, voyaient trop bien l'ordonnance et le convine⁴ des Français; mais on ne pouvait voir la leur, ni eux approcher fors⁵ à méchef et danger; et étaient sur une montagne où il y avait plus de mille charretées de tous cailloux;

¹Cité par J., A. C. Buchon, *Chroniques de Sire Jean Froissart qui traitent des aventures et faits d'armes advenus en son temps*, Auguste Desrez, imprimeur éditeur, 50, rue Neuve des Petits-Champs, Paris MDCCXL [1840].

²Je les crois encore aussi nombreux !

³Par terre.

⁴L'ordre de bataille, le dispositif.

⁵Excepté.

ce leur fit trop d'avantage et de profit: je vous dirai par quel avantage. Ces gens d'armes de France qui les désiraient et voulaient combattre, comment qu'il fût, ne pouvaient venir à eux ni approcher, s'ils ne costiaient cette montagne où ils étaient tous arrêtés: si que quand ils vinrent par-dessous eux, ceux d'amont qui étaient tous avisés de leur fait et pourvus chacun de grand'foison de cailloux, car il ne les convenait que baisser et prendre, commencèrent à jeter si fort sur ceux qui les approchaient, qu'ils effondraient bassinets tant forts qu'ils fussent, et navraient et meshaignaient¹ tellement gens d'armes que nul ne pouvait ni osait aller ni passer avant, tant bien targé² qu'il fût. Et fut cette première bataille si foulée que oncques depuis ne se put bonnement aider. Adonc au secours approchèrent les autres batailles messire Jacques de Bourbon, son fils, son neveu et leurs bannières et grand'foison de bonnes gens qui tous s'allaien perdre; dont ce fut dommage et pitié qu'ils n'ouvrèrent pas plus grand avis et meilleur conseil... Ainsi que messire Jacques de Bourbon et les autres seigneurs, bannières et pennons devant eux, approchaient et costiaient cette montagne, les plus nice³ et les pis armés des compagnies les affoulaient; car ilsjetaient si uniement et si roidement ces pierres et ces cailloux sur ces gens d'armes, qu'il n'y avait si hardi ni si bien armé qui ne les ressoignat⁴. Et quand ils les eurent tenus en cet état et bien battus une grand'espace, leur grosse bataille fraîche et nouvelle vint autour de cette montagne, et trouvèrent une autre voie, et étaient aussi drus et aussi serrés comme une brouisse⁵, et avaient leurs lances toutes recoupées à la mesure de six pieds ou environ; et puis s'en vinrent en cet état de grand'volonté, et s'écriant tous d'une voix: Saint Georges! férir en ces Français. Si en renverserent en cette première empeinte⁶ plusieurs par terre. Là eut grand rifflis⁷ et grand touillis⁸ des uns et des autres, et s'abandonnaient et combattaient ces compagnies si très hardiment que merveille serait à penser, et reculèrent les

¹Blessaient.

²Protégé par un bouclier.

³Ignorants.

⁴Redoutât.

⁵Broussaille.

⁶Attaque.

⁷Mêlée.

⁸Trouble.

Français. Et là fut l'Archiprêtre un bon chevalier et vaillamment combattit, mais il fut si entrepris et si mené par force d'armes qu'il fut durement navré et blessé et retenu à prison, et plusieurs chevaliers et écuyers de sa route. Que vous ferais-je long parlement? De cette besogne dont vous oyiez parler, les Français en eurent pour l'heure le pire; et y furent durement navrés messire Jacques de Bourbon, et aussi...»

COMMENTAIRES DE PIERRE NAUDIN SUR LE RECIT DE FROISSART

«La bataille est racontée selon l'humeur et la conscience des contemporains. Elle eut lieu le mercredi 6 avril 1362, jour des Rameaux, et seul Froissart s'est trompé de date. De peu: un jour. Selon lui, en prévision de leur affrontement imminent contre les troupes royales, les bandes s'étaient partagées en deux corps. Le premier, composé de compagnies moins armées et moins aguerries, s'établit sur une montagne voisine de Brignais et s'y fortifia de telle sorte qu'on ne pouvait approcher «*fors à meschef et danger*». C'est en ce lieu que se trouvaient les cailloux et les rochers. Les malandrins n'avaient qu'à se baisser pour écraser les assaillants du haut de leurs retranchements. Tout proche de ce premier corps, le second, composé de routiers mieux armés et «*adurés*¹», se tenaient en embuscade.»

«Lorsque les coureurs de Jacques de Bourbon parvinrent en vue de Brignais, ils n'aperçurent que les hommes occupant la montagne et ne poussèrent pas plus avant leur reconnaissance. Leur rapport fut donc inexact. Cependant², Arnaud de Cervole prévint Bourbon qu'il allait trouver devant lui au moins 15 000 adversaires. Le chevalier dut hausser les épaules, incrédule, et ce fut peut-être ce que l'ancien routier espérait³. Quelques vieux survivants des batailles perdues, instruits par les leçons du passé, dissimulèrent d'autant moins leurs appréhensions qu'ils n'avaient pas été soldés. Certains affirmèrent "qu'on alloit combattre les compagnies en trop grand péril, au parti où ils étoient et se tenoient, et que on ne souffrit, tant qu'on les eût éloignés

¹Endurcis.

²Note Aimé Chérest, biographe de l'Archiprêtre.

³Pierre Naudin prête des intentions de trahison à l'Archiprêtre [Cervole]. Mais il pouvait difficilement souhaiter la victoire des routiers car il se trouvait lui-même dans l'armée royale, donc susceptible de représailles de la part de ses anciens compagnons.

de ce fort où ils s'étoient mis, et si les auroit-on plus à l'aise». Jacques de Bourbon, aussi funestement entêté que les chevaliers de Crécy et de Poitiers, dut leur reprocher leur prudence sinon leur couardise et fit ordonner ses batailles... en prenant soin d'exposer l'Archiprêtre. Et sans la moindre réflexion préliminaire, on fonça. Cela c'est Froissart qui l'affirme. Vers quoi? Vers "la montagne". Les routiers se baissaient, ramassaient les pierres et les cailloux et les jetaient «si fort sur ceux qui les approchoient, qu'ils effondroient bassinet tant forts qu'ils fussent, et navroient et meshaignoient¹ tellement gens d'armes que nul ne pouvoit ni osoit aller ni passer avant, tant bien targe² qu'il fut.» Écrasée sous une avalanche de pierres³, cette vague déferlante fut repoussée avant d'avoir atteint les premiers retranchements ennemis.»

«Conduit par Jacques de Bourbon, un second assaut fut annihilé. Alors, après s'être approchée subrepticement du lieu de l'action⁴, l'élite des routiers se précipita sur la pente, prenant les royalistes au flanc et sans doute à revers. La retraite dégénéra en déroute. Il y avait, au commandement de cette seconde vague de routiers, Seguin de Badefol,⁵ le Petit-Meschin, Naudon de Bagerant, le Bourc Camus, Espiote, Batillier, le Bourc de Lespare, Lamit, Guiot du Pin, le Bourc de Breteuil, etc. Leur cri de guerre était: «*Aye Dieux, aye as Compaingnes*⁶!» Il est vrai que le sire de Cervole⁷ n'avait pas attendu les résultats de la reconnaissance pour mettre le comte de La Marche en garde contre la force, le nombre et l'astuce des compagnies. Le chevalier lui répondit: Archiprêtre, vous m'avez dit qu'ils estoient bien 15 000 et vous entendez le contraire⁸.» Or, comment Arnaud de Cervole pouvait-il se montrer si précis? Avait-il

¹Blessaient et maltraitaient.

²La targe était un bouclier. À cause de la forme, le mot désigna ensuite une petite cible (targette) et une plaque de fermeture de porte. Le mot a donné target [cible] en anglais.

³Il n'est même pas question de frondeurs [incise de P. Naudin].

⁴En contournant la montagne [incise de P. Naudin].

⁵Ce sont Froissart et Maurice Chanson qui le prétendent [inc. de P. Naudin]

⁶«Le cri d'armes des rois de France était: "*Montjoie-Saint-Denis!*" Un montjoie était un monceau de pierre, ou tumulus, indication de chemin, monument commémoratif.» [cité par P. Naudin].

⁷L'Archiprêtre qui, lui, quoique routier, combattait du côté de l'armée royale.

⁸Les coureurs fixaient le nombre de routiers sur la motte à environ 5 000 et 6 000... et c'est à leur propos, sans doute, que se fia le Dr Mollière, puisqu'il adopta sans réticence la thèse de Froissart. [inc. de P. Naudin]

effectué une reconnaissance avant celle des coureurs ou bien avait-il été informé par quelque ancien compagnon passé chez les Tard-Venus ? Après le premier affrontement, il aurait conseillé au comte de La Marche de renoncer à l'attaque et d'attendre l'ennemi sur un terrain plus favorable. Il ne fut pas écouté. Continua-t-il de participer à la bataille avec «le même entrain, la même opiniâtréte que s'il eût conservé la moindre espérance de vaincre ? » Cela, c'est Aimé Chérest qui le prétend. On peut en douter, et, connaissant l'individu, sourire.»

SELON VILLANI

«La version de Matteo Villani¹, qui n'en savait pas plus, sur les lieux, que Froissart², est tout à fait différente. Il commet une première erreur monumentale en attribuant le mérite de la victoire aux qualités guerrières du seul Petit-Meschin.»

«Ayant conquis Brignais, écrit-il en substance, le Petit-Meschin y laissa 300 des siens en garnison et s'en alla ravager le Forez avec 3 000 barbutes et 2 000 masnadieri, la plupart italiens. Pendant ce temps, le comte de La Marche arrivait en vue de Brignais. Il campa près de la motte bien défendue, ne doutant pas de la victoire. Le Petit-Meschin se trouvait à un jour et demi de Brignais. Ayant appris par un message le péril où se trouvaient ses affidés, il revint précipitamment, et, plusieurs heures avant le lever du jour, attaqua les Français avec impétuosité. Surpris dans leur sommeil, ceux-ci ne purent s'armer. Ainsi succombèrent tant de vaillants barons et de nobles chevaliers³ ...

¹Il était le frère de Giovanni Villani, né et mort à Florence [1276-1348], auteur des célèbres *Histoires florentines* qui pouvaient être précises sur tout ce qui touchait l'Italie, mais très souvent incertaines en ce qui concernait l'Europe. Matteo continua son œuvre. À sa mort, en 1363, son fils Fillipo le relaya; il mourut en 1404. Villani, Giovanni [1276-1348]. *Selection from the Nine Books of the Croniche Fiorentine for the use of the students of Dante and others*, traduit en anglais à partir de la version française *Histoires florentines*, par R.E. Selfe, édité par P.H. Wicksteed, Constable & Co. Londres, 1896.

²Froissart auquel Aimé Chérest dénie le droit à la vérité et intente un procès sur toutes les inexactitudes de ses *Chroniques*. Jamais, dit-il, à propos de Brignais, ce séduisant conteur n'a paru moins digne de foi. Jamais il n'a laissé plus libre carrière aux caprices de son imagination, aux écarts de sa mémoire. Et de nier l'exploit des routiers dont une partie, la moindre en nombre et la moins aguerrie parvint (pourtant !) à repousser les assauts d'une armée entière en lapidant ses guerriers fervétus... Il est vrai que Froissart est souvent inexact; mais il ne prétend pas que les brigands n'utilisèrent que des cailloux. Il dut y avoir parmi eux des archers (anglais), des arbaletriers, des coustiliers, etc. Ce fut surtout en refluant en désordre que les «Français» s'exposèrent le plus.

³Il est de règle, chez tous ces chroniqueurs, de ne jamais s'attendrir sur le sort de la piétaille [inc. de P. Naudin].

«Voici un récit simple et vraisemblable. Malheureusement aussi invérifiable que celui de Froissart. Comment une armée si impressionnante eût-elle succombé ainsi? N'y avait-il aucun guetteur autour du camp? Une bande de 5 000 hommes décidés à l'attaque, cela fait du bruit en s'approchant... surtout quand¹ ces hommes sont italiens²! Or, les Italiens ne furent qu'une infime minorité dans les Compagnies, trop occupés qu'ils étaient dans la Péninsule par des luttes incessantes.»

SELON PARVUS

«On peut d'ailleurs opposer à cette version fort incomplète celle de *Thalamus Parvus* de Montpellier, vieille chronique romane écrite au jour le jour et qui atteste que la bataille eut lieu devant Brignais à l'heure de none, c'est à dire au début de l'après-midi. Hélas ! l'affrontement y est sommairement décrit: «À cette heure de none, les ennemis qui étaient dans Brignais et d'autres qui étaient sortis de Sauges tombèrent ensemble sur les assiégeants, de telle sorte qu'ils les déconfirent.» L'important dans cette défaite peut se résumer en quelques lignes: les routiers qui s'étaient emparés de Sauges, expulsés par Arnould³ d'Audrehem qui les laissa partir avec armes et butin, opérèrent opportunément leur jonction avec ceux de Brignais. Assaillie de partout, l'armée de Jacques de Bourbon fut vaincue.»

«En quittant Lyon, le comte de La Marche n'était absolument pas décidé à attaquer immédiatement les routiers. Son but était d'assiéger le château de Brignais. Des lettres et courses de messagers l'attestent, qu'il serait fastidieux d'énumérer ici. Mais on peut tout de même s'interroger: assiégea-t-il la forteresse délabrée? Les uns affirment ce fait sans preuve; les autres l'infirment tout aussi péremptoirement. Si cette défaite est appelée par tous «la Bataille *devant* Brignais», c'est évidemment parce que tous les chroniqueurs ne surent la situer.»

SELON ALLUT

«Voyons maintenant l'exposé de M. Allut. Selon lui, ne sachant pas si l'armée de Jacques de Bourbon cheminerait par Saint-Genis-Laval ou par Francheville, les rou-

¹Comme le prétend faussement Villani [inc. de P. Naudin].

²Petite vengeance, un peu mesquine, de l'historien contre Villani.

³Parfois épelé Arnoul, Arnould, Arnaud, Arnould, Arnold...

tiers fortifient le château de Brignais. Arrivant par Oullins et Saint-Genis sans trouver d'ennemis devant lui, le comte de La Marche fit installer son camp à cheval sur la route, sa droite s'appuyant sur Sacuny, au pied des Barolles. Il pouvait ainsi observer les mouvements de l'ennemi dont il n'était séparé que par deux kilomètres de plaine et par Le Garon. Selon M. Allut, si l'on interrogeait, dans son temps, les traditions locales, le massacre avait eu lieu au bas du versant oriental de la colline de Janicu selon certains, dans la plaine des Aiguiers¹ selon d'autres. Il réfutait cette dernière version car cet endroit n'était alors qu'un marécage, «un amas d'eaux stagnantes». De plus, il suffit de constater que Sacuny est au nord de Saint-Denis-Laval, à plus de deux kilomètres de Brignais, pour avoir un doute...»

«Notons ici une *anomalie* : comment l'ost français aurait-il pu s'approcher par *deux routes*² séparées par un massif montagneux ? En outre, Sacuny n'est pas au nord de Saint-Genis, mais à l'ouest. Quant au camp français, il ne pouvait appuyer sa droite sur Sacuny, mais bien sa gauche. Le village de Sacuny est sis à 2,5 km au nord de Brignais; cependant le domaine est nettement plus proche, dans la vallée. Ce village est donc bien à égale distance de Saint-Genis, mais un massif montagneux les sépare.»

«Avant de donner son opinion, ce ne fut pas à Vil-lani mais à Froissart que s'en prit cet auteur.

Comment, écrit-il, les routiers, maîtres de la colline et du bourg, et du château, et pouvant soutenir un siège, auraient pu avoir la pensée d'aller se fixer sur un mamelon situé à une demi-lieue de Brignais ? Ils auraient manqué d'eau, de vivres, de réserves.»

«Comment Jacques de Bourbon, qui était à Crécy et Poitiers, aurait-il pu concevoir d'attaquer les Tard-Venus³ sur le coteau et de gravir une pente difficile ?»

«Le comte de La Marche considérait ses adversaires comme un vil ramas de pillards qui ne tiendraient pas un moment devant les lances et les épées. Il ne voulait point les considérer comme d'anciens guerriers, Quant à la configuration du terrain, faut-il préciser que le commandement

¹Entre Sacuny et la route [incise de P. Naudin].

²Oullins et Saint-Genis [inc. de P. Naudin].

³Allut, P., *Les Tard-Venus en Lyonnais, Forez et Beaujolais*, Lyon, 1886.

français d'alors n'en avait cure.»

«Selon M. Allut, l'armée française dut camper à l'écart des marais des Aiguiers, au pied des Barolles, où ses arrières étaient assurés, sa gauche appuyée sur la route, ce qui lui donnait l'avantage de maintenir ses communications vers Lyon. Il ne prit aucune précaution¹ pour se mettre à l'abri d'une surprise nocturne.»

«Le Petit-Meschin, revenant sur ses pas à marches forcées², envoya un détachement pour occuper le plateau qui dominait la plaine en arrière du camp français, ce qui était facile dans l'obscurité. Les routiers en profitèrent pour s'établir sur ce point où abondaient les cailloux : *les chirats*, en jargon paysan. Les frondeurs avaient reçu commandement de passer à l'attaque dès le début des hostilités, puis de se précipiter sur les Français. On entama l'assaut dans les ténèbres. Nul renfort, nulle possibilité de fuite: ce fut l'écrasement.»

«On peut émettre une objection de taille à ce raisonnement par ailleurs acceptable: comment un frondeur et un archer eussent-ils pu, de nuit, ajuster leur cible ? Et puis, c'est oublier le texte de Denis Sauvage ! Il a vu les fortifications et la petite forteresse, *provisoires* certes, mais certainement solides, des routiers. Il a interrogé "des gens dignes de foy" qui avaient trouvé des fragments de lances et d'armes d'hast, et des restes de harnois sur les lieux de la bataille...»

«Peut-on conclure que le point fort de l'affrontement fut surtout celui que décrit Denis Sauvage: la butte du Mont-Rond, fortifiée, creusée de fossés, hérissée de remparts? Nul ne pourrait l'affirmer, mais ce fut là, certainement, que l'échec des hommes de Bourbon fut le plus spectaculaire.

«Il avait bien fallu, pour ériger ces escarpes et ce fortin de 50 grands pas d'une part, et de 70 de l'autre, monter quantité de pierres, qui n'étaient évidemment pas maçonées mais empilées avec celles que l'on récupérait et sélectionnait en creusant les excavations. De là, sans doute,

¹Gardes, rondes, éclaireurs [inc. de P. Naudin]; ce qui prouve, si nécessaire, le plus grand mépris de l'armée royale pour les routiers et les Jacques; mépris que les seigneurs vont payer de leur vie.

²Afin de participer à la bataille.

les projectiles des frondeurs complétant ceux dont leur gibecière était pleine.»

«Mais 2 000 charretées de pierres et de cailloux ? Non, assurément.»

SELON MOLLIERE

La thèse du Dr Humbert Mollière¹ contredit en partie, parfois avec acharnement, les affirmations de Pierre Allut. Il s'accorde cependant avec lui pour ce qui concerne la "surprise de nuit" dans la plaine des Aiguiers. Pour lui, c'est au niveau de la ferme des Saignes que le combat s'acheva: à cette place seulement furent exhumés, en 1800, des fers d'armes et des débris d'armures. Il note :

«Les traditions populaires sont unanimes à placer sur ces deux points, ainsi qu'au bas des Balmes de Montrond, le théâtre de la lutte. Le point le plus excentrique qui ait été signalé par les habitants est Le Bonnet, où un chef aurait été tué, probablement dans la poursuite, mais on ne mentionne pas de véritable combat sur ce point.

J'ai parlé plus haut de la ferme des Saignes. Certes ce nom propre ne saurait dériver de l'étymologie latine a sanguine², comme l'ont soutenu quelques-uns, mais la persistance avec laquelle les habitants désignent ce lieu comme ayant été le théâtre de la lutte a bien sa valeur comme tradition. M. Cambeyron, curé de Brignais, qui, à ma demande, a bien voulu étudier ces traditions, m'écrivait, il y a peu de temps, avoir entendu dire par un habitant, que le petit ruisseau, Le Merdanson, qui traverse la plaine des Aiguiers, où il forme de petits marécages, venait de l'expression corrompue de mare de sang à cause d'une grande bataille qui avait été donnée là, et où il fut versé du sang à en faire rougir le ruisseau. «Mais, ajoute mon obligeant correspondant, l'explication serait plus plausible s'il n'existe pas d'autres ruisseaux du même nom, qui ne peuvent revendiquer une si noble origine.»³ Telle qu'elle est, elle nous montre l'esprit des populations dirigé dans cette voie. «Enfin, ajoute M. l'abbé Cambeyron, dans les labours et les fonçages de ladite plaine, on a trouvé à diverses époques des débris

¹Dr. Mollière, Humbert, *Guy de Chauliac et la bataille de Brignais*, collection *Fragments d'Histoire lyonnaise au XIV^e siècle*, Auguste Côte, Librairie, 8, Place Bellecour, Lyon, 1894.

²Mollière n'explique malheureusement pas pourquoi, alors qu'il accepte l'étymologie de Merdandon [mare de sang].

³(Sic!)

d'armures et d'équipements, piques, pertuisanes, cuirs, boucles et autres ferrailles. Je n'ai jamais ouï dire que rien de pareil se soit montré sur la rive droite."

«Que le Petit-Meschin ait été l'auteur de l'attaque-surprise au petit jour, nul ne saurait en disconvenir. Cependant il apparaît comme évident que les Justes¹ ont été par trop inconscients.»**SELON SCUVÉE**

«Frédéric Scuvée, admirablement informé sur le Moyen Âge et plus précisément sur les guerres de cette époque, avait bien voulu s'intéresser à cette bataille... Voici ce que nous écrit ce grand archéologue disparu en 1993 :

“À mon avis, l'examen de la carte éclaircit considérablement le problème. Il me paraît évident que l'ost royal n'a pas emprunté la vieille route passant par Saint-Genis-Laval, mais bien celle qui vient du nord à partir de Lyon; celle-ci existait certainement depuis l'Antiquité car nettement plus importante, au point de vue communication à longue portée, que l'autre.»

«Il eût été absolument aberrant de passer par Saint-Genis-Laval pour une armée estimée, avec l'exagération habituelle, à 12 000 hommes, étant donné la nature infecte du relief, l'étroitesse des passages, le tout terriblement favorable à certaines embuscades; l'autre route venant du nord et de Lyon est nettement plus dégagée et permet la manœuvre d'un groupement cavalerie-infanterie normal.»

«Voyons d'abord la longueur d'un convoi de 12 000 hommes en terrain dégagé, où tout le monde, ou a peu près, doit passer en file double, triple et même quadruple²: environ 4 kilomètres. Et ainsi étiré en relief accidenté³! Je veux bien que Bourbon n'était pas très malin ni expérimenté⁴, mais le dernier des imbéciles ne tombe pas dans un tel panneau. Bourbon n'était d'ailleurs pas seul à décider.»

«De plus, ce vieux chemin aboutit à quoi? À une barrière qui commande peut-être la plaine des Basses-Barolles et du Mont-Rond, mais pas plus. Cette barrière, naturellement bien connue des Lyonnais, est formée par la

¹Les seigneurs.

²Double quant à la cavalerie [incise de Frédéric Scuvée, voir *in fine*; les incises entre parenthèses ont été mises en note au bas des pages afin d'alléger le texte.].

³Balme, barolle = creux, grottes, ravins, etc... [incise de F. Scuvée].

⁴Il l'a démontré peu après [inc. de F. Scuvée].

colline du Bois-Goyet et celle du Mont-Rond, suivie des balines de Mont-Rond, donc des creux ou vallons. Les textes sont, d'autre part, assez clairs: une charge de cavalerie fut repoussée. Comment donc effectuer une charge de cavalerie dans un bois ? Plus encore, vers une montée au pied d'une colline.»

«*Item*, au nord-ouest du dit monticule du Bois-Goyet, nous avons une ferme. (?) Appelée «le Court», soit Curtis ou Cortil, preuve évidente d'une exploitation agricole déjà présente à la fin de l'époque gallo-romaine et qui, sans doute, existait encore aux XIV^e - XV^e siècles, puisque mentionnée. Cette ferme commandait, quant à elle, le passage. Or, pas un mot à ce sujet dans les textes. Le premier effort de l'ost royal aurait été, évidemment, d'occuper ce point fort. Or, rien sur ce sujet.»

«*Item* la prise en force du passage du Bois-Goyet n'aurait à peu près rien donné comme avantage tactique, car ces hauteurs sont prolongées longuement par des contreforts dans la plaine des Basses-Barolles, contreforts obligeant l'ost à se scinder en bataillons étroits et exigeant ainsi un «ordre profond» absolument impensable à une époque telle que celle qui nous intéresse, en raison de l'impossibilité de passer, en ordre, de l'ordre profond en «ligne¹» formellement nécessaire. Et que faire de la cavalerie?»

«En revanche, venant du nord, la largeur de la vallée permet, absolument, d'utiliser toute la supériorité du nombre et, surtout, de la manœuvre. Les 12 000 hommes peuvent se déployer aisément et envelopper l'ennemi par les ailes. Le seul point fort qui peut briser toute avance est un mamelon, le Tertre, situé en plein milieu du front. D'ailleurs, cette cavalerie lourde a foncé directement sur ledit tertre et a été repoussée puisque s'attaquant à un point fort² en haut d'une montée. Ma conclusion est que c'est là que l'effort a été appliqué, dans toute la largeur de la vallée, après une station nocturne à l'arrière de l'étang du Loup³. Un élément contre: la ferme dite des Saignes = terrain marécageux.»

¹Passer de l'ordre profond au dispositif linéaire.

²Relativement [incise de F. Scuvée].

³Peut-être récent [inc. de F. Scuvée].

«Tout dépend donc de l'état du terrain de la vallée au moment de la campagne: sec ou mouillé...Le cimetière, cité en 1899, devait exister auparavant. Pourquoi n'aurait-il pas été créé, aussi isolément, à partir de la tombe commune des morts de la bataille? La colline du Bonnet, tout à fait sur l'aile droite de l'ost royal, a dû être engagée lors de l'avance sur le tertre, car la vieille route du nord passe à côté, entre le Tertre et le Bonnet. D'ailleurs, la RD¹ n° 13 ne devait pas exister, mais bien la route qui passe entre le Bonnet et le massif de l'Ouest.»

«Brignais est un centre relativement important qui devait être abordé par un «à droite» après le débordement sur la gauche des Hautes-Barolles, puis du Mont-Rond. Les chefs des Tard-Venus ne pouvaient choisir un meilleur point que ledit Tertre pour tenir toute la plaine de l'est de Brignais.»

«Il me semble que la manœuvre royale fût correctement calculée, mais la surprise de nuit fut une idiotie impardonnable, ainsi, d'ailleurs, que la charge de cavalerie sur le Tertre. J'ai l'impression d'autre part, que la surprise de flanc fut menée par les routiers à partir du creux, derrière le Bonnet et le Janicu, appuyés sur Brignais sur l'arrière; Brignais et son château correctement tenus. Les routiers ne pouvaient en aucun cas laisser l'armée royale déboucher sur la plaine. Ils y auraient été écrasés.»

«La tradition locale est parlante et semblerait bien confirmer mes conclusions²: la bataille eut lieu dans la plaine nord, au débouché de la large vallée. Et c'est logique. J'ai l'impression que les auteurs locaux n'ont guère examiné le terrain... ou bien n'ont guère de sens militaire. Rien n'empêche, d'ailleurs, que les routiers aient installé une garnison sur le Mont-Rond et même qu'ils s'y soient réunis quelques jours avant la bataille, le temps de se répartir sur les points forts choisis par leurs chefs. Parlons-en: une première chose est frappante. Il est question d'un groupe de 300 hommes sur la colline fortifiée. Une description du retranchement suit: un ovale d'environ 50 grands pas dans un sens, de 70 dans l'autre. Selon le calcul clas-

¹La Route Départementale.

²Celles de Frédéric Scuvée, bien entendu.

sique: 188,50 m de circonférence, soit une garnison de 200 hommes pour occuper le rempart, 100 hommes restant en réserve. Nous pouvons, à mon avis, considérer que, tout à fait involontairement —car ce n'était pas dans les habitudes du temps— le rapporteur, qui a évoqué ce corps de 300 hommes sur la colline, a dit, pour une fois, la vérité. Très souvent le mot «château» a été employé pour encore moins que cela. J'ignore la nature du terrain local, mais à mon avis, la destruction de l'aqueduc et son transport par chariots sur la hauteur¹ n'est qu'une fable : 1.- il eût fallu des moyens de transport démesurés². 2.- ce travail apparaît inutile puisqu'on avait creusé des tranchées et fossés³. Que les jets de pierre aient suffi à l'écrasement de l'armée royale est une autre fable. Une pierre d'un poids suffisant pour être dangereuse à la main doit peser au moins de 3 à 5 kg⁴, donc ne peut être jetée qu'à une distance très courte, et juste au moment précédent le corps à corps. Or, les royalistes ont été repoussés. Certainement pas avec des cailloux⁵. Les frondeurs ? Leur rôle dans la défaite de l'armée de Jacques de Bourbon semble douteux. Un frondeur sérieux exige des projectiles à peu près sphériques⁶ d'un poids de 100 à 300 grammes⁷. Ce n'est pas au cours d'un terrassement qu'on trouvera en suffisance des projectiles de ce genre. Ou alors les frondeurs lancent n'importe quoi sans précision aucune —ce qui ne peut arrêter un assaut résolu. De plus, l'utilité des frondeurs se fait sentir à longue distance et non au combat rapproché. Lorsque les combattants sont à proximité les uns des autres, les frondeurs abandonnent le terrain⁸. En réalité, ils relaient les archers, alternativement, en vue du harcèlement [préliminaire] et non du

¹Afin de construire ce que les chroniqueurs appellent le "château", en fait un parapet clos, comme une redoute.

²12 000 hommes n'auraient certainement pas eu besoin de "*moyens de transport démesurés*" pour transporter de grosses quantités de matériaux de construction en très peu de temps. De plus, les pierres auraient pu servir de projectiles en cas d'attaque.

³La création de murs en pierre à sec est le procédé classique à l'aide de pierres récupérées [incise de F. Scuvée].

⁴En ne considérant que son poids mort; mais tout dépend avec quelle force un pavé plus petit est jeté. Toutes les polices anti-émeutes du monde pourront le confirmer.

⁵Scuvé ne prouve rien par son affirmation.

⁶Pour la précision du tir [incise de F. Scuvée].

⁷Pour être meurtriers [inc. de F. Scuvée].

⁸En fait, à courte distance, lorsque la cible est démesurée [comme ici une armée qui attaque], la précision n'a aucune espèce d'importance et les pierres anguleuses sont même plus meurtrières que les galets ronds.

combat proprement dit. Il me semble qu'à Brignais, il y eût surprise d'une part, à laquelle s'ajoutait une attaque de flanc et arrière du camp français. Soit de nuit, soit de jour au cours de l'offensive sur la colline. Il y a, comme d'habitude, un manque absolu de pose de «sonnette» à distance,¹ dans toutes les directions et plus encore, un dévastateur sentiment de supériorité, de suffisance, de la part des royalistes².»

«D'autre part, vous savez que je me méfie terriblement des effectifs annoncés par les chroniqueurs. Souvenons-nous du travail de Delbrück visitant le champ de bataille de Marathon où l'on prétend que des centaines de milliers de Perses furent battus par des dizaines de milliers de Grecs. Il nota que le terrain était tout juste bon à faire évoluer une seule brigade d'infanterie prussienne³.»

«Je sais bien que 15 000 hommes en ordre serré ne tiennent pas beaucoup de place, mais à quoi sert d'en avoir 15 000 si l'on est obligé de les mettre en tas, sans les déployer, alors que 5 000 suffiraient? Un tiers était composé de valets, cuisiniers, palefreniers, etc.; un autre tiers de commerçants, de ribaudes⁴, etc. Si l'on fait le total, cela fait gros. Mais sur le terrain ?»

«Au reste, les pertes en hommes et en matériel n'ont jamais lieu pendant le combat⁵ qui ne dure, en général, qu'un laps de temps relativement court, mais toujours au moment où l'un des adversaires se considère⁶ comme perdant et tourne le dos. Alors, c'est le massacre.»

«Un sujet sur lequel je veux revenir : la cavalerie lourde médiévale. L'échec de la chevalerie n'est pas dû à son obstination, à une survivance du passé; seuls les excès dus à de mauvais chefs ont pu faire illusion car, en réalité,

¹Les "sonnettes" sont des sentinelles ou avant-postes isolés, situés loin du corps principal.

²La difficulté est de garder sous contrôle l'intensité du sentiment de supériorité qui donne confiance en soi afin qu'il n'atteigne pas un dangereux mépris de l'ennemi, lequel pourrait faire commettre des imprudences. Les Anglais remportèrent leurs grandes victoires du début de la Guerre de Cent Ans [Crécy, Poitiers, Azincourt] alors qu'ils se croyaient perdus face aux Français [ils négociaient avant la bataille l'abandon de tout butin contre la vie sauve; les Français refusant]. Ces derniers, trop sûrs d'eux, commirent de graves erreurs tactiques.

³Environ 4 ou 5 000 hommes.

⁴Les vivandiers, les prostituées et même les familles qui suivaient parfois les soldats.

⁵L'idée est mal exprimée; l'essentiel des pertes est infligé durant la fuite qui suit la bataille.

⁶L'expression "se considère" est fort adéquate, car, dans la plupart des cas, la défaite est avant tout un état psychologique du commandant en chef [voir *in fine* FOCH, Ferdinand, Maréchal, *Des Principes de la Guerre, Conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de Guerre, Berger-Levrault, Libraires-Éditeurs, Nancy-Paris-Strasbourg, 1903.*]

depuis 2 000 à 3 000 ans, seule la cavalerie «cataphractée» était capable d'emporter une bataille d'infanterie bien menée, disciplinée¹.»

«À Brignais, l'échec de l'attaque cavalière sur quelque colline n'aurait guère eu de conséquences si les routiers, bien menés, n'avaient eu la haute intelligence d'intervenir au moment où c'était possible. Il est formellement loisible de revoir toutes les défaites françaises sous cet angle. Les Français eurent toujours le tort de se croire les plus forts de principe et d'attaquer sans avoir, auparavant, tâté les positions de l'ennemi. À Crécy, par exemple, le fait de négliger les arbalétriers se justifie par le fait de l'engagement tout à fait prémature² et avant que ces arbalétriers ne soient en mesure de contrer les archers gallois.³ Les arbalétriers effectuent un tir tendu alors que les archers, à même distance, ne travaillent qu'en tir indirect fichant. Mais les chevaliers anglais s'étaient *mis à pied*, ne comptant surtout pas sur un combat désastreux⁴ en personnes, et de cela, les Français n'en avaient rien su⁵.»

Pertes : Énormes du côté de l'**armée royale**. Armée des routiers anglo-gascons : légères.

Conséquence de cette défaite française : “L'annonce du désastre de Brignais causa une stupeur générale : “Trop furent cil des marces, où ces compagnons se tenoient, exbahis, quand ils oïrent recorder que les gens estoient desconfi. Et n'i eut si hardi, ne tant eüst bon chastiel et fort qui ne fremist; car il sage supposèrent et imaginèrent tantost que grand meschiés en nesteroit et mouteplieroit, se Diex proprement n'i metoit remède. Cil de Lyon furent moult effraë quand ils entendirent que la journée estoit pour les compagnies; toutesfois, ils recuillièrent moult doucement toutes

¹Scuvée ajoute: "Pourquoi croyez-vous donc que la guerre de 14-18 a duré quatre années, sinon par l'impossibilité de crever avec rapidité la ligne fixée? Ce ne fut possible que lorsque les blindés tout neufs de 17-18 intervinrent, nouvelle cavalerie lourde, avec une infanterie d'accompagnement en protection des abords et angles morts, puis en exploitation du choc asséné."

²Une journée trop tôt [incise de F. Scuvée].

³Ce qu'ils pouvaient faire en dehors du cas de mouvement manœuvrier [inc. de F. Scuvée].

⁴Trop inégal.

⁵Commentaire étonnant de la part d'un historien médiéval; en fait, contre les Français, les chevaliers et hommes d'armes anglais combattaient presque toujours démontés. L'armée anglaise utilisait des pieux ferrés rangés en palissade inclinée à 45° afin d'éventrer les percheurs des chevaliers et hommes d'arme français.

manières de gens qui de la bataille retournoient¹.»

“À Brignais même², obligation fut faite pour les habitants de contribuer aux réparations de leur château ainsi que d’assurer le guet et la garde dudit château.”

Henri Pourrat³ ajoute que : «Les autres compagnons [compagnies] descendirent vers Avignon, disant qu’ils iraient voir le pape et les cardinaux et qu’ils auraient de leur argent, ou que pape et cardinaux seraient “hérités [houspillés] de grand’manière”. — Ils comptaient passer là tout l’été, attendre les rançons de leurs prisonniers, et voir comment il en irait de la paix entre les deux rois. Ils enlevèrent la forteresse de Pont-Saint-Esprit, où l’on avait cru mettre à l’abri un gros trésor, y tuèrent maints prud’hommes, y mirent à mal maintes demoiselles, et y trouvèrent des vivres pour un an tout entier. Ils purent courir de là les deux rives du Rhône, et tous les jours ils allaient jusqu’aux portes d’Avignon, à la grande angoisse du pape et des cardinaux. Lorsque les pillards anglais, gascons, allemands qui se trouvaient au royaume de France, et voulaient, disaient-ils, continuer d’y vivre, surent cela, ils eurent convoitise de plus mal faire et plus gagner. Le pape Innocent VI crut bon d’ordonner une croisade contre eux tous. Puis il s’avisa de faire venir le marquis de Montferrat⁴ ; contre une grosse somme de florins⁵, le marquis se chargea d’emmener les Compagnies guerroyer en Lombardie⁶. Cependant Seguin de Batefol ne voulut pas déloger “pour traité ni chose qu’on lui put promettre”. Et lorsque la paix fut faite, en Lombardie, au bout de quelques mois, la plus grande partie des Compagnies revint en France.»

Le 13 août 1362, les chefs de la Grande Compagnie signèrent à Clermont un traité avec Henri de Trastamare

¹Vignon, Louis, *Article sur la Bataille de Brignais*, in Annales d’un village de France: Charilly-Vernaison en Lyonnais, Volume 1 - 1150 - 1610, page 84, écrit en 1978; pp. 85-86. La citation interne est de Jean Froissart VI, p.69

²Archives départementales du Rhône, 12 G 745, 746 et 747. [cité par Louis Vignon]

³Batailles et Brigandages en Auvergne, Bourbonnais, Berry, Limousin, Poitou, Rouergue, Quercy, Velay, Forez et Lyonnais, par Henri Pourrat, Albin Michel, Paris, 1952; page 77

⁴Jean Paléologue XVI, margrave de Montferrat.

⁵60 000 florins.

⁶En fait, le marquis de Montferrat n’emmena avec lui que les compagnies anglaises. Le chef de cette troupe était, suivant Muratori, un certain Alborn. Ce ne fut qu’à la conclusion de la guerre entre le marquis de Montferrat et Galéas que les aventuriers anglais passèrent sous le commandement de John Hawkewood, dont le nom, affirme l’historien Sismondi, a été tellement défiguré par les historiens italiens, qu’on aurait beaucoup de peine à le reconnaître si un écrivain du temps n’avait imaginé de le traduire en italien en l’appelant *Falcone in Bosco*.

pour passer en Espagne et combattre Pierre le Cruel et ses troupes. Ainsi la France réussissait tout de même à se débarrasser pour un temps d'une bonne partie de ses brigands.



Briouze. Bataille de

Date de l'action : 1361.

Localisation : France, département de l'Orne, sur le Treuil, à 200 km à l'Ouest de Paris. 48°42'N, 00°22'O

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

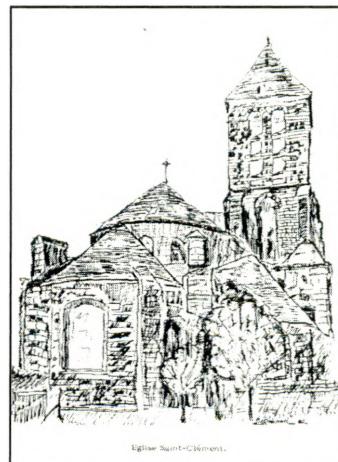
Contexte : Du Guesclin avait reçu pour mission de battre et de détruire quelques Grandes Compagnies anglaises.

Chefs en présence •Du Guesclin commandait les compagnies françaises. •Les Anglais étaient dirigés par Windsor et Pleby.

Effectifs engagés •Français : 100 lances, c'est à dire 600 hommes. •Grandes Compagnies anglaises: 1 300 cavaliers.

Stratégie ou tactique : Le village de Briouze, où stationnaient de nombreux Anglais, est situé dans une boucle du Val-du-Treuil. Du Guesclin venait de recevoir du roi de France le gouvernement de la ville de Pontorson; mais la situation stratégique de cette place, sur la frontière de la Bretagne et de la Normandie, la rendait très importante. Du Guesclin y organisa aussitôt une compagnie de 100 lances parfaitement équipée en armes

et en chevaux. La ruse fut l'élément essentiel qu'utilisèrent les Anglais [la flatterie] pour que Du Guesclin les laisse se déployer en rase campagne afin qu'ils puissent utiliser toutes leurs forces¹.

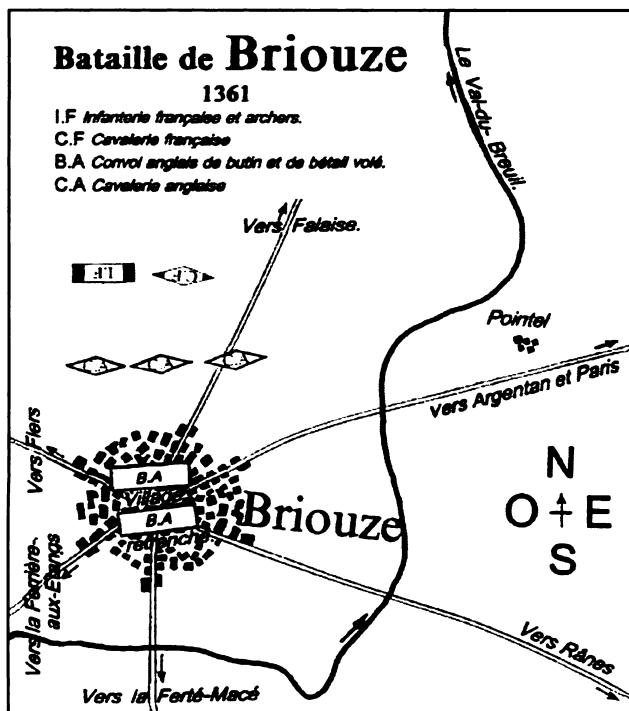


Église Saint-Clement.

¹Quoique Clausewitz ne voie pas dans la ruse une qualité essentielle de la tactique militaire, contrairement au Chinois Sun Tzu qui considérait que «tout l'art de la guerre est une duperie» [L'Art de la Guerre, chap.I, Princ.17], le théoricien allemand affirmait tout de même qu'un général a surtout besoin d'une vue juste et pénétrante, qualité plus nécessaire et plus utile que la ruse, encore que celle-ci ne gâte rien si elle ne fait pas tort à d'autres qualités, ce qui est rare. Mais plus sont faibles les forces soumises à la direction stratégique, plus celle-ci sera accessible à la ruse. Si bien que celui qui est très faible, tout petit, et à qui la prudence et la sagesse ne servent plus à rien, en vient au point où toutes les ressources de l'art semblent l'abandonner et où la ruse est son dernier recours. Plus sa situation est désolée, plus tout le

Résumé de l'action : À cette époque, les *Grandes Compagnies anglaises* n'observaient pas les clauses du Traité franco-anglais de Brétigny. Elles écumaient la Normandie pour y commettre des actes d'hostilité et de brigandage.

Deux de leurs capitaines entre autres, Windsor et



Pleby², avaient sous leurs ordres 1 300 cavaliers. Ils se faisaient redouter par leurs exactions. Ils pillait et rançonnaient sans pitié tous les habitants qui n'étaient pas pour le parti anglais. Du Guesclin décida de mettre un terme à leurs brigandages et marcha contre eux avec ses hommes d'armes.

Les deux capitaines anglais ne tardèrent pas à être informés de sa marche. Bientôt, même, les éclaireurs des deux partis se rencontrèrent.

pousse à tenter un dernier coup désespéré, et d'autant plus volontiers la ruse s'allie à l'audace.» [De la Guerre, chap. X, p.213].

²Nommés ainsi par les chroniqueurs.

Les Anglais traînaient avec eux un convoi considérable de bestiaux et de chariots chargés de butin. Craignant de perdre leur butin mal acquis, ils n'eurent que le temps de se jeter avec tous leurs bagages dans un petit village où ils se retranchèrent solidement. Le soir même, les Français les atteignirent et se préparèrent à les assaillir dans leur refuge. Les deux capitaines anglais se rendirent compte que la position qu'ils avaient choisie était mauvaise. Leurs forces, quoique plus de deux fois supérieures numériquement aux forces françaises, étaient concentrées dans l'espace étroit du village, et se trouvaient embarrassées de nombreux chariots de butin et de bétail volé qu'ils traînaient à leur suite. Dans un espace aussi restreint, ils ne pouvaient se déployer de manière à faire face aux Français sur tous les points et avec toutes leurs forces. Ils auraient bien voulu sortir et regagner la campagne; mais il n'en était plus temps. Les Français les seraient de si près et s'étaient si bien disposés pour l'attaque qu'il n'y avait plus moyen de songer à forcer leur ligne. Ils se trouvaient pris là comme dans une souricière et se crurent un moment obligés de se rendre à discréption.

Se voyant en si piètre posture, les deux chefs anglais fort rusés essayèrent de se tirer de ce mauvais pas en flattant du Guesclin. Ils lui envoyèrent dire par un héraut qu'un guerrier aussi vaillant que lui ne pouvait profiter de la position désavantageuse de ses ennemis pour les attaquer et les détruire ; et qu'il lui serait plus honorable de les combattre en rase campagne. En conséquence, ils le priaient de remettre la partie au lendemain après leur avoir permis de se déployer dans la plaine et de s'y ranger en bataille.

Cette proposition était assez étrange car de tous temps, les lois de la guerre ont permis d'attaquer avec honneur un ennemi qui s'est acculé dans une position désavantageuse. Et tout commandant qui ne le ferait pas, passerait pour une dupe. Du Guesclin pouvait donc en toute sûreté de conscience assaillir les Anglais dans le lieu où il les tenait enfermés. En outre, cette proposition était perfide car les Anglais, au nombre de quelque 1 300 combattants, pourraient profiter de la totalité de leurs effectifs face aux 600 Français.

Cependant, du Guesclin voulut leur montrer que rien au monde ne pouvait l'intimider. Il accorda bien im-

prudemment aux deux chefs anglais ce qu'ils avaient demandé.

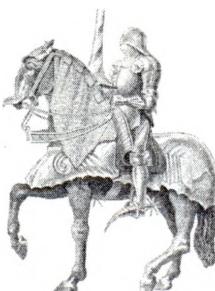
La nuit se passa en repos de part et d'autre. Le lendemain matin, les Anglais sortirent du village, se rangèrent en bataille et l'action s'engagea aussitôt. Elle dura six heures entières; car si les Français attaquèrent avec impétuosité, les Anglais soutinrent vaillamment le choc, et, en outre, ils étaient en nombre bien supérieur. Selon la classification de Jomini, la bataille fut du premier ordre, c'est à dire en lignes parallèles simples¹.

Finalement, les Anglais plierent sous les attaques françaises et tentèrent de décrocher. Ils furent tous tués ou faits prisonniers ; Windsor et Pleby furent au nombre des prisonniers.

Pertes •Anglais : environ 1 300 tués, blessés et prisonniers. •Français : pertes inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Cette bataille rétablit le calme et l'ordre dans toute la Normandie. Aucun des routiers anglais qui brigandaient dans cette province n'osa plus se mettre en campagne et se livrer à ce passe-temps cruel.

Harnois complet du XV^e siècle.



¹Les 12 Ordres de Bataille étaient: —1. L'Ordre parallèle simple; —2. L'Ordre parallèle avec crochet [potence] défensif ou offensif; —3. L'Ordre renforcé à une aile ou aux deux; —4. L'Ordre renforcé au centre; —5. L'Ordre oblique simple, ou oblique renforcé sur l'aile attaquante; —6. & —7. L'Ordre perpendiculaire sur une ou deux ailes; —8. L'Ordre concave; —9. L'Ordre convexe; —10. L'Ordre par échelon sur une aile ou les deux; —11. L'Ordre par échelon au centre; —12. L'Ordre résultant d'une forte attaque combinée sur le centre et simultanément sur une extrémité. [Baron de Jomini, L'Art de la Guerre. Chapitre IV; Article XXXI; pp.188-195].

Caen. Siège de

Date de l'action : 18 août - 19 septembre 1417.

Localisation : Chef-lieu de la Basse-Normandie et du département du Calvados, France. Coordonnées géographiques: 49° 11' de latitude Nord, et 00° 21' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : En 1417, le roi Henri V Lancastre-Plantagenêt d'Angleterre décida de faire "sauter" Caen, verrou de la Normandie, qu'il considérait comme sienne.

Chefs en présence •**Français** : Le gouverneur, le sire de Montenay. •**Anglais** : Henri V de Lancastre-Plantagenêt, roi d'Angleterre [il avait 30 ans].

Effectifs engagés •**Français** : 3.000 bourgeois; il n'y avait pas d'armée régulière. •**Anglais** : Henri V arriva à la tête de trois Corps d'armée : *l'avant-garde* du duc de Clarence, le roi avec *le Corps de bataille*; *l'arrière-garde* avec le comte de Salisbury: en tout 47 000 hommes¹ dont 16 400 chevaliers et hommes d'armes, 6 400 archers montés, 16 000 archers à pied vétérans de Poitiers et d'Azincourt, 6 à 7 000 artilleurs, mineurs, pontonniers, et enfin 1 000 charpentiers et maçons.

Stratégie ou tactique : En 1417, Caen était le verrou bien fortifié de la Normandie avec 40 000 habitants. La ville formait un rectangle incliné du N.-O. au S.-E. L'enceinte se renforçait de tours, partout sauf en un point appelé l'Île-des-Prés. Trois côtés étaient couverts par l'Orne et par deux autres bras de ce fleuve. La quatrième façade de la ville possédait une haute muraille ceinturée de profonds fossés creusés dans le roc et flanqués d'un côté par l'abbaye Saint-Étienne et de l'autre par le château dont le rempart Sud se confondait avec la courtine de la ville. Mais ces fortifications montraient de grandes faiblesses: les forts des deux abbayes devaient être bien garnis de défenseurs, car, s'ils tombaient entre les mains des Anglais, ils devenaient dangereux par le fait qu'ils dominaient et commandaient la ville. De plus, le mur d'enceinte s'interrompait au Sud.

Le roi d'Angleterre Henri V établit son Quartier-Général dans le palais des ducs de Normandie. Il divisa son

¹Les chiffres varient entre 30 000 et 70 000

armée en *quinze* divisions. L'une, la sienne, stationnait à Saint-Étienne. À sa droite, le comte de Warwick, sir John Gray, les comtes de Huntingdon et de Salisbury, puis Sir John Cornwayle. Tout ce monde tenait le terrain devant les Petits-Prés et dans la Grande-Prairie jusqu'à l'Orne. Au-delà de l'Orne, le duc de Gloucester et le comte de Pembroke occupaient le faubourg et la prairie de Vaucelles. Sur la gauche s'échelonnaient le comte-maréchal, les sires de Maltravers, Gilbert Talbot, d'Unfréville, de Nevyl et de Wiloughby, lesquels encerclaient les faubourgs de Saint-Nicolas, de Saint-Martin, de Saint-Julien, bloquaient le château du côté de la campagne et appuyaient le duc de Clarence. Ce dernier, établi à Sainte-Trinité et à Saint-Gilles, fermait la ligne de contrevallation¹. Toutes ces divisions communiquaient entre elles par un système de tranchées destiné à protéger les soldats contre l'artillerie française.

LIGNE DE CIRCONVALLATION

Vers la campagne extérieure, des fossés profonds revêtus d'épines [les barbelés d'alors] protégeaient les assiégeants contre toute surprise. Pour assurer les communications à travers l'Orne, le roi d'Angleterre avait amené d'Angleterre un équipement pontonnier dont le mécanisme était ingénieux. C'étaient des bateaux de cuir tanné revêtus d'un enduit imperméable —les *Zodiac* de l'époque— qu'on pouvait plier et déplier à volonté. On les tendait sur de légers châssis de bois mobiles. Ils étaient ensuite fixés à quelque distance les uns des autres en travers de la rivière et amarrés aux deux rives. Sur ces chassis de bois on jetait un tablier de madriers où pouvaient passer les troupes et les bêtes de somme. Après quoi, on démontait le châssis, on repliait les cuirs et le pont était chargé sur des charrettes.

L'art nouveau de la poudre à canon fut mis à contribution durant ce siège. Les Anglais construisirent une véritable ceinture de batteries, protégées contre l'artillerie française par des parapets et des fossés. Les Français utilisaient des fauconneaux, canons de petit calibre mais fort précis. Près de leur culasse s'ouvrait une porte à charnières derrière laquelle on plaçait une boîte ou *cartouche* cylin-

¹Rappelons que la ligne de contrevallation, qui faisait face à la ville, était destinée à contenir les "sorties" de la garnison; tandis que la ligne de circonvallation protégeait les assiégeants contre les attaques d'une armée de secours.

drique remplie de poudre¹. Les canonniers français pouvaient ainsi accélérer leur cadence de tir. On ne sait si les assiégés français utilisèrent, comme ceux de Cherbourg, des *boulets chauffés au rouge* destinés à incendier le camp anglais. Les Français se servirent aussi d'antiques balistes et de catapultes qui lançaient sur les Anglais des flèches énormes et des quartiers de roche.

Dès le début, la ville était condamnée car, de part et d'autre, elle était flanquée et dominée par deux abbayes dont les Anglais s'emparèrent immédiatement.

Résumé de l'action : Le gros de l'armée anglaise arriva devant Caen le 18 août. Durant la nuit, les Français se préparèrent à détruire le monastère et la basilique de Saint-Étienne-hors-des-Murs qui dominaient la ville, par crainte qu'ils ne soient pris par les Anglais. Mais un moine français surprit ce dessein et alla aussitôt en avertir le roi d'Angleterre, car il ne voulait pas que ces beautés architecturales soient détruites par la soldatesque. Immédiatement, Henri V vint s'emparer de l'abbaye non gardée.

Au matin, les Anglais allèrent enlever l'Abbaye-aux-Dames, de l'autre côté de la ville. Caen se trouva alors enserrée dans un étau de *deux redoutables bastilles qui touchaient les murailles de la ville et qui les commandaient*. Les troupes et l'artillerie furent rapidement mises en place. Les canons de siège, de très fort calibre, firent immédiatement voler en éclats les magnifiques vitraux de Saint-Étienne. Les Anglais utilisèrent aussi des bombes ou fusées, remplies de soufre et de matières combustibles² qui s'enflammaient en l'air et incendaient la ville. Pendant que les gros boulets de fer ou de marbre démolissaient les murailles et les maisons, de petites pièces d'artillerie, en batterie dans la tour centrale de l'abbaye Saint-Étienne et sur les hauteurs de Saint-Gilles, balayaient les remparts d'une grêle de billes de plomb qui tuaient les habitants. Premiers projectiles antipersonnel.

Les Français ripostaient vigoureusement de leurs pièces de plus petit calibre mais beaucoup plus précises. Ils

¹Rappelons que la ligne de contrevallation, qui faisait face à la ville, était destinée à contenir les "sorties" de la garnison; tandis que la ligne de circonvallation protégeait les assiégeants contre les attaques d'une armée de secours.

²Peut-être du phosphore.

ne tiraient qu'à coups sûrs. Ces pièces d'artillerie françaises étaient de longs *fauconneaux*¹. Ils utilisaient aussi d'antiques catapultes. Chaque nuit les Français réparaient les brèches faites le jour, et lançaient de continues sorties afin de construire, à l'extérieur, des murs destinés à amortir le choc des boulets anglais. Ils creusaient aussi des fossés antipersonnel garnis de pieux acérés et de pièges. Les Anglais creusaient alors des tranchées couvertes jusqu'à ces fossés et jusqu'au pied des murailles de la ville où se déroulaient de mortels corps à corps.

Lorsque le roi d'Angleterre vit qu'aucune de ses entreprises ne réussissait, il fit creuser des *mines* en direction de plusieurs points des murailles. Les étais pouvaient être incendiés afin de faire écrouler les galeries et, de ce fait, les murailles au-dessus. Des attaques de diversion attirent ailleurs l'attention des assiégés. Mais les Français placèrent des vases remplis d'eau sur les murailles afin de détecter les vibrations venant du sol, puis ils contreminaient et dans ces galeries obscures se déroulaient d'aveugles combats sanglants au pic et à la hache.

Au début septembre, les remparts montraient des brèches énormes; la ville était partiellement brûlée ou démolie. Tout le quartier de la Porte-au-Berger avait brûlé. Craignant qu'une armée de secours ne vienne délivrer la ville —armée de secours qui n'existe pas— Henri V envoya une habile sommation à la ville et au château, "*exhortant les chefs à éviter l'effusion du sang chrétien*". Mais les Français refusèrent. Henri V décida alors de donner un assaut général le lendemain, 4 septembre, à l'aube.

À l'aube, toutes les unités surgiraient de leurs retranchements pour s'élanter à l'assaut. Afin de ménager les troupes, il avait été prévu que chaque Corps serait subdivisé en trois divisions. La première donnerait l'assaut, la deuxième l'appuierait et la troisième servirait de réserve tactique. En cas d'échec, une rotation des divisions serait effectuée. Les deux premières attaques devraient en outre partir des deux abbayes.

¹Les *faucons* étaient des canons; les *fauconneaux* de petits canons de campagne, ancêtres des fusils.

Bien que le roi ait exigé le secret absolu, et en dépit du fait que le lendemain était un dimanche¹, les Français furent avertis par un traître. Dès le lendemain à l'aube, aux premiers sons de trompette du roi d'Angleterre qui lançait le signal, signal répété tout au long de la ligne d'assaut par les clairons divisionnaires, les remparts se garnirent de troupes. Malgré cela l'assaut ne fut pas annulé; les colonnes anglaises s'ébranlèrent contre les murailles et engagèrent un combat acharné au milieu du tumulte des bombardes, des cris des combattants et des blessés, des pierres, des nuages de chaux vive, des échelles d'escalade qui se brisaient et qui tombaient avec fracas, de l'eau bouillante qui pleuvait, et des monceaux de cadavres et d'agonisants qui s'entassaient rapidement dans les fossés.

Le combat fut plus sanglant encore dans le secteur situé entre le vieux Saint-Étienne et les Jacobins où se tenait le roi d'Angleterre. Les officiers supérieurs voulaient être remarqués par le roi pour obtenir de l'avancement, et, de ce fait, ne ménageaient pas leurs troupes. Assauts et contre-attaques se succédèrent sans interruption. Finalement, les Anglais s'emparèrent de l'Île-des-Prés.

Tout à coup, le bruit courut qu'une armée française de secours arrivait. Henri V fit interrompre l'attaque, retira son armée et la rangea en bataille dans la plaine. Pendant ce temps, le duc de Clarence, qui avait gardé son Corps d'armée, descendit de Saint-Gilles, franchit la rivière et fit brèche vers le point qui couvrait l'entrée de la Neuve-Rue. La majeure partie de la garnison française s'était portée du côté de *l'attaque* du roi d'Angleterre. Clarence pénétra donc par escalade dans l'Île Saint-Jean et donna l'assaut au châtelet de Saint-Pierre qu'il emporta. Il progressa ensuite en combattant de rue à rue vers les Jacobins pour prêter main-forte à son frère le roi, qui, ne voyant arriver aucune armée de secours, relança l'assaut. Pris entre deux feux, les Français hésitèrent. Clarence arriva enfin jusqu'au mur intérieur des Jacobins et précipita les défenseurs dans le fossé. Ses soldats aidèrent ensuite leurs compagnons à escalader les

¹Trêve habituelle, dite "de Dieu". Les Anglais avaient choisi ce jour-là pensant que les Français seraient encore plus "démobilisés", psychologiquement ; comme le firent les Arabes lors de la Guerre du Yom Kipour.

brèches. Débordés et submergés, les Français se firent tuer sur place...

Maîtres de l'Île-Saint-Jean et de l'Île des Prés, Henri V et Clarence débouchèrent alors dans l'ancienne ville par les Petits-Murs et par le pont Saint-Pierre. Alors s'engagea un nouveau combat. Le sire de Montenay s'était enfermé dans le château avec 1 000 bourgeois en armes. Les autres bourgeois se retranchèrent dans le Vieux-Marché où se cachaient des femmes et des enfants. Là, les troupes anglaises commencèrent à massacrer tout le monde sans distinction. Henri V arriva sur ces entrefaites et fit cesser le carnage, "interdisant toute violence contre les femmes, les enfants et les clercs." Mais il autorisa le pillage, *sauf celui des églises*, sous peine de mort. Toutes les maisons de la ville furent donc pillées.

2 000 bourgeois étaient morts en combattant. Henri V se dirigea vers l'église Saint-Pierre afin de rendre grâce à Dieu, et pour cela traversa une multitude, qui, à genoux, tendait les mains en implorant:

— *Merci, merci¹ ! Le roi d'Angleterre les rassura.*

La nuit venue, il fit occuper la ville. Le lendemain, il confisqua les biens des citoyens et en décapita plusieurs pour leur "opiniâtre rébellion²!"

Il restait à prendre le château, encore tenu par les Français. Il ne poussa pas trop le bombardement de cette forteresse de peur de ruiner ce magnifique ouvrage qu'il devrait reconstruire après. Il se contenta donc de la bloquer du côté des champs et vers la ville.

On annonça encore la venue du Dauphin de France avec une armée; les Anglais se mirent de nouveau en bataille. Mais rien ne vint. Le roi d'Angleterre pressé d'en finir menaça d'exécuter les seigneurs français qu'il tenait prisonniers si le château ne se rendait pas.

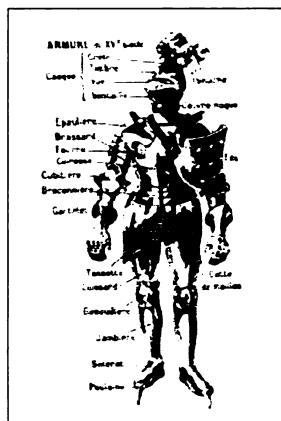
Soucieux pour leur survie, ces seigneurs suggérèrent vivement au gouverneur du château l'autorisation de capituler afin de ne pas jouer leur tête par «une résistance inutile».

¹*Pitié ! en vieux français et en anglais.*

Le 8 septembre, donc, Montenay commença à négocier sa reddition. Les termes en furent honorables pour sa garnison. Montenay remettait la place le 19 septembre s'il n'était pas secouru avant cette date par le roi de France, par le Dauphin ou par le connétable d'Armagnac. Tous les chevaliers et soldats sortiraient avec leurs chevaux, armures, or et argent jusqu'à concurrence de 2 000 écus d'or. Les femmes conserveraient leurs bijoux; quant aux bourgeois... leurs vêtements seulement. Au jour dit, le gouverneur du château remit les clés au roi d'Angleterre¹.

Pertes • *Français* : 2 000 hommes des milices bourgeoises avaient été tués. • *Anglais* : inconnues; probablement 8 à 900 hommes tués.

Conséquence de cette défaite française : L'une des clés de la Normandie, Caen, venait de tomber entre les mains du roi d'Angleterre.



¹Il portait lui-même le titre de Roi de France et d'Angleterre.

Caernarvon. Siège de

Autre nom : Caernarfon.

Date de l'action : avril 1404.

Localisation : Ville du Nord du Pays de Galles, Grande Bretagne. 53° 08' de latitude Nord et 04° 01' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Expédition française au Pays de Galles.

Contexte : Owen Glendowr¹, héritier du Pays de Galles, avait demandé l'appui de la France contre l'Angleterre. La France lui envoya un Corps Expéditionnaire.

Effectifs engagés : 1 100 Français accompagnés de plusieurs milliers d'insurgés gallois.

Stratégie ou tactique : Simple blocus et assaut par escalade.

Résumé de l'action : Après Hardlaugh, les Franco-gallois assiégèrent Caernarvon et prirent la ville par escalade. Rien n'est connu de ce siège.

Perthes • inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Ces victoires stimulaient l'insurrection galloise.



¹Owen Glendower, en gallois Owain Glyndwr ou Owain ap Gruffudd [1354-1416]. Il se proclama roi du Pays de Galles et se rebella contre l'Angleterre. Ce fut la dernière insurrection galloise contre l'Angleterre.

Calais. Siège de

Date de l'action : du 3 septembre 1346 au 6 août 1347.

Localisation : La ville portuaire de Calais est située sur la côte de la Mer du Nord ou de la Manche, en France. 50°57'N, 01°50'E.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1346.

Contexte : À la mort du roi de France Philippe Le Bel¹ [1328], Édouard d'Angleterre revendiqua la couronne de France, débarqua en France et remporta la décisive victoire de Crécy. Cela lui laissa carte blanche pour s'assurer d'une tête de pont sur le continent où il pourrait faire débarquer des troupes anglaises en cas de besoin. Il alla donc mettre le siège devant Calais, un port situé, à vol d'oiseau, à 150 km de Paris et à 85 km seulement de Londres.

Chefs en présence •La garnison française était commandée par l'amiral Jean de Vienne. •Le roi d'Angleterre Édouard III dirigeait le siège.

Effectifs engagés : L'armée anglaise, forte de 32 000 hommes à son départ d'Angleterre, comptera jusqu'à 100 000 hommes à certains moments, avec les mercenaires.

Stratégie ou tactique : L'artillerie fut largement utilisée durant ce siège, une vingtaine de canons, mais sans grands résultats sur les murailles. Édouard ne put pas prendre la ville d'assaut à cause de la puissance de sa double ceinture de murailles et de fossés. De plus, le manque de fermeté du sol lui interdisait de construire de lourdes catapultes de siège.² Et si le siège dura si longtemps, ce fut, outre l'entêtement de ses habitants, à cause du manque d'étanchéité du blocus. Calais est à 28 km de Douvres [Angleterre] seulement. La puissance des fortifications, la profondeur des fos-

¹Édouard III, né à Windsor, 1312-1377, fut roi de 1327 à 1377. Il était l'arrière-petit-fils d'Henri III Plantagenêt d'Angleterre, et le petit-fils de Philippe IV le Bel, de France. En effet, son père Édouard II avait épousé Isabelle de France, fille du roi de France Philippe le Bel. De ce fait, il était l'héritier légal de la couronne de France. En 1314, à la mort de Philippe le Bel, ce fut le fils de ce dernier, Louis X le Hutin qui devint roi jusqu'en 1316; puis il mourut. La couronne aurait dû revenir à sa fille Jeanne qui fut écartée du trône pour permettre à Philippe V le Long de Valois de régner, jusqu'en 1322. Ensuite Charles de Valois, frère de Philippe le Bel régna au détriment d'Édouard III d'Angleterre; ce qui provoqua la Guerre de Cent Ans. Ce ne fut pas en vertu de la pseudo Loi Salique ou Loi des Francs Saliens, que, selon certains historiens, Jeanne fut exclue du trône de France. Cette législation barbare excluait les femmes du partage des propriétés agricoles. La Loi Salique ne fut invoquée que bien après les vacances du trône qui précédèrent l'avènement des Valois.

²Écrivit Geoffrey le Baker dans ses Chroniques.

sés alimentés par la marée, de même que la force de la nombreuse garnison commandée par Jean de Vienne, induisirent le roi d'Angleterre à réduire la ville par la famine et non par les assauts. *Résumé de l'action* : Édouard III arriva le 3 septembre devant Calais. Désireux d'affamer la population, il fit élever une véritable ville de ceinture en bois qu'il appela: *Villeneuve-la-Hardie*. Le 17 septembre, Édouard assista à une bataille navale qui le rendit furieux. L'escadre de Grimaldi¹ attaqua et prit à l'abordage les 25 vaisseaux anglais qui bloquaient le port. Mais, suivant l'usage, cette escadre partit le 11 novembre pour hiverner en Méditerranée, et une escadre anglo-gasconne put rétablir le blocus maritime le 20 décembre. La famine ne tarda pas à se faire sentir. Jean de Vienne fit donc sortir de la ville 1 700 bouches inutiles, mais Édouard² leur refusa le droit de passage à travers les lignes anglaises et les laissa mourir de faim dans le *no man's land*.

Les assiégés, poussés par l'espoir de voir arriver des secours, résistèrent durant tout l'hiver et le printemps. Des navires de Picardie arrivaient parfois encore à faire entrer des vivres et des munitions par la mer. Édouard fit donc construire une bastille de bois munie d'artillerie à l'emplacement du fort actuel de Risban. Dès lors, la famine se développa. Au début d'avril, pourtant, un dernier convoi de ravitaillement de 30 navires français réussit à forcer le blocus. Il entra dans le chenal de Calais sous le feu d'artillerie de la flotte anglaise, de la bastille de Risban et du camp anglais. Bien qu'Édouard ait fait obstruer le chenal en coulant des barges, les navires français, se touant les uns les autres, réussirent à forcer le passage. Puis ce fut tout.

Quelques temps après, Jean de Vienne envoya une urgente demande de secours au roi de France Philippe VI. Ce dernier leva une armée qui arriva le 27 juillet sur le mont de Sangatte, et vint s'embourber du 31 juillet au 1^{er} août dans les marécages qui ceinturaient l'inaccessible camp anglais de Villeneuve-la-Hardie. Les milices de Tournai attaquèrent et capturèrent, après une violente bataille, un fort anglais qui gardait les Dunes. Mais au même moment,

¹30 galères, 2 lins et quelques barges picardes, le tout commandité par le roi de France.

²Comme le fera en 1418 Henri V d'Angleterre au siège de Rouen.

8 barges de ravitaillement furent capturées en tentant de franchir les lignes du blocus.

Découragée par son impuissance, l'Armée de Secours fit demi-tour. Alors, Philippe congédia ces soldats le 2 août 1347. Devant cet abandon, Jean de Vienne proposa aux Anglais une capitulation sous condition de respecter la vie des habitants. Édouard¹ refusa d'abord, puis finit par accepter, à condition que six riches bourgeois acceptent de sacrifier leur vie pour sauver les autres. Ils devaient venir, la corde au cou, lui apporter les clés de la ville. Caprice de tyran ou d'ogre. En présence du roi d'Angleterre, les 6 bourgeois se mirent à genoux et dirent en joignant les mains : «Gentil Sire et Gentil Roi [Sic!], voyez-nous les six, qui avons été d'anciens bourgeois et grands marchands de Calais; nous vous apportons les clés de la ville et du château; nous nous mettons en votre pure volonté pour sauver le "demeurant" du peuple de Calais qui a souffert beaucoup de privations. Veuillez avoir de nous pitié et merci par votre très haute noblesse». Les seigneurs, chevaliers et hommes vaillants présents, ne purent retenir les larmes qui leurs montaient aux yeux. Mais le roi les regarda avec colère et ordonna de leur trancher la tête. Devant un tel ordre, tous les barons et chevaliers présents implorèrent le roi de les épargner; en vain.

Alors la reine d'Angleterre, Philippine de Hainaut, qui étaient enceinte, incapable de parler tant elle pleurait, et voyant que l'ordre allait être exécuté, ne trouva rien d'autre à faire que de se jeter aux pieds de son cruel époux. Elle articula : "Ah ! Gentil Sire, depuis que je repassai la mer en grand péril comme vous le savez, je ne vous ai rien demandé. Or, je vous prie humblement et requiers à mains jointes que pour l'amour du fils de Sainte-Marie et pour l'amour de moi, vous veuillez avoir pitié de ces hommes." Contrecarré dans ses intentions, le roi ne sut d'abord que répondre. Puis agacé et ému de la voir pleurer à ses genoux, il lança: "Ah! Madame, j'aimerais mieux que vous fussiez autre part qu'ici! Vous me priez si tendrement que je n'ose vous conduire malgré que j'en ai envie. Tenez, je vous les donne,

¹Il avait fait le projet de détruire la population pour repeupler la ville d'Anglais. Puis il accepta de se contenter de la vie de 6 bourgeois. À noter que la solidarité de classe joua là aussi et qu'il ne demanda pas six nobles mais six bourgeois.

faites-en votre plaisir."

Selon une autre tradition, ce fut Eustache de Saint-Pierre qui se proposa et qui fut ultérieurement sauvé par l'intervention de la reine d'Angleterre.

Philippe le fit sortir de la ville. Quant au roi, il fit entrer dans les murs des charrettes de vivres. La population affamée mangea tant que 300 personnes moururent pour avoir absorbé trop vite leur nourriture. Les survivants furent tous expulsés de Calais car le roi voulait que cette ville devienne une entièrement anglaise. Elle le resta pendant 210 ans; ce furent ensuite les Anglais qui en furent expulsés. Le 6 août 1347, la ville fut occupée par l'armée anglaise.

La trêve du 28 septembre 1347 et le Traité de Brétigny en 1360 consacrèrent la perte de Calais pour les Français.

Pertes •Inconnues.

Conséquence de cette défaite française : "Tant que les Anglais occuperont Calais, la Guerre ne finira pas" déclara le roi de France en 1451. Il ne croyait pas si bien dire; elle ne finit, entre les Français et les Anglais, que 597 ans plus tard. Et encore !

Deux ans plus tard, en 1349, la terrible *peste noire* allait dépeupler l'Europe.

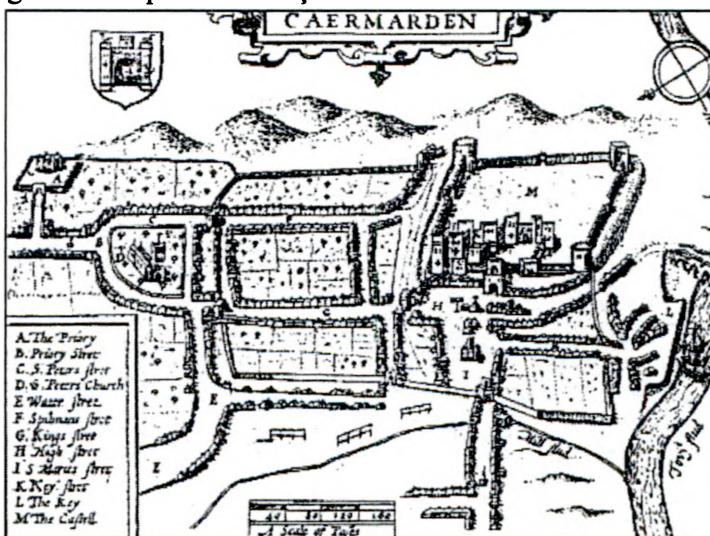


Carmarthen. Siège de

Date de l'action : probablement fin août 1405.

Localisation : C'est la ville de Merlin l'Enchanteur¹. Ville du sud du Pays de Galles, à la pointe de l'estuaire de la Tywi, à 40 km au N.-O. de Swansea. 51° 52' N., 04° 19' O.

Conflit : Guerre de Cent-ans, 1337-1453. Guerre anglo-galloise. Expédition française aux Galles.



Contexte : Le Corps Expéditionnaire français et les insurgés gallois investirent sans succès le port de Tenby avant de marcher sur Carmarthen.

Chefs en présence •amiral Le Borgne de La Heuse; grand maître des arbalétriers Jean de Hangest; maréchal de Rieux.

Effectifs engagés •Français : 600 arbalétriers, 800 hommes d'armes et 1 200 fantassins. Gallois : 10 000 hommes. •La ville de Carmarthen avait une garnison de 320 soldats anglais.

Stratégie ou tactique : La ville fut prise d'assaut; escalade par échelles d'assaut.

¹Merlin l'Enchanteur ou Myrddhim est un personnage légendaire qui joua un rôle important dans les romans de chevalerie. Il aurait vécu au Vesiècle, et aurait été conseiller de plusieurs rois, notamment du roi Arthur, héros des Chevaliers de la Table Ronde, qu'il aida dans sa lutte contre les rois saxons, lesquels avaient envahi et occupé son pays celte. Il jouissait de pouvoirs magiques et exécutait des métamorphoses; mais il finit par être victime des maléfices de la fée Viviane qu'il aimait. Ces luttes contre l'envahisseur saxon ne furent que le phénomène compensatoire d'un peuple vaincu qui voulait redorer le blason de son honneur national.

Résumé de l'action : Les Franco-gallois mirent le siège devant la ville et s'en emparèrent. La garnison anglaise reçut l'autorisation d'évacuer la ville et de se réfugier où elle voulait.

Pertes •inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Une fois de plus le centre du gouvernement royal dans les Galles du Sud-Ouest était entre les mains d'Owen Glendowr [Glyn Dwr].



Castillon. Bataille de

Date de l'action : 17 juillet 1453.

Localisation : Ville située en Aquitaine [France], sur la rive Nord de la Dordogne, sur la Route Nationale N°136 entre Bordeaux et Bergerac. 44° 51' Nord, 00° 02' Ouest.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1453 en Guyenne.

Contexte : La Guerre de Cent Ans tirait à sa fin. L'Angleterre était à bout de souffle. Peu à peu, les possessions anglaises sur le continent avaient irrésistiblement été conquises par les Français. La forteresse de Castillon, qui appartenait à la Guyenne anglaise, se trouvait ainsi assiégée par une armée française depuis le 13 juillet 1453.

Voulant secourir la ville et faire lever le siège, Lord Talbot battit le rappel de plusieurs garnisons anglaises de Gascogne afin de constituer une armée de secours. Puis il quitta Bordeaux, capitale de la Guyenne anglaise, pour faire route vers Castillon, via Libourne. Il parvint devant cette ville [Castillon], à marche forcée, avant l'aube du 17 juillet 1453, soit en 4 jours seulement.

Chefs en présence •Les Français étaient commandés par les deux maréchaux de France, Lahéac et Jallongne, l'amiral de France de Bueil, le Sénéchal de Poitou Loys de Beaumont, et par le Grand-Maître de l'Artillerie Jean Bureau.
•Lord Talbot, comte de Shrewsbury, dirigeait l'**armée anglaise** de Secours.

Effectifs engagés •Les Français comprenaient 1 700 hommes d'armes avec leurs archers de protection, et 700 artilleurs. •L'**armée anglo-gasconne** de secours [Talbot] totalisait 900 cavaliers et 4 500 fantassins et archers. La garnison anglaise de la forteresse comptait 5 ou 600 soldats.

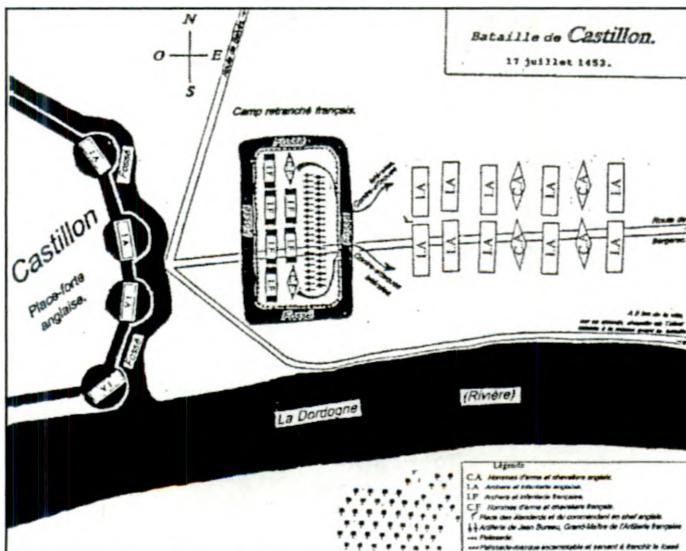
Stratégie ou tactique : Utilisation massive de l'artillerie. Si la bataille de Formigny avait été la journée de la Gendarmerie, Castillon fut celle des artilleurs.

À signaler l'imprudence de Lord Talbot qui tomba tête baissée dans un *traquenard* malgré les avertissements de son entourage. L'usage intensif de l'*artillerie* et les *mânaœuvres* de troupes¹ firent de cette bataille un modèle de tactique moderne. Les troupes françaises, bien aguerries,

¹Contre-attaques poursuites et attaques de flancs.

l'excellente discipline et la qualité du matériel permirent une victoire française malgré leur forte infériorité numérique, comme ces mêmes causes avaient rendu possibles les victoires des Anglais au début de la guerre de Cent Ans.

Arrivés le 13 juillet 1453, les assiégeants français construisirent devant la forteresse de Castillon un véritable



camp retranché rectangulaire, entouré d'un boulevard de défense constitué d'un fossé et d'une palissade. Ils y entassèrent leurs 300 pièces d'artillerie¹.

Résumé de l'action : Dès son arrivée dans la nuit du 16 au 17 juillet 1453, Shrewsbury envoya des espions pour s'informer de la situation et des positions de l'armée française. Il fit avertir la garnison assiégée de son arrivée et demanda de se tenir prêt à faire une sortie dans le dos des Français au moment où il attaquerait. Il apprit, ainsi, qu'une unité de 700 archers français bivouaquait dans une abbaye toute proche et dans un bois. Les Français, eux-mêmes avertis de l'arrivée de l'armée anglaise de secours, s'étaient silencieusement rangés en position de combat dans le camp retranché, hommes d'armes et fantassins en bataille, et *bombardiers* près de leurs ribaudequins, couleuvrines et bombardes. Une troupe d'archers français avait été au contraire envoyée en avant dans l'abbaye. Ne sachant pas que

¹ Le plan ci-joint n'est qu'un schéma de travail.

son arrivée était connue de l'ennemi, Lord Talbot voulut d'abord surprendre les archers français par une attaque immédiate. Il lança ses unités contre l'abbaye. L'engagement fut vif et meurtrier dans la demi-obscurité du petit matin. Entre 100 et 140 archers français furent tués avant que les survivants ne refluent en désordre vers le camp retranché. Les pertes anglaises furent similaires.

À l'issue de ce combat initial, un messager vint avertir Shrewsbury, qui assistait à la messe dans l'abbaye désormais occupée par ses troupes, de ce que les Français retraitaient, abandonnant leur camp retranché. Était-ce une simulation de retraite de la part des Français ? Peut-être le message avait-il été directement envoyé par le commandement français ? Nul ne le sut. En tout cas, il s'agissait d'un piège destiné à attirer les Anglais dans une attaque prématuée.

De fait, Lord Talbot rassembla immédiatement son armée et s'avança vers le camp retranché français qui semblait vide. L'un des chevaliers de sa suite remarqua pourtant, derrière les fossés et les palissades, une certaine agitation qui lui parut insolite. Il devina le stratagème et tenta de convaincre Shrewsbury des dangers d'une progression directe et sans précaution. Excédé par l'insistance de ce chevalier, le vieux¹ et entêté Talbot le frappa au visage pour le faire taire².

L'armée anglaise arriva donc devant l'entrée du camp retranché et Shrewsbury ordonna que ses huit étendards soient fichés en terre. Il y avait l'étendard du roi d'Angleterre, ceux de *Saint-Georges*, de la *Trinité* et de la famille *Talbot*, ainsi que quatre bannières arborant des devises injurieuses pour les Français, inspirées par la grande frustration du vieillard qui ne pouvait admettre que l'Angleterre soit à genoux. Les temps étaient durs pour cet homme

¹Lord Talbot, comte de Shrewsbury était alors âgé de 65 ans. Il était né en 1388; 65 ans représentaient à l'époque un âge avancé car la "longévité" des Français comme celle des Anglais "fisiait" alors la quarantaine. Talbot voulait peut-être mourir au combat, une forme de suicide pour ne pas voir la fin de l'immense empire anglo angevin qu'il pressentait. Baroud d'honneur ?

²La colère est toujours mauvaise conseillère. Le Chinois *Chang Yu* conseillait même d'insulter le général ennemi s'il était colérique afin de lui faire commettre des erreurs: «Si le général de l'armée ennemie est obstiné et enclin à la colère, insultez-le et rendez-le furieux, de façon qu'il soit courroucé, qu'il n'y voie plus clair, et qu'il marche éourdiment sur vous, sans plan.» Sun Tzu.

du passé, mais la mort, miséricordieuse, n'allait pas tarder à le laver de toute nostalgie et de toute humiliation.

Ce fut à ce moment que l'artillerie française, en ligne devant l'entrée, se démasqua et entra subitement en action, fauchant en quelques secondes 5 à 600 Anglais des premières lignes. Profitant de la stupefaction et de la panique jetée dans les rangs anglais par cette avalanche de projectiles d'artillerie, les hommes d'armes et les archers français, rangés derrière l'artillerie, contournèrent celle-ci et lancèrent une contre-attaque extrêmement sanglante. Les pièces d'artillerie prenaient beaucoup de temps à recharger et il n'était pas question d'entretenir un feu roulant car *les feux de pelotons* ne furent imaginés que bien plus tard, comme nous le verrons. Grâce à ce manque de continuité dans les tirs, Talbot réussit à rallier ses troupes et à les relancer contre les Français dans un terrible corps à corps. Les deux armées se massacraient à grands coups de haches, de guisarmes, de lances et de flèches. La tuerie dura une longue heure, car les Anglais, sans cesse refoulés, étaient relancés à l'assaut par l'entêtement et furieux sexagénaire qui semblait rechercher la mort et celle de ses hommes, à défaut de victoire.

Les troupes françaises, massées à l'entrée du camp retranché, commençaient à être dangereusement décimées par les incessants assauts des Anglais plus nombreux¹. Elles étaient appuyées par l'artillerie des frères Jean et Gaspard Bureau qui creusait de cruelles trouées dans les rangs anglais. Bientôt toutes les bannières anglaises furent abattues. Des monceaux de cadavres jonchaient le sol.

Lord Talbot trouva lui-même une mort glorieuse en combattant malgré son grand âge. Il fut précipité à terre lorsque son cheval fut tué sous lui par une couleuvrine. Peu soucieux de grasse rançon, des archers français l'achevèrent pour venger ses graffitis injurieux. Il était si défiguré que les Français durent le faire identifier par son héraut qui le reconnut à l'absence d'une molaire. Il eut ainsi l'avantage de ne pas voir les conséquences de sa propre imprudence: la défaite de son pays et la ruine définitive de l'empire continental de l'Angleterre.

¹Rappelons que les Français se battaient à un contre plus de deux.

Ayant perdu leur autoritaire chef qu'ils craignaient tant, les Anglais commencèrent alors à fuir. Molines, lieutenant de Lord Talbot tenta de rétablir la situation en arrêtant les fuyards, mais les sires de Montauban et de La Hunaudaye, à la tête des contingents auxiliaires de Bretagne, lancèrent une attaque de flanc qui acheva la déroute.

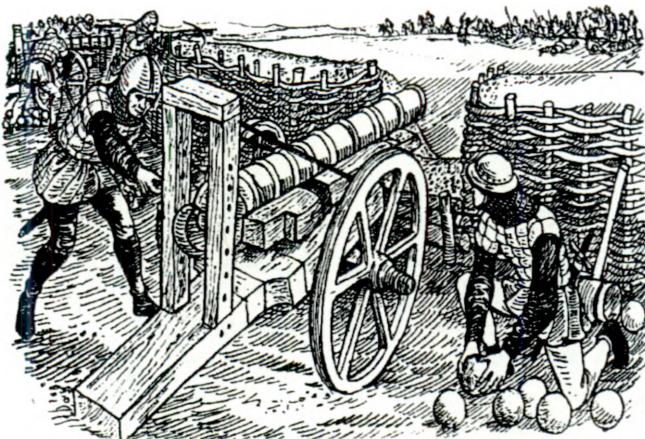
Le combat avait été si acharné que la plupart des Français, épuisés, ne purent se lancer à la suite des fuyards. Seul le comte de Penthievre poursuivit jusqu'à Saint-Émilion.

Pertes • Les pertes des Français ne sont pas connues; probablement 4 ou 500. L'attaque de l'abbaye seule entraîna la mort de 120 archers français. • Les pertes anglaises furent au contraire extrêmement lourdes. Beaucoup de fuyards se noyèrent en tentant de traverser la Dordogne. Au total, 4 000 Anglais moururent à Castillon, dont Shrewsbury [Talbot], son fils Lord Lisle, ainsi que le Bâtard d'Angleterre. De ces 4 000 tués, 500 seulement furent tués par les armes et enterrés sur place. Les autres se noyèrent, dans la panique générale de l'armée anglaise, et les corps furent emportés par le courant.

Conséquence de cette défaite anglaise : Cette défaite provoqua, bien sûr, la capitulation de la forteresse de Castillon, mais surtout (grave conséquence stratégique) la destruction totale de la dernière armée anglaise de Guyenne. Plus rien ne pouvait désormais empêcher les Français de conquérir cette province qui fut, de ce fait, définitivement perdue par la couronne anglaise. Lorsque Bordeaux serait tombée, trois mois plus tard, Calais seule, sur le continent, resterait aux mains des Anglais.

La bataille de Castillon entraîna pour les Anglais la chute des forteresses de *Castillon*, de *Saint-Émilion*, de *Libourne* et de *Fronsac*. Charles d'Albret s'empara de *Villandraut*, Xaintrailles de *Saint-Macaire*, Gaston IV mit le siège devant *Cadillac*, Clermont s'avança jusqu'à *Blanquefort* et les Écossais de Robin Petit-Loup dévastèrent le Médoc¹.

¹Ce qui semble absurde puisque cette province était en voie de redevenir française. Mais, en fait, la soldatesque s'empressait de faire du butin car la paix "menaçait" !



L'artillerie des frères Bureau détruit l'armée anglaise de Guyenne à la bataille de Castillon. L'Angleterre allait perdre pour toujours cette province continentale.
[dessin de R.R. Selman et Kenneth Ody, Medieval English Warfare, Methuen & Co, London, 1960]



Chaliers. Siège de

Date de l'action : 20-26 juin 1380.

Localisation : L'emplacement du château est incertain. Certains historiens y voient le château de Chaliers qui domine celui de Corbières comme l'illustre le plan ci-joint, 44° 50' N, 03° 15' E. D'autres optent plutôt pour le château de Ruynes-en-Margeride dans le Cantal, à 20 km au S.-E. de Saint-Flour, France.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagnes contre les Grandes Compagnies anglo-gasconnes.

Contexte : Le Languedoc et le Massif Central étant continuellement troublés par les incursions des compagnies anglo-gasconnes, du Guesclin y fut envoyé. Il décida d'attaquer les deux points d'appui les plus forts des Grandes Compagnies : Chaliers et Châteauneuf-de-Randon.

Chefs en présence •**Français** : Le connétable de France Bertrand du Guesclin. •Chopin de Badefol et le seigneur gascon de Baylen.

Effectifs engagés : inconnus. La ville de Saint-Flour fournit 500 miliciens arbalétriers et presque toute l'artillerie de siège: deux balistes et 5 canons-pierriers.

Stratégie ou tactique : Siège par bombardement d'artillerie, blocus pour entraîner la famine. Les canons, très rudimentaires, consistaient en lames de fer *conautriques* jointes ensemble et cerclées de viroles. Les balistes étaient des catapultes qui envoyait dans la place assiégée des projectiles enflammés. Saint-Flour dépêcha deux balistes à Chaliers, et Clermont une troisième. Le château de Chaliers était situé au bord d'un ravin très profond. Presque cent mètres plus bas coulait la Truyère et le ruisseau de La Ribeyre [voir plan]. Sur l'autre bord du précipice, mais cinquante mètres plus bas, s'élevait le château de Corbières, tenu par les troupes de France. Le PC français fut sans doute installé dans ce dernier château de Corbières, mais les engins de siège furent érigés sur le plateau même où se situait le château de Chaliers. S'il s'agit du château de Ruynes-en-Margeride¹, le grand donjon circulaire avec chaînages horizontaux que l'on peut encore voir, constitue, selon certains

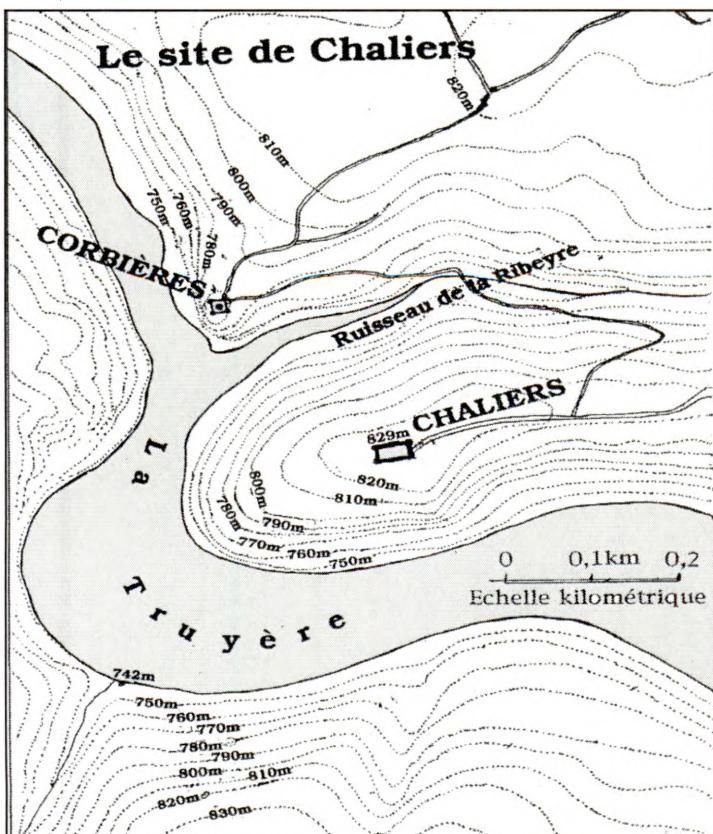
¹Ce qui semble peu probable. Pour ce qui est du canon "conautrique", voir plus loin la description d'un canon plus moderne, un siècle et demi plus tard.

historiens, le reste d'un château cité en 1322².

Résumé de l'action: Le 20 juin, le siège commença par un bombardement d'artillerie qui dura une semaine complète, jusqu'au 26 juin. Pendant ces sept jours, l'artillerie française battit la place. Le mardi 26, une grande brèche était ouverte dans le mur, et un assaut général fut préparé pour le lendemain. Mais les Anglo-gascons capitulèrent avant l'attaque finale.

Pertes •inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les Grandes Compagnies de brigands anglo-gascons perdirent un point d'appui important dans la région, à partir duquel elles lan-



çaient des raids de destruction sur les châteaux voisins. La région retrouva la paix.

²On peut aussi deviner les vestiges de l'enceinte du bourg.

Chastres. Siège de l'église fortifiée de

Autre nom : Aujourd'hui Arpajon.

Date de l'action : 31 mars 1360.

Localisation : Arpajon, France. Coordonnées géographiques: 48°35' de Latitude Nord, 02°15' de Longitude Est.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : Ce siège eut lieu pendant le séjour du roi d'Angleterre Édouard III à Chanteloup¹. Il y avait à Chastres un riche prieuré de Bénédictins, dépendant du monastère de Saint-Maur-des-Fossés. L'église conventuelle tenait lieu de chapelle paroissiale. Elle était assez grande pour que 1 200 paysans [hommes, femmes et enfants] y trouvent refuge.

En 1360, Édouard III, après avoir ravagé le Nivernais à son retour de Bourgogne, s'arrêta à l'occasion de la fête de Pâques entre Montlhéry et Chastres, et se logea à Chanteloup. Ce n'était certes pas pour satisfaire quelque aspiration mystique en l'honneur de la résurrection du Christ, mais plutôt pour reposer et distraire ses troupes, tout en leur fournissant une leçon de poliorcétique.

Chefs en présence •Philippe de Villebon commandait la forteresse improvisée.

Effectifs engagés : Il n'y avait que quelques hommes d'armes avec Philippe de Villebon. Mais les paysans participaient à la résistance.

Stratégie ou tactique : Le manque de confiance au sein des assiégés et le mépris témoigné par l'aristocratie à l'égard des paysans amenèrent un geste regrettable d'auto-destruction: le feu. Les Anglais, postés sur une hauteur voisine qui commandait l'église, faisaient pleuvoir sur elle une pluie de projectiles. Le clocher de l'église, solidement bâti, servait de donjon. Toutes les fenêtres avaient été soigneusement murées et un large fossé protégeait les abords. Une grande quantité de vivres y avait été stockée en vue de soutenir un long siège, en cas ! Les meubles de valeur que les gens avaient pu emporter y avaient aussi été entassés.

Résumé de l'action : «Pendant la semaine de Pâques, les habitants de Chastres avaient rempli de provisions l'église Saint-Clément, et y avaient retiré tous leurs effets; s'y étant munis de balistes, de frondes et autres instruments pour te-

¹France, Seine-et-Oise, commune de Saint-Germain-les-Arpajon.

nir le siège contre les Anglais, ils en avaient muré les portes et les fenêtres, avaient creusé autour un grand et large fossé, et s'y étaient retirés avec leurs femmes et leurs enfants. Mais tous ces préparatifs leur furent inutiles et même très funestes; les Anglais qui étaient placés au-dessus de la montagne,[Sic!] sur le chemin de Paris, avaient l'avantage de la supériorité et se préparaient à lancer des pierres sur cette église avec leurs machines.»

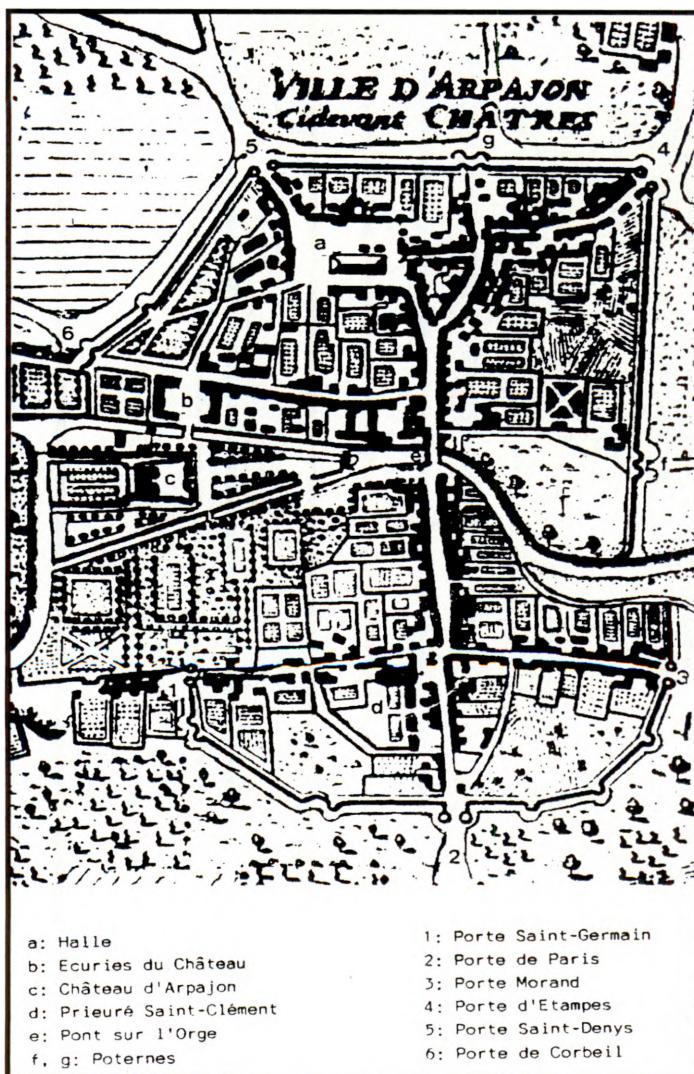
Les Anglais tentèrent maintes fois de prendre l'église par escalade. Mais tous leurs assauts échouèrent. Le cours de poliorcétique tournait au fiasco et cet échec risquait de faire ricaner les troupes anglaises contre Édouard III, leur souverain. Mais Villebon allait involontairement tendre la perche aux Anglais. Au bout de 6 ou 7 jours, Monsieur de Villebon, craignant que les paysans ne puissent plus résister très longtemps, décida de les abandonner à leur sort. Il se réfugia, avec ses hommes d'armes, dans une autre tour moins exposée aux coups des Anglais. Lorsque les paysans comprirent que les nobles les sacrifiaient, ils furent si indignés qu'ils commencèrent à vouloir capituler. Philippe de Villebon, qui redoutait les conséquences de cette capitulation sur lui-même, voulut les en empêcher et fit mettre le feu au clocher par l'extérieur. Les flammes gagnèrent vite l'intérieur et se propagèrent, de sorte qu'en peu de temps, toute l'église fut brûlée, les cloches détruites, et la flèche de la tour [couverte de plomb], fonduë; et ce qui était plus déplorable, les douze cents personnes qui y étaient réfugiées, tant hommes que femmes et enfants, brûlés vifs, ou presque. Sur les 1 200 paysans, 300 seulement purent échapper à l'incendie. Presque tous ces rescapés furent massacrés par les Anglais furieux de voir qu'ils ne pouvaient prendre l'ensemble. Ils se sauvaient en sautant ou en se coulant le long de fines cordes. Encore ceux qui échappaient au brasier trouvaient-ils autour de l'église les soldats anglais qui leur lançaient des plaisanteries en riant fort, leur disant de ne s'en prendre qu'à eux-mêmes si tous leurs effets étaient brûlés, puis ils les perçaient de flèches. Le capitaine Villebon, qui était gentilhomme en titre, fut seul épargné, par solidarité nobiliaire et désir de rançon.

Pertes •Environ 1 200 paysans français. Les pertes militaires françaises [les chevaliers] ou anglaises ne sont pas

connues.

Conséquence de cette défaite française : Ce siège, sans importance stratégique ou tactique, ne fut en fait qu'un passe-temps pour soldats désœuvrés désireux de se distraire pendant une pause dominicale prolongée.





Châteauneuf-de-Randon. *Siège de*

Date de l'action : 28 février - 14 juillet 1380.

Localisation : Ville située à 50 km au S.-S.-O. du Puy, dans le Gévaudan, France. 44°39'N, 03°40'E. Châteauneuf-de-Randon, Lozère, arrondissement de Mende. Dominant la ville se voient encore les vestiges d'un donjon carré avec étages voûtés.¹

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne contre les Grandes Compagnies de brigands anglo-gascons dans le Massif Central.

Contexte : Le Languedoc et le Massif Central étant continuellement troublés par les incursions des Compagnies anglo-gasconnes, du Guesclin y fut envoyé. Il décida d'attaquer les deux points d'appui les plus forts des Grandes Compagnies à partir desquels les routiers lançaient leurs raids destructeurs dans la région: Chaliers et Châteauneuf-de-Randon. Chaliers capitula le 26 juin. Après quoi, du Guesclin alla mettre le siège devant Châteauneuf-de-Randon.

Chefs en présence •La forteresse anglo-gasconne était commandée par l'Anglo-gascon Pierre de Galard. •Le connétable Bertrand du Guesclin commandait l'armée royale de France ; le maréchal de Sancerre prit le commandement à la mort du connétable de France.

Effectifs engagés : inconnus.

Stratégie ou tactique : Comme Chaliers, Châteauneuf-de-Randon était à l'abri d'un simple coup de main. Un siège en règle dut être établi. Siège par blocus afin d'affamer la garnison. Le bombardement d'artillerie fut davantage destiné à entamer le moral des assiégés car aucun assaut ne semble avoir été lancé contre la forteresse.

Résumé de l'action : Comme à Chaliers, un intense bombardement d'artillerie fut accompagné et suivi d'un blocus total de la forteresse. Ne pouvant se ravitailler, les Anglo-gascons signèrent une trêve avec les Français, s'engageant à capituler le 13 juillet s'ils n'étaient pas secourus par le roi d'Angleterre. Ce qui semblait bien peu probable au fin fond du Gévaudan. Vers le 5 ou le 6 juillet, du Guesclin tomba

¹Dit "la Tour des Anglais", selon les cartes de l'I.G.N. [Institut Géographique National, de France].

malade. On attribua sa maladie soudaine au fait qu'il avait bu de l'eau glacée². L'été était très chaud et du Guesclin développa une fièvre. Des médecins et des prêtres accoururent au chevet du connétable, de Mende, ville comtale du Gévaudan, et du Puy. Son frère Olivier ne le quittait pas. Le 9 juillet, il dicta son testament. Avant de mourir, il demanda son épée et dit : «Vous direz au roi que je suis bien mari de ne pas lui avoir fait plus long service, mais de plus fidèle je n'eusse pu... Si Dieu m'en eût donné le temps, j'avais bon espoir de lui vider son royaume de ses ennemis d'Angleterre.»

Il mourut le vendredi 13 juillet, pendant la trêve, après deux jours d'agonie. C'était le jour de la capitulation. Il avait 60 ans³.

Selon la tradition, les chefs anglo-gascons, ayant appris que du Guesclin était mourant, apportèrent les clés de la forteresse sur son lit de mort. D'autres chroniques nous affirment que, lorsque le maréchal de Sancerre, accompagné du héraut d'armes, vint demander aux Anglais de capituler selon les termes du traité, ils répondirent qu'ils ne remettraient les clés qu'entre les mains du connétable en personne. Quand Sancerre leur apprit la nouvelle (qu'ils connaissaient déjà sans aucun doute) ils refusèrent de se rendre à un mort, étant libérés de leur promesse par la disparition de l'une des parties. Mais le maréchal de Sancerre, qui avait pris le commandement des troupes françaises, menaça d'exécuter les otages anglo-gascons livrés lors de la signature de la trêve. Sur quoi, ces derniers acceptèrent de capituler. Les armes hautes, les enseignes déployées et au son des instruments de guerre, les Anglo-gascons déposèrent solennellement les clés de Châteauneuf-de-Randon sur les genoux du Connétable.

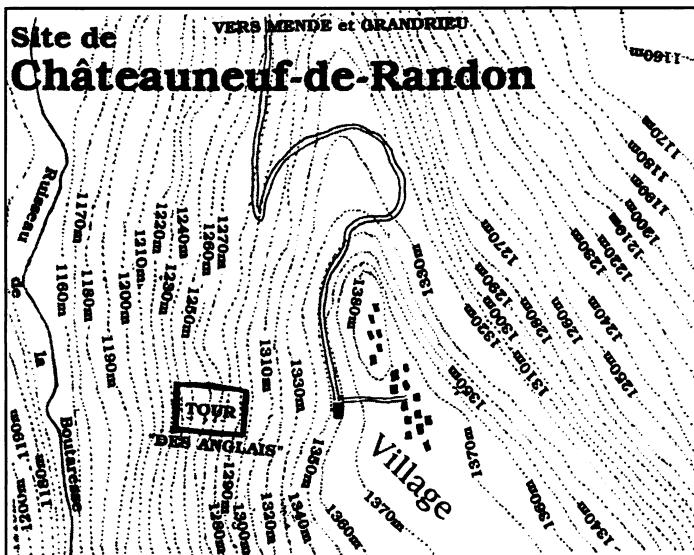
Perthes • Inconnues. Le connétable du Guesclin y mourut, mais de maladie.

Conséquence de cette défaite anglo-gasconne : Le Massif

²À la Fontaine de La Cloze, que l'on voit encore aujourd'hui en dessous du village d'Albuges. Jadis, on attribuait souvent le décès de malades au fait que, terrassés par la fièvre, ils avaient consommé de l'eau "glacée" pour se rafraîchir. Il en fut ainsi de Bertrand du Guesclin, du Grand Ferré [voir ce nom dans le Répertoire général], et de Saint Pierre de Tarentaise qui but à une fontaine située entre Cirey-les-Bellevaux et Chambornay dans la Haute-Saône. Aujourd'hui, on cherche plutôt à faire baisser la fièvre en refroidissant le malade !

³Ce qui, à l'époque, dépassait de plus de 20 ans la longévité moyenne des Français.

Central était définitivement débarrassé des bandes de brigands.



Chef-de-Caux. Bataille navale de

Date de l'action : 15 août 1416.

Localisation : Normandie, France.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : Dans le but de ravitailler Harfleur, place-forte anglaise assiégée par les Français, une flotte anglaise apparut à l'embouchure de la Seine dans la soirée du 14 août. Une escadre mercenaire espagnole et génoise couvrait Harfleur.

Chefs en présence •**Anglais** : Le duc de Bedford, frère du roi d'Angleterre Henri V, commandait l'expédition de secours, avec Hungerford comme amiral. •**Français** : Guillaume II de Narbonne.

Effectifs engagés •**Anglais**, 300 navires montés par 15 000 combattants. La garnison anglaise de Harfleur n'intervint pas. •**Français** : 38 bâtiments loués aux Espagnols et aux Génois étaient montés par des équipages mercenaires complétés par des Français.

Résumé de l'action : La nuit avant la bataille, les Basques espagnols, qui avaient des navires trop petits et trop faiblement armés, décidèrent de décrocher et de s'esquiver sans avertir qui que ce fût. D'autres affirmèrent que les Basques ne partirent qu'après la défaite de la première ligne. De fait, les caraques génoises assurèrent l'essentiel du combat.

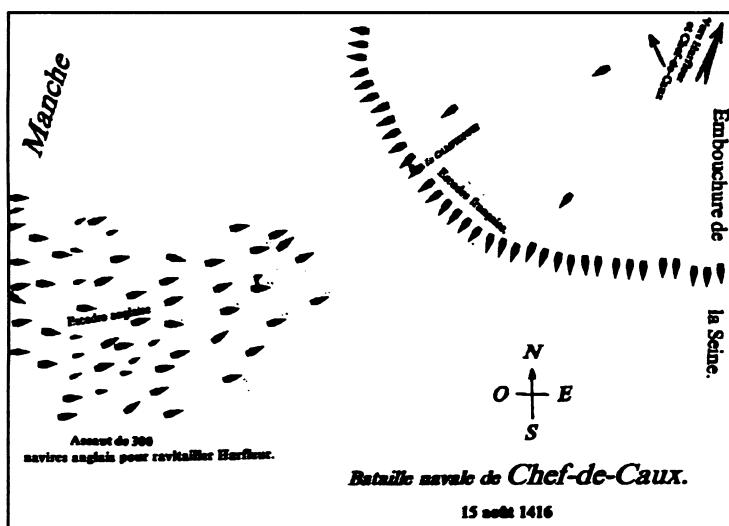
Le 15 au matin, Guillaume II de Narbonne lança l'ordre d'avancer de front et en masse. La flotte anglaise arrivait déployée, trompettes sonnantes, troupes en armures, sûre d'une victoire facile. La bataille eut lieu en face du Chef-de-Caux, vers 09h00. Les navires français furent enveloppés de toutes parts, écrasés sous le nombre. Guillaume de Narbonne avait déployé sa marque sur la caraque CAMPIONNE. Les arbalétriers abattaient les Anglais qui grimpaient dans les mâts pour se lancer à l'abordage. Des projectiles divers et des corps tombaient lourdement sur le pont des navires anglais, plus bas que les caraques génoises. Le combat fut acharné et en suspens pendant sept heures entières. Mais les munitions des Français s'épuisaient et 700 chevaliers et écuyers français étaient déjà hors de combat. La hourgue flamande avait sombré. Guillaume de Narbonne donna l'ordre de retraite. Trois caraques restèrent aux mains des Anglais qui massacrèrent les équipages ainsi que les

troupes françaises embarquées. Les autres survivants, fort mal en point, réussirent à décrocher et à gagner Honfleur.

Pertes • Les Français perdirent 3 caraques génoises, une hourque flamande, 4 baleinières capturées ou détruites par les Anglais. Les pertes humaines se chiffrent à 1.500 tués ou blessés et 400 prisonniers. • Le duc de Bedford évalua ses propres pertes à "une centaine d'hommes seulement". Ce qui semble invraisemblable après plus de sept heures de combat au corps à corps¹.

Conséquence de cette défaite française : Harfleur put être ravitaillée par les Anglais qui retournèrent immédiatement à Southampton. La défense des Français avait été si vigoureuse qu'en Flandre on crut à leur succès.

Une trêve fut conclue le 9 octobre 1416. Elle laissa les deux belligérants reprendre leur souffle jusqu'au 14 février 1417.



¹Peut-être ne comptait-il que les Nobles tués.

Chizay. Siège de

Date de l'action : mars 1373.

Localisation : À quelques lieues de Niort, France.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : À la mi-février, Bertrand du Guesclin était de retour à Poitiers. Il y rassembla ses compagnons d'armes et partit en direction de Niort. Il dépêcha Olivier de Clisson et Rohan afin de faire le siège de *La Roche-sur-Yon*, Alkain de Beaumont devant *Lusignan*, et alla lui-même mettre le siège devant l'importante forteresse de *Chizay*.

Chefs en présence •**Anglais** : Les noms des capitaines anglais sont inconnus. •**Français** : le connétable du Guesclin.

Effectifs engagés •**Français** : 600 fantassins et une vingtaine de chevaliers. •**Anglais** : 800 hommes.

Stratégie ou tactique : Cette bataille fut bien un modèle de ruse, dans le grand style de Bertrand du Guesclin.

Résumé de l'action : Selon les récits de Froissart et de Cuvelier, du Guesclin avait avec lui 600 hommes et des chevaliers parmi lesquels Jean de Kerlouët. Le connétable de France établit son camp devant le châtel et l'entoura d'une palissade et d'une tranchée. Il stationnait là depuis peu quand un courrier vint l'avertir que les Anglais se rassemblaient à Niort dans le dessein d'attaquer l'un ou l'autre des trois Corps de bataille français, et qu'ils faisaient le projet de les détruire successivement tous les trois en détail. En effet, sur avis de Jean d'Évreux gouverneur anglais de Niort, les capitaines anglais avaient décidé de commencer par Chizay : "Nous irons d'abord contre ce diable de du Guesclin, car s'il peut être pris ou occis nous devons peu redouter des autres". Leur troupe était estimée à 800 combattants.

«Les Anglais marchèrent tant¹, qu'ils arrivèrent à un bois. Or, en route, ils trouvèrent deux charrettes chargées de bon vin qu'ils jugèrent destinées aux assiégeants de Chizay. Le vin dont vous m'entendez parler était fort bon, on le faisait venir de Montreuil-Belley... Les Anglais firent décharger les tonneaux... les défondèrent; ceux qui n'avaient d'autre vase pour boire puisaient le vin avec les casques,

¹Froissart.

bassinets, gantelets, guêtres de peau... Ils en humèrent tant que le vin leur fit trotter la cervelle... Il semble que du Guesclin ait organisé à dessein cette rencontre "fortuite".

Un Breton de l'armée anglaise vint aussitôt avertir les Français de l'état des soldats anglais. La plupart de ces derniers, fort éméchés¹, étaient couchés dans l'herbe et dormaient du lourd sommeil des ivrognes.

Les Français surgirent aussitôt de leur camp palissadé pour se jeter sur les soldats anglais. Lorsque la garnison anglaise du château apprit, par un envoyé de du Guesclin², que les Français étaient sortis de leur palissade et qu'ils massacraient l'armée anglaise de secours en fort mauvais état, le pont-levis de Chizay fut abaissé et les troupes sortirent en armes afin d'attaquer les Français dans le dos. Mais du Guesclin avait bien entendu laissé, dissimulée à l'intérieur de la palissade, une troupe commandée par Jean de Beaumont et deux autres unités d'arbalétriers et de fantassins qui assaillirent à grands coups de haches et de traits la garnison anglaise surprise.

Bientôt, les Anglais furent totalement encerclés et se battirent désespérément. Ce fut un carnage ; 600 Anglais environ furent massacrés. Outre les fuyards qui survécurent, quelques chefs seuls trouvèrent grâce pour rançons ultérieures.

Pertes •Français : Quelques dizaines de tués.

•Anglais : 600 tués.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le château de Chizay fut immédiatement occupé par les Français.



¹Peut-être plus habitués à la bière qu'au vin.

²Un faux déserteur.

Cocherel. Bataille de

Date de l'action : 16 mai 1364.

Localisation : Houlbec-Cocherel [Eure] France, à 18 km à l'Est d'Évreux. Le champ de bataille s'étend par 49°03'10" de Latitude Nord et 01°19'20" de Longitude Est¹.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre de Navarre.

Contexte : Le nouveau "roi" de France, Charles V, hérita d'une grave situation. La dureté du traité de Brétigny imposé à la France² mettait la paix en danger. Les garnisons anglaises n'avaient pas évacué les places rendues à la France. Les Grandes Compagnies de brigands anglais et gascons évitaient de ravager les provinces anglaises sur le continent, mais s'acharnaient sur les provinces françaises. Ulcéré par la succession de Bourgogne, et écarté lui-même du trône de France par la pseudo loi salique³, le roi de Navarre, Charles le Mauvais, était en état d'hostilité ouverte avec la France. L'arrestation à Rouen de ce Charles le Mauvais, allié des Anglais, poussa son frère Philippe de Navarre à déclarer la guerre au dauphin Charles V.

Le roi d'Angleterre ayant pris le titre de "*Roi de France et d'Angleterre*", le Captal de Buch, Jean de Grailly, lieutenant gascon de Charles le Mauvais, voulut, en mai 1364, empêcher le couronnement de Charles V de France qui devait se faire le 19 mai.

Chefs en présence ♦Les Français étaient commandés par le connétable Bertrand du Guesclin. D'Albret était à la tête des Gascons pro-français. ♦Les Anglais étaient dirigés par le capitaine John Jouel [John Jewell] et le Captal de Buch [Gascon pro-anglais], commandant en chef et lieutenant de Charles le Mauvais.

Effectifs engagés ♦Les Anglo-gascons avaient 700 lances, c'est à dire 4 200 hommes, accompagnés de 300 archers et d'un peu plus de 500 autres soldats soudoyés⁴. Selon d'autres historiens, les Anglo-gascons étaient beaucoup plus nombreux. ♦Français : 3 000 hommes.

¹La bataille eut lieu presque entièrement sur le territoire de la commune d'Harden-court-Cocherel.

²Qui était condamnée à perdre la plus grande partie de son territoire au profit de l'Angleterre, afin d'obtenir la libération de Jean.

³Voir à ce sujet la note explicative dans l'article sur Brignais.

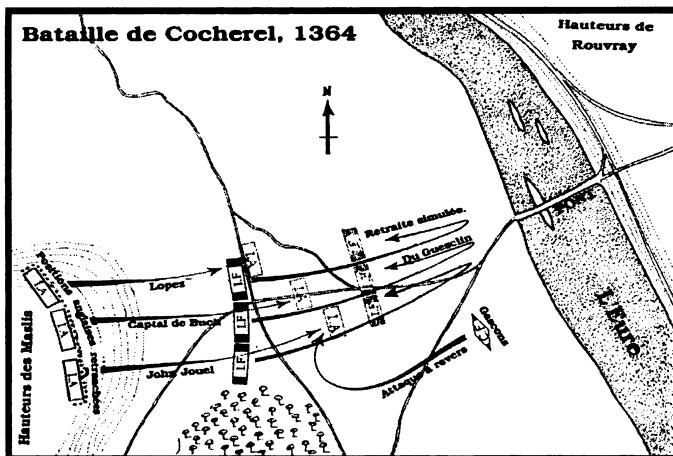
⁴De sou; mercenaires à solde.

Stratégie ou tactique ♦L'armée anglo-gasconne, divisée en trois Corps peu espacés entre eux, se rangea de front sur une colline qui s'élevait sur la droite, entre la colonne et le bois dans lequel se trouvaient les bagages. Le Captal planta son pennon¹ dans un gros buisson d'épines au centre de la ligne de bataille, sous la garde de 60 armures de fer. *À l'Aile droite*, combattaient les hommes d'armes et les archers anglais, sous le commandement de John Jouel. *Au Centre*, le Captal de Buch avec 400 chevaliers gascons. *À l'Aile gauche*, 400 armures de fer commandées par le Bâtard de Mareuil, Bertrand du Franc, et don Sanche Lopez. Toute l'armée anglo-gasconne combattait à pied. ♦L'armée française se subdivisait aussi en trois Corps, renforcés d'une Réserve tactique à l'arrière : *au Centre*, Du Guesclin avec les contingents de Bretagne ; *à Droite*, les contingents de Normandie, de Picardie et de plusieurs autres provinces de France, commandés par le comte d'Auxerre. *À Gauche*, les Bourguignons commandés par l'Archiprêtre². Un contingent de Gascons pro-français formait la réserve. Afin de ne pas se heurter à des problèmes de chevaux, les hommes d'armes français combattirent à pied. En fait, seule leur réserve combattit à cheval. Comme à Hastings, à Crécy et à Poitiers, les Anglais tenaient une position surélevée et retranchée, qui aurait entraîné de lourdes pertes pour les Français si ces derniers avaient procédé à des assauts directs. Aussi, comme à Hastings, les Français usèrent d'un stratagème pour faire sortir les Anglais de leurs positions défensives trop solides. Les archers anglais, bien employés mais trop peu nombreux, furent cependant impuissants contre les hommes d'armes à pied dans leurs armures. Finalement, ce fut la manœuvre tournante de la réserve de Cavalerie qui donna la décision aux Français.

¹Grand et long fanion triangulaire.

²Mais ce dernier, capitaine de routiers, refusa de combattre ses anciens compagnons et quitta le champ de bataille avant l'action. Le chef de brigands, surnommé L'Archiprêtre, s'appelait en fait Arnaud de Cervole, cadet du Périgord, de famille noble mais ruinée. Il devint capitaine d'une grande compagnie de brigands et loua ses services aux Anglais ou aux Français. Entre les guerres, il terrorisait les campagnes, afin de forcer les malheureux paysans à payer un «pâtis» [des vivres]. «L'Archiprêtre ne fut pas un grand stratège. Sa conduite au combat —déroute à Poitiers, retraite prudente à Brignais, désertion à Cocherel— ne le couvrit pas de gloire.» Autrand, Françoise, Charles VI. La Folie du roi, Éditions Fayard, Paris, 1981.

Durant cette action, les combattants poussèrent des cris de guerre afin d'accroître l'effet psychologique sur l'ennemi. Déjà dans son *Stratège*, Onasandre écrivait : "On doit emmener l'armée se battre en poussant un cri de guerre et



parfois en courant, car son aspect, sa clamour et le fracas des armes bouleversent les esprits de l'ennemi. Les rangs compacts des soldats doivent, avant d'en venir aux mains, se déployer pour l'attaque en brandissant souvent les épées bien haut au-dessus de leur tête vers le soleil. Les pointes polies des lances et les épées brillantes, dans un flamboiement ininterrompu sous les reflets du soleil, lancent un terrible éclair de guerre¹." Dans le cas qui nous intéresse, les cris de guerre avaient aussi un sens religieux et même superstitieux. Chacun tâchait de mettre Dieu de son côté².

¹Onasandre, Στρατηγικός [Stratège], Chapitre XXIX, Sur les cris de guerre au moment de la bataille. Traduit du grec par Pascal Charvet et Anne-Marie Ozanam. Cité dans *La Guerre*, Nil Editions, Olivier Battistini, page 117.

²Pour ce qui fut du stratagème de la fuite simulée, la ruse était vieille comme le monde et avait été utilisée avec profit par le dernier des frères Horace, par Guillaume le Bâtard à la Bataille d'Hastings et par bien d'autres. Tu Mu, commentateur du théoricien chinois Sun Tzu donnait un exemple de retraite simulée : «Le général Il Mu de l'Etat de Chao lâcha des troupeaux de bétail avec leurs gardiens; lorsque les Hsiung Nu [les Mongols] eurent progressé un peu, il feignit de battre en retraite, laissant derrière lui plusieurs milliers d'hommes, comme s'il les abandonnait. Lorsqu'il en fut informé, le Khan, enchanté, s'avança à la tête d'un détachement. Il Mu plaça le gros de ses troupes en formation de combat sur les ailes droite et gauche, déclencha une attaque subite, écrasa les Huns et massacra plus de cent mille de leurs cavaliers.» [Chap.I, Princ.20].

Résumé de l'action: Peu avant la bataille, les Français adoptèrent le cri de ralliement: "*Notre-Dame Guesclin*"! Le matin du 16 mai, Du Guesclin passa l'Eure au pont de Cocherel et rangea ses troupes au pied de la colline au sommet de laquelle s'étaient retranchés les Anglo-gascons. Puis le connétable français envoya un héraut leur offrir la bataille. Mais ces derniers refusèrent de sortir de leurs avantageuses positions retranchées. C'était d'autant plus étonnant qu'ils étaient plus nombreux.

Le soleil montait dans le ciel et les Français étouffaient dans leurs cottes de maille, cottes de fer ou armures de métal. La soif et la faim se faisaient sentir, car les Français qui avaient escompté livrer immédiatement bataille avaient négligé de se munir de vivres et surtout... de vin.

Midi arriva. Les soldats suffoquaient. Les Anglais s'obstinaient encore à rester juchés au sommet de la colline et dans leurs retranchements. Du Guesclin donna alors l'ordre de simuler le départ. L'armée française se retira jusqu'à l'Eure, les fourgons à bagages et les varlets s'engagèrent même sur le pont pour passer de l'autre côté. Quelques hommes d'armes firent de même afin de donner plus de crédibilité à la manœuvre. Malgré cela, sur la colline, le Captal de Buch soupçonna la ruse et décida de garder ses Gascons dans leurs positions. Mais John Jouel, fermement persuadé que les Français refluaient, essaya de convaincre le Gascon de descendre. Ce dernier refusa de dévaler la colline.

Or, les chroniqueurs rapportèrent un détail surprenant, en dépit du fait que John Jouel était le subordonné du Captal de Buch, lieutenant du roi de Navarre, Jouel refusa d'obéir et poussa le cri destiné à lancer les troupes à l'assaut: "*Saint-Georges! Navarre! En avant! Suivez-moi*"!

¹«Le cri d'armes des rois de France était: "Montjoie-Saint-Denis !" Un montjoie était un monceau de pierre, ou tumulus, indication de chemin, monument commémoratif. [P. Naudin]

²Saint-Georges naquit en Asie Mineure, s'engagea dans l'armée romaine sous Dioclétien [284-305]. Malgré l'ordre de son empereur, il se fit baptiser chrétien et fut décapité en 303 lorsqu'il refusa d'abjurer cette religion. Il fut béatifié. Selon la légende il aurait tué un dragon qui menaçait d'étouffer la fille du roi. Paradoxalement, à la Bataille d'Hastings, ce fut la croix de Saint-Georges des Franco-normands qui vint écraser le dragon qui servait d'étendard aux Anglais. En 1277 la croix de Saint-Georges devint le symbole national des Anglais; le 1^{er} drapeau à croix de Saint-Georges fut hissé cette année-là. Saint-Georges a toujours été considéré comme le patron des soldats, des armuriers et des paysans. C'est

Voyant que les Anglais descendaient la pente à la poursuite des Français, le Captal de Buch lança lui-aussi ses Gascons dans la pente. La masse d'assaut dévala impétueusement la colline, et, lorsque les Anglo-gascons parvinrent dans la plaine, hors d'atteinte de leurs retranchements, du Guesclin se mit à hurler: *"Notre Dame! Guesclin!... Tue! Tue! Tue!..."* C'était l'ordre de faire volte-face et de recevoir les Anglo-gascons sur la pointe de leurs armes.

Quand les Anglo-gascons virent les Français se retourner en bataille, ils reconnurent leur erreur et s'arrêtèrent. Ils reculèrent un peu pour se rallier, puis leurs rangs s'ouvrirent pour laisser passer les archers qui commencèrent à «*arroser*» les rangs des hommes d'armes français. Mais ces derniers, protégés de cuirasses, s'élancèrent contre les hommes d'armes anglais et gascons et engagèrent la bataille au corps à corps, à la lance, à l'épée et à la hache.

D'abord grossièrement linéaire, la mêlée devint confuse et féroce; quant au bruit des armes qui s'entrechoquaient aux cris de haine, de rage et de douleur, ils furent vite une insupportable cacophonie. L'enfer de la bataille dura toute l'après-midi, jusqu'au coucher du soleil. Finalement, la Réserve française laissée à la garde des bagages, peu nombreuse mais munie encore de ses chevaux, fondit sur les arrières anglo-gascons et sema la déroute dans leurs rangs. John Jouel fut mortellement blessé; il mourra quelques jours plus tard. Le Captal de Buch resta aux mains des Français.

Pertes ♦ Les Anglo-gascons eurent 800 tués dont plusieurs chefs. ♦ Les Français ne déplorèrent qu'une quarantaine de tués¹.

Conséquence de cette défaite anglaise: Par cette victoire qui ne regroupait pas de gros effectifs mais qui entraîna une incidence capitale, la guerre de Navarre semblait tourner en faveur des Français. Charles V put se faire couronner roi de France. Si du Guesclin avait été battu, les Anglo-gascons auraient sans doute marché sur Paris et empêché le roi de rentrer dans sa capitale. La perte de grands capitaines

pourquoi les soldats anglais l'invoquaient lorsqu'ils montaient au combat afin que le saint leur accorde son aide face aux Français.

¹Ce qui pourrait sembler bien peu pour une après-midi de combats acharnés. Mais il est vrai que le combat lui-même entraînait moins de morts que la fuite finale des vaincus et le massacre qui s'ensuivait.

comme Jouel et Buch fut pour le camp anglais une véritable catastrophe stratégique.

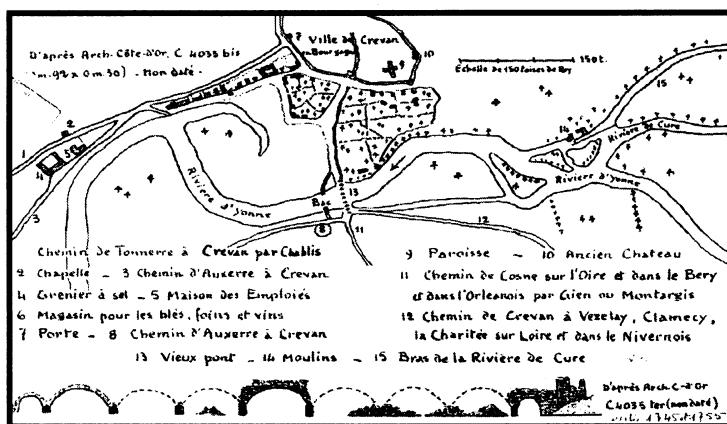


Cravant. Bataille de

Autre nom : Crevant.

Date de l'action : 31 juillet 1423.

Localisation : Le château de Cravant, que les Français assiégeaient, était situé à 9 km au S.-E. d'Auxerre. Le champ de bataille se trouvait au Sud-Ouest du bourg. La rivière



Marche des Anglo-bourguignons vers Cravant

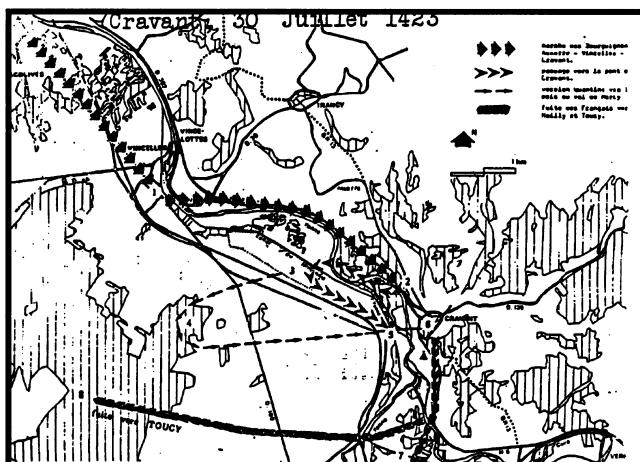
Yonne séparait les Franco-écossais des Anglo-bourguignons. 47°40'N, 03°35'O.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre civile entre "Armagnacs" et "Bourguignons", 1411-1435.

Contexte : La France était en pleine guerre civile entre les Armagnacs et les Bourguignons. Henri VI de Lancastre-Plantagenêt, allié des Bourguignons, s'était, avant de mourir en août 1422, déclaré "roi de France et d'Angleterre"; comme, du reste, ses prédécesseurs. Charles VII était dauphin de France ou plutôt "roi de Bourges", car Charles VI le Fol était enfin mort le 21 octobre 1422. La forteresse bourguignonne de Cravant venait d'être capturée par surprise par les Français, aidés par la "trahison" des Savoyards. Quelques jours après, la forteresse fut reprise par une armée bourguignonne. Charles VII décida d'assiéger la ville car elle servait de relais entre ses territoires et la Champagne. À Dijon, la duchesse de Bourgogne demanda de sauver Cravant des Français. Sur son ordre, Toulougeon, maréchal de Bourgogne, se joignit aux Anglais de Salisbury et de Suff-

folk pour aller secourir la ville assiégée et frappée par une totale famine. Les bourgeois avaient déjà mangé tous leurs chevaux, leurs chiens, chats, rats et souris.

Chefs en présence • Les Français étaient commandés par



le maréchal de Séverac. Le connétable d'Écosse¹, Darnley, dirigeait les 3 ou 4 000 volontaires écossais. • Les Anglais étaient sous les ordres de Lord Salisbury et de Lord Suffolk. Leurs alliés, les Bourguignons, avaient pour chef Toulougeon.

Effectifs engagés • Les Anglo-bourguignons comptaient 15 000 hommes. • Il y avait 3 ou 4 000 volontaires écossais avec les Français.

Stratégie ou tactique : Assaut frontal de type mêlée, avec décision finale par l'attaque à revers de la garnison bourguignonne. Les Franco-écossais commirent l'erreur de laisser les Anglo-bourguignons établir une *tête de pont* de 7 ou 8 000 hommes avant de les attaquer. Cette tactique violait les plus élémentaires règles de l'art militaire, mais respectait les règles de la Chevalerie: "*ne pas attaquer un ennemi en situation d'infériorité*". À l'approche de l'armée anglo-bourguignonne démontée, Séverac rangea ses hommes en bataille sur les pentes de la rive. La ville assiégée était der-

¹Ou plutôt "Connétable des Écossais" de l'armée française, puisqu'il guerroyait en France.

rière les Franco-écossais. Devant eux coulait la rivière Yonne qu'un pont de pierre franchissait.

Résumé de l'action :

PREMIÈRE VERSION

En arrivant dans les parages de Cravant, une patrouille de 120 Anglo-bourguignons fut envoyée en éclaire. À 10h00 du matin, le samedi, les Anglo-bourguignons en formation rectangulaire, regardaient les Français déployés en rectangle aussi, sur l'autre rive de l'Yonne. Les deux armées s'observèrent durant trois heures par-dessus la rivière. Puis, les Anglo-bourguignons s'élançèrent en criant à travers le cours d'eau peu profond et par le pont. Les Franco-écossais leur laissèrent établir une solide tête de pont avant de se jeter sur eux dans une mêlée sanglante et inextricable. Beaucoup plus nombreux, les Anglo-bourguignons pouvaient assaillir les Français sur trois côtés, de face et sur les flancs. Voyant cela, la garnison bourguignonne de Cravant¹ fit une sortie afin d'attaquer les Français par l'arrière, malgré la faiblesse dans laquelle les maintenait la famine. Cette attaque-surprise déclencha la déroute immédiate des Franco-écossais et le massacre des fuyards.

DEUXIÈME VERSION

Le Roi de Bourges avait appris qu'un chef de bande, nommé le Bâtard La Baume, avait pris Cravant, tenu par une faible garnison anglo-bourguignonne. Chatel décida donc de s'y rendre à marche forcée, d'autant plus que Charles VII lui envoya un renfort de 3 000 Écossais commandés par Jehan Stuart. Mais, avant l'arrivée de Chatel, Claude de Beauvoir, sire de Chastellux, un Bourguignon pro-anglais accompagné de 400 hommes, reprit Cravant à La Baume. Déçu d'être arrivé trop tard, Chatel et les 3 000 Écossais s'installèrent sur les hauteurs de la rive droite de l'Yonne. Bientôt Amaury de Séverac, maréchal de France, et les Armagnacs renforcés de 400 Espagnols, vinrent se joindre à Chatel.

¹Commandée par le seigneur de Chastelus.

Le Roi de Bourges, alors âgé de 20 ans, avait envoyé ces 3.000 hommes à son fidèle capitaine Tanguy du Chatel pour défendre quelques villes de Champagne incluant cette bonne ville de Cravant, place-forte de Bourgogne, indispensable pour assurer les communications entre celles-ci et Bourges, sa résidence. Le duc de Bedford, *régent de France* et frère de Henri V d'Angleterre, envoya aussitôt le comte de Salisbury et ses archers investir la place. S'estimant en état d'infériorité, Chatel resta sur la défensive.

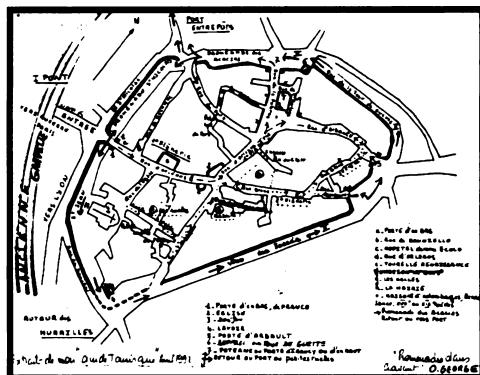
À la veille de l'affrontement, les forces en présence étaient de 10 000 hommes pour les troupes royales [françaises] et de 20 000 hommes pour les Anglo-bourguignons.

Il faisait chaud en ce matin du 23 juillet 1423. Les Anglo-bourguignons se mirent en marche vers Cravant par la rive droite de l'Yonne. Mais, après avoir examiné la position avantageuse des Français, ils firent demi-tour, repassèrent l'Yonne et allèrent se poster autour de Bazarnes dans l'espoir que les Français abandonneraient leur position afin de se porter à l'attaque des Anglo-bourguignons, désormais retranchés en dépit de leur supériorité numérique. Les armées s'observèrent, s'insultèrent, se lancèrent des pierres et tirèrent quelques flèches.

Or, malgré les protestations de Séverac, plus méfiant, du comte d'Aumale et de l'ensemble des capitaines français, Stuart et ses Écossais descendirent la colline et vinrent se placer sous les coups des archers anglo-bourguignons qui traversèrent la rivière et firent des ravages dans leurs rangs. Ce fut bientôt la déroute pour les troupes du roi de France prises à revers par les Bourguignons de Chastelus.

Pertes • Grand carnage fut fait des Français et des Écossais. Presque tous les Écossais furent systématiquement massacrés par les Anglais. Le Connétable d'Écosse perdit un œil. Le nombre exact de Franco-écossais tués n'est pas connu, mais doit se situer entre 7 et 8 000³. Les pertes anglo-bourguignonnes atteignaient 4 ou 5 000. Selon certaines sources, les pertes furent moins importantes des deux côtés.

³Dans la deuxième version, les effectifs étaient plus importants.



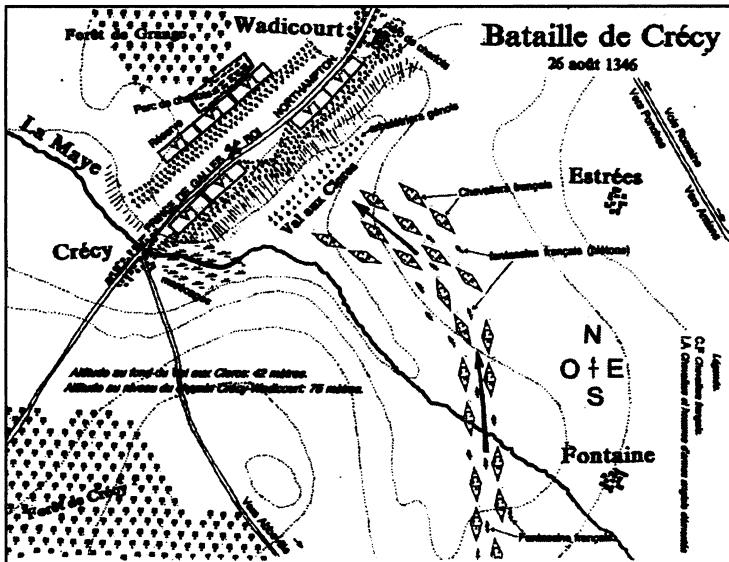
Promenade dans le vieux Cravant (O. George)



Crécy. Bataille de

Date de l'action : 26 août 1346.

Localisation : Crécy-en-Ponthieu est située en France, à 51 km d'Amiens et 190 km de Paris. 50°15'N, 01°53'E



Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1346.

Contexte : Pour des raisons de succession au trône de France, la Guerre de Cent Ans avait éclaté. Le 12 juillet 1346, Édouard III aborda à Saint-Vaast-la-Hougue, en Cotentin. Philippe VI voulait enfermer les Anglais entre Abbeville et la Somme afin de les combattre, mais les Anglais réussirent à forcer le gué de Blanchetaque et se réfugièrent à Crécy, en Ponthieu, dernière terre du roi d'Angleterre sur le continent avec la Guyenne. Mais Philippe VI l'y suivit avec l'armée française.

Chefs en présence • Édouard III Plantagenêt qui avait pris le titre de "*Roi de France et d'Angleterre*" commandait l'**armée anglaise**. • Philippe VI, roi de France, commandait l'**armée française**.

Effectifs engagés • L'**armée anglaise** d'Édouard incluait 4 000 hommes d'armes dont 1 000 chevaliers, 10 000 archers, 12 000 lanciers à pied gallois et 4 000 fantassins

d'autres origines. Au total, 30 000 hommes¹, et 5 canons, ce qui était une nouveauté dans l'art de la guerre *terrestre* en Europe². •L'armée française possérait des effectifs plus importants dispersés dans la région. Les estimations sont très variées : 100 000 selon certains, dispersés sans commandement central dans tout le secteur, ainsi que la masse énorme des paysans, sans entraînement au combat, qui voulaient, soit par patriotisme, soit, plus probablement, pour se partager le butin, participer au combat. Ils suivaient en désordre l'armée proprement dite. On a même parlé d'Allemands et de Luxembourgeois. Une autorité anglaise a avancé un chiffre fort étudié : 60 000 hommes "*en ligne*". Donc, presque deux fois les effectifs des Anglais.

Stratégie ou tactique : C'est la victoire de la discipline de l'Infanterie retranchée face à l'imprudence, à l'indiscipline et à l'incohérence d'une absence de tactique. Ce fut une cuisante leçon de modestie pour l'aristocratie qui pensait que la bravoure était affaire de Noblesse et que seules les charges frontales étaient honorables. La charge frontale de la Cavalerie, reine du champ de bataille jusque-là, avait trouvé son maître face à des fantassins déterminés, bien postés, disciplinés et armés d'arcs ou d'arbalètes.

L'utilisation de l'artillerie³ par les Anglais ne fut pas la cause déterminante de la défaite pour les Français. Selon certains, même, la bombarde n'aurait pas été vraiment utilisée à Crécy, contrairement à ce qu'affirme la tradition. Par contre, elle fut l'un des principaux éléments du siège de Calais qui suivit. L'indiscipline et l'orgueil furent certainement la cause essentielle de la déroute des Français. La fatigue de l'armée française qui avait longuement marché, la pluie, qui avait détendu les cordes des arbalètes, empêchèrent une bonne préparation des assauts.

Le 25 juillet, Édouard d'Angleterre reconnut un bon site où il pourrait livrer bataille. Les Anglais s'établirent donc au N.-E. de Crécy à 1 200 m du village. Leurs troupes étaient disposées face au S.-E. sur trois terrasses qui des-

¹40 000 hommes en comptant les pages des chevaliers et les aides divers qui portaient des armes

²Crécy [1346] fut la première bataille terrestre en Europe où fut utilisée l'artillerie. La Réole fut le premier siège, dès avant la Guerre de Cent Ans [1324], et Arnemuiden [1338] le premier combat naval.

³La fort rudimentaire bombarde.

cendaient en gradins jusqu'à la petite vallée de la Maye orientée du S.-E. vers le N.-O. L'axe d'attaque des Français restait celui de leur axe de marche, par cette vallée de la Maye; ainsi le champ de bataille choisi par Édouard pouvait devenir un véritable traquenard pour les Français. Comme sa tactique était défensive et statique, Édouard III fit démonter ses troupes et rassembla ses chevaux dans un parc formé de chariots et de palissades, et gardé par une troupe de réserve. Ce parc était dans son dos, serré entre une forêt et son arrière. Il empêchait ainsi de prendre son armée à revers. Un autre parc à chariots servait de garde-flanc gauche à l'aile gauche anglaise, du côté de Wadicourt.

Édouard plaça à l'aile droite le bataillon du Prince de Galles: 1 200 hommes d'armes à cheval et en cuirasse, appuyés de 4 000 archers et des 4 000 Gallois. L'Aile Gauche anglaise comptait aussi 1 200 hommes d'armes, cuirassés et à cheval, commandés par Northampton, qui dirigeait aussi le Centre occupé par une masse de 3 000 archers disposés *en quinconce* afin d'augmenter la densité du tir en utilisant les intervalles. Des rangées d'archers [3 ou 4 000] servaient aussi de premières lignes aux ailes. Tous ces archers étaient assez disciplinés pour laisser l'ennemi approcher jusqu'à 50 ou 60 mètres et ne tirer que sur ordre. À l'arrière et tout à fait en haut de la pente, le roi d'Angleterre s'était réservé le commandement d'une énorme Réserve tactique de plus de 10 000 combattants: hommes d'armes, archers et lanciers. Édouard observait la bataille à partir d'un vieux moulin situé sur la route de crête.

Résumé de l'action : Dès que le roi de France fut averti des dispositions prises par les Anglais, il comprit que le champ de bataille était fort dangereux pour son armée. Il ordonna donc à l'armée de s'arrêter. Mais, fort arrogants, les chevaliers français refusèrent, craignant, raconte Froissart, de se laisser passer devant par ceux qui suivaient : «Je suis premier et premier je resterai !». Cette indiscipline jeta l'armée dans une immense confusion. Emporté par l'enthousiasme ou voyant qu'il ne pouvait faire autrement, le roi de France donna l'ordre d'attaquer. Il était déjà plus de 17h00, heure solaire, donc déjà trop tard, et le combat se poursuivit bien avant dans la nuit. Il se mit à pleuvoir.

Les arbalétriers génois ouvrirent l'assaut en avan-

çant. Arrivés au fond du Val-aux-Clercs, ils commencèrent à escalader la pente et à tirer sans résultat notable sur les archers anglais, postés au-dessus d'eux. La pluie détendait les cordes de leur arbalète alors que les archers anglais avaient des cordes de rechange. Ces derniers ripostèrent par une grêle meurtrière de projectiles. Les arbalétriers commencèrent alors à zigzaguer et à se tapir sur le sol. Cela entraîna le désordre dans leurs lignes. Certains refluaient même sur le gros bataillon de chevaliers qui s'impatientaient avec mépris derrière cette populace jugée "incapable de faire la guerre avec autant de courage qu'un noble". Soudain, les orgueilleux chevaliers, n'y tenant plus, bousculèrent à coups d'épée et de pique cette piétaille méprisée, qui se battait avec des armes de lâche¹. "Tuez la piétaille ! Tuez la piétaille ! Ils nous gênent et tiennent le chemin sans raison !" s'écrierent le noble roi de France et le duc d'Alençon.

La Noblesse put enfin se lancer à l'assaut des lignes anglaises... avec le soleil dans les yeux. N'ayant pas été "*fatigués*" par une bonne préparation d'arbalétriers, les archers anglais briserent facilement leur élan. Les assauts successifs des chevaliers français se multiplièrent au fur et à mesure des arrivées de différentes troupes sur le champ de bataille. Chacun semblait faire la guerre pour lui-même, sans aucune cohésion, faisant assaut de courage personnel comme pour épater d'imaginaires tribunes de dames; comme dans un tournoi. Et les chevaliers arrivaient, hauts en couleur, montaient la pente pour venir grossir l'énorme masse de morts et de ferraille qui encombrait le champ de bataille et rendait chaque assaut plus difficile. Une douzaine de charges furent brisées. Une bande de chevaliers de la droite française essaya de contourner la gauche anglaise mais sans ordre. La tentative se brisa sur le parc de chariots.

La nuit était tombée. Les Français n'étaient donc plus éblouis par le soleil couchant. Jusqu'à minuit, des assauts sporadiques se lancèrent à l'aveuglette contre les lignes anglaises, en butant à tâtons dans les montagnes de cadavres de chevaliers et de chevaux. Mais l'intensité des charges baissait.

Finalement, les bandes de paysans, de miliciens des

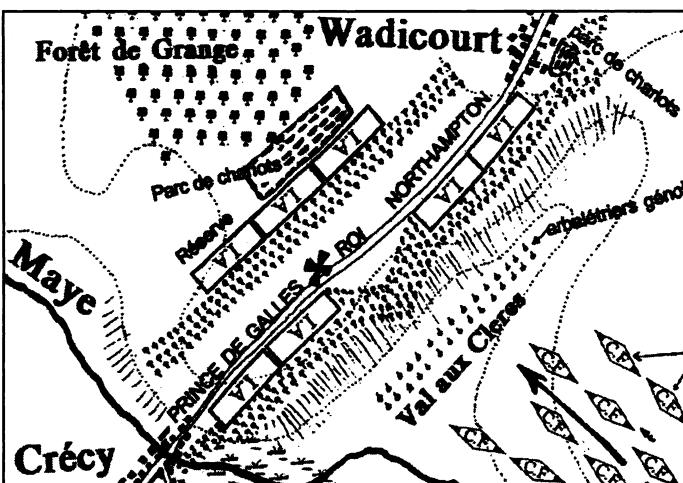
¹Pouvant tuer à distance.

communes et même de chevaliers, prirent le chemin du retour.

Cette nuit-là, les Anglais s'armèrent de lanternes et parcoururent le champ de bataille pour s'emparer des magnifiques armures, des objets de valeur et des riches vêtements des chevaliers morts ou agonisants. Certains chevaliers légèrement blessés étaient ramassés en vue de rançons. La piétaille était simplement achevée.

Durant toute la matinée du dimanche, le brouillard masqua l'hécatombe. De petits groupes d'hommes d'armes français continuaient d'arriver pour livrer bataille. Ils ignoraient la nouvelle de la défaite. Cinq cents cavaliers anglais

Le champ de bataille



furent chargés de les disperser. Certaines groupes résistèrent et furent massacrés.

Pertes •Les pertes françaises ne sont pas connues; probablement entre 10 et 20 000 tués. •Les Anglais ne perdirent que 1 542 hommes d'armes. Le nombre d'archers tués n'est pas connu, peut-être 2 ou 3 000. Eux non plus ne compattaient pas la piétaille.

Conséquence de cette défaite française : La chevalerie française en particulier, et la Noblesse en général, perdirent en France une bonne partie de leur prestige. On commença à tenir compte des fantassins dans les effectifs des armées. Car l'Infanterie s'affirmait sur le terrain. La Cavalerie commença par la suite à être utilisée à pied. Les énormes pertes

de la Noblesse obligèrent cette classe fort close à s'ouvrir; des charges nobiliaires furent mises en vente.



Dieppe. Siège de

Date de l'action : du 2 novembre 1442 au 15 août 1443.

Localisation : Ville de France, à 180 km au N.-O. de Paris.
49° 54' N, 01° 04' E

Conflit: : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : La guerre civile française [1411-1435] venait de se terminer par le Traité d'Arras [1435] entre Charles VII, roi de France, et Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Ce dernier désavoua son alliance avec les Anglais. Une armée anglaise commandée par Talbot¹ débarqua alors pour assiéger Dieppe. Vers la fête de la Toussaint 1442, Talbot partit de Caudebec, avec cette armée d'invasion et son artillerie, pour assiéger Dieppe dont l'écuier Charles Desmaretz était capitaine pour le roi de France.

Talbot s'avança donc vers cette ville et envoya son avant-garde devant le château de Charles-Ménil qui se rendit par négociation, sa garnison étant trop faible.

Chefs en présence •L'armée anglaise assiégeante était commandée par Lord Talbot, comte de Shrewsbury. La bastille fut confiée à William "Poyto". •Charles Desmaretz commandait la garnison française de Dieppe.

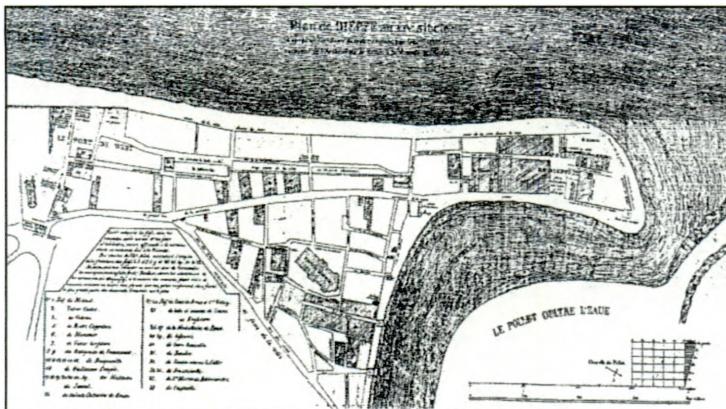
Effectifs engagés : Les chiffres varient grandement. •Les forces anglaises, au début du siège, comportaient 200 lances à cheval², et 400 archers. Elles reçurent des renforts: vers la fin du mois de juillet 22 lances [120 hommes], 16 archers et 8 arbalétriers; et 100 combattants un peu plus tard. Au total ils atteignirent 5 000 hommes. Selon plusieurs historiens, les Anglais avaient dans leur bastille 200 canons³ et 4 bombardes. •La garnison française alignait 300 hommes. Mais le 29 novembre, 160 hommes furent laissés par Dunois et en mars une centaine; puis, plus tard, le 11

¹La rançon de John Talbot, prisonnier à Patay, avait été rapidement payée par le roi d'Angleterre, fort heureux d'une part de récupérer son grand capitaine, et, d'autre part, que le roi de France n'ait pas cherché à échanger Jeanne d'Arc contre lui. On peut croire qu'ils auraient refusé de relâcher Jeanne qui représentait pour eux un danger "stratégique" beaucoup plus grand. Les Anglais devaient à tout prix la discréditer et la brûler comme sorcière car l'inspiration divine qu'elle revendiquait ["Dieu est avec nous!" "Dieu a condamné les Anglais!"] les plaçait automatiquement du côté du Mal et du démon, ce qui provoquait le défaitisme au sein de leurs troupes et un victorieux enthousiasme chez les Français. L'Empire anglo angevin devenait, suivant la terminologie de la fin du XX^e siècle, l'Empire du Mal, expression que le président Regan des États-Unis, utilisait dans sa propagande contre l'Empire soviétique.

²C'est à dire 1 200 hommes.

³Ce qui semble fort exagéré.

août, l'armée du Dauphin, avec 2 ou 3 000 hommes, se joignit à elle.



Dieppe au XIV^e siècle.

Stratégie ou tactique : La ville avait été prise par ruse par les Français. Les Anglais tentèrent d'affamer la garnison, et, pour cela, construisirent un ouvrage extérieur de blocus, la *Bastille de Pollet*. En fait, ils furent eux-mêmes assiégés dans leur propre camp. Voici comment Dieppe avait été prise aux Anglais 7 ans plus tôt. Dans la nuit du 16 au 17 novembre 1435, un partisan de Charles VII, Charles Desmarests, s'introduisit dans Dieppe qui était anglaise depuis le 9 février 1419, et, grâce aux intelligences qu'il y avait nouées, il réussit à en chasser les Anglais. À cette époque, où presque toute la Haute-Normandie était anglaise, cet événement fut hautement considéré sur le plan stratégique, car les Français acquéraient ainsi une solide base d'opération pour conquérir la contrée environnante. Malgré tous les efforts des Anglais, les Dieppois firent des incursions assez loin. Ainsi *Longueville*, *Eu*, *Guilmécourt*, *Charlemenil*, *Lamberville*, *Hotot*, *Fécamp*, *Montivilliers*, *Lillebonne* et *Tancarville* furent successivement prises aux Anglais. On comprend que ces derniers aient été fortement motivés pour reprendre Dieppe. Afin de renforcer le blocus de cette ville, les Anglais décidèrent alors d'élever une nouvelle bastille de l'autre côté de la vallée, devant la Porte de la Barre. Ils y travaillèrent deux mois puis abandonnèrent le projet, à cause des incessantes et violentes attaques françaises.

À leur arrivée, le 2 novembre 1442, les Anglais



prirent position sur la falaise du Pollet, en face de Dieppe dont ils étaient séparés par l'embouchure de la rivière Arques. La ville de Dieppe formait une sorte de triangle entièrement entouré de murs bordés au Nord par le rivage de la mer, à l'Est par le port, et au Sud par un fossé qu'alimentait la rivière Arques. On ne pouvait donc y accéder par terre que du côté Ouest, où déjà sans doute se dressait le château¹.

Sauf tentative ultérieure, les Anglais ne paraissent pas avoir songé à occuper la vallée ni les hauteurs de Caude-Côte, et comme, d'autre part, la mer fut presque toujours libre, on ne peut voir dans ce siège un modèle de poliorcétique. En fait, c'était plutôt une menace destinée à bloquer les Dieppois chez eux afin de les empêcher de courir le pays et de conquérir les autres forteresses anglaises. La prise de Dieppe aurait exigé des moyens supérieurs. Les Anglais tracèrent une enceinte en haut de la falaise; des ouvriers réquisitionnés dans les environs vinrent creuser une profonde tranchée, d'autres allèrent abattre des arbres dans

¹Car autrement il eût été plus facile aux Anglais de tenter une attaque de ce côté, et les historiens ne parlent que du Pollet.

la forêt d'Arques et les apportèrent au camp. Là, après les avoir débités en madriers, ils les dressèrent près du bord intérieur de la tranchée sur un soubassement de maçonnerie; cet ouvrage devint la "*Bastille du Pollet*". L'usage de l'artillerie dans la défense de la Bastille du Pollet, assiégée par les "assiégés" dieppois, fut des plus efficaces.

Résumé de l'action : La flotte anglaise vint par la suite au mouillage devant la ville, mais le capitaine Féré, qui commandait la barge de la ville, n'osa pas attaquer des forces si écrasantes.

Talbot commença immédiatement ses travaux d'approche avant que les Dieppois n'aient le temps de construire des remparts autour de leur port. Mais les Dieppois résistent énergiquement, grâce au ravitaillement que leur apportaient Bretons et Rochelais commandés par Guillaume de Coëtivy. Ces derniers devaient, à chaque tentative de ravitaillement, percer le blocus anglais au risque de leur vie.

Après quelques mois de siège, ce fut Talbot qui finit par se retrouver en situation d'assiégé, car, les navires logistiques anglais étant interceptés par les Français, il manqua de munitions de bouche et de guerre.

Le 8 juillet 1443, le Conseil Privé de Londres lui fit savoir qu'un convoi de six navires de guerre, montés par 600 hommes, lui était dépêché. Mais au même moment, après neuf mois de siège, une armée de secours conduite par le dauphin de France en personne¹ venait délivrer Dieppe. Les Anglais se retranchèrent dans leur bastille.

Le 14 août vers 08h00 du matin, le dauphin fit couper les fossés de la bastille anglaise par 6 pontons d'assaut, en bois et montés sur roues. Ils avaient été fabriqués les jours précédents. L'assaut fut donné par les Français vers midi. Les échelles d'assaut se dressèrent aussitôt, mais les Anglais aux abois se défendirent avec une détermination désespérée et les Français subirent 80 ou 100 tués sans compter les blessés.

Selon d'autres sources, au premier choc, près de 400 Français furent atteints par les flèches, les carreaux,² et par les projectiles de l'artillerie anglaise; mais ce nombre

¹Le futur Louis XI.

²Les flèches carrées des arbalètes.

semble exagéré. Quelques-uns, parmi les soldats anglais, se firent tuer sur place, les autres effrayés reculèrent. Le combat fut d'une violence inouïe à cause de la présence du dauphin et de sa participation directe au combat, d'une part; et de l'énergie désespérée que les Anglais y mettaient, par peur d'être passés au fil de l'épée. Immédiatement, le dauphin, qui ne voulait pas en rester sur un échec, lança un nouvel assaut. Toutes les cloches de Dieppe se mirent à remplir l'air d'un charivari assourdissant tandis que l'ensemble des femmes, des enfants et des vieillards de la ville se lançaient dans une immense procession dans les rues de la ville afin de déterminer Dieu à faire pencher la victoire du côté des Français! À ce moment, 60 arbalétriers français restés dans la ville se précipitèrent pour appuyer l'assaut. Cela fit effectivement pencher la balance en faveur des Français. Les Anglais se défendirent désespérément à tel point que 300 d'entre eux furent tués et les autres faits prisonniers. Le 15 août 1443, le commandant anglais capitula.

Soixante Normands anglophiles, qui se trouvaient parmi les Anglais, furent pendus dès que l'armée anglaise eut été vaincue, de même que 14 soldats anglais qui avaient commis l'imprudence d'insulter le dauphin du haut des palissades, avant la bataille; de même que ceux qui avaient perpétré des crimes de sang ou des viols dans la région. Les autres ne furent pas passés au fil de l'épée mais emmenés en captivité.

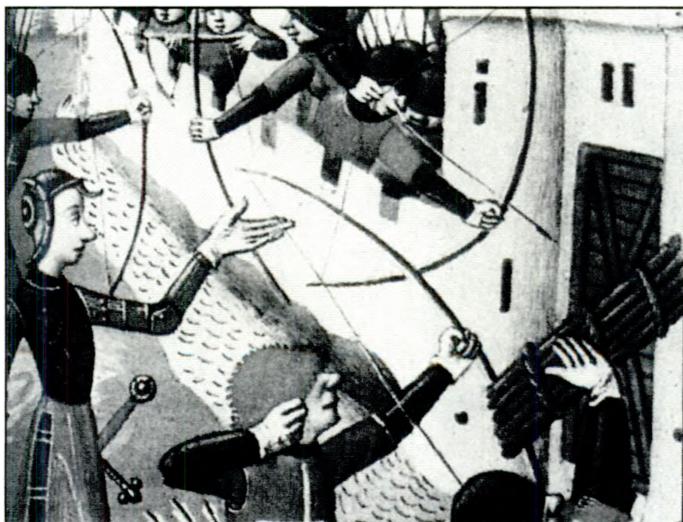
Dès que cette bastille anglaise dite "de Pollet" fut prise, les Français la rasèrent complètement par le feu, après, bien entendu, l'avoir vidée de son matériel de guerre.

Pertes •Inconnues avec précision. Plusieurs centaines de chaque côté. Toute la garnison anglaise fut tuée ou capturée. Lord Talbot lui-même, alors âgé de 64 ans, fut fait prisonnier. Il devait mourir avec la guerre de Cent Ans, dix ans plus tard, alors que l'armée anglaise qu'il commandait subissait une humiliante défaite.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le dauphin Louis, fils de Charles VII de France, laissa à Dieppe une solide garnison française sous le commandement de Charles Desmarests. Ce dernier fit édifier un puissant château¹. Pour son

¹S'il ne l'était pas auparavant.

coup d'essai en matières militaires, le dauphin avait réussi un coup de maître. Il avait, la veille de l'Assomption, fait lever un siège de 9 mois. Cela lui conféra un prestige considérable.



Siège de la ville de Compiègne, ville tenue par les Bourguignons. Jeanne d'Arc (à gauche) y sera faite prisonnière puis vendue aux Anglais. Tout au long de l'histoire, le génie des divers gouvernements anglais fut de savoir utiliser les divisions à l'intérieur du Royaume de France, les guerres civiles, les guerres de religions, les guerres entre classes sociales au moment de la Révolution..., pour en tirer parti à son propre avantage. Plus tard, la stratégie anglaise fut de fomenter des coalitions européennes afin de neutraliser la puissance de la France, tandis que la Royal Navy s'emparait des colonies françaises livrées à leurs propres forces. Ainsi disparurent la Nouvelle-France, les Indes françaises et de nombreuses Antilles...

L'Écluse. Bataille navale de l'

Autre nom : Battle of Sluis [ou Sluys].

Date de l'action : 24 juin 1340.

Localisation : L'estuaire de la Zwyn, aux Pays-Bas. La Zwyn est aujourd'hui un mince filet d'eau qui sert de frontière entre Belgique et Pays-Bas. *Sluis* [L'Écluse en Hollandais], Damme et Bruges sont aujourd'hui fort éloignées de la mer. 51°18'N, 03°24'E

Conflit : Guerre de Cent-ans, 1337 - 1453. Guerre de Succession de France. Premières campagnes.

Contexte : À la mort du roi de France, Philippe Le Bel [1328], la couronne passa à son **petit-neveu** qui devint Philippe VI. Mais Édouard III Plantagenêt, roi d'Angleterre depuis l'année précédente, et **petit-fils** de Philippe Le Bel *revendiqua avec raison le trône de France, comme étant avant Philippe dans l'ordre de succession des prétendants.* Cette injustice à l'égard du roi d'Angleterre fit que la guerre devint inévitable. Comme, depuis quinze ans, la marine de guerre française avait été négligée, Philippe VI chargea Quiéret d'organiser une escadre pour ramener Édouard III à la raison. Quiéret et Béhuchet commencèrent à parcourir les mers afin de s'emparer de gros navires qui formeraient la base de la flotte française: raids français sur Portsmouth [24 mars 1338], sur Guernesey [fin mars 1338], sur Arnemuiden [23 septembre 1338], sur Southampton [6 octobre 1338]¹. La même année raids français de représailles sur la côte du Kent. L'enchaînement de la violence...

Enfin, au début de 1340, la *Grande Armée de la Mer*, destinée à aller châtier Édouard III en Angleterre même, était prête. Tous les équipages de *bateaux de pêche* de Normandie avaient été réquisitionnés.

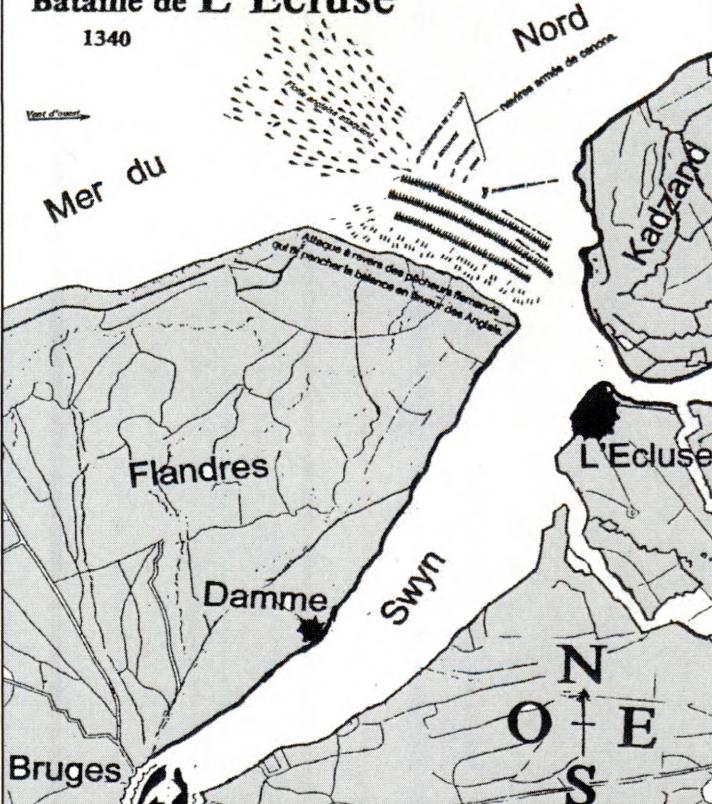
Le 8 juin, l'immense flotte française jeta l'ancre dans le Zwyn [Zwin]. Elle avait pour consigne d'empêcher le roi Édouard III, en provenance d'Angleterre, de débarquer sur le continent, via Bruges.

Chefs en présence •La flotte anglaise était commandée par le roi d'Angleterre Édouard III Plantagenêt, chef déterminé et intelligent. •La flotte française était dirigée par

¹Mais, en 1339, raids de représailles anglais sur Le Tréport, Boulogne.

Bataille de L'Ecluse

1340



deux amiraux improvisés: Hugues Quiéret¹ et Nicolas Bé-huchet², et en sous-ordre par le vice-amiral Hélié et par le capitaine Matthieu Quiefdeville de Dieppe. Le capitaine génois Barbanera [Barbe Noire] commandait les galères génoises dont les services avaient été retenus.

Effectifs engagés • Les Anglais possédaient 190 gros navires montés par 35 000 hommes d'armes et marins³, dont 12 000 archers armés *d'arc longs gallois* le "long bow" à tir trois fois plus rapide que les 500 arbalestiers français. Un peu plus de 50 autres navires de toutes tailles montés par 8 000 Flamands se joignirent aux Anglais et attaquèrent les Français à revers. Édouard III "Roi de France et d'Angle-

¹Ancien sénéchal de Beaucaire mais médiocre marin.

²Ancien percepteur d'impôts

³Chiffres d'Édouard III lui-même.

*terre*¹" avait regroupé tous les gros navires d'Angleterre et des Cinque Ports. Au total, donc, les Anglo-flamands alignaient 240 vaisseaux dont le tonnage atteignait presque le double des navires français, et 43.000 hommes. •Les Français avaient peu de navires royaux mais beaucoup de vaisseaux d'armateurs privés: une masse hétéroclite de 202 navires de commerce et de pêche de toutes tailles encadrés de quelques gros navires de guerre pris aux Anglais quelque temps auparavant: Le CHRISTOPHE-DE-LA-TOUR², Le SAINT-GEORGES, Le COQUE-A-BEC, Le SAINT-NICOLAS... 20 000 hommes formaient les équipages de la flotte française.

En moyenne, les navires français transportaient 99 hommes et les navires anglais, plus gros, 184; presque le double.

Stratégie ou tactique : Défensive pour les Français, et offensive pour les Anglais. L'inexpérience tactique des deux amiraux français créa une situation sans issue pour les Français pris dans le piège d'un estuaire, sur des navires (embossés) enchaînés les uns aux autres³, et, de ce fait, incapables de manœuvrer et de porter secours aux navires assaillis par l'ennemi. Les amiraux français avaient transformé leur flotte en forteresse flottante très vulnérable à l'incendie. Ils devaient faire face à un roi d'Angleterre qui savait fort bien utiliser dans ses manœuvres les courants de marée, les vents, l'éblouissement du soleil, ainsi que l'*arc long gallois à tir rapide*, lequel "nettoyait" les ponts français avec grande efficacité. La présence de quelques canons sur certains navires français et anglais est aussi à signaler.

Les deux amiraux français, contrairement à ce que proposait le compétent Barbanera, refusèrent de ranger leur flotte en haute mer et la gardèrent entassée dans cet estuaire étroit, sans possibilité de manœuvre. Et ceci, malgré l'hostilité envers les Français des populations riveraines du Swyn. La rivalité entre les deux amiraux français ajouta aussi à la confusion. La présence des 12 000 archers anglais, armés du "*long bow*" gallois à tir trois fois plus rapide que les 500

¹Les rois d'Angleterre conservèrent ce titre et les fleurs de lis, au premier et au quatrième quartier de leur blason, jusqu'en 1802, lorsque la Paix d'Amiens mit un terme à la Deuxième Coalition.

²C'était The CHRISTOFER pris aux Anglais à Arnemuiden.

³À comparer à la bataille navale d'Aboukir pour comprendre que, chaque fois que les amiraux français se sont battus en position statique, le dieu de la guerre leur a refusé la victoire.

arbalétriers français, augmenta le déséquilibre déjà important créé par la supériorité numérique des 43 000 Anglo-flamands et par le fort tonnage des navires anglais.

L'amiral Quiéret rangea donc la flotte française dans l'embouchure de la Zwyn. Il forma trois lignes parallèles à la côte, dos à la terre, proue vers la mer, l'aile gauche vers l'embouchure et l'aile droite en face de L'Écluse. Quiéret ordonna aux équipages d'enchaîner les navires les uns aux autres. De plus, chaque navire jeta ses ancrès de façon à s'immobiliser totalement. Sur les ponts s'élevèrent de gros parapets de pierre ou de madriers destinés à protéger les combattants contre les projectiles de l'ennemi. Cinq gros vaisseaux non enchaînés à leurs voisins furent répartis en avant de la première ligne afin d'utiliser leurs bombardes. Des vaisseaux pris aux Anglais et rebaptisés: Le CHRIS-TOPHE-DE-LA-TOUR, L'ÉDOUARDE, La CATHERINE, La ROSE et Le SAINT-GEORGES¹. Ce fut aux mâts de ce dernier vaisseau que les deux amiraux français hissèrent leur marque. Les galères de Barbanera assuraient la protection du côté du large.

Résumé de l'action : Le 8 juin, lors de l'arrivée de la flotte française, fut commise la première faute qui devait aliéner aux Français les populations locales déjà passablement hostiles: le capitaine génois Barbanera, mercenaire à la solde des Français, pilla la rive zélandaise et massacra 300 indigènes dans l'île néerlandaise de Cadzand. Les Français allaient vite payer cette erreur.

À l'époque, l'estuaire de la Zwyn était un large et profond cul-de-sac. Depuis 1337, l'île de Cadzand restait démantelée, L'Écluse ne reçut des remparts qu'à la fin du siècle. Damme, sur la rive gauche, et Bruges, au fond de l'entonnoir, demeuraient hostiles. Les grandes digues, sur les rives, enfermaient les Français dans une souricière.

À midi, le 23, la flotte d'Édouard III fit relâche pour la nuit devant les dunes de Blankenberge. Le roi avait hissé sa marque sur Le THOMAS. Là, les pêcheurs hollandais vinrent le renseigner sur les positions des Français. Édouard

¹On aura reconnu les vaisseaux pris aux Anglais à la Bataille d'Arnemuiden, 21 mois auparavant.

décida d'attaquer le lendemain, 24 juin, fête de la Saint-Jean. Mais Barbanera avait lui aussi aperçu la flotte anglaise. Il alla immédiatement conseiller à Quiéret d'abandonner ce cul-de-sac mortel, mais ce dernier refusa: "*Honne soit qui s'en ira d'ici!*" répondit simplement Quiéret, en voyant que Barbanera, chef plein d'expérience, se préparait à fuir la souricière de la Zwyn. Cela n'empêcha pas Barbanera de s'éloigner de la bataille avant qu'il ne fut trop tard pour ses galères.

Le 24 au matin, le vent soufflait vers la terre. Édouard rangea sa flotte en bataille et attendit que la marée se mette à monter pour le pousser vers la côte. Ainsi, il allait utiliser avec génie le vent et le flux, la marée montante, pour se lancer à l'assaut. Vers onze heures, lorsque les Français eurent le soleil dans les yeux, Le THOMAS donna le signal de l'assaut. Accompagné de ses plus gros navires, Édouard III s'élança contre les gros navires français isolés devant les lignes: Le CHRISTOPHE-DE-LA-TOUR et Le SAINT-GEORGES.

Les Anglais criaient "*Saint-George!*", les Gascons¹ "*Guyenne!*", et les Français "*France!*" Les archers anglais les arrosèrent d'abord d'une pluie de flèches et les soldats se préparèrent à l'abordage. Les canons français, embarqués sur ces deux navires, tirèrent avec fracas. Une galère anglaise s'engloutit presque immédiatement, avec, à son bord, de nombreuses dames de la cour royale d'Angleterre, qui avaient voulu assister de trop près à un combat naval pour en ressentir le grand frisson. Lorsqu'il aborda Le SAINT-GEORGES, navire amiral de Béhuchet et de Quiéret, Le THOMAS lui-même était criblé de coups de canons. Deux navires anglais se jetèrent sur Le CHRISTOPHE, sans que les autres navires français, enchaînés les uns aux autres, ne puissent venir à son secours. La terrible mêlée commença: épées, piques, haches, pots de feu; tout était bon. Béhuchet réussit à se battre en combat singulier contre Édouard III et le blessa à la cuisse. Cela lui valut d'être pendu à une vergue dès qu'il fut capturé par les Anglais.

Les navires anglais encore en état de combattre s'agglutinaient aux navires français isolés et à ceux de pre-

¹Pro-anglais.

mière ligne. Les survivants de chaque navire conquis étaient immédiatement exterminés. Après huit longues heures de combat acharné, les cinq navires français non enchaînés furent enfin capturés. Grièvement blessé, Quiéret eut la tête tranchée; Béhuchet fut pendu pour avoir blessé le roi. Pendant ce temps, les lignes de navires français enchaînés avaient été soumises au tir meurtrier des archers anglais. Leurs ponts se couvraient de cadavres.

La nuit arriva, éclairée par les lueurs des navires incendiés. Les Anglais épuisés avaient rompu le combat pour la nuit, décidés sans doute à le reprendre le lendemain. Seuls les gémissements des milliers de mourants français et anglais troublaient le calme nocturne. Soudain des ombres furtives d'embarcations légères se glissèrent dans le dos des Français. Une multitude de 8 000 Flamands arrivait de toute la région avoisinante afin de faire payer aux Français le massacre que leurs mercenaires génois avaient perpétré quelque temps auparavant. Dans l'obscurité, ils égorgeaient les mourants, les blessés et les dormeurs de la troisième ligne française enchaînée. Le combat reprit avec violence. La division mercenaire de 24 galères génoises de Barbanera profita de la confusion pour s'enfuir définitivement et échapper ainsi au massacre.

Profitant de ce secours longtemps attendu par Édouard III¹, les Anglais se relancèrent dans la bataille afin d'en finir. Ce fut alors aux Français de rompre le combat et d'essayer de fuir ce piège mortel. Environ trente-cinq navires français, encore en état de naviguer, réussirent à trancher leurs amarres et à percer les lignes anglaises².

Pertes •Les Anglais souffrirent des pertes de 9 000 tués, dont la fleur de la noblesse anglaise. •Les Français perdirent 166 navires et 15 000 hommes, tués, noyés ou prisonniers.

Conséquence de cette défaite française : La Guerre de Cent-ans commençait. Édouard III réussit à regagner le

¹Le roi d'Angleterre avait envoyé à plusieurs reprises des demandes d'intervention aux rivaux flamands

pour qu'ils prennent les Français à revers.

²Ils regagnèrent la France avec 5 000 rescapés.

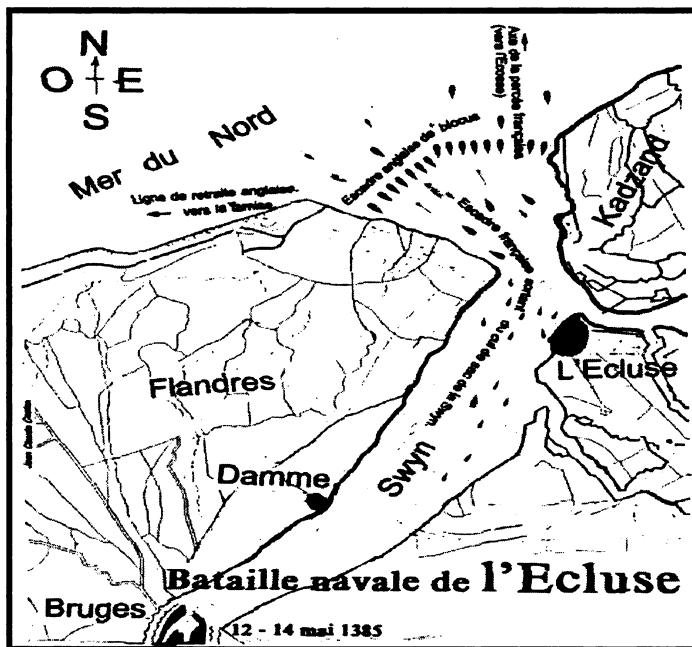
continent. Les Anglais gardèrent la maîtrise de la Manche. Stratégiquement, Édouard ne sut pas exploiter cette victoire. Il se contenta de mettre le siège devant la ville française de Tournai qu'il avait promise aux Flamands au cas où ils le reconnaîtraient comme *roi de France*. Le siège dura deux mois, à grands renforts d'artillerie. Mais, comme les Anglais perdaient du terrain en Gascogne et surtout en Écosse où ils venaient de se faire prendre Perth, Édouard III, découragé, leva le siège de Tournai et accepta, le 25 septembre, la *Trêve d'Esplechin* qui devait durer jusqu'au 22 juin 1341. La deuxième campagne de Flandre du roi d'Angleterre se terminait, comme la première, en désillusion.



L'Écluse. Bataille navale de

Date de l'action : 12-14 mai 1385.

Localisation : Embouchure de la Zwijn [Flandres], la Sluis aujourd'hui. Coordonnées géographiques: 51° 18' de latitude Nord, et 03° 24' de longitude Est.



Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre anglo-écossaise. Expédition française d'Écosse.

Contexte : La trêve entre la France et l'Angleterre expira le 1^{er} mai 1385. L'Écluse fut choisie comme base de départ pour envoyer un Corps Expéditionnaire français en Écosse. Les Français transportèrent sans difficulté troupes et matériel de l'embouchure de la Seine jusqu'à L'Écluse.

Chefs en présence • L'amiral Jean de Vienne commandait le Corps Expéditionnaire français à destination de l'Écosse.
• La flotte anglaise était sous le commandement de l'amiral Thomas Percy et de l'amiral John Radynghon.

Effectifs engagés •Français : 4 000 hommes. L'escadre française comptait entre 65 et 183 voiles¹. •Anglais : Un nombre équivalent.

Stratégie ou tactique : Charle VI de France avait résolu d'envoyer des troupes commandées par l' amiral Jean de Vienne en *opération de diversion stratégique* en Écosse pour aider l'insurrection écossaise, et en même temps pour attirer les forces anglaises dans le nord de la Grande-Bretagne, pendant qu'une autre armée française débarquerait dans le sud de l'île avec le connétable de France.

Résumé de l'action : L'escadre française allait quitter L'Écluse, quand des vents violents du N.-O. se levèrent, amenant la flotte anglaise [12 mai] qui désirait bloquer l'escadre française dans le cul-de-sac de L'Écluse, opération destinée à contrecarrer ses plans d'invasion de l'Écosse. Déterminé à sortir coûte que coûte, l'amiral français Jean de Vienne renforça son artillerie de sept canons portatifs. De plus, un événement fortuit vint favoriser les Français: dans la nuit, des bâtiments prussiens désertèrent les lignes anglaises. Après avoir coupé leurs amarres, ils se laissèrent dériver vers les vaisseaux français et leurs livrèrent les marins anglais qui complétaient leurs équipages, de même que leurs pavillons anglais. En représailles, les Anglais pillèrent six autres bâtiments hanséatiques de Prusse qui leur étaient restés loyaux². (Sic!)

Les 13 et 14 mai, les navires anglais fermèrent carrément l'embouchure de la Zwyn. Alors Jean de Vienne décida de forcer le blocus par une attaque en force. À la tête de 183 embarcations de toutes grosseurs —allant de la simple barque à la nef³— les Français s'élancèrent contre les lignes anglaises de blocus. Les Anglais leur envoyèrent un brûlot sans pouvoir les arrêter. Le combat acharné dura plusieurs heures. Finalement, les Anglais décrochèrent, quittèrent la zone de bataille, traversèrent la Manche pour venir s'emboîter à l'embouchure de la Tamise dans le but de couvrir les abords de Londres, laissant ainsi la voie libre en direction de l'Écosse.

Pertes •Inconnues.

¹La plupart étaient de simples embarcations.

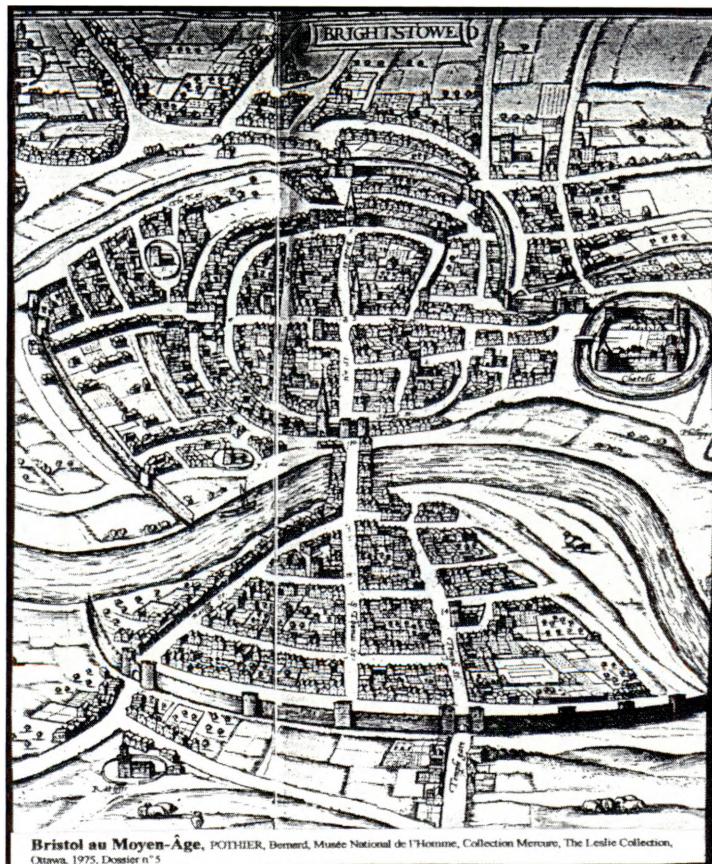
²À la grande satisfaction des Français qui voyaient leurs ennemis s'auto-détruire.

³D'autres disent 65 voiles.

Conséquence de cette défaite anglaise : Vers le 20 mai, le Corps Expéditionnaire français put lever l'ancre en direction de l'Écosse. Il gagna le large, observé de loin par des navires anglais qui ne s'opposèrent pas à l'invasion. Les Français débarquèrent à Dunbar et à Leith¹, mais durent se loger dans les villages environnans car la capitale écossaise ne comptait alors que 400 maisons. Au début de juillet, une armée franco-écossaise s'ébranla vers l'Angleterre sous le commandement de Jean de Vienne.



¹Port d'Édimbourg.



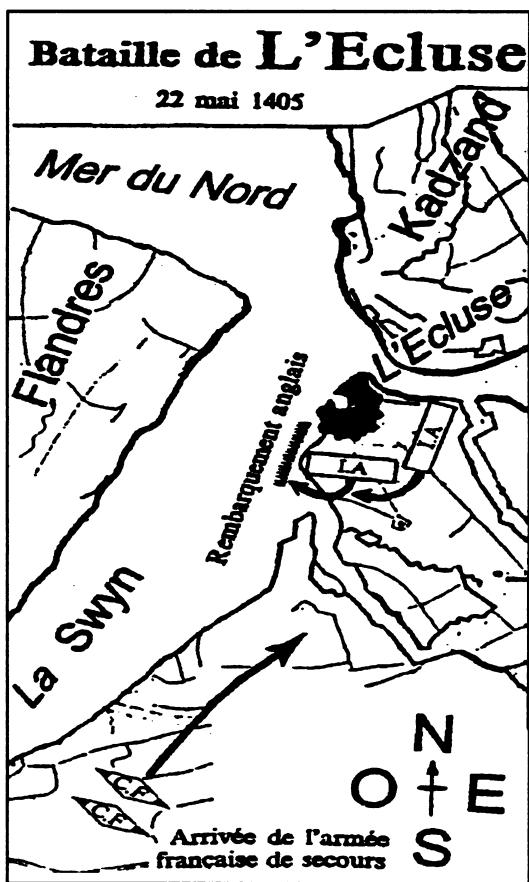
Bristol au Moyen-Âge, POTHIER, Bernard, Musée National de l'Homme, Collection Mercure, The Leslie Collection, Ottawa, 1975, Dossier n°5

Bristol au Moyen-Age, Bernard Pothier, Musée de l'Homme.

L'Écluse. Bataille navale de

Date de l'action : 22 mai 1405.

Localisation : Ville de l'estuaire de la Zwyn, aux Pays Bas.



La Zwyn est aujourd'hui un mince filet d'eau qui sert de frontière entre la Belgique et les Pays-Bas. Sluis,¹ Dammes et Bruges sont aujourd'hui fort éloignées de la mer.
51° 18' N,
03° 24' E.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre anglo-galloise.

Contexte : La France, qui voulait aider les Gallois insurgés

contre l'occupant anglais, envisageait d'envoyer, à la demande du prince gallois Owen Glyndowr², des renforts pour le Corps Expéditionnaire français au Pays de Galles. Ces troupes se concentreront à L'Écluse. Alors l'amiral Thomas de Lancastre, fils du roi d'Angleterre, se mit en travers de ce projet.

Chefs en présence • L'escadre anglaise était commandée par l'amiral Thomas de Lancastre.

¹L'Écluse en néerlandais.

²Conformément au traité d'alliance de 1404

Effectifs engagés • L'escadre anglaise comportait³ 42 navires, 600 hommes d'armes et 1 200 archers. Selon l'Anglais Wylie, les Anglais totalisaient une centaine de navires et 5 000 hommes. Le Corps de débarquement anglais comptait 3 000 hommes.

Stratégie ou tactique : Attaque surprise. Destruction de vaisseaux marchands, puis débarquement d'un Corps d'assaut pour attaquer la citadelle.

Résumé de l'action : Après une démonstration devant Dunkerque et Nieuport, Lancastre se dirigea vers L'Écluse pour attaquer les Français. Le 22 mai, il se glissa dans le chenal de la Zwyn et y détruisit des navires marchands français pour une valeur de 150 à 200 000 ducats d'or. Quatre navires de Hambourg, à l'ancre dans le port, furent aussi livrés aux flammes. Lancastre fit alors débarquer une colonne de 3 000 soldats pour attaquer la citadelle de L'Écluse tenue par une garnison franco-flamande. Mais, malgré les assauts renouvelés et les attaques, la garnison tint ferme et donna au duc de Bourgogne le temps de rassembler une armée de secours.

Lorsque surgirent effectivement ces secours, le Corps de débarquement anglais rembarqua, talonné par l'avant-garde française, et la flotte anglaise reflua jusqu'à l'embouchure de la Zwyn. Mais, à ce moment, apparurent sur eux 3 caraques génoises qui voulaient s'introduire dans la Zwyn. Renforcées jusqu'à mi-mâts d'un parapet couvrant 200 arbalétriers, elles se jetèrent délibérément sur la flotte anglaise dix fois plus nombreuse. Après un combat sanglant, elles succombèrent sous le nombre mais non sans avoir fait subir aux Anglais de lourdes pertes. À tel point que ces derniers firent demi-tour et retraitèrent vers Saint-Vaast-La Hougue.

Pertes : Inconnues.

Conséquence de cette attaque : La Zwyn fut débloquée et la citadelle de L'Écluse ne fut pas prise. Des renforts purent être acheminés par les Français à Owen Glyndowr.

³Selon La Roncière, *Histoire de la Marine Française*.

Eymet. Bataille d'

Date de l'action : 1^{er} septembre 1377.

Localisation : France, département de la Dordogne, arrondissement de Bergerac, chef-lieu de canton. 44°40'N, 00°24'E

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337 - 1453.

Contexte : Pour secourir Bergerac assiégée par les Français, Sir Thomas Felton, sénéchal anglais de Guyenne à Bordeaux, forma une Armée de Secours. Il avait eu vent de la mission donnée à Jean de Bueil¹, et il décida de surprendre le détachement français. Il se mit en embuscade entre la Réole et Bergerac, à proximité d'un petit cours d'eau appelé Le Dropt. Mais le duc d'Anjou apprit le projet de Felton et envoya aussitôt [dès le 1^{er} septembre], afin de renforcer le détachement français, une troupe de 350 hommes d'armes commandée par le frère de Jean de Bueil, Pierre de Bueil.

Chefs en présence •Anglais : Le sénéchal de Guyenne Sir Thomas Felton². •Français : Pierre de Bueil.

Effectifs engagés •Anglais : 700 hommes d'armes.
•Français : 350 hommes.

Stratégie ou tactique : Les Anglais s'étaient dissimulés sur les pentes du plateau de l'Escoussou qui culmine à 100 mètres et qui domine Le Dropt. Ce plateau et Le Dropt ne laissaient à cet endroit qu'un étroit passage obligé par où s'insinuait le grand-chemin en direction d'Eymet et de Bergerac. L'embuscade fut suivie de combat au corps à corps par des hommes d'armes démontés.

Résumé de l'action : Le 1^{er} septembre, les éclaireurs français de Pierre de Bueil se heurtèrent à l'avant-garde anglaise de Thomas Felton. Un combat s'ensuivit, et, bientôt, les Anglais firent demi-tour afin de rejoindre le gros de leur troupe installé en embuscade à un ou deux kilomètres d'Eymet. L'avant-garde française, qui poursuivait avec trop de témérité, tomba alors dans l'embuscade, et, après un violent combat, fut entièrement exterminée ou capturée. Mais

¹Cette mission consistait à aller chercher des engins de siège à la Réole pour assiéger Bergerac.

²Sir Thomas Felton était devenu Sénéchal de Guyenne pour le Roi d'Angleterre à la suite de la Bataille de Soubise, lorsque Jean III de Grailly, capitai de Buch, avait été fait prisonnier par les Français et enfermé à la prison parisienne du Temple où il devait mourir en 1376.

l'embuscade anglaise s'était ainsi démasquée, et, lorsque le gros de la troupe française arriva sur les lieux, le combat reprit à découvert. Les hommes d'armes français et anglais mirent immédiatement pied à terre et s'assailirent avec grande fureur dans une sanglante mêlée générale. Bientôt, malgré la grande supériorité numérique des Anglais du simple au double, la panique s'installa dans leur troupe. Ils commencèrent à fuir en traversant Le Dropt à la nage. Beaucoup se noyèrent, trop alourdis par leurs armures à cottes de fer ou à cottes de mailles.

Pertes •Les pertes anglaises furent très lourdes: près de 200 hommes périrent, tués ou noyés. Sir Thomas Felton fut, lui-même, fait prisonnier par les Français. •Les pertes françaises furent d'une centaine d'hommes.

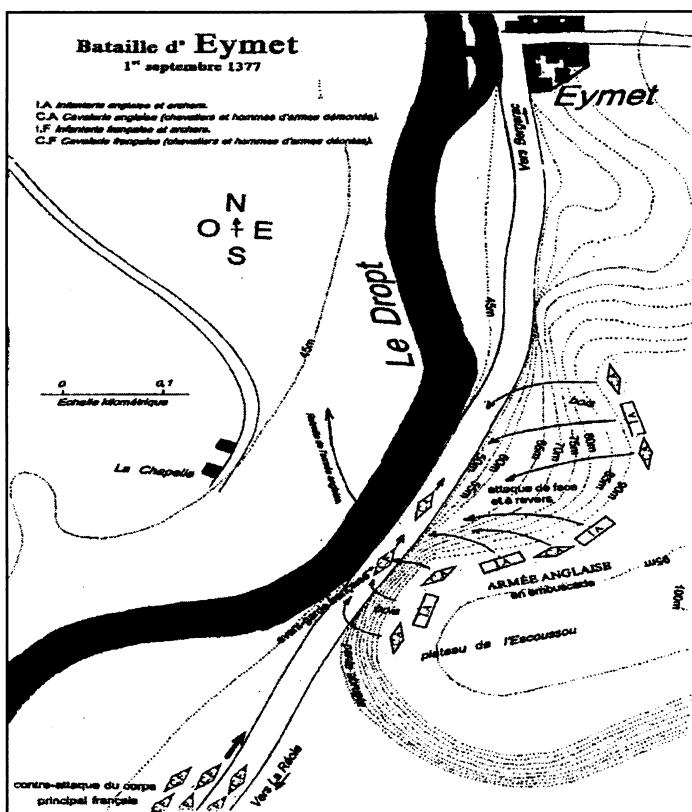
Conséquence de cette défaite anglaise: Les engins de siège français purent atteindre Bergerac en toute sécurité.



Bataille d' Eymet

1^{er} septembre 1377

- IA Infanterie anglaise et arrière.
CA Cavalerie anglaise (chevaliers et hommes d'armes démontés).
IF Infanterie française et arrière.
CF Cavalerie française (chevaliers et hommes d'armes démontés).



Falmouth. Prise et destruction de

Date de l'action : Novembre 1404.

Localisation : Ville de Cornouailles, dans le Land's End de Grande-Bretagne. 50°09'N; 05°05'O

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Expédition au Pays de Galles.

Contexte : L'indolence et l'incompétence de Jacques de Bourbon, comte de La Marche, provoquèrent l'échec de cette expédition. Il aimait tant les plaisirs de la cour qu'il ne quitta Brest qu'en novembre. Il fit voile vers Plymouth où il capture des navires anglais. Puis il alla débarquer à Falmouth.

Chefs en présence •Le nom du gouverneur anglais de Falmouth est inconnu.

Effectifs engagés : inconnus.

Stratégie ou tactique : Le combat fut une mêlée sans idée de manœuvre.

Résumé de l'action : À Falmouth, 8 000 paysans anglais armés défendirent la ville mais furent débandés par les archers français après un violent combat. Les Français sacagèrent la ville.

Mais le 19 novembre, un formidable raz de marée vint obliger les Français à retourner à Saint-Malo après leur avoir englouti 12 navires. Ce raz de marée rompit d'ailleurs les digues de l'Escaut.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les résultats de l'expédition furent décevants pour les Français même si l'attaque contre Falmouth fut considérée comme un succès.



Formigny. Bataille de

Date de l'action : 16 avril 1450.

Localisation : À 15 km à l'Ouest de Bayeux sur la grand route de Carentan [France], par 49°15' de latitude Nord et 00°45' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : Au printemps de l'année 1450, pour tenter d'endiguer l'invasion et la conquête par les Français de la province anglaise de Normandie, Sir Thomas Kyriel débarqua à Cherbourg, alors ville anglaise, avec des renforts portant les effectifs de l'*Armée anglaise de Normandie* à 6 524 hommes. Kyriel reprit Valognes, franchit la Vire au gué de Saint-Clément et se dirigea vers Bayeux. Le comte de Clermont se lança immédiatement à sa poursuite afin de l'intercepter, à la tête de 5 ou 600 lances des Compagnies d'Ordonnances, pendant que le connétable de Richemont quittait Saint-Lô avec 1 500 hommes¹ pour barrer aux Anglais la route de Bayeux. Apprenant cela, Kyriel et son second Gough emménagèrent à Formigny —une bonne position défensive— et l'occupèrent.

Chefs en présence •Le comte de Clermont et le connétable de Richemont commandaient les **forces françaises**.
•Sir Thomas Kyriel dirigeait l'**armée anglaise** avec Gough comme second.

Effectifs engagés •Les **Français** totalisaient 4 000 hommes. •Les **Anglais** 6 524.

Stratégie ou tactique : Anglais en position défensive plutôt statique; ils étaient fortement retranchés. Français en mouvements offensifs. Les Anglais continuaient, en cette fin de la Guerre de Cent Ans, d'appliquer une tactique totalement désuète, celle d'Édouard III et d'Henri V.

Les Français par contre avaient réformé leur art de la guerre. Par ordonnance du 28 avril 1448, le roi de France venait d'ajouter à la Cavalerie permanente ou *Gendarmerie*, 16 000 fantassins [archers]. Chaque paroisse devait choisir son meilleur archer qui devrait se tenir prêt à toute mobilisation avec salade², dague, épée, jacque ou brigandine. Ces

¹Incluant 800 archers et 200 ou 240 lances.

²Casque; de l'italien *celata* [pourvu d'une voûte]. Le casque s'appelait "salade" au Moyen-Âge, dont l'origine étymologique est identique. La *jacque*, *jaque* ou *brigandine* était une cotte de mailles [du type chemise] qui couvrait le corps jusqu'aux genoux. Le mot *jacque*

archers sélectionnés étaient appelés francs-archers¹. Ils devaient s'entraîner en uniforme chaque dimanche et jour férié. Ils recevaient une solde [de 4 franças] par mois quand ils étaient en fonction et ils ne devaient servir que le roi.

L'armée française prit aussi à ses gages des compagnies aguerries, recrutées parmi les *aventuriers*. De plus, les légendaires arbalétriers gascons du Prince Noir² passaient peu à peu au service de la France.

La fin de la guerre de Cent Ans marque aussi l'utilisation par les Français de gros projectiles incendiaires et en particulier de "fusées" appelées aussi "missiles". En 1465, au siège de Corbeil figure une "*compagnie de fuséens*" dite des Serpents, commandée par un artificier breton surnommé maître Jean Boutefeu. Le "trait à poudre", de longueur semblable au Lance-Roquettes-Anti-Chars moderne, se composait d'un tube de 60 cm de long prolongé par une tige de fer. L'*haquebutier* tenait la tige sous le bras et orientait le tube vers l'ennemi avant de mettre le feu à la mèche soufrée qui sortait par un trou à l'arrière du tube.

Résumé de l'action : L'Armée anglaise restait solidement retranchée dans ses positions défensives, adossée à des vergers qui couvraient fort bien ses arrières. De plus, à une portée de flèche dans son dos, une rivière et d'autres vergers rendaient toute attaque à revers des plus difficiles. Le comte de Clermont, trop faible en effectifs, décida alors de fixer les Anglais sur place en attendant l'arrivée des renforts français du connétable. Pendant trois heures au moins, donc, les deux armées restèrent sur leurs positions respectives en se contentant d'escarmoucher. Inattaquables à revers, les Anglais en profitairent pour renforcer leurs positions défensives en creusant à l'avant, avec leurs dagues et leurs épées, des trous et des fossés afin de créer des obstacles dans lesquels les chevaux des Français viendraient se briser les pattes et s'enferrer.

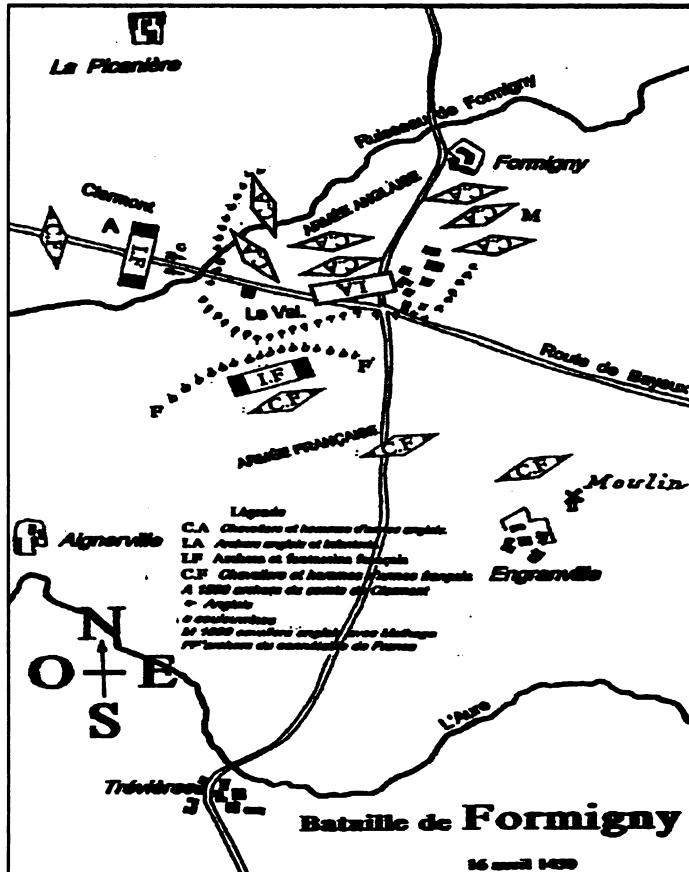
Lassé d'attendre Richemont, Clermont décida bien

donna *jaquette* en français et *jacket* en anglais ; *jaque*, n.m., vient de l'ancien espagnol *jaque*, emprunté à l'arabe *schakk*, cotte de mailles. Habillement court et serré; *jaque de mailles*, armure de mailles de fer allant du cou aux cuisses.

¹ *Francs* car ils étaient exemptés d'impôts en guise d'indemnité.

² Avec leur arbalète à cric ou à crémaillère, plus légère que l'arbalète à tour, et donc utilisable à cheval. C'étaient eux qui avaient, de fait, remporté la victoire de Poitiers-Maupertuis [1356] contre les Français.

imprudemment, malgré sa grande faiblesse en effectifs¹, d'attaquer les Anglais afin de ne plus les laisser se renforcer. Il lança ses 1.500 hommes à l'assaut des positions ennemis. Mais les Anglais repoussèrent les Français, et un Corps de 800 Anglais les contre-attaqua et prit leurs deux couleuvrines².



À midi, les Anglais poussèrent un triple hourra en apercevant, venant du Sud, un Corps de cavaliers qu'ils prirent pour des compatriotes. En fait, ils ovationnaient leur propre perte, car il s'agissait des 1 500 hommes d'armes et archers montés de Richemont, accourus à travers champs depuis Saint-Lô, distante de 32 km. Guidés par le bruit des deux petites couleuvrines utilisées maintenant par les An-

¹ 1 500 contre 6 524

² Ou couleuvrine; canons légers portatifs, ancêtre du fusil.

glais¹, les renforts du connétable de Richemont arrivèrent sur les lieux et se jetèrent dans l'action. Pierre de Brézé se porta en appui des archers français qui commençaient à céder devant la pression anglaise, les rallia, contre-attaqua et reprit à l'ennemi les deux couleuvrines. Richemont lança Saint-Simon, Gaudin et La Trémoille, avec 800 archers d'ordonnance, directement à l'assaut d'un pont qui se trouvait être une position-clé.

L'arrivée des renforts français jeta le désordre et la panique dans le Corps de 1 000 cavaliers anglais qui reflua vers Bayeux. Voyant cela, Sir Thomas Kyriel retraite avec son Corps de bataille pour se réfugier dans le village de Formigny, à l'abri derrière la rivière.

A l'extrémité du pont, une partie des archers français, envoyés par le connétable, mit pied à terre pour attaquer l'aile gauche anglaise. Bientôt cette aile fut culbutée. Alors, le connétable franchit la rivière avec le reste de sa troupe et fit sa jonction. Le sénéchal de Normandie [Brézé], chargea l'aile droite anglaise avec furie et la détruisit entièrement. Le connétable avança ensuite avec sa compagnie en direction du village et franchit la rivière par le pont du village. Les Anglais reculèrent vers la rivière, sur le grand chemin, où ils furent immédiatement assaillis par toutes les compagnies françaises. La mêlée fut acharnée. Les Anglais se réfugièrent dans des granges, puis, après quelque résistance individuelle, jetèrent leurs armes pour se rendre en demandant grâce, mais les paysans du village, avides de vengeance pour les exactions perpétrées sur leurs propres biens par les soldats², les massacrèrent férolement. Gough réussit toutefois à s'enfuir avec sa compagnie, à la faveur de la nuit.

Pertes •La bataille fut terrible, le massacre atroce. Plus de la moitié des troupes anglaises furent massacrées. Après la bataille, on creusa quatorze fosses communes où furent ensevelis les 3 774 cadavres de soldats anglais. Sir Thomas Kyriel lui-même fut fait prisonnier par les Français avec 1 400 autres Anglais, nobles, ceux-là, et donc rançonnables.

¹Ironie du sort !

²Les soldats de toutes les nations se permettaient alors de piller, mais les paysans ne pouvaient concentrer leur vengeance que sur les vaincus.

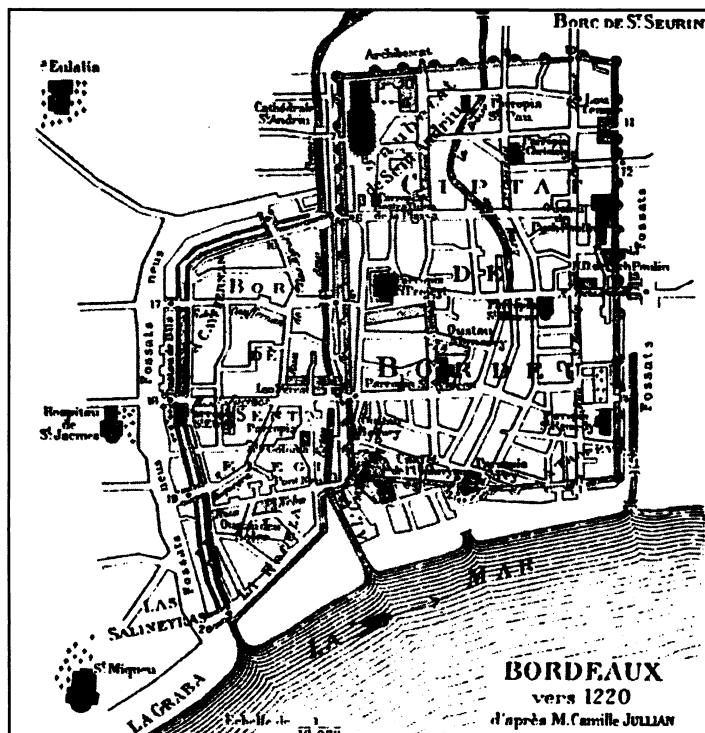
Fait incroyable, les Français ne perdirent que 350 hommes¹.

Conséquence de cette défaite anglaise : La défaite de Formigny provoqua la perte définitive par les Anglais de leur riche province de Normandie. Découragées et terrorisées par le massacre impitoyable, les garnisons anglaises des forteresses de *Vire*, *d'Avranches*, et de *Bayeux* capitulèrent aux Français l'une après l'autre. *Caen* se rendit le 1^{er} juillet. *Cherbourg* ne se défendit qu'un mois devant les troupes royales de France. Répugnant à verser le sang inutilement², le roi de France, Charles VII, acheta pour seulement 40 000 écus d'or le rembarquement des derniers Anglais, c'est à dire l'abandon de leur riche province du nord [12 août 1450]. La Normandie devenait française.



¹La différence s'explique par le massacre final des Anglais. Les paniques sont toujours destructrices.

²Ce qui ne rachète que partiellement sa trahison vis-à-vis de la Pucelle d'Orléans [Jeanne-d'Arc] que Charles VII avait lâchement abandonnée aux mains des Anglais, c'est à dire à la mort la plus affreuse, moins de 20 ans plus tôt. Cette époque est celle où commença le Procès de Réhabilitation de Jeanne. Mais Charles VII patronna ce procès non pas pour le bien de la jeune fille mais pour le sien propre, car il ne voulait pas qu'il fut dit qu'une sorcière démoniaque lui avait fait récupérer son trône.



Bordeaux, capitale de la Guyenne anglaise.

Les trois léopards d'or qui ornent aujourd'hui le blason d'Angleterre, sont de nostalgiques souvenirs des deux léopards d'or de la Normandie, et du léopard d'or de l'Aquitaine, riches provinces continentales perdue par l'Angleterre à l'issue de la Guerre de Cent Ans.

Fougeray. Coup de main contre

Autre nom : Fougeré.

Date de l'action : 1350

Localisation : Fougeray à Moutiers, Ille-et-Vilaine, arrondissement de Rennes, canton de Guérande, France.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1350. Guerre de Succession de Bretagne ou Guerre des Deux-Jeanne, 1340-1365.

Contexte : C'était la guerre civile en Bretagne. Les Français et les Anglais qui s'affrontaient [Guerre de Cent Ans] avaient pris parti pour chacune des deux Jeannes qui revendiquaient le trône de Bretagne. Les Français aidait Jeanne de Penthièvre¹, duc de Bretagne. Les Anglais appuyaient Jeanne de Flandre, femme du duc de Bretagne, Jean IV de Montfort. Pendant ce temps, la terrible Peste Noire dépeuplait l'Europe. À partir de la première moitié de 1350, du Guesclin se mit à faire aux Anglais une *guerre de partisans*. Le parti anglais se trouvait alors très affaibli par la défécction de Raoul de Cahors [ou Caours], vraisemblablement acheté par les agents du roi de France². Vers le 20 juillet ou dans les premiers jours du mois d'août, Thomas Dagworth, se rendant de Vannes à Auray avec une escorte, fut surpris par une petite troupe de Bretons dirigés par Bertrand du Guesclin s'empara du château de Fougeray. Édouard nomma, le 8 septembre 1350, Walter Bentley, Gouverneur général de Bretagne, à la place de Thomas Dagworth. La première année de son gouvernement fut signalée par un redoublement d'exploitation mercantile du duché; aussi la perte de plusieurs places fortes en fut-elle la conséquence. La Bataille des Trente eut lieu le 27 mars 1351 à peu près à mi-chemin entre Ploërmel et Tosselin, et la sanglante bataille de Mauron, non loin de Ploërmel, le 14 août 1352.

Chefs en présence •Bertrand Du Guesclin commandait les Franco-bretons. •Robert Bamborough, chevalier anglais du nom de celui qui commandera les Anglais à la *Bataille des*

¹Nièce de Jean III.

²Molinier in *Chronique normande*, p.290, note 3

Trente, se trouvait à la tête de la garnison assiégée.

Effectifs engagés •La garnison anglaise était de 100 hommes d'armes. •Les Français avaient 31 hommes dans le *commando* et quelques autres dehors, en couverture.

Stratégie ou tactique : La ruse¹. Mélant la ruse et la passion, Polyen [II, 3] raconta comment Épaminondas prit la citadelle de Cadmie. Phébiade, gouverneur de la place-forte était tombé amoureux de la femme du stratège thébain. Cette dernière en avertit son mari qui lui ordonna d'accorder une nuit d'ivresse à Phébiade et d'aller à ce rendez-vous avec d'autres femmes. Après quelque temps, les jeunes femmes demandèrent à leur hôte la permission de sortir pour un sacrifice nocturne, promettant de revenir aussitôt. Phébiade et ses amis, ayant perdu à cause du vin le sens de la prudence le plus élémentaire, et sans doute aussi troublés par de voluptueux parfums, ordonnèrent aux gardes de les laisser sortir puis rentrer. Il n'en revint qu'une seule, chargée de tromper la vigilance des gardes, accompagnée par des jeunes gens imberbes qui avaient dissimulé des armes sous leurs vêtements féminins²... Énée le Tacticien raconta³ comment le Grec Charidemos s'empara d'Ilion: «L'archonte d'Ilion avait un serviteur qui sortait fréquemment de la ville pour marauder... Charidemos fut informé de ses agissements;... il persuada le serviteur de sortir une nuit... avec un cheval afin qu'il ne rentrât pas par le couloir ou par le guichet. Une fois dehors... Charidemos lui donna environ trente mercenaires qui avaient des cuirasses et dissimulaient des poignards, des armes et des casques. Il les fit donc avancer, de nuit, en vêtements misérables; il dissimula leurs armes, leur donna l'apparence de prisonniers, plaça avec eux des femmes et de jeunes enfants, qui eux aussi semblaient être des prisonniers; il rentra dans la ville, après qu'on eut ouvert devant lui les portes à cause du cheval⁴. Alors, sans attendre, ceux qui venaient d'entrer... tuèrent le gardien et s'acquittèrent promptement de toutes les tâches

¹«Tout l'art de la guerre est basé sur la duperie», affirmait plusieurs siècles avant J.-C. le théoricien chinois Sun Tzu. L'Art de la Guerre, 17e Principe du 1^e chapitre [Approximations].

²Cité par Olivier Battistini, La Guerre, p. 66-67.

³Dans son œuvre, Énée le Tacticien était un chef mercenaire au temps de Xénophon.

⁴N'oublions pas que Ilion est l'un des surnoms de Troie; noter la récurrence du mythe du cheval.

auxquelles les mercenaires sont entraînés.» Durant le siège de Rennes, divers châteaux autour de Rennes étaient entre les mains des Anglais. Ainsi était Fougeray, au milieu de la forêt de Teillé.

Résumé de l'action: Dès le lever du soleil, Du Guesclin, dissimulé dans la forêt environnante, observa le château. Le pont-levis de Fougeray s'abaisse et 200 des 300 hommes d'armes anglais de la garnison sortirent à cheval. Du Guesclin savait qu'ils partaient dans la direction de Vannes afin de renforcer les troupes de Dagworth. Ce dernier devait poursuivre et, si possible, livrer bataille au chef routier Raoul de Cahors qui pratiquait la guérilla au service de la France.

De son observatoire forestier, juste en face du château, Du Guesclin et sa troupe de *brigands*¹ attendirent que les hommes d'armes aient disparu, puis Du Guesclin ordonna à 30 hommes déguisés en paysans et en paysannes de se charger de fagots dans lesquels étaient dissimulées les armes: haches, épées et masses d'arme. La petite troupe, simulant une marche traînante, prit la direction du pont-levis encore ouvert. Du Guesclin avait laissé les archers en position derrière la lisière de la forêt pour le cas où la troupe anglaise reviendrait.

En quelques minutes, les trente compagnons eurent traversé le pont-levis, tandis que Du Guesclin saluait le portier. Caché dans sa niche, au sommet des hautes portes, l'homme demanda ce qu'ils voulaient.

—*C'est du bois*, répondit Du Guesclin. *Le seigneur a commandé du bois.*

Le garde hésita, parla un instant avec ses camarades et appela un officier qui fit ouvrir la herse. Les 31 hommes pénétrèrent dans la cour du château. Brusquement, ils jetèrent leurs fagots à terre ou sur le pont-levis pour en bloquer la fermeture, s'emparèrent de leurs armes et se jetèrent sur la garnison. Tout d'abord stupéfaits, les Anglais se reprisent rapidement et un combat acharné s'ensuivit. Les Français devaient vaincre ou mourir. Ils n'avaient pas le choix. Et comme ils avaient dû venir sans casque, pour ne pas se tra-

¹De guérilleros, dirions-nous aujourd'hui.

hir, ce fut d'autant plus difficile pour eux¹. Mais sa petite troupe réussit à exterminer la garnison anglaise trois fois plus nombreuse.

Pertes •Toute la garnison anglaise fut massacrée. Sur les trente et un Français, plusieurs moururent, mais le nombre n'est pas connu.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le dîner préparé par les Anglais fut mangé par les Français. Puis, bien restauré et avec 50 hommes, du Guesclin alla se mettre en embuscade sur la route suivie par Bamborough. Ce dernier fut tué dans le combat acharné qui s'ensuivit, 100 Anglais et leur butin pris par les Français. À propos du blocage du pont-levis, le tacticien franco-écossais Bérault Stuart mettait les chefs en garde contre une telle ruse².



¹De ce fait, Du Guesclin fut grièvement blessé à la tête et perdit connaissance.

²«Item, que s'il vient charrettes pour entrer en la ville qu'il y ait toujour une porte close. Car Chartres [incident du samedi précédent le dimanche des Rameaux de 1431] et le Pont-de-l'Arche [incident du 3 mai 1449] en furent pris par ce moyen parce que, quant les charrettes furent au droit de l'arche et sur le pont, leurs chartiers tuèrent leurs chevaux et l'embuche saillit par quoy ilz furent pris.» Traité sur l'Art de la Guerre, Bérault Stuart, Martinus Mijhoff, La Haye, 1976, p.22 ligne 701-705] [Article: s'il vient des charrettes pour entrer dans la ville, qu'il y ait toujours une porte close. Car Chartres et le Pont-de-Larche furent pris par ce moyen, parce que, quand les charrettes furent à angle de l'arche et sur le pont, leurs charretiers tuèrent leurs chevaux et l'attaque se produisit avec succès.]

Gerberoy. Bataille de

Autre nom : Bataille d'Arondel.

Date de l'action : 9 mai 1435.

Localisation : Gerberoy est située à la frontière du Vexin et du Beauvaisis, France.

Conflit : Guerre de cent ans 1337-1453. Guerre civile française, 1411-1435.

Contexte : La puissance anglaise sur le continent commençait à s'essouffler, surtout après les grandes défaites infligées par Jeanne d'Arc.

Chefs en présence •Les grands capitaines gascons La Hire et Xaintrailles commandaient les éléments français. •Le comte d'Arundel les Anglais.

Effectifs engagés •8 à 900 Anglais.

Stratégie ou tactique : Les Français utilisèrent les trois armes: Cavalerie, Infanterie et Artillerie, combinées avec grand succès. Mancœuvre de contournement par la Cavalerie tandis que l'Infanterie attaquait de front.

Résumé de l'action : Peu après Pâques 1435, les capitaines français La Hire et Xaintrailles arrivèrent à l'ancienne forteresse de Gerberoy et en réparèrent les murs avec des pierres. Les Anglais allaient arriver. Le 9 mai au lever du jour, vers 04h20, ils apparurent. Parti durant la nuit de Gournay-en-Bray avec 400 archers munis de pieux ferrés, le comte d'Arundel s'avança sans bruit afin de prendre position sans donner l'éveil aux Français. La Cavalerie, plus repérable, partit plus tard mais avança rapidement. Quant au matériel de siège et à l'artillerie, plus lents, ils suivaient.

Au lever du jour, La Hire aperçut le comte d'Arundel et ses 400 archers sur le champ de bataille. Ils étaient protégés par la boucle et l'étang du Tahier. En avant-poste, 100 ou 120 hommes barraient un important carrefour de routes et surtout l'accès à la route de Gournay. Dans les deux cas, les Anglais étaient adossés à une haie et retranchés derrière leurs pieux individuels anti-cavalerie, plantés à 45°.

Pourtant, à cause d'une colline de 194 mètres qui obstruait la vue, Arundel n'aperçut pas la route de Gournay. La Hire et Xaintrailles décidèrent alors de détruire l'avant-poste anglais avant l'arrivée de la Cavalerie. Pour cela ils engagèrent

toutes les forces disponibles. Archers et *guisarmiers*¹ attaquèrent de face tandis que les cavaliers, contournant la colline de Gerberoy, hors de la vue des Anglais, assaillirent le même avant-poste par l'arrière. Le poste anglais succomba et les survivants s'enfuirent pour se réfugier dans le camp principal.

Alors que Xaintrailles prenait une position statique pour empêcher le comte d'Arundel de sortir de son camp, La Hire, avec le gros de la Cavalerie, s'élança sur la route de Gournay afin d'y rencontrer le Corps de Cavalerie anglaise, lequel, ne voyant pas les forces d'Arundel et pensant que le comte avait déjà investi Gerberoy, s'avancait sans prendre garde.

La Hire fondu alors sur la Cavalerie anglaise qui reflua et tomba à son tour sur le train des équipages anglais, les mettant lui-même en déroute avec ses chariots. La bataille générale eut enfin lieu entre Pierrepont et Laudencourt; ce fut un combat acharné et sanglant, ensemble de combats singuliers. Les Français eurent finalement le dessus et reprirent ensuite la route de Gerberoy.

Xaintrailles avait mis son artillerie en batterie: une *couleuvrine*² et une batterie de *fauconneaux*. En concentrant son tir sur le comte d'Arundel, reconnaissable à sa grande taille, les artilleurs français réussirent à le toucher à la cheville, lui infligeant une blessure telle qu'il fut obligé de garder le lit. Il mourut 34 jours après la bataille, le 12 juin 1435, de septicémie causée par la blessure.

En rentrant de sa chevauchée victorieuse, le capitaine La Hire attaqua à revers le camp anglais, là où il était le plus vulnérable. En fait, l'attaque française eut lieu de tous les côtés simultanément. Les Anglais résistèrent puis furent finalement enfoncés. Le comte d'Arundel, blessé, se rendit au maréchal Motier de La Fayette. Les soldats anglais prirent la fuite à travers le bois de Caumont. Certains rejoignirent Gournay, d'autres s'égarèrent et furent arrêtés dans les secteurs lointains de Mervillers et de Crèvecœur. Les Anglais tués furent enterrés à Wambez... en dehors du cimetière! C'est dire à quel point ils étaient devenus impopulaires en cette fin de Guerre de Cent Ans.

Pertes •Français : 30 hommes hors de combat. •Anglais :

¹Lanciers; la guisarme était une arme d'hast, c'est à dire une lance, à fer asymétrique.

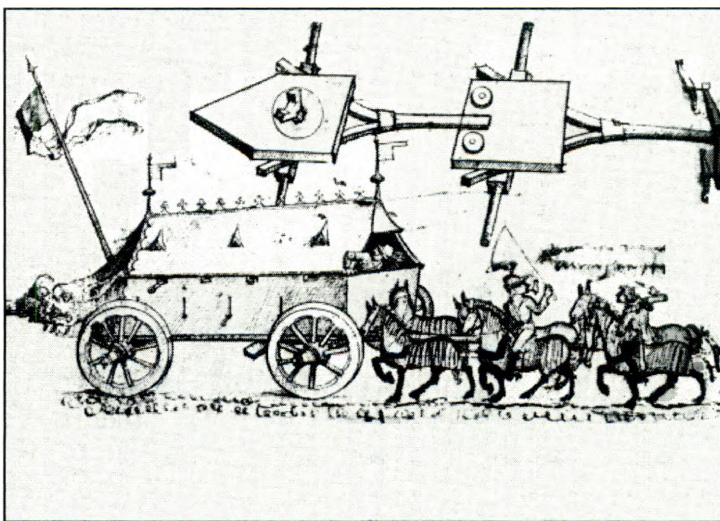
²Comme indiqué plus haut, la couleuvrine ou coulevraine était un petit canon long et de faible calibre, parfois monté sur pivot et maniable à la main. C'est l'ancêtre du fusil.

nombreux morts et 150 prisonniers.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les Français restèrent maîtres de Gerberoy et une armée anglaise fut détruite. Certes elle ne comprenait que 8 ou 900 hommes¹, mais il n'y en avait pas d'autres.



Projet de chariot blindé, fin du XV^e siècle.



¹Les effectifs de deux bataillons d'aujourd'hui

La Gravelle. Bataille de

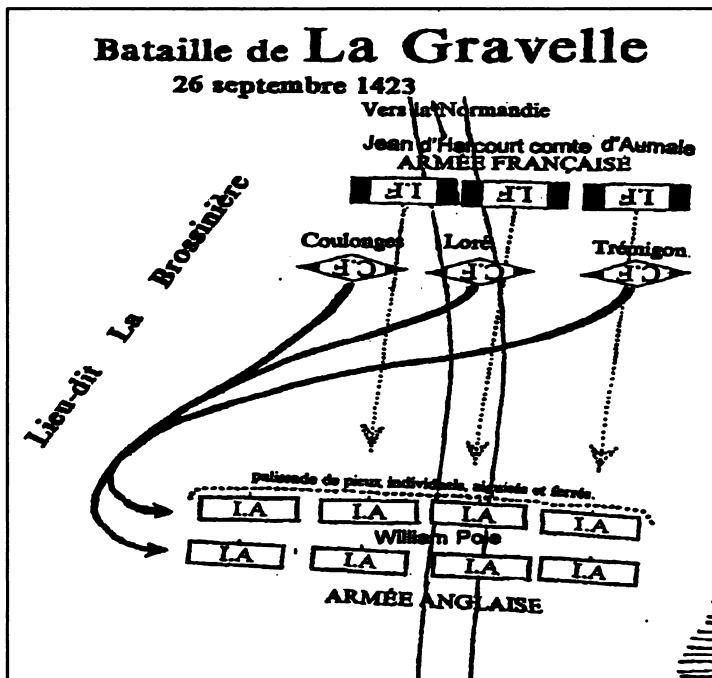
Autre nom : Bataille de La Brossinière.

Date de l'action : 26 septembre 1423.

Localisation : Département de la Mayenne, France.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre civile entre "Armagnacs" et "Bourguignons", 1411-1435.

Contexte : La France était en pleine guerre civile. Henri VI de Lancastre-Plantagenêt, allié des Bourguignons, avait réitéré sa revendication de¹ "roi de France et d'Angleterre".



Charles VII était dauphin de France ou plutôt "*Roi de Bourges*"².

Chefs en présence •Français: le comte d'Aumale³ gouverneur de la Touraine, de l'Anjou et du Maine, et Ambrôse de Loré. •Anglais: William de La Pole, comte de Suffolk.

Effectifs engagés •Anglais : 2 000 fantassins et 800 ar-

¹Avant de mourir, en 1422 ; comme ses prédecesseurs.

²Expression railleuse utilisée par les Anglais et les Bourguignons dans le but de discréditer le Dauphin de France [encore non couronné], par rapport au roi d'Angleterre qui portait le titre de Roi de France et d'Angleterre.

³Dont le nom était Jean VII d'Harcourt

chers. •Français : inconnus.

Stratégie ou tactique : Au lieu d'attaquer de front la ligne anglaise solidement protégée par des pieux ferrés, Loré la fit *contourner*, manœuvre jugée peu héroïque à l'époque, mais fort intelligente.

L'affaire avait été bien conduite pour les Français, le champ de bataille bien choisi... Sur cette lande, où le grand chemin est encore au niveau du sol, les Anglais ne pouvaient se protéger qu'imparfaitement avec leur herse de pieux mobiles. La Cavalerie avait toute liberté pour évoluer.

Le champ de bataille se présentait comme un terrain plat, où la route ne faisait ni remblai ni déblai.⁴ Les Anglais habitués à la défensive ne pouvaient donc se protéger que par leur palissade de pieux individuels. Le flanc arrière-droit des Anglais était couvert par un ravin profond.

Résumé de l'action : Au mois de septembre 1423, Lord William de La Pole⁵ avait quitté la Normandie avec 2 000 soldats et 800 archers pour écumer le Maine et l'Anjou. Il avait pris à Segré un butin immense et un troupeau de 1 200 bœufs et vaches; puis il était reparti pour regagner le pays normand, emmenant des otages. La reine Yolande, belle-mère de Charles VII, qui était en sa ville d'Angers, eut, la première, la pensée de venger l'affront et le dommage causé à son comté. Elle fit prévenir Ambroise de Loré le plus vaillant des partisans du "malheureux" roi de France. Loré, sachant que le comte d'Aumale, Jean d'Harcourt, gouverneur de la Touraine, de l'Anjou et du Maine, séjournait alors à Tours et préparait une expédition en Normandie, lui

⁴Les chemins en remblai étaient alors appelés "chaussées".

⁵William de La Pole, duc de Suffolk [1396-1450]. Militaire et homme d'état anglais, il devint comte de Suffolk lorsque son père Michel de La Pole fut tué par les Français durant la bataille d'Azincourt en 1415. William fut injustement tenu responsable des dernières défaites anglaises de la Guerre de Cent Ans. Il servit dans toutes les campagnes françaises du roi Henri V d'Angleterre. En 1428, Suffolk fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise sur le continent, mais, le 12 juin 1429, il fut battu par Jeanne d'Arc à Jargeau. Il paya rançon, fut relâché, et, en 1431, fut rappelé en Angleterre. En 1448, il devint duc de Suffolk. La chute de Suffolk survint lorsque les Anglais s'emparèrent de Fougères par ruse en 1449, *probablement avec son approbation*, suppose l'Encyclopædia Britannica. La fragile paix fut alors rompue, les hostilités reprisent et les Français s'emparèrent rapidement de presque toute la Normandie. Le Parlement jeta le blâme de tous ces désastres sur Suffolk, favori du Roi, et ce ne fut qu'à regret que ce dernier bannit Suffolk pendant 5 ans. Ce dernier quitta l'Angleterre le 1^{er} mai 1450, mais fut intercepté sur la Manche par ses ennemis politiques et immédiatement assassiné par décapitation. Les titres de duc et de comte appartinrent à la famille de La Pole jusqu'en 1603. Puis ils furent attribués à une branche de la famille Howard, pour des raisons religieuses.

dépêcha un messager avec une lettre. Le gouverneur Harcourt accourut en toute hâte à Laval, amenant les troupes qu'il avait déjà réunies, «et manda gens de toutes parts à ce qu'ils se rendissent vers lui».

Le plus prompt à se joindre à la compagnie et le mieux accompagné fut le baron de Coulonges, dont il accepta les services malgré la disgrâce dans laquelle il le tenait, en lui enjoignant seulement *de s'arranger pour ne pas se trouver en sa présence*. Toute cette concentration de troupes se fit très rapidement. Le comte d'Aumale [Harcourt] n'était arrivé à Laval que le vendredi 24 septembre 1423. Il en repartit dès le samedi de grand matin, pour aller prendre position sur le chemin que devaient emprunter les Anglais. Il envoya des éclaireurs pour surveiller leur marche et le renseigner exactement. Il était de bonne heure à Bourgneuf-la-Forêt, d'où il envoya à Vitré, vers Anne de Laval, «luy prier qu'elle luy voulust envoyer l'ainné de ses fils, nommé André de Laval, lors estant jeune d'âge de douze ans; laquelle le fist très volontiers et luy bailla pour l'accompagner, mestre Guy de Laval, seigneur de Mont-Jean, et tous les gens de la seigneurie de Laval, avec plusieurs autres des vassaux qu'elle peut recouvrer et avoir promptement d'autre part.»

Jean d'Harcourt tint alors Conseil avec le bâtard d'Alençon, le sire de Montjean, Louis de Trémigon et Ambroise de Loré. Il leur apprit que les Anglais étaient à 20 km de là et qu'ils allaient passer, en suivant, comme ils le faisaient toujours, le grand chemin qui longe la Bretagne, au lieu-dit de La Brossinière, le lendemain matin dimanche. Chacun émit son opinion; il fut conclu que le gouverneur lui-même, en compagnie du bâtard d'Alençon et de Guy de Laval, «se mettraient à pied et posteraienr leurs hommes démontés en bataille au lieu-dit de La Brossinière; pendant que Loré et Trémigon, auxquels on permettait de s'ajointre le baron de Coulonges, avec leurs deux cents lances, iraient à cheval «besogner sur iceux Anglois ainsi qu'ils verroient à faire».

Il y avait deux heures que les Français étaient rangés en bataille quand ils virent les éclaireurs anglais qui

donnaient la chasse aux *batteurs d'estrade*⁶ français. Les cavaliers français leur coururent sus et les forcèrent à se replier sur leur Corps de bataille, où ils mirent pied-à-terre. Les Anglais ne pouvaient plus se faire précéder de leurs propres éclaireurs, ayant toujours devant eux les cavaliers français qui «se tenaient tous ensemble, se retirant tout bellement vers le comte d'Aumale». Ils n'étaient qu'à un trait d'arc quand le gros des troupes françaises se démasqua. Les Anglais, qui marchaient bon train en belle ordonnance, piquèrent en terre de gros pieux ferrés, derrière lesquels ils purent se retrancher au moment de l'attaque de Cavalerie. Trémigon, Loré et Coulonges voulurent *en tâter*, mais la palissade de pieux était trop redoutable. Ils la tournèrent⁷ alors et frappèrent avec mordant sur les Anglais, qui, pris de flanc, se rompirent et furent acculés au grand fossé. Les gens de pied les atteignaient de front; le convoi de chariots et de troupeaux leur fermait le chemin de repli par derrière; malgré leur courage désespéré ils ne purent résister longtemps à la sanglante pression. Ce fut une boucherie où périrent 1 300 Anglais. Les autres, parmi lesquels le frère de Suffolk; Thomas Aubourg et Thomas Cliffton se rendirent. Il n'en échappa pas 120. Les Français ne perdirent qu'un seul chevalier, Jean Le Roux, et «peu d'autres⁸». André de Laval, le futur maréchal, fut fait chevalier sur le champ de bataille avec plusieurs de ses compagnons. La dame de Laval fit enterrer les morts.

Pertes •énormes pertes anglaises : 1 300 hommes, près de 1 400 blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise : Cette action fut d'heureux augure pour le commencement du règne de Charles VII de France.



⁶Surnom des éclaireurs.

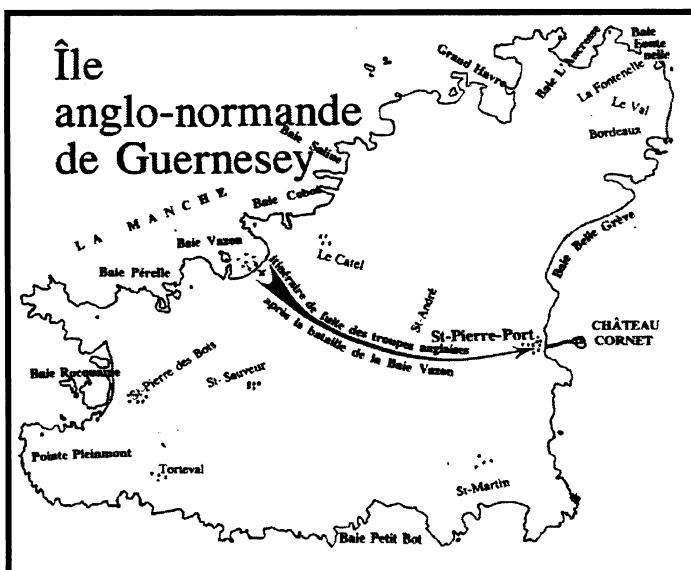
⁷Ils la contournèrent.

⁸Sans compter bien sûr les "piétions", gens du commun, que l'on ne comptabilisait même pas.

Guernesey. Bataille et siège de

Autres noms : Guernsey, "Descente des Aragousais".

Date de l'action : Du début jusqu'à la fin juin 1372.



Localisation : dans l'île de Guernesey, archipel anglo-normand, Manche. Coordonnées géographiques: 43° 27' de latitude Nord, et 02° 35' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1372.

Contexte : Charles V de France voulait conquérir les provinces anglaises du Continent. En guise de diversion, il fournit un petit contingent à Owen de Galles, héritier dépossédé du Pays de Galles, resté un prétendant au trône, qui alla lancer un raid contre Guernesey. Le 10 mai 1370, Owen lança un défi insultant aux Anglais, afin de les provoquer. Cela marqua la reprise des hostilités dans ce secteur.

Chefs en présence •Owen de Galles commandait les **Franco-gallois**. 4 chevaliers composaient son État-Major: gallois, français, et un Anglais, un transfuge nommé James Wyn. •Le gouverneur anglais de l'île s'appelait Aymon Rose.

Effectifs engagés • Les Anglais avaient 4 000 hommes, incluant la garnison et les milices. • **Franco-gallois**: 2 compagnies d'hommes d'armes et une bande d'aventuriers: Owen avait 200 hommes dont 100 arbalétriers. La deuxième compagnie comprenait 140 hommes d'armes et 20 arbalétriers. Donc au total : 6 à 800 hommes.

Stratégie ou tactique : Bataille-mêlée en plaine, puis siège. Cette attaque était une diversion stratégique aux opérations continentales du roi de France.

Résumé de l'action : Les troupes d'Owen débarquèrent dans la baie de Vazon et se déployèrent à la faveur d'un marais appelé "la Grand Mare". Un combat eut lieu au moment du débarquement, à l'issue duquel les Anglais s'enfuirent et furent rattrapés à 2 lieues de Château-Cornet, au lieu-dit La Hoguette. Là, le combat reprit et les Anglais furent de nouveau battus¹.

Après cette victoire, Owen commença le siège du Château-Cornet commandé par le Gouverneur Aymon Rose. Rose soutint le siège. Durant une sortie nocturne, il tua même un certain nombre de Franco-gallois endormis autour d'un bivouac. Une chronique de la bibliothèque vaticane précise que, après avoir perdu 300 hommes de plus sur les 4 000 qu'ils avaient au début de l'invasion, les Anglais abandonnèrent le Château-Cornet et se retirèrent dans le château de Beauregard.

Sur ces entrefaites, Owen reçut l'ordre de rallier une escadre qui venait de vaincre une flotte anglaise au large de la Rochelle. Les Français partirent rançonner Jersey.

Pertes • Anglais: 1 500 tués. • Franco-gallois: inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Aucune conséquence notable, excepté la diversion stratégique pour les opérations continentales.



¹800 Anglais furent tués; il y eut donc panique et massacre.

Hardlaugh. Siège de

Date de l'action : avril 1404.

Localisation : Village du Pays de Galles, Grande Bretagne.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Expédition française au Pays de Galles.

Contexte : Owen Glendowr, héritier du Pays de Galles, avait demandé l'appui de la France contre l'Angleterre. La France lui envoya un Corps Expéditionnaire¹.

Effectifs engagés • 1 100 Français renforcés de plusieurs milliers de Gallois. • **Garnison anglaise:** effectifs inconnus.

Stratégie ou tactique : Simple blocus et assaut par escalade.

Résumé de l'action : Les Franco-gallois assiégerent Hardlaugh, au Pays de Galles, et prirent la ville par escalade; le combat fut extrêmement violent et acharné.

Pertes • Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : L'insurrection faisait tache d'huile.



¹De 800 hommes d'armes et de 300 arbalétriers.

Harfleur. Siège et prise de

Date de l'action : 19 août - 15 septembre 1415.

Localisation : Harfleur [Seine-maritime, France] est située à l'embouchure de la Seine. 49°30'N, 00°10'E

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : Après 35 ans de trêve, la Guerre de Cent Ans se ralluma. Dans une France en pleine anarchie, Charles VI, contrôlé par le parti des *Armagnacs*, était atteint de violents accès de folie. En Angleterre, Henri V de Lancastre-Plantagenêt, qui revendiquait *l'Empire angevin des Plantagenêt*,¹ voulait profiter de la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons pour faire valoir son titre de *Roi de France et d'Angleterre*². Le 14 août, il aborda avec 1 600 navires, dont 200 nefs portugaises, entre Harfleur et Honfleur à l'emplacement actuel du port du Havre³. Il amenait avec lui une armée considérable.

Chefs en présence •Le gouverneur français de la ville était Raoul de Gaucourt. •Le roi d'Angleterre Henri V de Lancastre-Plantagenêt commandait l'armée d'invasion.

Effectifs engagés •L'armée anglaise de siège comptait 6 000 chevaliers et hommes d'armes, 24 000 archers et une artillerie considérable. •La garnison assiégée alignait 400 hommes d'armes, mais la population aida dans les divers travaux de réparation.

Stratégie ou tactique : Ce fut un siège par circonvallation totale, avec assauts par escalade, galeries de mine, brèches par artillerie, machines de catapultage. La famine fut la cause essentielle de la reddition. La ville de Harfleur était petite, entourée de murailles formant *redans*⁴ et garnie de hautes tours. Trois portes, ceinturées par des fossés remplis à chaque marée et par une *barbacane*⁵ ou *boulevard*, donnaient accès à la ville par un *pont dormant* qu'un pont-levis de bois reliait à la terre. Le port, qui accueillait les navires jusqu'au milieu de la ville, était protégé de part et d'autre

¹Guyenne, Anjou, Normandie, Touraine, Poitou, Ponthieu, Boulonnais et suzeraineté sur la Bretagne et les Flandres.

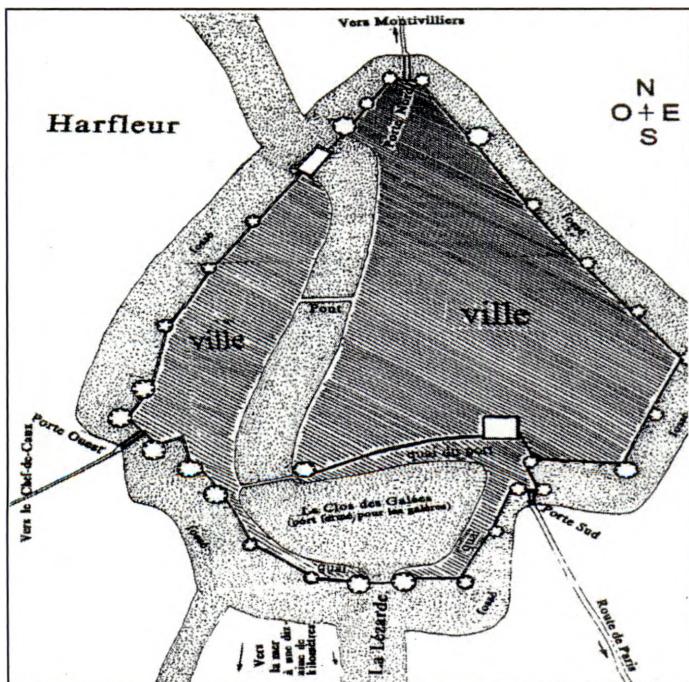
²Auquel il n'avait pas renoncé, en dépit d'une clause de la Paix de Brétigny. Ce titre fut gardé par les monarques anglais jusqu'à la Paix d'Amiens, en 1802.

³Qui n'existant pas encore. Il ne fut fondé qu'un siècle plus tard sous le nom de Havre-de-Grâce.

⁴Redan ou redent: n.m. fortification en angle saillant.

⁵Mot d'origine arabe. Ouvrage assurant la défense extérieure d'une porte [ou d'un pont].

par des courtines couronnées de tours. À l'entrée, barrées de grosses chaînes, deux grandes tours entre lesquelles embouquait¹ la marée. De grands pieux, plantés devant la partie de courtine battue par la mer à marée haute et destinés à empaler la coque des navires ennemis, empêchaient les attaques à l'abordage. Lorsque Henri V d'Angleterre décida



de bloquer totalement la ville, il posta ses propres troupes sur la rive droite de la rivière de Harfleur, *la Lézarde*. Le duc de Clarence surveillait la rive gauche, et la flotte anglaise la façade maritime.

Résumé de l'action : Après avoir vainement tenté d'obtenir une reddition, le roi d'Angleterre dut se résoudre à établir l'investissement, sous les coups des assiégés: retranchements, fortifications, machines de siège, fossés, artillerie lourde, mines. Un dispositif complexe empêchait les assiégeés de la barbacane-Ouest d'effectuer des sorties-surprise. On creusait sans cesse. Puis, les machines et l'artillerie se mirent à tirer des boulets de pierre sur la ville. Petit à petit, la barbacane se désintégra. Les constructions de la ville

¹Pénétrait [de bouche].

s'écroulaient aussi. Mais, ce que les Anglais démolissaient le jour était réparé la nuit avec du bois. Une couche de terre recouvrit les rues afin que les boulets de pierre n'éclatent pas sous le choc; ce qui aurait blessé ou tué les passants. Les Français avaient accumulé sur les murailles des pots pleins de poudre inflammable, de soufre et de chaux vive, pour repousser les assauts.

Les Anglais creusèrent des galeries de mines sous les murs, du côté de Clarence. Mais les assiégés creusèrent des contre-mines qui déjouèrent le projet de faire écrouler les murailles. D'horribles et impitoyables combats se déroulèrent sous terre, dans les ténèbres des galeries, lorsque les mineurs se rencontraient. L'adrénaline et les âcres sueurs de la peur coulaient en abondance, et les actes de panique et ceux de bravoure se confondaient dans l'obscurité profonde où la mort fauchait avidement tous ces adolescents en uniformes ennemis.

Malgré tout, le 16 septembre, les assiégés étaient à bout de vivres. Ils promirent de capituler s'ils n'étaient pas secourus dans les 6 jours. Une flotte française allait-elle arriver? Enfin, l'amiral de Brabant arriva en vue d'Harfleur avec... "13 baleinières¹". L'amiral les avait enchaînées les unes aux autres. La masse flottante se jeta courageusement sur la flotte anglaise tandis qu'une armée de secours assaillait les lignes de circonvallation ennemis. Mais les deux attaques échouèrent; aussi, le 22, les Harfleurais se résolurent à capituler. Leur résistance héroïque, qui avait coûté aux Anglais presque la moitié de leur armée, fut punie d'un *exil en masse*. Presque toute la population fut chassée de la ville afin d'en faire une place forte anglaise.

Pertes •Les pertes françaises sont inconnues mais doivent avoir été lourdes. •Les Anglais perdirent presque la moitié de leurs effectifs durant ce siège.

Conséquence de cette défaite française : L'incompétent connétable Charles d'Albret n'arma même pas les bourgeois et les paysans normands qui ne demandaient qu'à combattre.

L'amiral anglais Thomas de Beaufort² fut laissé à

¹C'était tout ce qu'il avait trouvé!!!

²Comte de Dorset.

Harfleur avec une garnison de 2 000 hommes et une es-
cadre. Les femmes et les prêtres furent expulsés de la ville,
ne pouvant emporter que dix sols chacun de leurs biens. La
plus grande partie des bourgeois de la ville fut exilée. Henri
V repeupla la ville d'Anglais.

L'amiral de Beaufort, laissé en garnison, fut plus
tard battu par le connétable de France, alors qu'il s'était
aventuré hors de Harfleur.



Haverford. Siège de

Date de l'action : Août 1405.

Localisation : Ville du S.-O. du Pays de Galles, située à 15 km au nord de Pembroke, sur la West Cledday. 51°49'N, 04°58'O

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Insurrection du Pays de Galles contre les Anglais. Expédition française au Pays de Galles.

Contexte : La France avait envoyé un Corps Expéditionnaire français au Pays de Galles. Il se groupa à L'Écluse. Alors l'amiral Thomas de Lancastre, fils du roi d'Angleterre, se mit en travers du projet en tentant de s'emparer de la citadelle de L'Écluse. Mais il échoua. Il se dirigea ensuite vers Saint-Vaast-La-Hougue afin de pratiquer la terre brûlée. Le 22 juillet 1405, la division française de Harfleur [16 vaisseaux et deux caraques] rallia l'escadre de Brest. Le Corps Expéditionnaire, promis à Glendowr, appareilla, débarqua à Milford, prit la ville puis se dirigea sur Haverford.

Chefs en présence •L'escadre française était commandée par l'amiral Le Borgne de La Heuse. Le grand maître des arbalétriers était Jean de Hangest, et le maréchal de Rieux dirigeait les troupes de terre Owen Glendowr commandait l'armée insurgée.

Effectifs engagés •Français : 120 voiles de toutes tailles transportaient 600 arbalétriers, 800 hommes d'armes et 1 200 fantassins. Ce qui ne fait qu'une vingtaine d'hommes, en moyenne, par navire. L'armée d'Owen¹, qui comprenait 10 000 hommes, avait fait sa jonction avec les Français.

Stratégie ou tactique •Assaut par escalade avec échelles.

Résumé de l'action : Le Corps Expéditionnaire français prit d'assaut la ville de Haverford. Rien n'est connu sur le combat lui-même. On peut supposer que la ville fut prise par escalade.

Perdes •inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : L'insurrection allait bon train, et les vainqueurs se dirigèrent vers Tenby.

¹Chef des insurgés gallois. Il avait fomenté tous ces troubles pour son profit personnel. Il voulait regagner le contrôle du Pays de Galles.

Île de Wight. Bataille de l'

Date de l'action : 21 août 1377.

Localisation : Île située sur la côte méridionale de l'Angleterre, au large de Portsmouth et de Southampton². 50°40'N, 01°20'O

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : La *Trêve de Bruges* entre la France et l'Angleterre finit le 24 juin 1377. Jean de Vienne mit à la voile le lendemain avec son escadre pour aller brûler Rye, puis Rottingdean, et enfin, après un séjour à Harfleur, remit à la voile fin août pour aller rançonner l'île de Wight, le 21 août 1377.

Chefs en présence : L'amiral Jean de Vienne commandait la flotte française.

Effectifs engagés : Inconnus.

Stratégie ou tactique : Une mêlée fit rage sur la plage. Le but de cette attaque était de faire diversion; les Français voulaient, par des descentes répétées en Angleterre et par un blocus rigoureux, seconder le siège de Calais.

Résumé de l'action : Le 21 août, une forte brise du Sud poussa la flotte française vers l'île de Wight. Les habitants pensaient que les Français seraient facilement rejetés à la mer, et, dans ce but, ils se regroupèrent en rangs serrés sur la plage de débarquement. Mais, en fait, après un vif combat dans le secteur du débarquement, les Français prirent pied. Ils s'emparèrent de toute l'île, excepté du château, et reçurent 500 marcs d'argent de la population afin que les maisons ne soient pas brûlées.

Pertes : Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Cette bataille allait permettre à Jean de Vienne d'occuper pour un temps l'île de Wight afin de couvrir, par le pillage, les frais de cette expédition de diversion.



²Wight est une grande île qui ferme l'embouchure de la Southampton Water.

Jargeau. Siège de

Date de l'action : 10 - 12 juin 1429.

Localisation : Ville située dans le Loiret [France] sur la rive Sud ou gauche de la Loire, à 17 km d'Orléans. 47° 50' N., 02° 07' E.

Conflit: Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1429. Guerre civile française, 1411-1435.

Contexte : La France était déchirée par une guerre civile entre *les Bourguignons* et *les Armagnacs*¹. Les Anglais en avaient profité pour essayer de faire valoir les droits de leur roi à la couronne de France. La plus grande partie du pays était déjà sous leur contrôle, et ils avaient voulu faire sauter les "verrous de la Loire" qui leur auraient ouvert les territoires du Centre et du Sud.

Orléans, qui représentait aussi un symbole dynastique, avait donc été assiégée par les Anglais puis délivrée par Jeanne d'Arc. Le 10 juin 1429, la Pucelle se remit en campagne pour aller attaquer Jargeau où s'était réfugiée l'armée anglaise qui venait d'être défaite à Orléans.

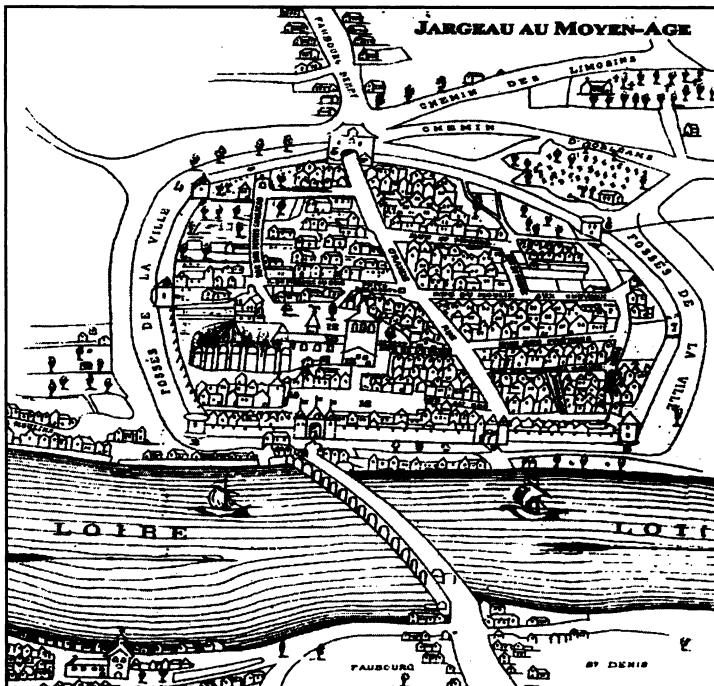
Chefs en présence •Jeanne d'Arc, le duc d'Alençon, Duinois le Bâtard d'Orléans, et Xaintrailles, capitaine gascon, commandaient les **Français**. •le comte de Suffolk² était le chef de la garnison anglaise.

Effectifs engagés •L'**armée française** qui vint assiéger la forteresse comptait 3 600 soldats de métier et 4 000 volontaires locaux. Entre autres pièces d'artillerie, la ville d'Orléans prêta deux grosses bombardes de siège: les bombardes *La Bergère* et *Montargis*³. •La **garnison anglaise** se composait de 500 chevaliers, écuyers et autres gens d'armes, ainsi que de 200 archers d'élite. Tous vétérans. Le siège devait être mené rondement car les assiégeants apprirent le premier jour qu'un Corps d'armée anglais de 5 000 soldats de métier, commandé par Falstolf en personne, arrivait à l'aide, envoyé de Paris par le duc de Bedford, Régent de France pour le roi [de France et] d'Angleterre.

¹appelés ainsi car l'un des chefs de ce parti était le comte Bernard VII d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans, Charles I^r.

²John de La Pole

³Montargis, située à 63 km d'Orléans avait probablement offert cette pièce. L'autre avait été baptisée en l'honneur de Jeanne d'Arc.



Stratégie ou tactique : Utilisation de grosses pièces d'artillerie pour détruire les défenses, puis assaut par escalade avec échelles.

À l'abri dans cette puissante forteresse, une poignée de défenseurs déterminés aurait pu résister très longtemps si l'artillerie lourde de siège, qui avait déjà fait ses preuves au siège d'Orléans, n'avait fortement ébranlé puis démantelé les fortifications puis l'esprit même de résistance. À signaler aussi l'arrivée tardive des secours anglais. Jargeau, qui s'était livrée à l'Anglais John de La Pole, comte de Suffolk, sans résistance le 5 octobre 1428, était un gros bourg solidement fortifié de murailles et de tours. Le pont sur la Loire, conduisant de la ville vers la rive de Beauce⁴ était muni de deux châtelets qui défendaient les têtes de pont. Les faubourgs extérieurs aux fortifications avaient été solidement mis en état de défense par le comte de Suffolk.

Résumé de l'action : Le 10 juin vers quatorze heures, le Corps d'armée français arriva devant la forteresse de Jar-

⁴Au Nord.

geau. Tandis que les chevaliers, soucieux de leur confort, cherchaient à se loger dans les quartiers éloignés, les "gens du commun", trop enthousiastes, attaquèrent les faubourgs immédiats qui avaient été mis en état de défense par les Anglais. Mais une vigoureuse contre-attaque de ces derniers les obliga à battre en retraite. Voyant les Milices refluer en désordre, Jeanne saisit son étendard, rallia les fuyards et s'élança à leur tête. Le combat acharné se termina le soir même par la prise de tous les faubourgs aux Anglais, lesquels se réfugièrent derrière les murailles de la forteresse.

Durant la nuit, les Français mirent l'artillerie et les machines de siège en batterie. Une attaque de la part de la garnison aurait pu entraîner de graves conséquences, car les Français, trop confiants après les succès de la soirée, ne prirent aucune mesure de sécurité. Mais les Anglais s'en tinrent à la défensive.

Au petit matin, la grosse bombarde, *la Bergère*, ouvrit le feu avec une efficacité si redoutable, qu'en trois coups elle fit crouler la plus grosse tour. La Pucelle crut le moment venu de sommer les Anglais de capituler. Mais le comte de Suffolk refusa.

La seconde journée se passa comme la première, en canonnade continue, en sorties sanglantes et en attaques indécises. Suffolk désirait gagner du temps jusqu'à l'arrivée de l'armée de secours annoncée la veille. Par ruse, il demanda un délai de quinze jours pour réfléchir; les Français refusèrent.

Le matin du troisième jour, le comte de Suffolk fit encore demander une suspension d'armes de 15 jours au terme desquels il faisait serment de se rendre s'il n'était pas secouru. Le duc d'Alençon refusa, le sommant d'évacuer la place sur l'heure, auquel cas les Anglais pourraient garder leurs chevaux. Fort rusé, Suffolk essaya alors de convaincre Jeanne d'Arc, pensant dans son esprit (que l'on taxerait aujourd'hui de *sexisme*) que la bergère devenue chef de guerre se laisserait plus aisément plier. Mais il fut encore fort déçu; celle-ci ne leur garantit que la vie sauve et la permission

de conserver leurs "petites cottes"⁵. Avec une persévérence qui frisait l'entêtement désespéré, Suffolk tenta alors de négocier avec le capitaine La Hire, mais ce dernier reçut l'ordre impératif de cesser tous pourparlers non officiels avec les Anglais.

Dès neuf heures du matin, la Pucelle fit sonner l'assaut. L'artillerie anglaise se mit immédiatement à battre les abords, pendant que des dizaines d'échelles d'escalade se dressaient contre les murailles. Au sommet, les Anglais s'activaient fébrilement à les repousser. Les Français comblaient déjà les fossés de fascines et continuaient de dresser leurs échelles pour assaillir les remparts, tandis que les Anglais faisaient pleuvoir sur eux une grêle de flèches et de pierres. "Le sang ruisselait sur les murs et dans les fossés."

Le duc d'Alençon remarqua un géant anglais, casqué, qui repoussait les assauts et les échelles avec grande efficacité. Il fit venir une *couleuvrine*⁶ qui eut tôt fait de le foudroyer en pleine poitrine. Jeanne, l'oriflamme à la main, s'élança sur une échelle. Elle encourageait les combattants français et écossais en termes extrêmement convaincants pour l'époque : "Notre Seigneur a condamné les Anglais !..."

Après quatre heures de lutte acharnée, Suffolk fit demander une trêve au duc d'Alençon afin de parlementer. Les Français refusèrent. Au plus fort du combat, Jeanne d'Arc descendit elle-même dans le fossé à sec, son étendard à la main, et, rayonnante de courage, escalada la muraille à l'endroit où les Anglais opposaient la plus vigoureuse résistance. Elle fut aussitôt la cible de leurs coups les plus fureux. L'un deux saisit une grosse pierre et la lança sur Jeanne. Son casque résista au choc, mais la violence fut telle qu'elle tomba agenouillée au pied du rempart. Ce fut un cri de triomphe chez les Anglais et un cri d'épouvante chez les Français; mais Jeanne se releva aussitôt et s'écria : "Amis, sus, sus, en avant ! Courage. Notre Sire a condamné les Anglais. À cette heure ils sont tous nôtres!" Alors que le soldat anglais, fort adroit, s'apprêtait à foudroyer Jeanne

⁵Vêtements de tissu qu'ils portaient sous l'armure; "*en sous-vêtements*", ou plutôt, "*en tenue bourgeoise*", dirions-nous aujourd'hui. Tout l'équipement militaire était donc saisi et confisqué.

⁶Ou *couleuvrine*; canon très léger, parfois monté sur pivot, au calibre situé entre la bombarde et le mousquet [qui n'existant pas encore]. Certains y ont vu l'ancêtre du mousquet.

d'une nouvelle pierre, une couleuvrine française l'abattit.

L'assaut reprit avec un regain d'énergie et atteignit le sommet des remparts. Les Français pénétrèrent dans la ville, de rue en rue, de maison en maison. Suffolk et une partie de ses chevaliers essayèrent de se retrancher dans le fort érigé au milieu du pont. Alexander, son frère, tomba sous ses yeux. Bientôt la forteresse était prise et les Anglais encore valides en fuite. Suffolk, au milieu d'un groupe de chevaliers anglais, se réfugia sur le pont, encerclé de toutes parts par des soldats français qui voulaient les capturer vivants afin d'en tirer rançon.⁷

Le comte de Suffolk, qui désirait ne rendre ses armes qu'à un chevalier, demanda à un écuyer d'Auvergne : "Es-tu gentilhomme?" "Oui!" "Es-tu chevalier?" "Non!" Alors Suffolk le fit chevalier et put ainsi lui remettre son épée. (Vanitas vanitatum omnia vanitas ! Mais telle était la Noblesse.) La ville était prise.

Pertes •Les Anglais perdirent 450 hommes, tués au combat ou massacrés par la suite; 1 100 selon d'autres sources. Les chevaliers capturés étaient gardés en vue de rançonnement. Des deux frères de Suffolk, l'un fut capturé, et Alexander tué en combattant. Pour éviter qu'il ne leur soit fait un mauvais parti, Jeanne d'Arc, qui gardait les pieds sur terre en dépit de sa gloire et de son exaltation mystique, fit embarquer Suffolk sur la Loire avec plusieurs autres prisonniers anglais.

Conséquence de cette défaite anglaise : Perte d'une autre position stratégique, une ville-pont, qui permettait d'envahir aisément les provinces de France restées sous contrôle du Dauphin de France.



⁷Il faut bien comprendre que, pour un fantassin pauvre, capturer un chevalier lui octroyait une rançon qui le hissait au rang de bourgeois, dans l'échelle sociale, et lui permettait de vivre sans travailler jusqu'à la fin de ses jours. Cela valait bien la peine de risquer sa vie.

Jersey. Raid sur

Date de l'action : Fin septembre et début octobre 1406.

Localisation : L'île anglo-normande de Jersey dans la Manche. 49°15'N, 02°10'O

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagnes de 1406.

Contexte : Ayant préparé une expédition, Niño, à la tête de ses 3 galères castillanes, se procura des transports de troupes français et prépara un raid contre Jersey.

Chefs en présence •Français : Pero Niño ; Hector de Pontbriand.

Effectifs engagés •Les forces françaises et castillanes regroupaient 1 000 hommes, sans compter les archers et les arbalétriers dont le nombre est inconnu. •**Les forces anglaises** totalisaient 3 200 hommes, dont 1 000 hommes d'armes, 2 000 fantassins et 200 cavaliers.

Stratégie ou tactique : Ne laisser aux troupes aucun chemin de repli afin de les obliger à vaincre ou à mourir¹; Pero Niño fit donc partir l'escadre pour que ses troupes soient forcées de vaincre après leur débarquement; ce qu'elles firent.

Résumé de l'action : Dès que Jersey fut proche, quelques maraudeurs quittèrent la flotte pour aller se livrer au pillage, mais les troupes anglaises les firent rembarquer en hâte dans leurs canots. À la suite de cette indiscipline, Pero Niño interdit de descendre à terre sous peine de mort. Les troupes de débarquement² étaient couvertes sur les flancs par deux "pavesades" garnies d'arbalétriers et d'archers. Ces deux embarcations longeaient le rivage afin de harceler les Anglais. Les troupes débarquèrent sur l'îlot de l'Ermitage, relié à Jersey à marée basse. Après quoi, les transports regagnèrent la haute mer et il fallut vaincre ou mourir. L'armée d'invasion passa de l'îlot sur l'île et attendit les Anglais de pied ferme.

Bientôt, une armée de 2 000 fantassins anglais se lança à l'assaut, tandis que 200 cavaliers opéraient un mouvement tournant le long du rivage. Les uns et les autres fu-

¹C'était d'ailleurs fort recommandé par de grands théoriciens militaires comme Sun Tzu

²Un Corps d'hommes d'armes bretons, normands et castillans, en tout un millier d'hommes.

rent épargnés par les tirailleurs des deux ailes françaises, après de violents combats.

Alors, les Anglais donnèrent de la réserve: un millier d'hommes d'armes qui suivaient en rangs serrés les fantassins. La mêlée fut terrible. Hector de Pontbriand fonça finalement avec une cinquantaine d'hommes sur la compagnie qui portait le pennon blanc à croix rouge de Saint-Georges¹, et réussit à abattre le porte-drapeau de même que le commandant anglais de l'île. Dès lors, les Anglais s'éparpillèrent dans toutes les directions. Pontbriand et Niño gardèrent quelque temps encore le gros de leurs troupes en bataille dans la crainte d'un retour offensif anglais, mais ils ne revinrent pas.

Les Franco-castillans se reposèrent un certain temps avant de former des colonnes d'exploration. Comme les soldats anglais, qui s'étaient enfuis, se cachaient et restaient introuvables pour capituler, les habitants de Jersey demandèrent grâce, offrirent 10 000 couronnes en rançon, et, non sans hésitation, consentirent à un tribut symbolique² que les Français leur imposèrent pour une période de dix ans. Pendant ce temps, les transports français avaient embarqué des bestiaux enlevés dans l'île, et toute l'escadre repartit pour Brest où se fit le partage du butin.

Pertes • Lourdes de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite anglaise : L'économie de l'île eut du mal à se remettre de ce coup de main.



¹Le drapeau anglais.

²De 12 lances, 12 haches, 12 arcs et 12 trompes. Comme en Guyenne, Londres accordait aux marchands insulaires des priviléges fiscaux considérables afin qu'ils gardent l'archipel anglo-normand rattaché à l'Angleterre. La Guyenne profitait des mêmes avantages. Plus tard, lorsque les États-Unis d'Amérique se firent menaçants, le Canada français reçut aussi des priviléges [religieux, cette fois, puisque c'était le Clergé qui négociait].



La Roche-Derrien. Siège et bataille de

Date de l'action : la bataille eut lieu le 19 juin 1347; la contre-attaque victorieuse des Anglais dans la nuit du 19 au 20 juin, et la prise de La Roche-Derrien par les Français en août.

Localisation : Bourg situé en Bretagne dans les Côtes-du-Nord [France] à 20 km de Pimpol. 48°45' Nord, 03°15'32" Ouest. Dans *la lande dite de Cadoret*.

Conflit : Guerre de Cent Ans [1337-1453]. Prolongements en Bretagne sous le nom de *Guerre de Succession de Bretagne* ou *Guerre des Deux Jeanne* [1340-1365].

Contexte : C'était la guerre civile en Bretagne. Le comte de Northampton avait été nommé lieutenant-général de Bretagne,¹ le 24 avril de la même année, par le roi d'Angleterre. La situation de ce duché était étrange. Édouard, hors d'état de consacrer un denier à la guerre de Succession de Bretagne, donna ce duché à ferme² à Thomas Dagworth, et celui-ci, à son tour, attribua à ferme à des sous-contractants chacune des châtellenies [ou seigneuries] et chaque château de son gouvernement³. Ce système mercantiliste fit que: «sur tous les points de la Bretagne où les Anglais sont les maîtres, chaque forteresse devient une ferme pour laquelle on traite à forfait avec Dagworth, comme il a traité lui-même avec Édouard. Chaque capitaine est doublé d'un traitant, mais d'un traitant homme d'épée et anglais d'origine, qui n'est retenu par aucun frein, puisqu'il peut mettre la force armée dont il est entouré au service de ses exactions, et qui pressure avec d'autant moins de scrupule ses victimes, qu'elles ne lui sont pas rattachées par le lien d'une nationalité commune⁴.» Mais Édouard, non content de ses forfaits, voulut prélever, lui aussi, une part supplémentaire de butin. Il s'entendit à cet effet, en 1348, avec un routier-brigand, Raoul de Caours, qui se mettait toujours

¹Le comte de Northampton était, à ce moment-là, William de Bohun, depuis 1337. Puis ce fut son fils Humphrey de Bohun qui n'eut pas de fils. Le titre passa donc, par le mariage de sa plus jeune fille, à Henry Bolingbroke, comte de Derby, qui devint le roi Henri IV d'Angleterre en 1399 par usurpation.

²Cela devenait une affaire commerciale. Dagworth devait payer un forfait énorme au roi d'Angleterre et tâchait de récupérer ce forfait en pressurant le plus possible les châtellenies qui imposaient lourdement les paysans serfs. Ces derniers étaient forcés de travailler comme des forcenés mais arrivaient à peine à survivre.

³S. Luce, *Histoire de Bertrand du Guesclin*, page 86 et suivantes

⁴ibid., p.87

au service du plus offrant.

Les Français et les Anglais qui s'affrontaient [Guerre de Cent Ans] avaient donc pris parti pour chacune des deux Jeanne qui revendiquaient le trône de Bretagne. Les Françaisaidaient Jeanne de Penthièvre, nièce de Jean III, duc de Bretagne. Les Anglais appuyaient Jeanne de Flandre, femme du duc de Bretagne, Jean IV de Montfort. Le 10 janvier 1347, Thomas Dagworth fut nommé par le roi d'Angleterre, Édouard III Plantagenêt, *premier lieutenant d'Angleterre* en Bretagne. Les Anglais avaient placé une garnison à La Roche-Derrien en décembre 1345. Entre le 20 et le 27 mai 1347, Charles de Blois vint mettre le siège devant La Roche-Derrien occupée par les Anglais. Le 19 juin, assiégeé à La Roche-Derrien, Dagworth organisa une sortie et attaqua simultanément l'armée bretonne qui venait assiéger la ville. L'armée de Dagworth était, en fait, une armée de secours.

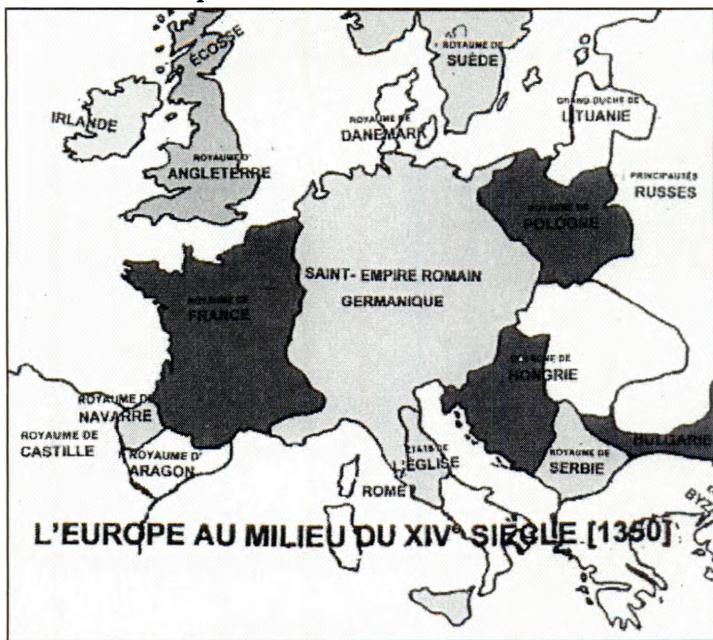
Chefs en présence •**Anglo-bretons:** Thomas Dagworth, un des plus habiles officiers du comte de Northampton¹, commandait les assiégés et l'armée de secours, *armée anglaise* ainsi que *armée bretonne* de la comtesse de Montfort. •**Franco-bretons:** Le sire de Craon commandait les troupes françaises de débarquement qui attaquèrent et prirent la ville et la forteresse en août. Charles de Blois, époux de Jeanne de Penthièvre, commandait l'armée bretonne de siège.

Effectifs engagés •Selon Dagworth lui-même, l'armée bretonne de Charles de Blois comprenait 1 200 chevaliers, 600 hommes d'armes, 600 archers, 2 000 arbalétriers et un nombre indéterminé de gens du commun², en tout donc, 9 ou 10 000 hommes. L'armée française n'arriva qu'en août. •L'armée anglaise de Dagworth comptait 300 hommes d'armes et 4 000 archers, sans compter les troupes de Lord Richard of Totesham et de Hankin of Isprede. Alliée aux Anglais, l'armée bretonne de la comtesse de Montfort: 1 000 hommes d'armes et 8 000 fantassins, en garnison dans la ville et dans le château de La Roche-Derrien. Les Anglo-bretons totalisaient donc 15 000 hommes. •Les effectifs de

¹Morice, *Histoire*, p.272

²"and of commons I know not how many".

la troupe de débarquement française qui prit la Roche-Derrien ne sont pas connus.



Stratégie ou tactique : La ville et la forteresse de La Roche-Derrien étaient situées au bord d'un assez large estuaire qui conduisait à la Manche¹. La ruse causa le renversement de la situation. De vaincus, les Anglais devinrent les vainqueurs. L'absence de poursuite permit aux Anglais de se rallier, de se reconstituer, d'attaquer et de détruire les vainqueurs la nuit suivante, alors que le camp dormait. *La surprise est*, pour le théoricien militaire Clausewitz², un élément très efficace pour acquérir la supériorité momentanée sur le champ de bataille. Les deux facteurs constitutifs de la surprise étant, toujours selon lui, "*le secret*" et "*la rapidité*", on peut constater que dans la deuxième attaque [nocturne] de La Roche-Derrien, les Anglo-bretons furent fort bien servis par la nuit et surtout par la négligence des

¹Dans sa partie Mer d'Iroise

²Carl von Clausewitz [1780-1831] écrivit plusieurs ouvrages remarquables, mais son *Vom Kriege* [De la guerre] le rendit mondialement célèbre. Il fut admis dans l'armée prussienne en 1792 (donc fort précocement) et à l'École de Guerre de Berlin en 1801. Il fut l'élève de Gerhard von Scharnhorst. En 1818, il devint gouverneur de l'École de Guerre où il écrivit son *Vom Kriege*.

Franco-bretons engendrée par leur victoire de la veille. Les effets moraux qu'entraîne la surprise transforment souvent, pour celui qui y fait appel, la pire des causes en une bonne affaire, et ne laissent pas à l'autre le temps de prendre une décision convenable.

Résumé de l'action : Lorsque Dagworth vit l'armée bretonne, moins nombreuse, sous les murs de La Roche-Derrien, il rangea ses troupes en bataille de même que les troupes bretonnes de la comtesse de Montfort. Il y avait donc des Bretons des deux côtés. La bataille fut sanglante. On ne faisait pas de quartier, comme cela se passe habituellement durant les guerres civiles. Dagworth utilisa ses archers armés d'arcs longs, les meilleurs arcs de l'époque, ainsi que les chevaliers et les hommes d'armes anglais.

Par trois fois le général anglais pénétra dans les rangs ennemis, manquant de peu de se faire capturer. Mais les Bretons du duc de Blois se battaient avec une telle furie que, malgré leur infériorité numérique, ils réussirent à briser, les uns après les autres, tous les bataillons anglo-bretons. Quand le soleil se coucha, les Anglo-bretons de Dagworth étaient en fuite; la victoire était à de Blois. Mais les chevaliers de ce dernier refusèrent de poursuivre les vaincus, trop fiers pour achever un ennemi à terre. Il allait leur en cuire ! L'armée de Blois érigea donc son camp afin de bivouaquer pour la nuit sur le champ de bataille.

Mal lui en prit. Aux premières heures du matin, Dagworth, qui avait réussi à rallier les restes dispersés de son armée en déroute, envahit le camp endormi de De Blois, comme un ouragan, tuant, brûlant, saccageant tout sur son passage. Au même moment, la garnison anglo-bretonne de La Roche-Derrien fit une sortie et participa au massacre.

En quelques minutes, la victoire avait changé de camp. Le duc Charles de Blois fut fait prisonnier par ses ennemis anglo-bretons.

Il fut gardé, nu dans un cellier, sur un lit de douleur où le clouèrent les blessures mal soignées qui lui avaient été infligées au cours de la bataille. Il réussit à faire passer un message aux Français réclamant du secours.

Un mardi d'août, donc, l'escadre française d'Antoine d'Oria apparut devant La Roche-Derrien. Le sire de

Craon commandait les troupes françaises de débarquement. Des assauts successifs par escalade furent tentés sur la ville jusqu'au vendredi suivant. Sans résultat. Les Anglo-bretons réussissaient à les repousser tous.

Le sire de Craon suspendit donc à une perche une bourse de cinquante écus d'or pour le premier qui entrerait dans la ville forte. Quelques heures après, les Français étaient maîtres de la ville de La Roche-Derrien.

Mais Charles de Blois, le prisonnier que l'escadre française venait libérer, ne s'y trouvait plus. Les Anglais l'avaient transféré ailleurs.

Pertes • Selon la lettre de Thomas Dagworth au Chancelier d'Angleterre, les Bretons auraient eu entre 6 et 700 hommes d'armes tués, sans compter les soldats "du commun". Il ne donne pas ses pertes de la journée précédente, et, d'ailleurs, ne raconte même pas sa défaite.

Conséquence de cette défaite anglo-bretonne : La bataille permit au parti breton pro-Anglais de s'emparer de Charles de Blois. La cause de ce dernier, à partir de ce moment, était perdue, malgré la mort de Jean de Montfort survenue le 26 septembre 1345. Le duc de Northampton et après lui Thomas Dagworth, continuaient la guerre avec succès, en faveur du fils de Jean de Montfort âgé de huit ans.

Salade d'homme de pied (XVI^e siècle)

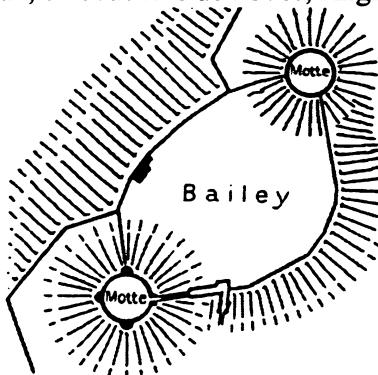


Lewes. Bataille de

Autre nom : Froissart l'appelait *Lyaus* ; Cabaret d'Orville la nomma *Léaux*.

Date de l'action : Début juillet 1377.

Localisation : Lewes était un monastère situé à Rotting-dean, embouchure de l'Ouse, Angleterre. La ville est à 6 km



PLAN DU CHÂTEAU DE LEWES

à l'E.-S.-E. de Brighton, sur la Manche. Simon de Montfort y remporta en 1264 une célèbre victoire sur Henri III. En fait, les Français débarquèrent à Rottingdean. Coordonnées géographiques: 50° 52' de latitude Nord, et 00° 01' de longitude Est.

Conflit : Guerre de

Cent Ans, 1337-1453. Coup de main contre l'Angleterre.

Contexte : La Trêve de Bruges entre la France et l'Angleterre se termina le 24 juin 1377. Jean de Vienne mit à la voile le lendemain avec une escadre pour aller brûler Rye, puis Rottingdean.

Chefs en présence • Jean de Vienne était amiral de France.
• Jean de Charlieu¹ était le prieur de Lewes².

Effectifs engagés • L'escadre française comprenait 50 vaisseaux dont 8 galères castillanes et 5 portugaises. Le contingent français comptait 3 500 arbalétriers et marins, avec une batterie de six pièces qui avait servi au siège de Saint-Sauveur le Vicomte. À cela s'ajoutaient les compagnies de débarquement de Jean de Rye, en tout 500 hommes d'armes

¹ Parfois latinisé par certains chroniqueurs en Carileco.

² Ce prieur était un Français de l'Ordre de Cluny. En ce temps-là commença le schisme des papes français d'Avignon. L'Angleterre, hostile à la France, se mit, bien entendu, dans le camp des papes de Rome. En conséquence, les relations entre l'abbaye-mère de Cluny et les 1184 maisons clunisiennes, spécialement celles situées hors de France, se tendirent. Les papes romains Urbain VI et Boniface IX attribuèrent à l'archevêque de Cantorbéry et aux prieurs de Thetford et de Bermondsey les pouvoirs antérieurement détenus par la maison-mère de Cluny. Les prieurs [français] des maisons clunisiennes anglaises devaient donc faire assaut de patriottisme [anglais] et d'anglophilie afin de se démarquer de la France et d'exerciser les soupçons qui pesaient sur eux.

dont les montures devaient être transportées dans les galères de Rénier Grimaldi. • Le nombre de défenseurs anglais est inconnu mais il fut fort grand.

Stratégie ou tactique : Mêlée habituelle avec combats singuliers. La ville n'avait pas de garnison permanente.

Résumé de l'action : Lorsque la population de Rottingdean vit apparaître l'escadre française à l'embouchure de l'Ouse, elle se réfugia au monastère de Lewes, plus facile à défendre. Dès qu'il fut avisé du débarquement des Français à Rottingdean, le prieur du monastère de Lewes revêtit une cuirasse sous son froc, arma ses vassaux, et, à leur tête, se porta courageusement au-devant des Français. Un furieux combat s'ensuivit. Les Anglais furent chargés et enveloppés par 300 cavaliers français. Le clocher de l'église, dans lequel résistaient des paysans, fut incendié et le prieur capturé par les Français. Les nobles furent faits prisonniers puis relâchés contre rançon. En fait, les Français n'allèrent pas jusqu'à Lewes. Par contre, Rottingean fut brûlée. Les Français avancèrent dans les Downs, les *terres-basses*, et ce fut là que se déroula la bataille. Pourtant, malgré leur victoire, les Français, qui considéraient sans doute qu'ils avaient amassé un suffisant butin, rembarquèrent.

Pertes • Les Anglais perdirent 200 tués. Le prieur du monastère de Lewes fut fait prisonnier pour rançon de même que de nombreux habitants de qualité. Les combattants sans fortune furent massacrés.

Conséquence de cette défaite anglaise : La ville de Rottingdean fut mise à sac et brûlée par les Français, de même que les villages voisins. Ce fut l'affolement dans toutes les villes anglaises qui réclamèrent au roi d'Angleterre des hommes d'armes pour les défendre, mais le comte d'Arundel répondit que, si elles voulaient des garnisons, elles n'avaient qu'à en engager à leurs frais.



Livarot. Bataille de

Date de l'action : 1362

Localisation : Ville de Normandie, France, située à 150 km à l'Ouest de Paris; 49°01'N, 00°09'E.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1362 contre les Grandes Compagnies anglaises.

Contexte : Au milieu du XIV^e siècle, pendant les troubles de la Guerre de Cent Ans et plus précisément durant les hostilités exercées en France par Charles le Mauvais, comte d'Évreux et roi de Navarre¹, qui avait imprudemment accordé les châteaux et seigneuries d'Orbec, de Breteuil, de Conches, de Pont Audemer, etc... aux Grandes Compagnies anglaises à sa solde depuis la Paix de Brétigny.

Ces Compagnies anglaises, qui étaient à l'époque, pour ainsi dire, les maîtresses absolues de la Normandie, et qui en rançonnaient les habitants, vinrent assiéger la forteresse de Livarot située sur le bord de la Vie. Leurs premières tentatives se soldèrent par des échecs car les eaux de cette rivière emplissaient les fossés larges et profonds qui l'entouraient, et rendaient cette forteresse difficile d'accès. Les Anglais parvinrent pourtant à s'en emparer en 1356; mais rien n'est connu de cette entreprise.

Chefs en présence •**Français** : Bertrand du Guesclin.
•**Anglais** : John Jouel.

Effectifs engagés : inconnus.

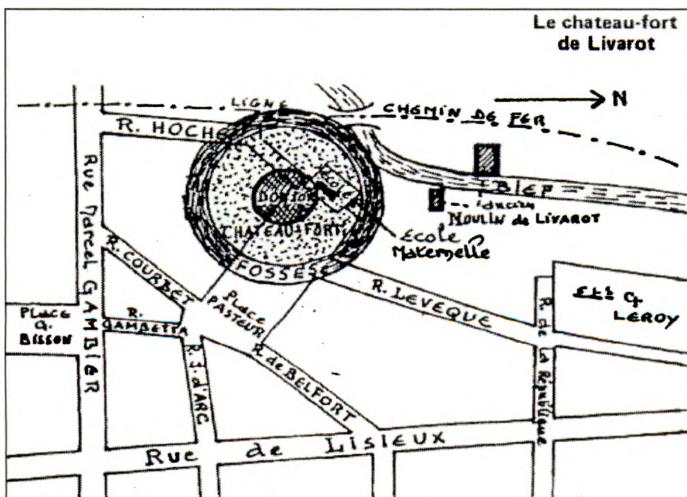
Stratégie ou tactique : inconnue. La motte du château de Livarot faisait 5 mètres de hauteur, et la circonférence à l'intérieur des fossés était de 83 mètres. Les fossés avaient 10 m de largeur et 4 m de profondeur dans presque tout le pourtour, mais en face du pont-levis, cette largeur augmentait de 3,6 m.

Résumé de l'action : En 1362, Robert de Neubourg, seigneur de Livarot, vint en compagnie de Bertrand du Guesclin, attaquer cette forteresse et sa garnison anglaise. Pourtant les Anglais avaient eu le temps de réparer les fossés et les murs, et de se munir d'une grande quantité d'armes et de vivres. Il purent donc résister et les Français durent aban-

¹Charles II dit le Mauvais, 1332-1387, fut roi de Navarre de 1349 à 1387. Il était le petit-fils de Louis X, roi de France, et le gendre de Jean-le-Bon, roi de France, en captivité en Angleterre depuis la bataille de Poitiers. Ce dernier allait mourir en captivité en 1364, et, ainsi, libérer la France de sa lourde rançon.

donner le siège.

Dès ce jour, Livarot devint un repaire de brigands. Sa garnison exécutait des razzias jusqu'aux portes de Caen. Cette Compagnie pillait fermes et châteaux, et volait, violait et massacrait les paysans. Livarot demeura ainsi aux mains des Anglais jusqu'en 1365, époque où Charles le Mauvais s'engagea² à remettre au roi de France les forteresses de Rolleboise, Tubeuf... Finalement le roi de France paya la garnison anglaise pour qu'elle abandonne les clés de la forteresse aux Français³.



Au cours d'un combat de Du Guesclin contre le capitaine anglais John Jouel [Jewell], en 1362, dans le secteur de Livarot, Jouel fut durement battu, mais rien n'est connu sur l'action elle-même.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le secteur ne fut plus soumis aux exactions de ces routiers.



²Par le traité de Pampelune, en mai 1365. Charles le Mauvais, roi de Navarre, avait à sa solde des mercenaires anglo-gascons, et, bien sûr, des Navarrais.

³12.000 francs-or.

Longueil-Sainte-Marie. *Les deux combats*

Date de l'action : juin 1358.

Localisation : Département de l'Oise [France], arrondissement de Compiègne, canton d'Estrées-Saint-Denis. La ferme où se sont déroulés les deux combats était celle des religieux de Saint-Corneille, au centre de Longueil. Le village est situé à 20 km de Compiègne, sur la rive droite de l'Oise.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Les Grandes Jacqueries de 1358 [révolte de paysans].

Contexte : Soulèvement de paysans français¹ du Beauvaisis contre les ravages de la guerre, de la Peste Noire et l'oppression des troupes d'occupation anglaises. Ce fut aussi une révolte contre les Nobles qui vivaient outrageusement en parasites du travail des «laboureurs». La ferme où se déroula la bataille était le PC de la révolte. Ces Jacqueries firent suite à la bataille de Poitiers, qui avait discrédiété la Noblesse française, et à la terrible et dévastatrice Peste Noire².

Chefs en présence •Guillaume L'Aloue commandait les paysans français insurgés. Le Grand Ferré conduisit les révoltés après la mort de L'Aloue. Le lendemain, le deuxième combat fut dirigé par Colart Sade. •La garnison anglaise de Creil était commandée par John [Jehan] Fotheringham [ou Fotheringay]. Le nom du chef de détachement, à la tête des 200 hommes d'armes qui participèrent au combat, n'est pas connu. Les soldats anglais étaient à la solde de Charles le Mauvais, roi de Navarre.

Effectifs engagés : 200 paysans français contre 200

¹Les révoltes paysannes, en France, contre les collecteurs d'impôts rapaces, furent nombreuses. Pour ne citer que les plus importantes, en 1358 se déroula la *Révolte des Jacques* ou Grandes Jacqueries ; en 1380, *Révolte des Tuchins* [ou Touchins] du Languedoc. Les Touchins étaient des paysans et artisans exaspérés par les exactions fiscales du duc de Berry et aussi par les «pilleries» des Anglais ; en 1382, *Révolte des Maillotins* à Paris. [Les Parisiens s'étaient emparés des maillets de l'arsenal pour massacrer les percepteurs d'impôts] ; en 1548, *Révolte des Pitauds* de l'Aquitaine, du Périgord et du Limousin ; en 1636, *Révolte des Croquants* du Sud-Ouest; en 1639, *Révolte des Nu-Pieds* de Normandie ; en 1656, *Révolte des Lustucrus* du Boulonnais ; en 1663, révolte des paysans de Biscaye et du Béarn, en 1667, révolte de ceux du Roussillon; en 1670, révolte des paysans de Haute-Auvergne; en 1675, *Révolte des Bonnets-Rouges* de Bretagne...

²La Peste Noire tua 50 millions de personnes, dont la moitié en Europe et le reste en Asie, de 1346 à 1353.

hommes d'armes anglais.

Stratégie ou tactique : D'abord, invasion surprise de la ferme par escalade du mur d'enceinte, puis combat au corps à corps dans l'un des bâtiments et dans la cour de la ferme. Les deux combats se sont déroulés dans cette ferme fortifiée, PC¹ et refuge des paysans révoltés. C'était une grande construction s'étendant du N.-O. au S.-E. L'enceinte n'était que des murettes plus ou moins ébréchées, ou inachevées par endroits, et entourées de fossés humides². Elle ceinturait tous les bâtiments de la ferme, y compris l'église du village.

Résumé de l'action :

PREMIER COMBAT

Dès que la nouvelle³ s'en répandit, deux cents hommes d'armes anglais furent dépêchés de la garnison de Creil par le commandant de la place, Fodryngay. Ils atteignirent la ferme peu avant le jour. Les paysans n'avaient posté aucune sentinelle. Les Anglais attaquèrent par l'Est, à l'opposé de la grande porte qu'ils supposaient gardée. Ils franchirent le fossé et escaladèrent le mur d'enceinte sans être aperçus. Lorsqu'ils eurent envahi la cour et le rez-de-chaussée, les Anglais, peu soucieux de silence, se mirent à piller ce qu'ils trouvaient et se préparèrent à brûler la ferme. Les Français se réveillèrent, s'armèrent et enfermèrent les femmes et les enfants dans une chambre haute. Ces derniers poussaient des cris démoralisants, sachant qu'ils seraient massacrés si les jacques perdaient la bataille. Or, il se trouva que ces cris, qui semblaient si déprimants, donnèrent au contraire le courage du désespoir aux insurgés.

Guillaume L'Aloue et les paysans sautèrent donc sur leurs armes et se jetèrent dans l'escalier afin de combattre les Anglais. Mais L'Aloue tomba presque aussitôt, mortellement frappé. Furieux d'avoir perdu leur chef, les paysans dévalèrent l'escalier au pied duquel gisait son corps. À leur tête se battait le valet de ce dernier, un géant surnommé le Grand Ferré. La bataille fit rage devant l'esca-

¹ Poste central ou quartier général.

² C'est à dire remplis d'eau.

³ De la présence de ces Jacques dans cette ferme. À noter accessoirement que Fotheringay est la ville anglaise où fut décapitée Marie Stuart, reine de France puis reine d'Ecosse.

lier puis dans la cour de la ferme. Les Anglais qui avaient planté leur étendard au milieu de la cour, finirent par retraiter et par se rallier autour. Le Grand Ferré, combattant en fer de lance, entraîna irrésistiblement les paysans vers l'étendard. Il se tailla un passage sanglant avec sa hache d'arme, arracha le drapeau anglais et le passa à un suivant qui alla le précipiter dans un fossé. À lui seul, le géant massacra 18 hommes d'armes anglais et en blessa plusieurs autres. De nombreux autres Anglo-navarrais furent tués par les paysans. Les hommes d'armes anglais, qui avaient perdu leur étendard, songèrent alors à battre en retraite vers le mur, mais les jacques les serrèrent de près, les acculèrent, et la plupart des survivants furent massacrés [tués ou noyés] alors qu'ils fuyaient en repassant en hâte le mur et le fossé. Colart Sade fut nommé capitaine en remplacement de Guillaume L'Aloue.

DEUXIÈME COMBAT

Le lendemain matin, un autre détachement anglais survint. Il y eut un autre violent combat; une mêlée confuse. Les Anglais furent de nouveau battus et mis en déroute.

Pertes •Les Anglais perdirent la presque totalité de leurs effectifs [200 hommes d'armes]. Les pertes des paysans français sont inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Quelque temps après, le chef anglais Fodryngay apprit que le Grand Ferré était malade, chez lui. Désireux d'en finir une fois pour toutes avec ce géant, il dépêcha une escouade afin de l'achever dans son lit. Ce dernier, voyant surgir les soldats, s'arma et se précipita dehors où il mit ses ennemis en fuite, non sans en avoir tué plusieurs. Mais ce combat agrava sa maladie qui finit par l'emporter.¹

Cette oppression des pauvres fut à peu près permanente durant l'ensemble du Moyen Âge. Au temps de Jean sans Terre, roi d'Angleterre, l'impopularité de ce monarque atteignit des sommets, surtout lorsqu'il augmenta les impôts

¹En fait, les Grandes Jacqueries furent écrasées dans le sang en 2 ou 3 mois. La Noblesse des trois pays impliqués [France-Angleterre-Navarre] oublia ses différends et ses éternelles guerres pour faire front commun contre les *Jacques Bonhommes* [surnom habituel que la Noblesse attribuait par dérision aux paysans serfs] qui prétendaient troubler l'ordre établi.

afin de payer le coût des guerres qu'il perdait contre la France. Le bas peuple écrasé d'impôts devenait de plus en plus rétif. L'un d'eux, William FitzRosbert, vociférait des sermons enflammés contre «les riches et la noblesse qui ne portaient pas leur part des dépenses de guerre tandis que les pauvres en étaient écrasés.» Il fut traité comme tous ceux qui critiquaient les priviléges de la Noblesse ou du Clergé. Il fut arrêté, torturé et pendu en public afin de procurer un divertissement aux uns et un avertissement à ceux qui seraient tentés de créer de l'agitation, de contester l'ordre établi et l'autorité de droit divin¹.



¹La collusion, consciente ou inconsciente, entre la Noblesse et le Clergé, destinée à maintenir l'ordre social, fut surtout à ce niveau.

Lourdes. Siège de

Date de l'action : Janvier 1406 - 12 octobre 1407.

Localisation : Hautes-Pyrénées, France.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagnes de 1406.

Contexte : Grâce à son château, Lourdes était connue bien avant les apparitions de la Vierge Marie [en 1858]. Ainsi, dans *France pittoresque* [en 1835 dont peu avant les apparitions de la Vierge qui rendirent la ville mondialement célèbre], Abel Hugo, frère de Victor, décrivait le site en ces termes : « Cette capitale du ci-devant Lavedan-en-Bigorre se nommait anciennement *Miranbel*, mot qui dans le patois du pays signifie Belle-Vue. ...la ville entoure le roc du côté opposé au Gave; elle s'étend dans un ravin que traverse un torrent. Proprement bâtie, mais irrégulière, aucun édifice remarquable ne la décore; mais elle est située avantageusement à la jonction de quatre vallées que parcourent les routes de Pau, de Tarbes, de Barèges et de Bagnères.»

Une légende carolingienne hante le château-fort de Lourdes, qui, en 778, était tenu par des Arabes rescapés de la Bataille de Poitiers¹. La forteresse devint par la suite une résidence épisodique des comtes de Bigorre, du XI^e au XII^e siècle. En 1360, le traité de Brétigny livra le château aux Anglais et notamment au Prince Noir, fils du roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, qui le confia à Pierre Arnaud et Jehan de Béarn.

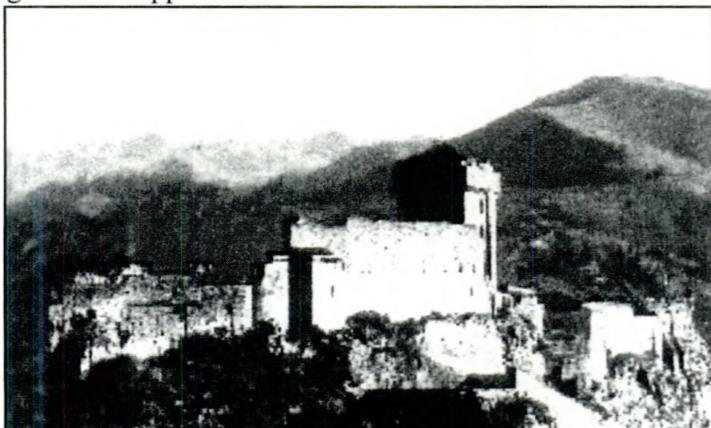
En 1569, Montgomery² pilla la ville, en passant, et brûla l'église. La forteresse subit ainsi de nombreuses attaques, depuis le Moyen Âge jusqu'aux guerres de religion.

¹Comme Narbonne et d'autres forteresses du Midi de la France.

²Ancêtre du général britannique qui commanda les troupes alliées [dites *Les rats du Désert*] faisant face à l'Afrika Korps du maréchal allemand Erwin Rommel durant la Seconde Guerre mondiale. Les Montgomery [ou Montgommery] sont une famille anglaise d'origine franco-normande dont la fortune fut faite grâce à la faveur du duc de Normandie, Guillaume le Bâtard. Roger de Montgomery, le plus ancien connu, spoliait les abbayes de Normandie, particulièrement celles de Bernay et de Jumièges. La fidélité absolue de Roger [son fils] à la cause de Guillaume le Bâtard durant les années difficiles de celui-ci [1046-1055], fit sa fortune. Roger de Montgomery n'était pas présent à la bataille d'Hastings, car il avait été laissé en Normandie afin d'assurer la sécurité du trône ducal en l'absence de Guillaume. C'était une mission de confiance, et Montgomery reçut, pour prix de sa fidélité, de vastes territoires dans la nouvelle colonie anglaise [à Arundel et Chichester dans le Sussex, et à Shrewsbury sur les marches galloises], considérée alors comme la "petite Amérique", "l'eldorado" des aventuriers français avides de s'enrichir rapidement.

Elle devint prison vers la fin du règne de Louis XIV et le resta jusqu'au XIX^e siècle. Aujourd'hui, grâce à Dieu et... à la Vierge Marie, elle constitue une attraction touristique, et les amoureux peuvent graver leur nom et celui de leur aimée dans les poutres centenaires des hours ou dans les pierres des créneaux, à deux pas de Massabielle et de la grotte des Apparitions.

Le château de Lourdes



En 1393, donc, les populations et les nobles barégeois¹ entreprirent d'expulser les Anglais de la Vallée pyrénéenne du Lavedan qu'ils possédaient depuis le Traité de Brétigny. Ils demandèrent à cet effet l'intervention et l'aide de Jean de Bourbon, comte de Clermont. Ce dernier venait de chasser les Anglais du Limousin, à la tête d'une troupe de gens d'armes et d'arbalétriers. Ceci fait, il se rendit, par le Col du Tourmalet, dans les Sept Vallées pyrénéennes, où ses émissaires avaient déjà incité les montagnards, nobles et paysans, à se soulever contre les Anglais. Lui-même leur fit de belles promesses; on lit dans des Lettres du Roi Charles VI, en date du 6 septembre 1410, «qu'il leur octroya, promit et jura de les tenir et faire tenir en leurs Fors et Coutumes, et leur faire confirmer tous leurs Priviléges, Franchises et Libertés ès-quelles il les avoit trouvés».² Après avoir chassé les Anglais des vallées supé-

¹De Barèges. Les Barégois étaient commandés par Aougé de Couhita [francisé par les historiens en Augé Couffite, ce qui laisse supposer une confusion entre le h alors aspiré, et le f]. seigneur de Couhité en Labédà.

²C'était d'ailleurs le moins qu'il put faire, car Jehan de Béarn n'avait pas porté atteinte à leurs priviléges, et de plus, il les avait maintenus en paix et leur avait accordé le libre commerce avec les Aragonais.

rieures et s'être emparé des châteaux que ces derniers occupaient, *Sainte-Marie-en-Barèges*² [1404] et *Castelnau d'Azun*,³ le comte de Clermont se présenta devant Lourdes. Mais, supputant qu'il ne pourrait donner l'assaut à ce nid d'aigle avec quelque chance de succès, il changea d'idée, se porta dans un autre secteur, et les Anglais continuèrent d'en rester maîtres.

De ce fait, au début de l'année 1406, Jehan de Béarn, vieillissant, était toujours capitaine de la forteresse de Lourdes; et ses compagnons anglo-gascons continuaient de ravager périodiquement le Cominge et le Languedoc. Gaston Fébus était mort depuis seize ans déjà et les Anglais s'étaient presque totalement fait expulser du piémont pyrénéen. Seule cette forteresse bravait encore les Français. Le duc de Berry, Gouverneur de Languedoc, ordonna enfin de mettre le siège devant Lourdes.

Chefs en présence •Français: Les premières hostilités bigourdanes [1393] furent conduites par Jean de Bourbon, comte de Clermont⁴, et Auger Coufitté⁵ de Luz. Jean de Foix, héritier de Gaston Fébus⁶, époux de la première Jeanne d'Albret⁷, dirigea les opérations du siège. Le duc de Berry⁸ commandait officiellement le siège de 1706-1707. Roger d'Espagne, sénéchal de Toulouse et Robert de Cha-

¹C'était d'ailleurs le moins qu'il pût faire, car Jehan de Béarn n'avait pas porté atteinte à leurs priviléges, et de plus, il les avait maintenus en paix et leur avait accordé le libre commerce avec les Aragonais.

²On dit aussi *Sainte-Marie d'Esquiète-Sère* dont les ruines dominent fièrement, encore aujourd'hui, la vallée de Luz.

³Ou *Castèt-Naou* en occitan, défendu par le capitaine Guilhèm Arriéou, lieutenant de Jehan de Béarn, au nom du roi d'Angleterre. Contrairement à la tradition, le château ne fut pas emporté d'assaut mais livré moyennant 1 125 livres et certains avantages par Arriéou qui (fort opportunément) en profita pour changer de salade [casque] et se mettre au service du roi de France.

⁴Fils du duc de Bourbon; le 12 juin 1404, il avait été nommé par le roi *Capitaine général des Païs de Languedoc et duché de Guienne* avec 1.000 francs-or par mois pour son état, outre ses gages de Capitaine général. Le duc de Berry l'appelait "Mon fils" car il était son gendre, ayant épousé sa fille Marie. Il avait 24 ans en 1404. « Jean de Bourbon avait été envoyé en Languedoc et en Guienne pour mettre ces provinces à l'abri des entreprises des Anglois, qui, nonobstant la trêve, y faisaient des courses continues et mettoient le pays à contribution. Le comte de Clermont... prit entre autres trente-quatre places dans le Limousin, d'où il chassa entièrement les Anglois en six semaines. » tiré de Dom Vaissette, *Histoire de Languedoc*, t.IX, p.994, Éditions Privat; pages 132-133.

⁵Celui-ci abandonna, avant le siège proprement dit.

⁶Ou Phœbus, le Soleil.

⁷Et non pas le sénéchal de Toulouse et celui de Carcassonne comme le prétendent certains historiens. Ils dirigèrent le siège de 1706-1707. Ce Jean de Foix devint compagnon d'armes de la Pucelle d'Orléans, Jeanne d'Arc, et de Dunois; il suivit Charles VII à Orléans, à Reims et à Paris.

⁸Oncle du roi Charles VI.

lus, sénéchal de Carcassonne, dirigeaient les opérations sur le terrain. •**Anglais** : Jehan de Béarn¹ commandait la garnison anglo-gasconne au nom du roi d'Angleterre.

Effectifs engagés •inconnus; 250 ou 300 du côté anglais et 1 000 ou 1 500 du côté des assiégeants.

Stratégie ou tactique : Elle se caractérise d'abord par des tentatives d'assauts par escalade, des bombardements, puis par un blocus qui se termina par une reddition négociée. "Les murailles de la forteresse étaient doublées de ponts volants et de pieux de bois ainsi que de guérites diverses destinées à renforcer le dispositif de défense, dont une bastide au pied même du château et une autre sur le roc dit «Mauconseil». De cette époque date vraisemblablement une bonne partie de l'enceinte en trous de boulins. La pièce maîtresse du château demeure naturellement la grande tour carrée, toujours existante, bien qu'elle soit en fait rectangulaire (11,80 m x 9,50 m), construite, selon l'usage du temps))qui réserve la pierre taillée aux angles et embrasures de fenêtres)) en briques et cailloux roulés. Cet ouvrage important de vingt-quatre mètres de hauteur comprend quatre étages²..."

Résumé de l'action : Selon Dom Vaissette³ : « La garnison anglaise de Lourdes ne cessait de désoler tous les environs⁴ et de faire des courses⁵ jusqu'aux portes de Toulouse. Le duc de Berry vint donc mettre le siège autour du fort et construisit des bastides⁶ pour le bloquer et le réduire par la famine, seul moyen de s'en rendre maître. Ce siège, coûteux et difficile, se prolongea plus d'un an et demi. Le duc de Berry eut besoin, pour payer ses gens d'armes, de demander plusieurs fois des subsides à la ville de Toulouse, qui lui accorda d'abord 42 000 francs, puis 23 livres. Le sénéchal de Toulouse et celui de Carcassonne dirigeaient les opérations du siège. Le château capitula enfin le 26 mars

¹Tous les bâtards des comtes de Foix successifs, qui se trouvaient être vicomtes de Béarn, étaient ainsi reconnus par leur père en prenant le nom de *de Béarn*.

²Thomas, Jean-Pierre, *Lourdes avant Lourdes, un château et une ville au cœur des Pyrénées*. Éditions J.&D. Biarritz, 1997.

³Dom Vaissette, *Histoire de Languedoc*, t.IX, p.994. Éditions Privat, Lourdes.

⁴Au cri de ralliement de "Lourdes Saint-Georges !", ce qui peut paraître curieux à des oreilles modernes, surtout dans le cadre du Lourdes, Centre de Pèlerinages, que nous connaissons aujourd'hui. Saint-Georges était le patron de l'Angleterre.

⁵C'est à dire des expéditions de pillage pour ramasser du butin.

⁶Des ouvrages fortifiés, des fortins.

1406^{1.}»

Selon d'autres historiens, le siège de Lourdes commença au début de l'année 1406. En janvier 1407, comme la garnison continuait de tenir les assiégeants en échec, le duc de Berry ordonna à Roger d'Espagne, sénéchal de Toulouse, et à Robert de Chalus, sénéchal de Carcassonne, auxquels il adjoignit Gauchier de Passac², d'aller renforcer les lignes d'investissement et de prendre la direction des opérations de siège. Ils eurent tôt fait de s'emparer par assaut et escalade de la ville de Lourdes mais le château-fort leur opposa une résistance farouche. Les sénéchaux changèrent alors le siège en blocus et firent construire des bastides³ pour renforcer les lignes de contrevallation et étanchéifier le blocus afin d'affamer les Anglais. Des engins de siège furent transportés⁴, ainsi que deux couillards⁵ et des bombardes avec leurs boulets de pierre. Le pilonnage de la forteresse commença sans tarder. Mais il suffit d'observer le site du château de Lourdes, si haut perché sur une élévation abrupte, pour se rendre compte que même des murailles fortement ébréchées ou écroulées ne faciliteraient pas grandement un assaut, face à une garnison déterminée⁶. Il y eut des destructions⁷ mais elles n'entraînèrent aucune conséquence poliorcétique. "On arriva ainsi à la seconde quinzaine de juillet 1407. Jehan de Béarn, voyant la situation empirer chaque jour, et ne recevant nul secours du dehors, résolut d'aller en personne à Bordeaux, solliciter l'aide du parti anglais. Dans ce dessein, ayant confié le commandement du fort à son fils Jehan⁸, qui en était connétable, il sut tromper la vigilance des assiégeants et

¹Cité par Lagrèze, M., G., B., de, *Chronique de la Ville et du Château de Lourdes*, Th. Tel-mon, Imprimeur-Éditeur, Tarbes, 1866; pages 87 et suivantes.

²Seigneur de La Croizette, son Conseiller personnel.

³Des bastides en bois recouvertes d'ardoise et reliées entre elles par des solides palissades.

⁴Un mémoire de 1408 cite "l'engin neuf du maistre des eauies de Thoulouse et le petit engin de Thoulouse." cité par Beaumont, Stéphane, *Histoire de Lourdes*, Éditions Privat, Lourdes; page 38

⁵Sorte de trébuchet, de catapulte.

⁶Le chroniqueur Jean Froissart écrit au sujet du site de Lourdes: "Le château est impossible à prendre car il sied sur une roche ronde faite de telle façon qu'on ne peut aller ni approcher par échelle, ni autrement que par son entrée."

⁷Par exemple la citerne, les toitures et les planchers. On le sait car ils durent être réparés après le siège.

⁸Dont la mère était une fille naturelle de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Dans les familles riches, la tradition voulait que l'on donnât le prénom du père au premier garçon, futur héritier.

franchir la ligne des bastides¹.” Mais, en dépit de ses supplices et supplications qu'il poursuivait encore le 20 octobre, les Anglais ne voulurent (ou ne purent) leur octroyer aucun secours.

À Lourdes, la situation devenait sérieuse, intolérable même, et tout le monde (chefs et soldats anglais) était d'avis de capituler, en dépit des ordres formels du capitaine absent. Bientôt la garnison ne serait plus en état de résister et la reddition devrait se faire sans condition, ce qui pouvait leur coûter... la vie. Les Français, pour leur part, craignaient que des renforts anglais ne finissent par arriver de Bordeaux et qu'ils ne se retrouvent eux-mêmes assiégés derrière leurs propres lignes de circonvallation. Le commandement français dépêcha donc des négociateurs afin de proposer des conditions de capitulation. Le seigneur de Castagnet et de Menden se présenta au château pour conférer avec le connétable anglais et convainquit ce dernier de négocier. Par Compromis préliminaire du 31 juillet 1407, Gauchier de Passac, Roger d'Espagne et Robert de Chalus, tous trois conseillers du duc de Berry², d'une part, et Jehan de Béarn (junior), connétable de Lourdes et ses Compagnons d'autre part, s'engagèrent à s'en remettre à l'arbitrage de Charles III³ et à celui d'Archambaud de Grailly⁴.

Le 11 août à Pampelune, capitale de la Navarre, Charles III délégua ses pouvoirs d'arbitre au Doyen de Tudela et à Pero Savez de Liçarraçu. Le 22 septembre à Orthès, le comte de Foix délégua les siens à Raymond, seigneur d'Andoins, et à Guiraout, seigneur de Mauléon. Le 12 octobre, les quatre arbitres délégués ainsi que les signataires du Compromis initial se réunirent dans une grange située non loin des murs de Lourdes, et rédigèrent, de peine et de misère, la Sentence dont le contenu abrégé et partiellement modernisé est donné à la rubrique : *Conséquence*.

¹Bourdette, Jean, *Le Château et la ville de Lourdes*, publié par l'auteur, Paris, Tarbes, 1899; pages 134-135. Cette œuvre fut publiée à partir des archives de la Sentence Arbitrale dont les minutes ont été découvertes en 1898, aux Archives Nationales, par un jeune érudit de Toulouse, M. Édouard Privat, ancien élève de l'École des Chartes.

²Passac dans le domaine politique et les deux autres, militaire.

³Roi de Navarre, dont Jehan était le gendre.

⁴Comte de Foix et vicomte de Béarn, le fils de Gaston Fébus. Ce dernier contrôlait si bien ses états que, disait-on, "...les terres protégées par Fébus ne subissaient aucune atteinte de routiers. Ainsi la Bigorre, où de nombreux contrats de protection avaient été conclus, bénéficiait de la paix béarnaise; contre argent, certes, mais tout valait mieux que les pillages et les massacres."

Pertes • La garnison anglaise abandonna le château fort avec armes et bagages. Les pertes humaines sont inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les clauses de la capitulation furent :

• Les délégués du roi et du duc de Berry seront tenus de payer au capitaine Jehan de Béarn, la somme de 25.000 écus d'or *au coin du roi*¹, plus celle de 7 500 écus au même coin, pour les biens que ce capitaine possède à Lourdes et en Bigorre, excepté la *baronnie des Angles [des Anglais]*.»

• Sur lesquelles deux sommes, ils² payeront, en la ville de Lourdes, la somme de 11 000 écus d'or pour être distribuée à la compagnie du château;³ et les 21 500 écus restants seront payés en la Cité de Pampelune à Jehan de Béarn lui-même.»

• Pour garantir ces deux paiements, 12 otages, choisis parmi les plus grands seigneurs du côté français, se rendront à Pampelune à la merci de Jehan de Béarn, où ils feront le serment de ne quitter cette cité qu'après acquittement des paiements convenus. Sitôt livraison des otages, les assiégés seront tenus de livrer le château de Lourdes aux assiégeants.»

Parmi ces otages se trouvaient Arnaud de Lavedan, Jean de Montant, sire de Bénac⁴.» Lavedan, sénéchal de Bigorre, fut par la suite nommé gouverneur du château de Lourdes au nom du roi de France. Le comte de Foix devint, quant à lui, comte de Bigorre.

Ainsi donc, en résumé, Jehan de Béarn était à Bordeaux quand le château de Lourdes fut rendu. Le roi de France accorda au capitaine anglo-gascon et à la garnison 32 500 écus d'or. Les assiégés sortirent librement, emportant tout ce qu'ils avaient pu accumuler dans leurs rapines. Pour faire bonne mesure, un évêché fut même octroyé par le roi de France au second fils de Jehan de Béarn (Sic!).

Dès le 25 octobre, on commença les travaux de réparation du château dont les Français venaient de prendre

¹C'était avec un *coin* de métal et un marteau que l'on frappait les monnaies d'or ou d'argent. Le mot *coin* a ainsi donné le mot anglais *coin*, pièce de monnaie, et *to coin*, frapper monnaie et par extension forger une phrase ou une expression.

²Les délégués du roi de France et du duc de Berry.

³C'est à dire à la garnison.

⁴Archives Nationales de France J.302-N° 123.

possession.

L'ARK ROYAL de la Royal Navy



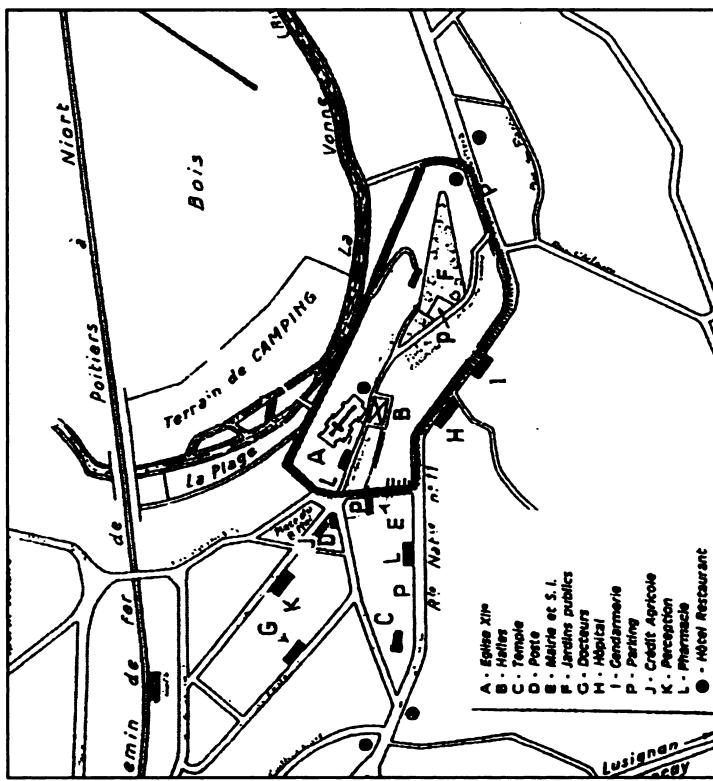
Lusignan. Bataille de

Date de l'action : juin 1369.

Localisation : Ville située sur la Nationale 11, au Sud-Ouest de Poitiers. Poitou, France. Le champ de bataille est entre Mirebeau et Lusignan. Coordonnées géographiques: 46° 26' de latitude Nord, et 00° 07' de longitude Est.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : En mai 1369, les rois de France et d'Angleterre étaient de nouveau officiellement en guerre alors que les hostilités n'avaient jamais cessé.



Chefs en présence inconnus

Effectifs engagés •700 Français. •Le nombre d'Anglais est indéterminé.

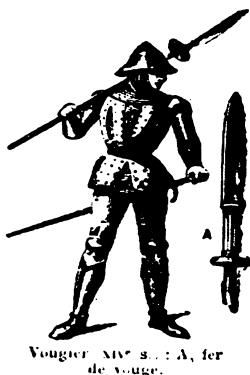
Stratégie ou tactique •inconnue; probablement la mêlée habituelle. *La carte jointe indique l'emplacement des anciennes murailles.*

Résumé de l'action : En Poitou, les hostilités s'engagèrent par un combat que 700 Français, partis de Mirebeau, livrèrent aux Anglais près de Lusignan en juin 1369. Les Français furent victorieux et tuèrent ou firent prisonniers un grand nombre d'ennemis. Rien d'autre n'est connu sur cette action militaire.

En ce printemps 1369, Bertrand du Guesclin et Jean de Kerlouët séjournaient en Espagne où ils guerroyaient¹. À la reprise de la guerre franco-anglaise, Kerlouët rentra en France et se trouvait en Poitou en juin. Il se signala dans le combat de Lusignan. 700 hommes commandés par des capitaines tels que Kerlouët, Louis de Saint-Julien, Jean de Bueil et Guillaume Guenaut.

Pertes •Les pertes anglaises furent "très élevées". •Les pertes françaises inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les vainqueurs de Lusignan purent ainsi, peu après, venir mettre le siège devant la Roche-Posay que les Anglais détenaient.



Vougeot XIV^e s. : A, fer de voulge.

¹Bataille de Montiel, 14 mars 1369.

Male Jornade. Bataille de la

Autre nom : “Mauvaise Journée” ou Bataille des Landes du Haillan.

Date de l'action : 1^{er} novembre 1450.

Localisation : dans les Landes de Haillan, à 10 km au N.-O. de Bordeaux, Gascogne, France. Coordonnées approximatives: 44°52'Nord et 00°37'ouest.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1450 en Guyenne.

Contexte : L'armée française procédait à la conquête systématique de la Guyenne anglaise qui allait devenir l'Aquitaine française.

Chefs en présence •Le sire Amanieu d'Albret¹ commandait les Français avec le capitaine écossais Robin Petit-Loup.

Effectifs engagés •Quelques milliers d'hommes de part et d'autre.

Stratégie ou tactique : Partie à l'aube de Bordeaux, la troupe anglo-bordelaise marcha pendant 3 ou 4 heures avant d'apercevoir les lignes françaises. Les Anglo-bordelais étaient fatigués car les armures et les armes pesaient lourd: un bouclier² atteignait 2 kg, une hache de guerre environ 5 kg. Seuls les riches disposaient d'une monture. Pire encore, les Anglo-gascons furent victimes d'une ruse. La bataille était nécessaire car la présence de l'armée française dans le secteur empêchait Bordeaux de recevoir ses convois logistiques et commerciaux en provenance d'Angleterre.

Les Français d'Orval étaient en position de combat depuis la veille et le terrain avait été choisi par Orval en fonction des combattants et de l'inexistence d'un commandement compétent.

Résumé de l'action : Après avoir repris Bazas aux Anglo-gascons, Amanieu d'Albret, sire d'Orval, s'élança à travers la Cernèze avec une troupe importante, en compagnie du capitaine écossais Robin Petit-Loup. Il contournèrent Bordeaux par l'Ouest et vinrent s'établir sur la Jalle, du côté de Blanquefort. Pour rompre cette manœuvre d'encerclement

¹Sire d'Orval.

²Une hallebarde pesait plus encore, presque 10 kg.

de la ville de Bordeaux qui empêchait les renforts et le ravitaillement anglais d'arriver, le maire Gadifer Shartoise et le jurat Thomas Gassiot réunirent en hâte des hommes d'armes anglais, des chevaliers gascons et des milices urbaines, et, par la porte Saint-Seurin, s'élancèrent vers Le Haillan. Il voulaient en déloger les Français. Le choc eut lieu dans les landes. Ce fut un désastre pour les Anglo-gascons. Les troupes anglo-gasconnes s'écrasèrent contre les lances des compagnies françaises.

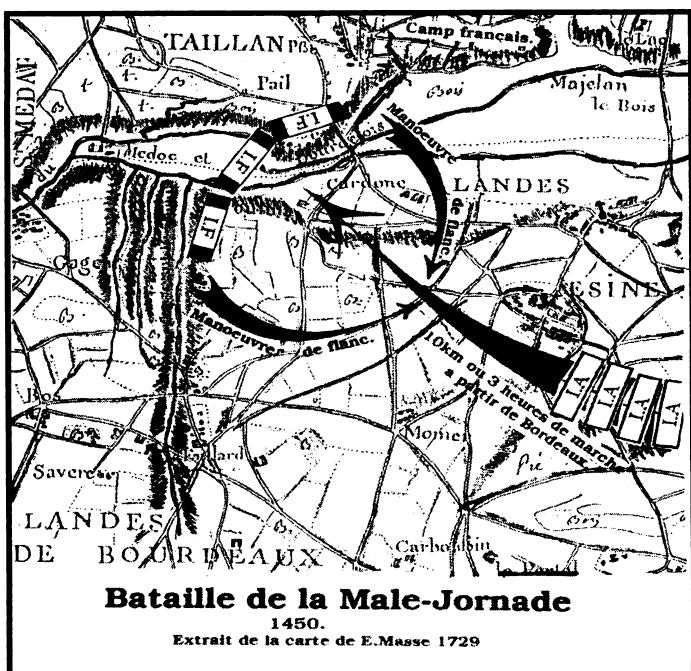
Dès le premier contact avec les avant-postes français, *ces derniers décrochèrent en hâte, comme pour fuir*. Cela aurait dû leur mettre la puce à l'oreille... Mais, les Anglo-bordelais les poursuivirent sans réfléchir vers l'Ouest. Ils savaient qu'ils allaient les rattraper, car les Français s'étaient précipités dans un cul de sac, une nasse fermée par la Jalle. Il ne restait plus aux Anglais qu'à les acculer et à les massacrer... Mais, sans le savoir, les Anglo-bordelais s'étaient eux-mêmes introduits dans un piège mortel. En effet, les archers de Robin *Petit-Loup* s'étaient dissimulés dans les bois de ce secteur. Ils commencèrent à faire pleuvoir en tir courbe¹ des milliers de flèches sur les Anglo-bordelais. En une heure, ces derniers, cloués au sol, étaient décimés. Ce fut alors que les troupes d'Orval attaquèrent par les flancs pour déclencher une panique qui entraîna une victoire décisive en faveur des Français.

Perthes • Les Anglo-gascons s'enfuirent en laissant sur le terrain des centaines de tués, blessés et prisonniers. En fait, il y eut peu de survivants. Plus de 960 Anglo-bordelais moururent, ce qui anéantira définitivement leurs derniers espoirs de résister aux Français dans le Sud-Ouest.

Conséquence de cette défaite anglo-gasconne : Cette bataille détermina pour l'Angleterre la perte de la Guyenne anglaise.



¹En dépit du faible poids spécifique des flèches, les tirs se faisaient parfois en tir semi-courbe.



Mauron. Bataille de

Date de l'action : 14 août 1352.

Localisation : France, département du Morbihan. Coordonnées géographiques : 48°05' de Latitude Nord, 02°18' de Longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1350. Guerre de Succession de Bretagne ou Guerre des deux Jeannes, 1340-1365.

Contexte : C'était la guerre civile en Bretagne. Les Français et les Anglais qui s'affrontaient [Guerre de Cent Ans] avaient pris parti pour chacune des deux Jeanne qui revendiquaient le trône de Bretagne. Les Françaisaidaient Jeanne de Penthièvre, nièce de Jean III, duc de Bretagne. Les Anglais appuyaient Jeanne de Flandre, femme du duc de Bretagne, Jean IV de Montfort.

Chefs en présence •Guy de Nesle, maréchal de France, commandait les Bretons pro-français. •Walter Bentley et le capitaine Robert Knowles, commandaient les Anglo-bretons.

Effectifs engagés : Inconnus.

Stratégie ou tactique : Le champ de bataille est à 1 000 m au S.-O. de la ville de Mauron. Le combat s'est déroulé dans une courbe du Doueff, dont la rive concave, à laquelle s'adossaient les Français, est abrupte. Aujourd'hui le secteur est boisé. La discipline de fer que le chef anglais faisait régner sur ses fantassins¹ [gens du commun] doit être notée ici. Après la bataille, Walter de Bentley fit décapiter 30 archers anglais qui, à un moment du combat, crurent la bataille perdue et prirent la fuite. Les Français n'avaient pas de chemin de repli afin de stimuler leur courage; et le choix de cette position sans issue était certainement excellent, car, «à un ennemi cerné, il faut laisser une issue... Montrez-lui qu'il

¹Les fantassins étaient des gens du commun. Les nobles étaient considérés comme ayant le courage inné [Bon sang ne saurait mentir]. Le courage artificiel devait être imposé par la peur aux gens du commun. Il fallait créer une peur artificielle qui serait plus forte que la peur de l'ennemi. Le courage artificiel peut ainsi être issu d'un sentiment d'amour pour une notion abstraite : *la patrie*; notion qui n'existant pas encore vraiment à l'époque que nous parcourons mais qui se développa petit à petit. En effet, seuls les nobles avaient un patrimoine à défendre. Les serfs étaient totalement aliénés et devaient donner leur vie pour défendre le patrimoine de la Noblesse et le système établi, de même que certains esclaves des Antilles se battront parfois quelques siècles plus tard pour perpétuer l'esclavage (durant la Révolution française qui avait aboli l'esclavage, tandis que l'Angleterre attaqua les colonies françaises pour le rétablir, avec parfois l'aide de troupes noires).

lui reste une planche de salut et ainsi mettez-lui dans l'esprit qu'il existe une solution autre que la mort. Puis frappez¹.»

Résumé de l'action : Sachant les Anglais en supériorité numérique, le maréchal de France avait volontairement choisi des positions sans chemin de repli². Il avait adossé ses hommes à une falaise abrupte. Ses hommes devaient vaincre ou mourir. La bataille fut donc extrêmement acharnée et les Anglais ne durent la victoire qu'à leur supériorité numérique et à une discipline de fer. Il y avait aussi au nombre des Français, des Chevaliers de l'Ordre de l'Étoile; 45 furent capturés ou tués par les Anglais. Walter de Bentley, le capitaine, fut grièvement blessé³.

Les Anglais détroussèrent les cadavres des chevaliers et hommes d'armes. Ils emportèrent tout: bijoux, vêtements, cuirasses, armes...

Pertes •Du côté breton pro-français, Guy de Nesle fut tué, de même que 140 chevaliers et 500 hommes d'armes nobles. Comme d'habitude à cette époque où seuls les nobles avaient quelque importance, le nombre de "soldats du commun" tués ne fut pas pris en considération ni comptabilisé. Environ 130 chevaliers riches et autres nobles furent capturés, mais épargnés en vue de rançon. •Du côté

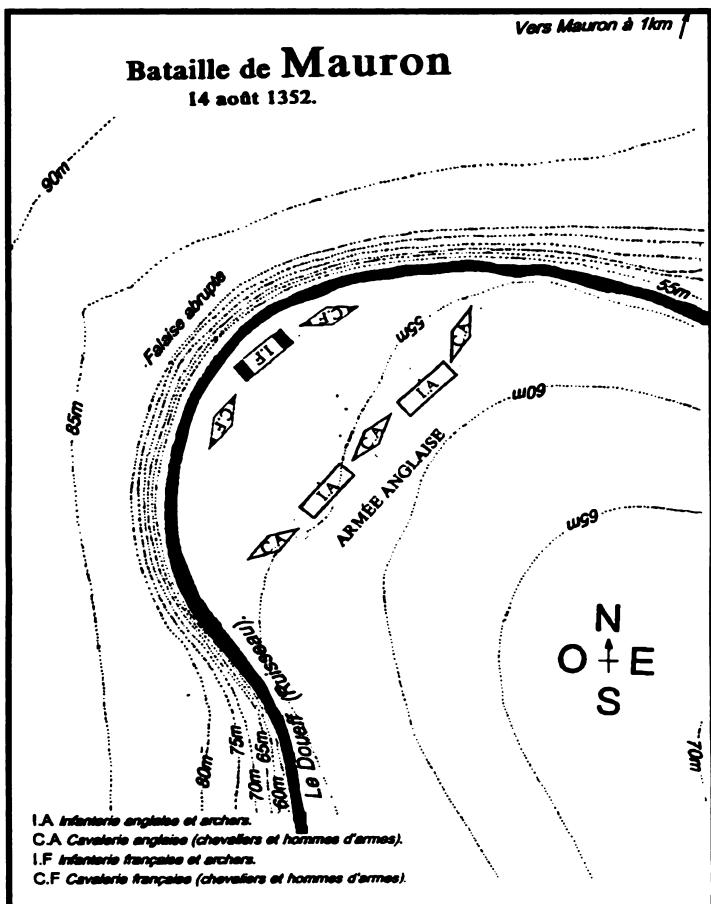
¹Sun Tzu, L'Art de la guerre, traduction de F. Wang. Cité par Olivier Battistini, La Guerre, Nil Ed., Paris, 1994. p. 7.

²Conformément au principe du même Sun Tzu, corollaire du précédent, il faut «jeter ses propres troupes dans une situation sans issue, telle que, même face à la mort, elles ne s'enfuient pas... Lorsqu'il n'y a pas de retraite possible, ils [les soldats] sont inébranlables». [ibid. chap.XI, principe 33].

³En 1344, Édouard III d'Angleterre avait instauré la Fête de la Table Ronde à *Windsore* (Sic!) et fondé la chapelle Saint-Georges. Quarante Preux étaient admis à se présenter à cette fête pour y jouter et raconter leurs exploits. Puis, le roi d'Angleterre avait institué l'Ordre de la Jarretière, en 1349. Et n'avait-on pas vu dès 1330 Alphonse XI de Castille fonder l'Ordre de l'Écharpe? Il fallait que la France ait son Ordre, ce fut l'**Ordre de l'Étoile**. L'ordonnance de création date du 6 novembre 1351. Elle fixait à 500 (!) le nombre de chevaliers, qui en faisaient partie. Ils devaient jurer qu'ils ne fuiraient pas en bataille "*plus haut que 3 arpens*", et qu'ils mourraient plutôt que d'être capturés... La première réunion au manoir de Saint-Ouen fut grandiose, le 5 janvier 1352. Mais le banquet tourna vite à la beuverie. On brisa la belle vaisselle d'or, on déchira des tentures de grande valeur, des objets de prix furent volés. De toute évidence, les flamboyants chevaliers retombaient rapidement, sous l'effet du bon vin d'Anjou, au rang de banals et dérisoires routiers. En dépit de cela, ils adoptèrent comme immodeste devise: *Monstrant regibus astra viam*. À Mauzon en 1352, quelques-uns de ces chevaliers d'élite qui ne devaient jamais reculer de plus de 20m environ se laissèrent inutilement massacrer, alors qu'un replis tactique suivi d'un prompt ralliement leur eût permis de vaincre les Anglo-bretons bien qu'ils fussent cinq fois plus nombreux. Ils préférèrent honorer leur serment: en conséquence, 90 moururent inutilement dans un combat qui fut (comme le précise la chronique) fatal à "treize seigneurs de marque, cent quarante chevaliers et un grand nombre de gens de pied". À la suite de cette absurde affaire, l'Ordre de l'Étoile dégénéra dans le burlesque puis sombra dans l'oubli. À Mauzon, les chefs de l'armée anglo-bretonne étaient Gauthier de Bentley, Tanguy du Châtel, Garnier de Cadoudal et Yves de Trésiguidi.

anglais, les pertes furent, semble-t-il, encore plus lourdes. La violence inouïe du combat fit que, des deux côtés, la plupart des soldats furent au moins blessés.

Conséquence de cette défaite franco-bretonne : Le parti de Blois était plus que chancelant.



Mauvezin. Siège de

Date de l'action : 16 - 28 juin 1373.

Localisation : Le château est situé en Bigorre, non loin de Lannemezan, Hautes-Pyrénées, France. 43°08' N ; 00°17' E.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : En 1258, le comte de Bigorre, Esquibat de Chabannes, fit donation entre vifs du comté de Bigorre et de la vicomté de Marsan, à Simon de Montfort¹, son grand oncle, en promettant de lui livrer les châteaux de Lourdes et de Mauvezin. En 1285, Esquibat étant mort, le roi d'Angleterre Édouard I^e, suzerain de la Bigorre en vertu de l'hommage que son prédécesseur avait reçu d'Esquibat en 1258, mit le comté sous son séquestre. De ce fait, le sénéchal de Bigorre² remit les châteaux de Mauvezin, Juillan, Odos, Montgaillard et Bidalos au sénéchal de Gascogne pour le roi d'Angleterre³. Mais, en 1292, le roi d'Angleterre et le Chapitre Notre-Dame du Puy en Velay, qui se disputaient la suzeraineté du comté de Bigorre, portèrent leur cause devant la Cour suzeraine du Parlement du roi de France Philippe IV le Bel. Ce dernier débouta, bien entendu, le roi d'Angleterre au profit du Puy et... de lui-même. En 1360, le Traité de Brétigny fit repasser la Bigorre sous juridiction anglaise.

Partout, la *douce France* était devenue un champ clos où s'affrontait la soldatesque désœuvrée. À titre d'exemple, prenons la région du département actuel du Gers. Le diocèse d'Auch, comme toute la province, était continuellement exposé aux ravages des Anglais et des bandes du comte de Foix, qui pillairent les villes et les biens ecclésiastiques et monastiques. Pour cette dernière raison

¹Ce Simon de Montfort, comte de Leicester, naquit à Montfort [Île-de-France actuelle] vers 1208. Il mourut en 1265 à Evesham [Worcestershire, Angleterre]. Il fut le leader de la révolte des barons anglais contre le roi Henri III d'Angleterre. Il était le fils du Simon de Montfort [1165-1218] de la terrible Croisade des Albigeois qui, après la Bataille de Muret [1213] était devenu par décision du 4^e Concile de Latran *comte de Toulouse, vicomte de Béziers et de Carcassonne et duc de Narbonne*. Simon-junior s'installa en Angleterre en 1229 et acquit le comté de Leicester qui avait auparavant appartenu à la famille de sa grand-mère paternelle. Expulsé d'Angleterre par Henri III puis réconcilié avec lui, il écrasa une révolte de Gascons dans le territoire anglais de Guyenne. Il s'allia ensuite avec les barons anglais rebelles, infligea une défaite militaire au roi Henri III et prit le pouvoir, mais fut lui-même battu et tué à Evesham par Édouard I^e, fils d'Henri III.

²Péligny de Labéda.

³Le sénéchal de Gascogne était alors Jean I^e de Grailly, capitaine de Buch, grand-père du célèbre et redouté Jean III de Grailly, capitaine de Buch, lequel devait être pris par les Français à la bataille de Soubise [1372] et qui allait mourir 5 ans plus tard dans une prison parisienne.

(et pour cette raison seule; le sort du peuple importait peu) l'archevêque Arnaud publia contre eux, le 22 avril 1364, les Constitutions du concile provincial qui furent jointes à la bulle d'Urbain V du 23 avril 1364: «Pour tous les chrétiens de l'un et l'autre sexe et de n'importe quel rang, dans la situation qui est celle de notre cité, diocèse, et province d'Auch,... Arnauld, par la miséricorde divine archevêque d'Auch, camérier [serviteur] de notre maître le Pape, salut dans le Seigneur. ...Vous avez appris que sa Sainteté, Père et Maître dans le Christ, notre maître par la divine Providence, le Pape Urbain V, compatissant pieusement aux nombreux dommages, injures et offenses contre les monastères et personnes ecclésiastiques de notre cité, diocèse et province d'Auch et désirant les défendre et protéger contre quiconque présumé les envahir, opprimer, voler, perturber et autrement agresser, nous a mandé que, de par son autorité apostolique, nous fassions en sorte que nos dites assemblées provinciales publient des constitutions contre ceux qui occupent déjà des biens ecclésiastiques. Avignon le 22 avril 1364¹.»

Le banditisme se généralisait. Vers 1366, des bandes de jeunes aristocrates du même diocèse d'Auch s'emparèrent de la ville et de l'église de Pavie, et emprisonnèrent plusieurs clercs et diverses personnes de l'abbaye cistercienne de Berdous, qui séjournaient à Pavie au moment de l'attaque. Ils dépouillèrent complètement l'église, l'incendièrent et commirent tous les crimes, dans un rayon assez grand, jusqu'au moment où l'abbé de ladite abbaye et le comte d'Astarac payèrent 3 000 florins d'or, et en promirent 5 000 autres². On peut encore voir à Pavie, la Rue du

¹*Registres du Vatican*, n°251, fol. 401. Traduction de Maurice Meusnier. Comme peuvent le constater les latinistes, le texte original était imprécis, fragmenté et peu respectueux de la syntaxe latine classique : « Universi christifidelibus utriusque sexus cuiuscunque gradus, conditionis existant in civitate et dyocesi ac provincia nostris Auxitan. constitutis... Arnaldus miseratione divina archiepiscopus Auxitan., dom. nostri pape camerarius, salutem in Domino. Noveritis quod SS. in Christo pater et dom. noster dominus Urbanus divina provid. papa quintus ecclesiis, monasteriis et personis ecclasiasticis nostrarum civitatis et diocesis ac provincie Auxitan., gravatis multiplicibus dampnis ac injuriis et offendis, pie compatiens ac eas conservare et defendere cupiens adversus quascumque personas ipsas invadere, depredare, opprimere, capere, perturbare et alias dampnificare presumentes... nobismandavit... ut auctoritate sua apostolica... faceremus publicari quosdam constitutionum nostras provinciales [contra occupantes bona ecclesiastica a se jam factas]. Dat. Avimione die vicesima secunda Aprilis, an. milles. trecent. sexagesimo quarto. »

²Le texte latin énumère les nobles qui participèrent au pillage; citons entre autres:... nob. viro Bertrando de Pardelano [*Bertrand de Pardeillan*]... Bernardo de Montebardone [*Bernard de Monbardon*], Arnaldo Bernardi de Benca [*Arnaud-Bernard de Benque*], Petro de Beodetera

Sang, où se déroulèrent certains combats.

Une autre fois, des gens d'arme de la ville de Mézin, du diocèse de Condom, firent, sur l'ordre des officiers du prince de Galles, une invasion dans le territoire du doyenné de Mouchan, de l'Ordre de Cluny¹, où séjournaient des gens d'arme du roi de France. Ils livrèrent un combat, s'emparèrent de l'église, emprisonnèrent tous ceux qui s'y étaient retirés et en mirent à mort quelques-uns. Ensuite, ils dépouillèrent l'église des livres, des calices et de tout ce qu'ils y purent trouver. Ils endommagèrent enfin les bâtiments en commettant encore des excès. Quoique les coupables furent excommuniés, le mal était accompli.

Un autre fait semblable se produisit à Mirande, dont les habitants fondirent sur le prieuré bénédictin de Saint-Maur, incendièrent l'église, détruisirent la cloche, les calices, les livres et les ornements, commirent plusieurs homicides et autres crimes, sans aucune réparation. Et cependant, ces deux localités relevaient du même seigneur, le comte d'Astarac... Les Frères Mineurs de Mirande furent, à cause des incursions continues, obligés de quitter leur monastère hors la ville; tout un groupe d'ecclésiastiques furent précipités dans un puits. Les survivants se retirèrent dans l'enceinte, grâce au comte d'Astarac.

Comme partout, une grande dépravation des mœurs et une cruauté inouïe se manifestaient dans les monastères. Un exemple nous est donné par l'abbaye cistercienne de Gimont, dont l'abbé Gaston, ayant fait attacher ses moines par les jambes et les mains, les fit conduire publiquement dans le château de Gimont, du diocèse de Lombrès. Enfermés dans les profondeurs d'une oubliette, ils furent longtemps maltraités et en furent extraits plus morts que vifs. Par contre, les moines de l'abbaye bénédictine de Saint-Sever-de-Rustan², du diocèse de Tarbes, menacèrent leur

[Pierre de Boucagnères ?], Arnaldo de Garraveio [Arnaud de Garravei], Arnaldo de Bellagarda [Arnaud de Bellegarde], Gentili de Montesquivo [Gentil de Montesquieu], Barta Staraci [Barthe d'Astarac], Petro de Orbessano [Pierre d'Orbessan] locorum dominis, Galabre de Panassaco [Galabre de Panassac], Manaldo de Lacerano [Maude de Lasséran], Arnaldo Guillermi de Malomussio [Arnaud-Guillem de Maumus], Raymundo Guillermi de Montecornelh [Raymond-Guillem de Montcorneil]... .

¹Dépendant du prieuré de Saint-Orens

²Ce fut à cette époque que Trie-sur-Baise fut pillé de même que son monastère. Le cloître même de Trie fut vendu en pièces à Saint-Severs-de-Rustan puis à Tarbes. Une partie est actuellement reconstruite au Jardin Massé de Tarbes, et une autre au Metropolitan Museum of Art à New York, section The Cloisters.

abbé, Bertrand, qui voulait rétablir dans le monastère l'obéissance à la règle. Pour sauver sa vie, l'abbé dut prendre la fuite. Ce diocèse avait, dès 1360, connu toutes les horreurs de la guerre, surtout à cause des chicanes entre les comtes d'Armagnac et de Foix qui n'avaient rien de mieux à faire que de se jalousser comme la plupart des nobles oisifs du pays¹... Tout près se dressait le château de Mauvezin, occupé par les Anglais, qui tenaient aussi garnison dans le château fort important de Lourdes, d'où ils dominaient toutes les vallées adjacentes et la plaine où elles débouchent. À dater de 1373, les Français se mirent à conquérir la Bigorre pour le roi de France.

En 1369, donc, la plupart des seigneurs bigourdans se soulevèrent contre le Prince Noir qui, de Bordeaux, les écrasait d'impôts pour entretenir sa Cour de Guyenne², et se remirent au service de la France. La garnison anglaise de Mauvezin opta pour le *statu quo* et, en représailles, se lança dans des expéditions de pillage à travers le Toulousain. Les plaintes étaient vives contre cet état de choses. Le duc d'Anjou, frère du roi Charles V, résolut donc de reprendre aux Anglais les châteaux de *Mauvezin* et de *Lourdes*.

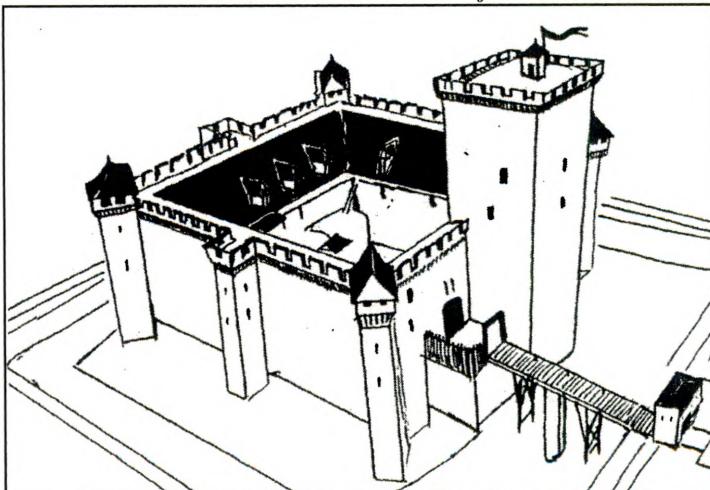
Chefs en présence •**Français** : Le duc d'Anjou, frère du roi de France Charles V; Olivier du Guesclin, frère du connétable de France. •**Anglais** : un certain "Raymond de

¹Toutes ces disputes, qui se traduisaient par de grands malheurs pour le peuple, durèrent jusqu'à ce que Louis XIV ait définitivement «domestiqué» la Noblesse de France en la réduisant à l'état de courtisans uniquement préoccupés de plaire au roi. On aurait pu croire que le peuple de France allait enfin jouter de la paix. Mais il n'en fut rien car les trois derniers Louis de l'Ancien Régime multiplierent les occasions de conflits avec les pays voisins. Les motivations étaient certes le besoin de puissance des souverains, mais aussi la nécessité d'occuper toute cette Noblesse batailleuse qui encadrait désormais l'armée française. Il fallait canaliser sa combativité vers un autre objectif pour éviter qu'elle ne l'utilise contre le roi. A l'inverse de l'Angleterre qui s'est toujours battue pour ses commerçants, donc pour l'enrichissement du pays, la France se battait par goût. Ce qui a pu faire dire à l'Américain Gaston Bodart, au début du XXe siècle : "Alors que la France, parmi toutes les nations du monde, a perpétré les plus grands sacrifices en vie humaine en poursuivant les plus longues et les plus sanglantes guerres des temps modernes, nous nous rangeons du côté de ceux qui affirment que la guerre a été l'élément déterminant dans la présente stagnation et même la décroissance de la population française." [«As France, of all the nations of the world, has made the largest sacrifices of human life in prosecuting the longest and bloodiest wars of modern times, we range ourselves on the side of those who affirm that war has had its large share in producing the present stagnation or even decrease in the French population】 Bodart, Gaston, *Losses of Life in Modern Wars*, Kellog, Vernon Lyman, Clarendon Press, New York, 1916, page156. La population de la France, la plus importante d'Europe au Moyen-Âge, se laissa dépasser par tous les autres pays importants d'Europe à partir du XIX^e siècle.

²Cour de Guyenne qui avait été une idée du Gascon Jean III de Grailly, capitaine de Buch rappelons-le. En voulant raffermir la mainmise de l'Angleterre sur la Gascogne, il fut l'élément de sa séparation, car c'était essentiellement la fiscalité généreuse qui entraînait l'adhésion de la Gascogne à "l'Empire anglo angevin".

l'Épée."

Le château de Mauvezin aujourd'hui.



Effectifs engagés • **Français** : 8 000 hommes d'armes, accompagnés de fantassins et de mercenaires aux nombres indéterminés. **Anglais** : La garnison comptait quelques centaines d'hommes.

Stratégie ou tactique : Le château de Mauvezin est situé sur un lieu élevé qui commande toute la lande depuis Montréjeau jusqu'à Trie-sur-Baïse. C'est un carré d'environ 40 toises¹, avec un grand donjon d'environ 35 toises de hauteur. Les murailles sont très épaisses, ayant, avec la courtine et le parapet, environ une toise et demie de largeur².” Le nom de Mauvezin [ou Mauvais Voisin] lui viendrait du fait que des soldats pillards auraient, à plusieurs reprises, tenu garnison dans ses murailles³.

Selon l'histoire locale, le nom aurait une autre source. Le sire de Castelbon, seigneur de Mauvezin, partant pour une expédition guerrière de quelque durée, aurait commandé au forgeron de Capvern de fixer une ceinture de chasteté sur le corps admirable de son épouse, l'ardente

¹Une toise égalait sensiblement 2 m (1,95 m).

²Description de Jean de Chastenet, vice-sénéchal d'Armagnac, dans son Rapport sur l'État des Places-fortes de Gascogne. Cité par Jean Destieu dans son ouvrage *Mauvezin, Château fort de Gaston Fébus*.

³Alémaniques ou genevois francophones.

Léona. Séduit par l'habile jeune femme et indigné par ce qu'on prétendait lui imposer, cet homme rude au cœur sensible, aurait assommé et même trucidé le mari, puis pris sa place dans le lit de la belle qui, ayant payé son dû au rustre, l'aurait ensuite fait pendre au sommet du donjon. Et cette macabre dépouille battue par les vents aurait valu au château son nom de Mauvezin, mauvais voisin¹.

Ce fut un siège simple par blocus total afin d'affamer la garnison anglaise.

Résumé de l'action : "Le duc d'Anjou partit donc de Toulouse le 14 juin 1373, à la tête de 8 000 hommes, sans compter les gens de pied fournis par les Communes, non plus que les mercenaires étrangers, la plupart Suisses² qui formaient les compagnies d'arbalétriers. Il y avait le connétable du Guesclin avec lui³. Le château de Mauvezin, se trouvant le premier sur son passage, l'arrêta tandis que le connétable, avec sa troupe, continua son chemin et alla mettre le siège devant Lourdes." «Presque tous les jours aux barrières⁴, y avoit faits d'armes et escarmouches de ceux de dedans à ceux de dehors. Et vous dis que ceux de Mauvoisin se fussent assez tenus, car le chastel n'est pas prenable si ce n'est par un long siège; mais il leur advint qu'on leur tollit d'une part l'eau d'un puits qui sied au-dehors du chastel, et les citermes qu'ils avoient là-dedans séchèrent, car onques goutte d'eau du ciel durant six semaines n'y chèy, tant il fit chaud et sec. Et ceux de l'ost avoient bien leur aise de la belle rivière de Lèze [L'Arros], qui leur couloit claire et roide, dont ils étoient servis, eux et leurs chevaux.»

Devant la situation critique, la garnison anglaise commença à s'inquiéter; ils avaient du vin à volonté mais plus d'eau. Ils tinrent Conseil de Guerre et décidèrent de négocier une reddition avec les Français. Le chef anglais, surnommé Raymond de l'Épée, demanda aux assiégeants un sauf-conduit afin de venir négocier avec le duc d'Anjou. Raymond obtint l'autorisation de partir mais à condition que ses hommes s'engagent à ne pas recommencer à occuper

¹Jean Destieu.

²Alémaniques ou genevois francophones.

³En réalité son frère Olivier.

⁴Froissart (*Chroniques*).

une forteresse. Raymond obtint aussi d'emporter une partie de son butin. Les prisonniers devaient être rendus par les Anglais.

La capitulation fut donc signée et le château rendu.

Pertes •inconnues mais, semble-t-il, assez légères à cause de l'absence d'assaut.

Conséquence de cette défaite anglaise : La garde de Mauvezin fut confiée au gentilhomme bigourdan Chicart de La Perrière. Le reste de l'armée française marcha sur Lourdes afin d'y rejoindre Olivier du Guesclin¹.



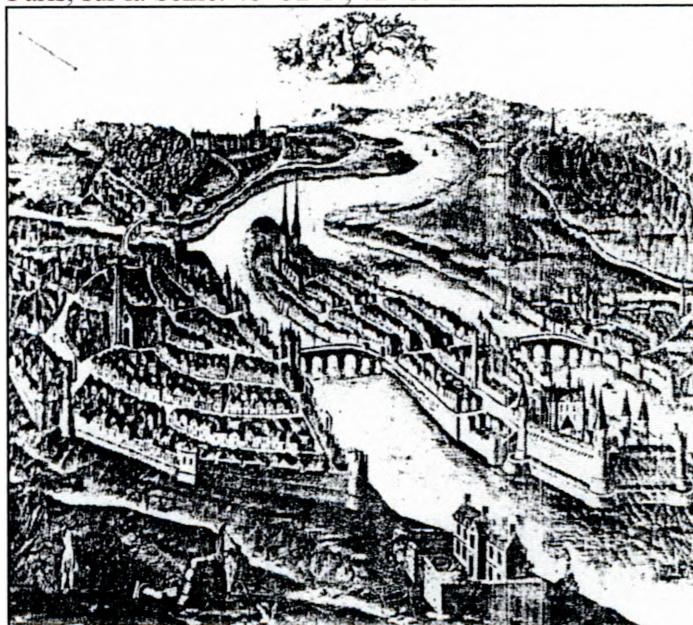
¹Où elle arriva le 30 juin

~ 250 ~

Melun. Siège de

Date de l'action : 1420.

Localisation : Ville de France située à 40 km au S-E de Paris, sur la Seine. 48° 32' N, 02° 39' E.



Les fortifications de Melun au XVI^e Siècle.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre civile entre "Armagnacs" et "Bourguignons", 1411-1435. **Contexte :** Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, venait d'être assassiné par le Dauphin de France, le 10 septembre 1419, et la guerre civile continuait de faire rage en France entre les Bourguignons, alliés des Anglais, et les "Armagnacs".

Chefs en présence •La garnison française de Melun était commandée par Arnaud Guilhem, seigneur de Barbazan, secondé par Louis Juvénal des Ursins¹, Nicole de Giresme, etc. •Le roi d'Angleterre, Henri V de Lancastre-Plantagenêt, commandait les forces assiégeantes.

Effectifs engagés : inconnus.

Stratégie ou tactique : Ce siège fut important, non pas stratégiquement parlant, mais pour ce qui fut du dévelop-

¹Jean Juvénal ou Jouvenel des Ursins fut un magistrat, prélat et historien; né à Paris de famille bourgeoise, enrichie puis anoblie, suivant le processus habituel [1388-1473].

tement de la poliorcétique, art d'assiéger les villes. Il fut en effet une répétition générale du siège d'Orléans [1428-1429] où furent utilisés les mêmes moyens militaires: fossés de circonvallation autour de la ville destinés à empêcher l'intervention de secours, érection de points d'appui: bastides ou petits camps retranchés de loin en loin, utilisation de l'artillerie installée sur des épaulements afin de pratiquer des brèches dans les murailles, utilisation des tranchées, des boyaux et des mines...

Résumé de l'action : Des deux côtés on commença par tirer des coups de canon et d'arbalète. Dès qu'une brèche fut pratiquée, des assauts furent lancés mais la garnison se défendit avec tant de détermination que toutes les tentatives furent repoussées avec de lourdes pertes. Parfois la garnison faisait même des sorties afin de contre-attaquer. Les Anglo-bourguignons commencèrent alors à vouloir miner les murailles. Les assiégés contre-minèrent. Des batailles sans merci eurent lieu sous terre lorsque mines et contre-mines se rencontraient. Finalement, à bout de vivres¹, les habitants demandèrent à négocier une capitulation honorable. Le roi d'Angleterre accepta à condition que douze notables et le seigneur de Barbazan fussent donnés comme otages. La population quitta la ville, et le roi d'Angleterre, interprétant en mauvais sens les clauses de la capitulation garda en captivité les otages et certains soldats.

Pertes • fort lourdes de part et d'autre.

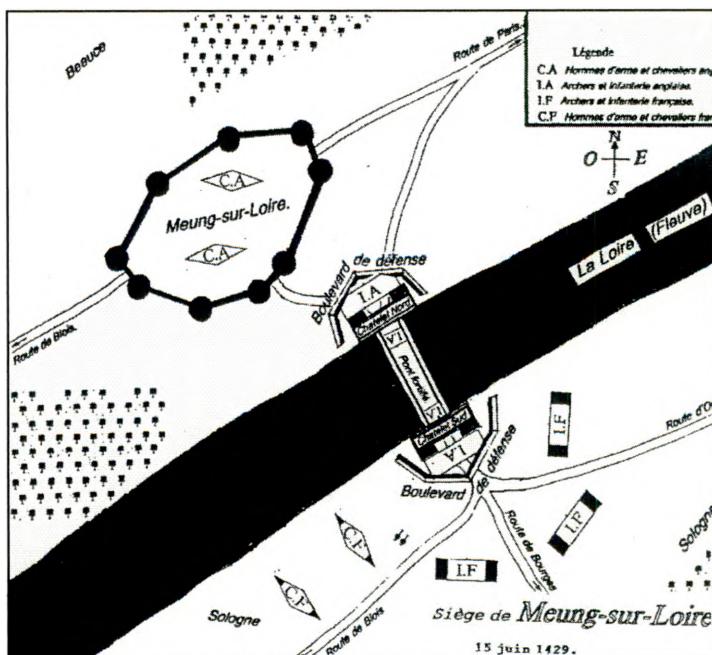
Conséquence de cette défaite française : Arnauld Guillemin, sire de Barbazan, gouverneur de Melun, qui avait été présent lors de l'assassinat du duc de Bourgogne, au pont de Montereau, par le chevalier Tanneguy Duchatel, eut à subir les représailles du vainqueur après le siège et la capitulation de Melun. Il fut enfermé dans une oubliette de Château-Gaillard, et, lorsque le capitaine Lahire s'empara de ce château réputé imprenable, en 1429, il y trouva un Barbazan cadavérique et désespéré. Mais ce dernier eut tôt fait de retrouver sa place à la cour, sa fortune et sa morgue.

¹Après avoir mangé les chevaux et autres animaux.

Meung-sur-Loire. Prise du Pont de

Date de l'action : 15 juin 1429.

Localisation : Meung-sur-Loire, France. 47° 50' N, 01°



40° E.

Schéma possible du siège de Meung.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1429. Guerre civile française, 1411-1435.

Contexte : La France était en pleine guerre civile. Les Anglais en avaient profité pour faire sauter les "verrous de la Loire" qui leur ouvriraient les territoires centraux et méridionaux: Meung, Beaugency, Orléans et Jargeau.

Orléans, qui représentait un symbole dynastique avait été assiégée sans succès par les Anglais. Après cet échec, les troupes anglaises s'étaient réfugiées à Jargeau mais la forteresse avait été prise, le 11 juin 1429, par les Français. Le 15, Jeanne d'Arc se mit en marche vers Meung-sur-Loire où une autre troupe anglaise s'était aussi réfugiée. Depuis la prise de Jargeau, la Loire était libre en amont. En 1418, le pont de Meung ayant été occupé par les Anglais "qui y étaient venus soudainement à grant puissance", le sire de Gaule, maréchal du duc d'Orléans fut dé-

pêché contre eux avec des canons amenés d'Orléans. Il semble que cette expédition réussit à chasser les Anglais. En 1428, ces derniers traitèrent avec la garnison de Meung la reddition de la ville et du château dont Richard Huntford, lieutenant de Salisbury, avait pris possession le 5 septembre 1428.

Chefs en présence • Les Français étaient dirigés par Jeanne d'Arc et le duc d'Alençon. • Les Anglais étaient commandés par le fils du comte de Warwick et le seigneur de Scales.

Effectifs engagés • Le Corps d'armée des Français était constitué par 1 200 lances [7 200 hommes]. • La garnison anglaise comptait quelques centaines de chevaliers et d'archers.

Stratégie ou tactique • Assaut frontal français par escalade, puis corps à corps; • Positions défensives des Anglais retranchés sur les boulevards et sur les murailles. Pour que Orléans pût être considérée comme en sûreté, il fallait aussi

dégager le fleuve en aval, où les Anglais tenaient encore les points clé de Meung et de Beaugency. Meung était un gros bourg fortifié situé sur la rive Nord, en Beauce. Il commandait le pont sur la Loire qui donnait sur la rive gauche [Sologne]. Le pont était défendu, à chaque extrémité, par un châtelet. Construit en amont de la ville, il était séparé des murs par une grande prairie. De plus,

les Anglais en avaient renforcé les abords par un solide boulevard de défense¹.

Jeanne d'Arc, tableau d'Ingres

Résumé de l'action : Le Corps d'armée français arriva par la rive gauche² afin d'attaquer le pont par l'extrémité oppo-

¹Le plan ci-joint n'est qu'un croquis explicatif.

²Ou solognote, au Sud.

sée à la rive où se trouvait la forteresse. Dès son arrivée, Jeanne lança un assaut de masse contre le boulevard qui protégeait l'accès au pont et que défendaient Warwick et Scales. Après un violent combat, les Anglais, qui se défendaient fort énergiquement, reculèrent jusque sur le pont lui-même, derrière le châtelet-Sud. Les Français renouvelèrent l'assaut contre les tours du châtelet-Sud qui fut pris par escalade. Les Anglais survivants se retirèrent alors dans la ville fortifiée sur la rive beauceronne, et les Français, épouisés, campèrent sur la rive Nord après avoir laissé garnison derrière les châtelets du pont afin d'éviter toute surprise¹.

Le lendemain, après un assaut, la garnison anglaise capitula sur sommation. Jeanne d'Arc permit aux Anglais d'évacuer la forteresse en interdisant à ses soldats de les molester ou de les *passer à tabac*.

Pertes •inconnues. Probablement quelques centaines.

Conséquence de cette défaite anglaise •Les Anglais perdait un autre "*passage sur la Loire*" stratégique.



¹N'oubliions pas qu'une armée anglaise de secours arrivait à marche forcée

Montmuran. Bataille de

Date de l'action : 10 avril 1354.

Localisation : Bretagne, France.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1350. Guerre de Succession de Bretagne ou Guerre des Deux Jeanne, 1340-1365.

Contexte : C'était la guerre civile en Bretagne, 1340-1364. Les Français et les Anglais qui s'affrontaient [Guerre de Cent Ans, 1337-1453 avaient pris parti pour chacune des deux Jeanne qui revendiquaient le trône de Bretagne. Les Françaisaidaient Jeanne de Penthièvre, nièce de Jean III, duc de Bretagne. Les Anglais appuyaient Jeanne de Flandre, femme du duc de Bretagne, Jean IV de Montfort.

Chefs en présence •Les Français étaient commandés par Bertrand Du Guesclin.

Effectifs engagés : Inconnus.

Stratégie ou tactique : Probablement, comme la plupart des batailles du Moyen-Âge, mêlée confuse avec combats individuels au corps à corps.

Résumé de l'action : Aucun détail n'est connu sauf que les Anglo-bretons subirent une dure défaite.

Conséquence de cette défaite anglo-bretonne : Inconnue.



Mont-Saint-Michel. Siège du

Date de l'action : 1419 - 1453.

Localisation : Manche, dans le golfe formé par la Bretagne et la presqu'île du Cotentin. 48°38' Nord; 01°32' Ouest. Mont-Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : En 1417, dans la Manche, l'étendard fleurdelisé ne flottait plus que sur ce petit îlot. Dès cette année-là, les Anglais menacèrent le Mont ; deux ans après, ils en commençaient les approches en fortifiant le récif de **Tombelaine**, vedette avancée et avant-poste de cette ligne d'investissement que formèrent *Avranches, Pontorson et Ardevon*.

Chefs en présence • Différents suivant les époques.

Effectifs engagés : Inconnus ; quelques centaines d'hommes seulement.

Stratégie ou tactique : L'île ne pouvait être prise que par un blocus complet qui aurait réduit la garnison par la faim. Or, les Anglais ne réussirent jamais à empêcher les barques de venir, la nuit, ravitailler la forteresse.

C'était un îlot rocheux fortifié relié à la côte à marée basse seulement. Sur la côte, la *bastille d'Ardevon* servait d'avant-poste aux forces assiégeantes, de même qu'une autre bastille érigée sur le *récif de Tombelaine*, sur la façade maritime.

Résumé de l'action : Une flotte anglaise vint compléter le blocus vers juillet 1420. Ces préparatifs jetèrent la terreur dans l'âme de l'abbé qui dirigeait l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Il était désormais prêt à plier devant le roi d'Angleterre, mais les moines refusèrent et firent appel à un partisan du Dauphin de France, Jean d'Harcourt, qui confia la garde de l'abbaye à une centaine d'hommes. Des renforts inopinés leur arrivèrent en 1423, car une attaque avait été annoncée.

En juillet-août 1423, une violente attaque des Anglais épissa les forces des défenseurs mais ils réussirent à résister et à tenir jusqu'au bout.

Les assauts se renouvelèrent périodiquement, le 28 septembre 1424, puis en mars 1425, sous la conduite de Robert Jolivet¹. Ce fut en 1425 qu'eut lieu la bataille navale

¹Nommé "Commissaire du roi d'Angleterre en Basse-Normandie pour le recouvrement du

du Mont-Saint-Michel.

Le 21 mai de cette année, l'amiral de Normandie, Guillaume, comte de Suffolk, fut chargé de diriger les opérations comme Capitaine-Général des Forces de Terre et de Mer. Il commandait cent hommes d'armes et 300 archers, dont plus d'un tiers renforça les équipages de l'escadre, le reste garnissant les bastilles de Tombelaine et d'Ardevon.

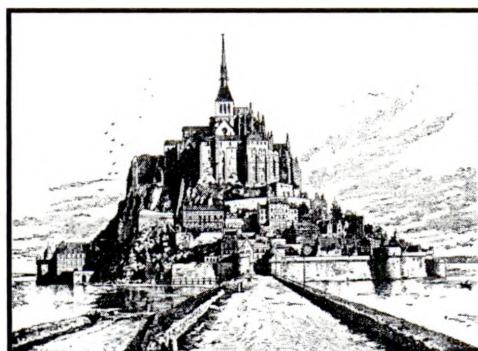
Le renforcement du siège par la mer inquiéta les Malouins, d'autant plus intéressés à la conservation de l'abbaye du Mont, que la rivière Couesnon¹, confondant son cours capricieux avec la Sée et la Sélune, venait d'enlever le Mont à la Normandie pour l'attribuer à la Bretagne. Une escadre française de Saint-Malo attaqua alors à l'abordage l'escadre anglaise de blocus et la mit en fuite. Mais le blocus terrestre se poursuivit tandis que les barques malouines continuèrent de ravitailler le Mont.

Le 9 septembre 1427, eut lieu une grande attaque anglaise. Ce jour là, Louis d'Estouteville coucha 2 000 Anglais sur la grève du Mont-Saint-Michel.

Pertes •les attaques furent intermittentes et les pertes ne furent, bien entendu, pas comptabilisées.

Conséquence de cette défaite anglaise : En fait, le siège dura jusqu'à la fin de la Guerre de Cent Ans.

Le Mont Saint-Michel-au-Péril-de-la Mer



Mont Saint-Michel".

¹Limite traditionnelle entre les deux provinces.

Mont-Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer.

Bataille navale

Date de l'action : 16 juin 1425.

Localisation : Îlot français du Mont-Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer, situé au fond du golfe de Saint-Malo, à 300 km à l'Ouest de Paris. 48°38'N, 01°32'O

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre civile française entre "Armagnacs" et "Bourguignons", 1411-1435.

Contexte : La Normandie était anglaise; seul le Mont s'obstinait à ne pas capituler. Le siège du Mont Saint-Michel ne cessa d'ailleurs jamais totalement durant la guerre de Cent Ans. Mais, en 1425, les Anglais tentèrent de bloquer le Mont par la mer. Cela déclencha l'intervention des fidèles Malouins, chargés de ravitailler la place assié-gée.

Chefs en présence • Les Français étaient commandés par Briant de Châteaubriand. • Les Anglais par Suffolk¹.

Stratégie ou tactique : Abordage de masse et corps à corps. Le Mont-Saint-Michel, insularisé à marée haute, était bloqué par deux bastilles anglaises: celle de *Tombelaine*, un îlot, et celle d'*Ardevon* bâtie sur le bord de mer.

Résumé de l'action : Une escadre de 20 navires fut organisée par les soins de Robert Jolivet qui avait la fonction de *Commissaire du roi d'Angleterre en Basse-Normandie pour le Recouvrement du Mont Saint-Michel*. Avec 800 hommes à bord, elle parvint le 8 mai au havre de Regréville. Lawrence Howden, capitaine de Tombelaine et *Capitaine général de la Flotte*, en prit le commandement. Le 21 mai, Suffolk fut chargé de diriger les opérations de siège comme *Capitaine général des Forces de terre et de mer*. Il avait 100 hommes d'armes et 300 archers, dont plus d'un tiers renforça les équipages de l'escadre. Le reste garnit les bastilles de Tombelaine et d'Ardevon.

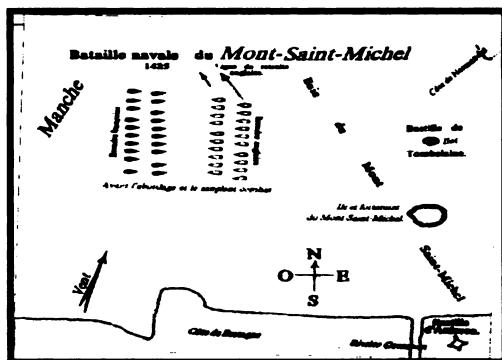
Inquiets de voir le renforcement du siège du Mont-Saint-Michel, les Malouins armèrent une flottille de gros et de petits navires. À leur tête, Briant de Châteaubriand, seigneur de Beaufort. Le 16 juin, les Malouins attaquèrent la

¹William de La Pole.

flotte anglaise. Le combat fut sérieux. Les bâtiments s'abordèrent et les hommes se lancèrent férocelement à l'abordage. Finalement, après un sanglant combat, les Français s'emparèrent de plusieurs navires anglais. Les autres prirent le large, laissant ainsi le Mont débloqué du côté de la mer et facile à ravitailler. Toutefois, les Anglais conservèrent les deux bastilles qui bloquaient¹ l'accès terrestre et maritime du Mont. En fait, Tombelaine ne put jamais couper les lignes logistiques sur la façade maritime.

Pertes • Lourdes de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite anglaise : Maîtres de la mer, les Malouins purent continuer de ravitailler le Mont-Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer jusqu'à la fin de la Guerre de Cent Ans.



¹Theoriquement.

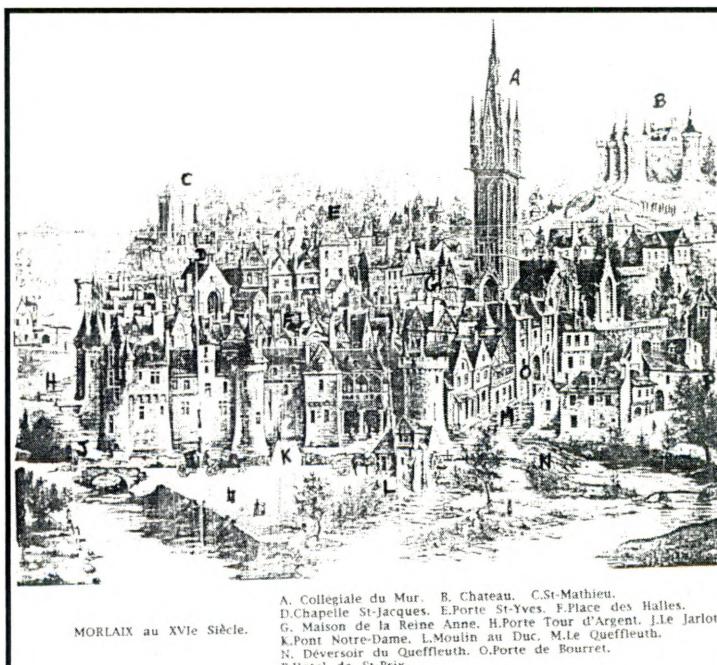
Morlaix. Bataille de

Date de l'action : septembre 1342.

Localisation : Bretagne, France.

Conflit : Guerre de Succession de Bretagne ou Guerre des Deux Jeanne [1340-1365]. Cette bataille fut le *premier combat terrestre* de la Guerre de Cent ans.

Contexte : C'était la guerre civile en Bretagne. Les Français et les Anglais qui s'affrontaient [Guerre de Cent-ans] avaient pris parti pour chacune des deux Jeanne qui revendiquaient le trône de Bretagne. Les Françaisaidaient Jeanne de Penthièvre, nièce de Jean III, duc de Bretagne. Les An-



glais appuyaient Jeanne de Flandre, femme du duc de Bretagne, Jean IV de Montfort. Les Anglais avaient immédiatement dépêché un Corps expéditionnaire dans la péninsule armoricaine afin de barrer la route aux Franco-bretons¹.

¹Il est intéressant de voir que les Anglais tentèrent de s'emparer de la Bretagne en plaçant à sa tête un homme à eux, comme ils réussirent à le faire dans les autres pays celtiques: Pays de Galles, Irlande et Écosse. Or le destin de ces pays fut si horrible [nettoyage ethnique, massacres, famines organisées...] que les Bretons pro-anglais auraient hésité s'ils avaient su pour quel avenir ils se battaient.

Chefs en présence •Les Anglais : William de Bohun, comte de Northampton et de Huntingdon. •Les Franco-bretons : le comte Charles de Blois.

Effectifs engagés •Les Anglais : 7 000 hommes. •Les Franco-bretons : 7 000 hommes.

Stratégie ou tactique : Morlaix est considérée comme la première *bataille terrestre* de la Guerre de Cent ans, même si cette Guerre de Bretagne n'était à proprement parler que l'une des excroissances de ce conflit. La Chevalerie franco-bretonne n'avait pas encore appris que ses règles d'or au combat étaient périmées en face d'une armée qui ne les respectait pas; comme celle des Anglais. Ces derniers ne s'embarrassaient pas d'un code d'honneur¹ aussi strict et aussi *anti-tactique*. Ils disposaient aussi de l'excellent *arc long* qu'ils pouvaient utiliser en tir rapide. L'équipement individuel des fantassins anglais se complétait d'un pieu ferré et aiguisé, lequel, planté à 45° *en palissade*² dirigée vers la cavalerie franco-bretonne, en avant de la première ligne d'archers, se révélait fort efficace pour éventrer les percherons caparaçonnés de fer et de mailles des seigneurs français, qui ne pouvaient même plus se relever lorsqu'ils tombaient au sol. Les soldats anglais pouvaient manœuvrer, contourner, attaquer de dos et tirer à l'arc à la demande de leur chef, sans risquer de perdre leur honneur; au contraire, un refus d'obéissance entraînait leur exécution immédiate. Ces règles donnaient une excellente discipline, force des armées depuis la nuit des temps. Tandis que les chevaliers franco-bretons, pour leur part, refusaient d'exécuter les ordres de leur prince qui leur paraissaient contraires à leur code d'éthique³. Il suffisait donc que les Anglais trouvent une bonne position statique et ils étaient totalement assurés que les chevaliers français les attaquaient du côté où ils

¹ 1)seules les attaques frontales étaient permises. 2)tout contournement par l'arrière n'était que lâcheté, donc pas de manœuvre autorisée. 3) les armes qui tuent à distance n'étaient que des armes de lâches. 4) les batailles n'étaient pas des actions d'ensemble mais une multitude de combats individuels, car les chevaliers n'étaient pas tenus à une discipline absolue au point de se fondre dans la masse.

²À 50cm l'un de l'autre

³Par exemple s'arrêter au cours d'un assaut pour se regrouper; cela arriva à Crécy. Le chevalier ne devait pas s'arrêter ou hésiter devant l'ennemi. A Poitiers, lorsque le maréchal de Clermont proposa d'assiéger et d'affamer les Anglo-gascons trop fortement retranchés, il fut taxé de couardise et dut se faire tuer *pr ur laver son honneur*

voulaient bien les recevoir, du côté fortement retranché¹. Comme leurs serfs, les chevaliers anglais aussi étaient totalement soumis, sous peine de graves problèmes et même de mort², à la volonté tactique de leur roi ou de leur chef. Même si ces chevaliers ne portaient pas de pieu ferré, comme leurs fantassins de classe sociale inférieure, leur chef les forçait par contre à combattre à pied de façon à ce qu'il n'y ait aucune retraite possible face aux chevaliers français car leurs chevaux étaient stationnés loin en arrière sous la garde de leurs varlets³. Ils devaient vaincre ou mourir⁴. Les Anglais mirent au point, au cours de ce combat, une tactique qui allait devenir un modèle durant l'ensemble de la Guerre de Cent ans: une position statique, défensive, en hauteur, laissant les Français lancer leurs assauts ascendants à partir du bas de la colline⁵.

Résumé de l'action : En septembre 1342, le comte de Northampton avait pris l'initiative d'assiéger Morlaix, importante place-forte portuaire⁶ que les Anglais voulaient utiliser comme tête de pont dans cette guerre de Bretagne. Le siège était déjà bien avancé lorsqu'il fut soudain menacé par une armée de secours commandée par Charles de Blois. Se rendant compte qu'il ne devait pas se laisser prendre en tenaille entre la garnison et l'armée franco-bretonne de Blois, Northampton leva immédiatement le siège, ce qui était le but recherché par les Franco-bretons, pour retraiter en hâte. Mais ces derniers, qui s'étaient lancés à sa poursuite,

¹Comme à Crécy, à Poitiers...

²Des commandants de vaisseau et même des amiraux furent exécutés. En France, ils perdaient leur poste, sans même être limogés officiellement de peur de déshonorer leur famille; citons en exemple le vicomte de Tromelin, qui commandait le vaisseau de guerre Le GRAND-ANNIBAL , de 74 canons, durant la Guerre d'Indépendance américaine. Au cours de la Bataille de Trinquetmalé [dite Bataille de la Gueule de Bois], du 1^{er} au 6 septembre 1782, il sabota littéralement les ordres de son amiral, Le Bailli de Suffren.

³Il arrivait parfois que les varlets se sauvent avec les chevaux de leur seigneur provoquant la mort ou la capture de ces derniers. Une coutume voulait que le varlet au combat hérite du cheval de son maître lorsque ce dernier était tué. La tentation pouvait parfois être très forte pour ces pauvres gens qui ne possédaient que «leur chemise»

⁴Cette tactique pourrait aisément se comparer à la tactique *inverse* des siècles subséquents, lorsque, à maintes reprises, l'armée anglaise débarquait de ses vaisseaux de guerre, mais ces derniers mouillaient sur place ou suivaient le mouvement le long des côtes afin de servir de refuge en cas de défaite; ce qui ne manquait pas de se produire car une telle facilité de repli, tous les théoriciens militaires l'affirment, favorisait les fuites ou les paniques. Le soldat combat mieux lorsqu'il n'a aucun chemin de repli; voir les exemples de la Bataille de Saint-Cast, de l'Île de Ré, de la Bataille de La Coruña et bien d'autres, où les Anglais subissaient des hécatombes de morts en rembarquant en panique sous le feu des canons français.

⁵Elle n'était pas tout à fait nouvelle puisqu'elle avait aussi été celle d'Hastings

⁶Le port était sur la Dossen ou rivière de Morlaix, par laquelle on communiquait avec la mer

suite, gagnaient dangereusement du terrain grâce à leur cavalerie lourde, et Northampton dut chercher une position assez solide pour se battre, vaincre ou mourir¹. Sur la route de Lanmeur, à 6 km de Morlaix, il trouva ce qu'il cherchait. La position était stratégiquement forte et en travers de la route; au début elle était constituée d'une pente douce qui plongeait 200m plus loin avec une forte déclivité. Un bois à l'arrière couvrait le dos de la position anglaise². La ligne anglaise, longue de 500 mètres, s'étendait à 40 mètres en avant du bois; 40 mètres devant eux, les soldats anglais creusèrent une tranchée-piège, profonde, qui fut recouverte de branchages, de feuilles et de mousse³ pour casser les pattes des gros chevaux percherons lourdement chargés de leur seigneur en armure. Northampton intima à ses chevaliers et hommes d'arme l'ordre d'abandonner leur monture et de combattre à pied. Ce qu'ils firent en maugréant tandis que les varlets emmenaient les chevaux loin derrière les lignes, hors de leur portée. Bohun regroupa ses chevaliers et hommes d'arme démontés au centre de la ligne afin de servir d'ossature à son système de défense, puisqu'il envisageait une bataille défensive⁴. Les archers prolongèrent et flanquèrent cette ligne en même temps qu'ils la couvraient d'un rideau léger en avant de la première ligne.

Le comte de Blois, commandant en chef français, qui se rendait compte qu'il n'avait pas le choix et devait jouer le rôle dynamique, offensif, s'il voulait qu'il y ait

¹Presque toutes les batailles gagnées par les Anglais, au Moyen-Âge le furent alors que ces derniers retraînaient désespérément devant les Français trop sûrs d'eux, et où le combat ne comportait pas de possibilité de repli pour les fuyards: Crécy, Poitiers, Azincourt; Morlaix fut une exception puisque les Français remportèrent la victoire

²Bizarrement, les bosquets, bois ou forêts furent longtemps considérés comme des "bouchons d'arrêt" sûrs, auxquels on pouvait s'appuyer afin de ne pas être attaqué de dos. Ce ne fut que bien plus tard que les stratégies regardèrent les bois comme de dangereux secteurs d'infiltration et de contournement.

³Ils avaient appris cette leçon des Écossais, à la bataille de Bannockburn, où ces derniers avaient creusé des trous. Ce n'était pas nouveau, les Romains le faisaient déjà en ajoutant des pointes de bois au fond: ces entonnoirs s'appelaient des «lis».

⁴Paradoxalement, sa tactique était conforme à celle de Clausewitz qui préconisait la défensive lorsqu'on n'était pas nettement le plus fort. Il ajoutait: «La plus forte des deux formes de la guerre» est la défensive parce qu'elle exige une dépense de forces moindre, et qu'elle s'appuie sur le terrain. Bien comprise et bien conduite, elle use l'assaillant, modifie le rapport de forces initial et permet le passage à l'offensive, qui a la supériorité du but.» cité par le général Emile Wanty, *La Pensée militaire*, Brepols, Bruxelles. Selon Clausewitz, la bataille était le BUT et non pas le moyen. Ainsi, la défensive permettait d'user l'ennemi, puis l'offensive de le détruire.

combat, divisa son armée en trois «batailles»¹ d'assaut qui se suivaient² tout en conservant un intervalle entre chacune. La première, composée de milices locales³, était démontée. Les deux autres à cheval.

Les Franco-bretons attaquèrent donc. Leur première “bataille” descendit dans la ravin et gravit péniblement l'autre flanc vers les Anglais d'abord immobiles qui se mirent à les abreuver, lorsqu'ils parvinrent à portée, de vagues sifflantes de flèches meurtrières. Décimées, les milices communales refluèrent en désordre sans même avoir atteint la *tranchée-chausse-trappe* anti-cavalerie. Devant leur déconfiture, la seconde colonne⁴ s'ébranla, se frayant un passage à grands coups d'épée dans la piétaille méprisée⁵ de la première “bataille” qui refluait sur eux en panique. Cette deuxième colonne, pleine de panache et de couleur, s'élança impétueusement jusqu'à la chausse-trappe dans laquelle des dizaines de fiers chevaliers plongèrent en un chaos sanglant d'hommes emmurés dans leur cuirasse et de chevaux caparaçonnés et blasonnés de couleurs vives et de sang. Cela aurait été le moment pour les Anglais de se jeter sur cette masse douloureuse pour achever à la hache les corps qui tentaient de s'en extraire comme les têtes informes de la dangereuse hydre de Lerne. Mais, encore craintifs et n'osant croire à leur bonne fortune, ils se contentèrent de tirer de loin. La colonne d'assaut fut clouée au sol par cet infranchissable enchevêtrement humain. L'attaque franco-bretonne perdit de son dynamisme et s'arrêta. 200 chevaliers franco-bretons seulement parvinrent à franchir le barrage et à atteindre la ligne anglaise pour y être faits prisonniers pour rançons après en avoir tué de nombreux défenseurs. Il y eut une pause. Tout était en suspens. Les Anglais n'osaient pas encore sortir de leurs retranchements pour contre-attaquer. Northampton priaît pour que la troisième «bataille» décide de retrait et lui abandonne la victoire, mais il n'en fut rien; à son grand désarroi.

¹Chaque «bataille» [ou bataillons] était une masse confuse de piétons [1^{er}] et de chevaliers [2^e et 3^e].

²Comme les trois *batailles* [ou bataillons] de Poitiers, toutes proportions gardées

³Roturières, c'est à dire composées de gens du commun, par opposition aux nobles.

⁴De cavalerie, celle-là.

⁵Méprisée parce que *non-noble* et utilisant des arcs et arbalètes, armes de lâches puisqu'elles pouvaient tuer à distance.

En fait, même si les chevaliers français en avaient envie, ils étaient prisonniers de leur code d'honneur et devaient s'y conformer envers et contre tout. Finalement, lorsque la troisième division franco-bretonne s'ébranla lentement et commença sa lourde progression, en contournant l'infranchissable fosse comblée, les nerfs des soldats anglais commencèrent à craquer. Ils se mirent à murmurer d'appréhension, puis à hurler, et Northampton vit qu'une panique était sur le point de se déclencher, aussi donna-t-il l'ordre de retraiter vers la forêt. Ce fut alors une course folle¹ vers la lisière du bois fort dense où tous se réfugièrent, sachant que les chevaliers franco-bretons ne pourraient y pénétrer. La manœuvre était d'autant plus dangereuse pour Northampton qu'il ne pouvait savoir si ses hommes en état de semi-panique pourraient être repris en main. Mais comme c'était le seul refuge du secteur, la plupart de ses soldats s'y retrouvèrent pour former une ligne de défense en lisière. Les chevaliers franco-bretons auraient alors eu grand besoin de leur infanterie pour s'infiltrent dans le bois, mais elle avait été dispersée dès le début de l'action dans le seul but d'épuiser les munitions des archers anglais; et les survivants, se voyant inutiles et méprisés par les fiers chevaliers, avaient pris le chemin de la désertion. Les chevaliers français se précipitèrent contre la lisière impénétrable et le combat stérile se poursuivit jusqu'à la nuit sans que les Anglais ne songent, bien entendu, à venir combattre en rase campagne. Puis, mettant à profit l'obscurité de la nuit, l'armée anglaise évacua silencieusement le secteur, abandonnant le siège de Morlaix avec tout son matériel de siège. Quant aux Français, qui se préparaient à reprendre le combat le jour venu, ils prirent au petit matin le chemin de Morlaix lorsqu'ils se rendirent compte que les Anglais avaient abandonné la partie. Morlaix resterait aux Franco-bretons.

Pertes •Les Anglais : 500 tués et 2 000 blessés. •Les Franco-bretons : 1 700 tués et blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les Morlaisiens avaient pu profiter de la diversion de la bataille pour s'approvisionner en vivres. Morlaix resta au parti pro-français.

¹Certains auteurs anglais prétendent que cette retraite se fit dans un certain ordre.

Mortain. Bataille de

Date de l'action : 1362.

Localisation : Ville du département de la Manche, sur la Cance, à 250 km à l'O.-S.-O. de Paris, France. 48°39'N, 00°56'O.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1362 contre les Grandes Compagnies anglaises.

Contexte : Après avoir vaincu une Grande Compagnie anglaise en Normandie, Bertrand du Guesclin se dirigea sur la Manche où une autre compagnie brigandait.

Chefs en présence •Du Guesclin.

Résumé de l'action : Avec 100 lances, du Guesclin alla détruire une grande compagnie anglaise dans la Manche, mais rien n'est connu sur la bataille excepté qu'elle eut lieu.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le secteur fut ainsi pacifié.

Le trébuchet était une baliste mue par un contre-poids

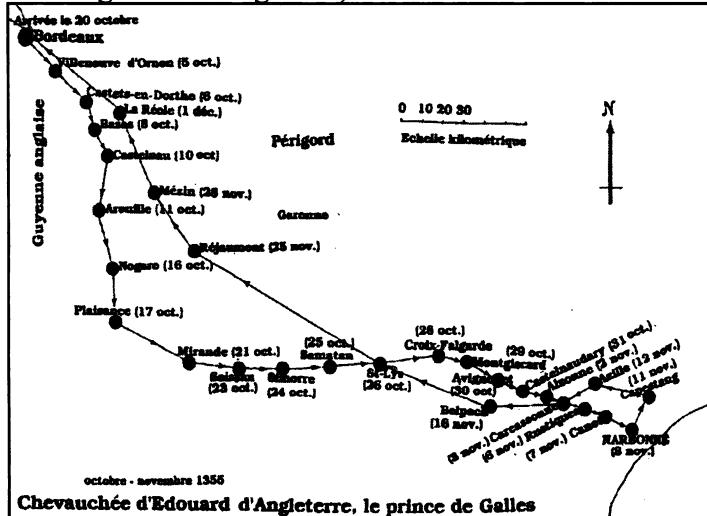


Narbonne. Siège de

Date de l'action : 8 - 10 novembre 1355.

Localisation : Ville de France située au bord de la mer Méditerranée. $43^{\circ}11'N$, $03^{\circ}00'E$

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Grande Chevauchée anglaise en Languedoc; 1355.



Contexte: La Trêve de Malestroit ne concernait pas seulement la Bretagne, mais aussi la Gascogne et toutes les terres que se disputaient les rois de France et d'Angleterre. Néanmoins, le roi d'Angleterre envoya le comte de Northampton en Bretagne en 1345, et, la même année, après Pâques, le baron de Strafford en Gascogne¹. Celui-ci s'embarqua à Bristol avec 14 voiles et arriva bientôt à Bordeaux. Le 14 juin, Édouard justifiait ces attaques dans une lettre qu'il envoya aussi aux cardinaux, en alléguant les *measures sanguinaires* prises par le roi Philippe, en dépit de la trêve, contre plusieurs seigneurs et nobles du parti de Jean de Montfort². Le 8 mai 1345, Édouard III nomma lieutenant en Guyenne, Henri, comte de Derby³. Il passait pour le plus vaillant chevalier de son temps. S'étant embarqué après le 6

¹La ville d'Astafort ne serait-elle pas un lointain souvenir de son nom, comme Hastings (Landes) l'est d'Hastings?

²Hemingburgh, lettres d'Édouard du 14 juin, page 416. On était en pleine Guerre de Succession de Bretagne, partie de la Guerre de Cent ans.

³Rymer, *Fœdera*, III, I, p.37 Derby deviendra plus tard comte de Lancastre.

juillet à Southampton avec le comte de Pembroke, Gauthier de Masny et Régnaud de Cobeham, Derby débarqua vraisemblablement à Bayonne vers le 25 juillet 1345¹. Les Français avaient attaqué et occupé successivement depuis 1324 plus de cinquante places fortes en Gascogne, dont les plus fameuses étaient : La Réole², Penne d'Agenais, Bourg, Blaye, Bergerac, Sainte-Foy, Aiguillon et Pommereux. Toutes se trouvaient dans les anciens diocèses d'Agen, de Périgueux, de Bazas, de Bordeaux, de Condom, de Montauban et d'Angoulême. Toutes les entreprises du comte de Derby contre les Français furent couronnées de succès. Selon un chroniqueur anglais, les comtes de Derby et de Pembroke, avec les barons de Strafford et de Greystoke, ainsi que Gauthier de Masny, avaient déjà pris plus de 60 places fortes³ et ville fortifiées à la fin de l'année 1345. Dès le 24 août 1345, Derby était maître de Bergerac⁴ et, vers la fin d'octobre, on en reçut la nouvelle à Londres. Derby allait successivement occuper Pellegrue, Lalinde, Saint-Louis, Saint-Astier, Montagrier et l'Isle. Il fit plusieurs tentatives infructueuses contre Périgueux. Autour de cette ville furent pillées, à des distances plus ou moins éloignées, les abbayes bénédictines de Tourtoyras, de Ligueux, Le Bugue, et celles des chanoines de Chancellade et de Sainte-Marie de Châtres. Ensuite, Derby mit le siège devant Auberoche et prit la ville le 21 octobre 1345. La nouvelle parvint à Londres le 30 novembre. Après quoi les Anglais marchèrent sur Monsac. Ils emmenèrent tous les chevaux et incendièrent la ville jusque dans ses fondements. En novembre, ils assiégèrent sans succès Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), et, en décembre ils prirent Aiguillon, La Réole et toutes les autres villes jusqu'à Angoulême⁵. Ils firent quelques tentatives infructueuses contre Blaye, Mortagne et Mirebeau en Poitou, de même qu'Aulnay.

¹Bertrandry, *Étude sur les chroniques de Froissart, Guerre de Guyenne* (1870), p.29 et suivantes

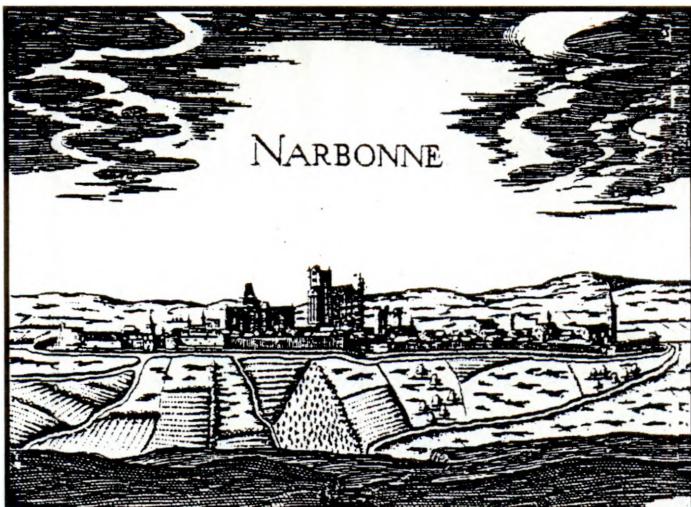
²Cette ville fut prise vers la fin de 1324. voir Gauban, *Histoire de La.Réole*, La Réole, 1873, pages 152 et suivantes

³Le chroniqueur anglais est le moine Adam Murimuth. «*Chronicon, sive res gestae sui temporis quibus ipse interfuit, res Romanas et Gallicas Anglicanis intertexens, 1302-1343*» page 189

⁴*Petite chronique de Guyenne*, édition G.Lefèvre-Pontalis in Bibliothèque de l'École des Chartes, t.XLVI, pp.61 et 69

⁵Qui fut prise en décembre 1345.

En 1346, Jean, duc de Normandie, se mit en mouvement contre les Anglais. Après avoir pris Angoulême, il mit le siège devant Aiguillon, dans l'Agenais, petite ville



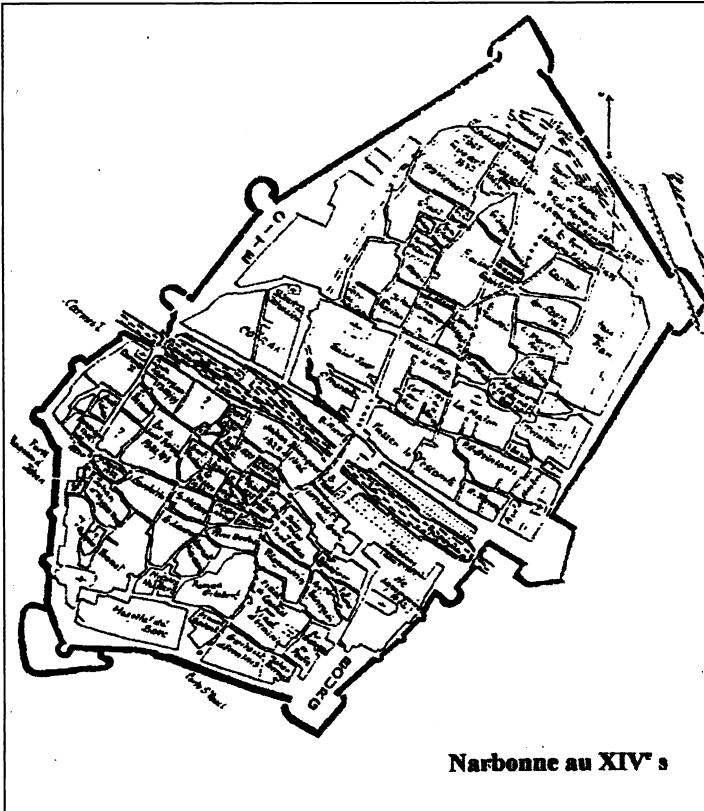
considérée comme l'un des principaux remparts de la domination anglaise en Guyenne. Il menait une armée considérable, et, pour cette raison même, avait du mal à la nourrir. Le 20 août, à cause du manque de vivres et de la maladie, il leva précipitamment le siège.

Appelé en 1355 par les barons de Gascogne anglaise, le Prince de Galles débarqua à Bordeaux, remonta la Garonne jusqu'à Toulouse et continua sa chevauchée en direction de la mer Méditerranée. La Chronicon Galfridi¹ décrit Narbonne comme une cité "forte et bien murée", un castrum de l'archevêque, "une tour très forte du Vicomte".

Chefs en présence •La Grande Chevauchée anglaise était conduite par le Prince de Galle, fils du roi d'Angleterre.
•Le vicomte de Narbonne commandait la garnison.

Effectifs engagés •L'armée anglo-gasconne comptait 1 500 lances, c'est à dire 9 000 hommes, plus 11 000 archers et 3 000 autres fantassins. •Garnison: 500 hommes d'armes et milices bourgeoises.

¹Galfridi le Baker de Swinbroke Chronicon Angliae temporibus Edwardi II et Edwardi III. B. Franklin, 1967. En traduction.



Vieux comptoir grec, Narbonne devint la capitale de la province romaine appelée la Narbonnaise. La ville fut au pouvoir des Wisigoths pendant les V^e et VI^e siècles. Pépin le Bref s'en empara. Elle fut la capitale du marquisat de Gothie sous les Carolingiens, puis divisée en trois parties : la Cité, gouvernée par l'archevêque, les bourgs par les vicomtes, et la Ville neuve ou quartier des Juifs. Grâce à ces derniers, la cité jouissait alors d'une grande prospérité commerciale, qui décrut avec les excès d'intolérance perpétrés durant la Croisade des Albigeois. Le responsable de ces atrocités, Simon de Montfort, devint le maître de la ville. Puis la ville fut gouvernée par ses vicomtes jusqu'en 1507, date à laquelle elle fut réunie à la couronne de France.

Stratégie ou tactique : La terre-brûlée: incendie, vols, viols... Le but était de s'enrichir en appauvrissant les territoires de l'ennemi. Bien entendu, si ces calamitésjetaient les princes dans la colère et la frustration, elles précipitaient le peuple dans la mort ou dans le plus profond désespoir¹.

¹Plus de 1 500 ans avant les Européens, le Chinois Sun Tzu préconisait des destructions aussi mineures que possible: «Généralement, dans la guerre, la meilleure politique, c'est de prendre l'Etat intact; anéantir celui-ci n'est qu'un pis-aller.» [L'Art de la Guerre, chap.III, Principe 1]. Le Principe 2, voulait étendre ce principe à l'armée elle-même: «Capturer l'armée ennemie vaut mieux que de la détruire; prendre intact un bataillon, une compagnie ou une escouade de

Résumé de l'action : L'armée anglo-gasconne évita Toulouse et marcha sur Narbonne par Mont-Giscard, Avignonnet, Castelnau-d'Orbieu, la basse-ville de Carcassonne, Trèbes et Cabestany, pillant, rançonnant, brûlant tout sur son passage dans le gras pays de Languedoc.

Le 8 novembre 1355, les Anglais arrivèrent devant Narbonne. La ville était défendue par les 500 hommes d'armes du Vicomte aidés d'autres citadins. Ils eurent au moins un mort [Jean de Pommiers], et un blessé¹ parmi les seigneurs locaux, ainsi que plusieurs milliers de vilains et gens du commun, tués ou blessés mais non comptabilisés.

Le Prince Noir fit détruire les couvents hors des murs², tous trois dans le Bourg. Narbonne, par contre, repoussa six assauts et l'expédition anglaise finit par abandonner le siège pour retourner à Bordeaux, via Aubian, avec 1 000 charrettes de butin.

La retraite des Anglais commença le 10 novembre. Le Prince Noir, fort avisé, décida de franchir l'Aude par trois ponts,³ afin de limiter les risques d'une contre-attaque des Narbonnais au moment critique du passage de ce cours d'eau. Les trois colonnes quittèrent le Bourg incendié et contournèrent la Cité murée. À l'Ouest, une colonne emprunta le pont des Carmes et un gué. À l'Est fut utilisé la pont des Frères Prêcheurs [Dominicains] en direction de Villeneuve. Au passage, ils détruisirent les couvents des Carmes, des Augustins et des Dominicains, ainsi que les églises Saint-Côme, Saint-Étienne, et le couvent des Frères Mineurs; à l'Ouest, furent détruits la maison et la chapelle des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et l'église Saint-Félix de Gertone.

Pertes •Les pertes s'élèverent à 43,16% d'une population qui venait déjà d'être décimée par la terrible peste noire. Le Bourg fut incendié, dépeuplé, les faubourgs de Villeneuve et de Saint-Félix pratiquement détruits.

Conséquence de cet échec anglais : Furieux de leur échec

cinq hommes valut mieux que de les détruire.» Ce qui n'était pas nécessairement vrai avec des armées de nationalités différentes, durant le Moyen-Âge européen, alors que, en Chine, les soldats étaient facilement interchangeables, d'une armée privée à une autre, au temps des royaumes combattants.

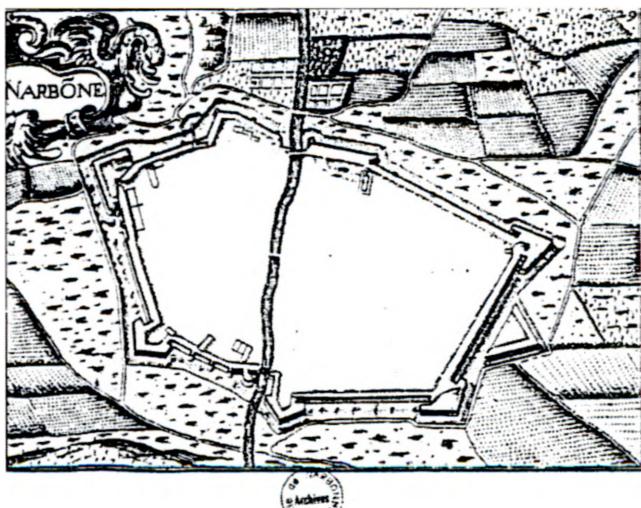
¹Eral de Tournel.

²Des Carmes, des Augustins et des Dominicains.

³Ou deux ponts et un gué.

devant Narbonne, les Anglais, continuant d'incendier les villages au passage, marchèrent sur Aubian, enlevèrent tous les notables et les emmenèrent devant Cuxac qui ne fut épargné que grâce à ses fortifications. Quelques otages payèrent de lourdes rançons, mais tous ceux qui ne le purent furent passés au fil de l'épée par le Prince Noir.

En dépit des trêves sans cesse renouvelées, partout se déroulaient des actes hostiles, des incursions continues, des assauts, des dévastations, des pillages qui rui-naient et décourageaient la population paysanne. Ce déplo-rable état de choses se produisait surtout dans le Langue-doc, le Saintonge, le Poitou et la Bretagne. Là, les capi-taines anglais des forteresses, après avoir saigné jusqu'à la dernière goutte le laboureur qui n'osait plus cultiver le sol, ne trouvant plus rien à piller aux alentours de la forteresse dont ils avaient fait leur repaire, l'abandonnaient alors pour aller en occuper une autre dans une région encore inexplo-tée¹.



¹Inspiré du texte de Denifle, Henri, *Les désolations des églises, monastères et hôpitaux en France pendant la Guerre de Cent ans*, Alphonse Picard & fils, éditeurs, Paris, 1899. 2 vo-lumes.

Navarette. Bataille de

Autres noms : Battle of Najera. Battle of Navaretta.

Date de l'action : 3 avril 1367.

Localisation : Le champ de bataille est situé entre les villes de Najera et de Navarette, à 8 km au S.-E. de Najera, Espagne, près de l'Èbre. 42°25'N, 02°44'O

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre civile de Castille, 1365-1369.

Contexte : Voulant débarrasser la France des Grandes Compagnies de brigands, du Guesclin se mit à la tête de 20 ou 25 000 hommes dont 12 000 Anglais, puis passa en Espagne, détrôna Pierre le Cruel¹, roi de Castille, au profit de son frère bâtard Henri de Transtamare [don Henrique]. Le Cruel accourut à Bordeaux demander l'aide du Prince Noir. Ce dernier rassembla une armée anglo-gasconne, et, en février 1367, passa le col de Roncevaux à la tête de 20 000 cavaliers [en grande majorité gascons] et d'une «foule de piétons².»

Chefs en présence •**Anglo-castillans** : Pierre le Cruel commandait l'armée castillane. Le Prince Noir³ l'armée anglo-gasconne. Le Captal de Buch dirigeait les Gascons, avec le sire d'Albret⁴ et le comte d'Armagnac. •**Franco-castillans**: Bertrand du Guesclin commandait les routiers français et écossais. Don Henrique⁵ commandait son armée castillane.

Effectifs engagés : Les effectifs sont incertains. •**Franco-espagnols** : À l'origine, du Guesclin disposait de 20 ou 25 000 hommes, mais beaucoup avaient déserté avant d'entrer en Espagne. Au moment même de la bataille, les 12 000 Anglo-gascons⁶ de l'armée de Guesclin désertèrent pour passer dans l'armée du Prince Noir. Il ne lui resta donc qu'une dizaine de milliers de routiers français, écossais et autres⁷. À cela s'ajoutait «une nuée» de Castillans. •**L'armée anglo-gasconne** venue de Bordeaux regroupait

¹En espagnol don Pedro.

²Piéton = fantassin.

³Alias Édouard de Lancastre, Prince de Galles.

⁴À noter qu'à la Bataille de Cocherel, le 16 mai 1364, au cours de laquelle les Franco-gascons infligèrent une défaite aux Anglo-gascons, le sire d'Albret était du côté des Français.

⁵Connu en "France" sous le nom de Henri de Transtamare.

⁶Commandés par Hugues Calverly, héros de la bataille d'Auray.

⁷Dont 4 500 hommes d'armes seulement en incluant dans ce nombre, selon le chroniqueur espagnol Ayala, les hommes d'armes castillans de l'Ordre de l'Echarpe.

20 000 cavaliers¹, suivis par "une foule de fantassins". Si l'on ajoute à l'armée anglo-gasconne les 12 000 routiers anglo-gascons qui désertèrent de l'armée française de Guesclin, on atteint un déséquilibre impressionnant (un Français contre deux Anglais). Les effectifs des deux armées castillanes qui se faisaient face sont inconnus.

Stratégie ou tactique : Le champ de bataille était une plaine très plate. L'armée castillane de Henri se composait d'une Cavalerie Lourde, non protégée contre les flèches, précédée et encadrée de deux ailes de Cavalerie Légère de type maure². À l'arrière, une immense infanterie paysanne, piétaille à peine armée³. À l'avant [Centre] devant la Cavalerie Lourde castillane, se tenaient les routiers français et le contingent écossais de du Guesclin, 4 000 hommes d'armes, tous à pied. Ce fut le duc de Lancastre qui fit face à du Guesclin. Don Pedro [Pierre le Cruel] se trouva en face de la Cavalerie Légère de don Tello. À l'arrière des Franco-castillans, coulait la rivière Najarilla.

Le *sens de l'honneur* fut, là aussi, comme à Crécy, à Poitiers et à Azincourt, une des causes de la défaite. D'abord, don Tello, père du Bâtard don Enrique, refusa la guérilla que préconisait du Guesclin et obligea ce dernier à livrer une bataille rangée malgré l'infériorité numérique des troupes. De plus, au moment de la bataille, Henri [don Enrique] le Bâtard de Transtamare abandonna volontairement une bonne position pour s'avancer dans la plaine afin de donner à l'ennemi anglo-espagnol les mêmes chances et de ne pas être lui-même taxé de couardise. Il perdit la bataille. Tous les Anglo-gascons combattirent à pied et ne reprirent leurs chevaux que pour poursuivre les Castillans en fuite; une petite Cavalerie fut conservée pour la décision finale.

De l'autre côté, les Français combattirent à pied. Et l'innombrable Cavalerie castillane, mal armée et sans aucune structure hiérarchique, s'enfuit aux premières flèches.

Selon l'historien militaire anglais Fortescue, les troupes du Prince Noir étaient supérieures en nombre et en qualité : armement, unité de commandement, valeur comba-

¹Dont 10 000 hommes d'armes et 10 000 archers montés.

²Don Tello à gauche et Demia à droite.

³De frondes et de lances.

tive¹. Du Guesclin le savait aussi et voulait éviter une bataille rangée. Il voulait pratiquer la guérilla et avait réussi à en convaincre Don Henri. Mais Don Tello, père de Don Henrique, insulta du Guesclin, le traitant de lâche parce qu'il désapprouvait une bataille rangée. Vexé, du Guesclin accepta, prévoyant très bien quelle allait en être l'issue².

Résumé de l'action : Les archers anglo-gascons ouvrirent le combat en dirigeant leur tir préparatoire sur l'avant-garde française à pied, renforcée des chevaliers castillans des Grands Ordres³. Les flèches leur firent peu de mal [armures]. L'avant-garde anglaise de Lancastre se jeta alors sur les Français et ce fut la mêlée au corps à corps.

Pendant ce temps, les archers anglais et gascons dirigeaient leurs tirs sur la cavalerie légère aux ailes des Français. Sous la nuée de flèches, une grande partie des deux ailes castillanes, mal armées de frondes et de javelots, tournèrent bride et s'enfuirent sans combattre. Les autres demeurèrent en place mais ne bougèrent pas. Personne ne put les décider à charger pour soutenir l'avant-garde française qui assaillait les hommes d'armes anglo-gascons. À trois reprises, don Henrique chargea avec grand courage, accompagné des valeureux chevaliers castillans de l'Ordre de l'Écharpe, mais la masse des cavaliers resta inébranlable, n'osant pénétrer dans la zone battue par les archers anglo-gascons.

À l'avant-Centre, du Guesclin commençait à repousser lentement les hommes d'armes anglais de Lancastre. Le combat était acharné. Pourtant bientôt, toute la Cavalerie Lourde de don Enrique lâcha pied et s'enfuit, elle aussi, comme l'avaient fait les deux ailes de Cavalerie Légère. L'Infanterie d'arrière-garde, atteinte par la contagion, prit aussi la fuite. Toutes ces troupes furent immédiatement poursuivies par les deux ailes ennemis : les Gascons du Captal de Buch et les troupes de Clisson qui enfourchèrent leurs chevaux pour plus d'efficacité. Le massacre fut effroyable : 8 000 cavaliers et fantassins castillans furent passés au fil de l'épée ou se noyèrent en traversant la Najarilla.

¹Ils étaient tous des vétérans de la Guerre de Cent Ans dans ce qui est aujourd'hui l'Hexagone.

²A rapprocher de l'incident qui précéda la Bataille de Poitiers, au cours duquel le maréchal de Clermont proposa une tactique autre que l'assaut direct et frontal, et fut immédiatement taxé de lâcheté. Dans les deux cas, l'assaut direct amena la défaite pour les Français.

³Et en particulier par des chevaliers de l'Ordre de l'Écharpe.

Il ne restait plus en ligne, du côté franco-castillan, que l'avant-garde¹ qui avait déjà perdu la moitié de ses effectifs. Voyant que l'avant-garde anglaise reculait, le Prince Noir, libéré de la menace que constituait auparavant le reste de l'armée de don Henrique, put lancer la Cavalerie gasconne d'Armagnac contre les flancs de l'avant-garde française. De plus, au retour des Gascons du Captal de Buch qui venaient de pourchasser et de pourfendre les fuyards castillans, ils attaquèrent eux-aussi de flanc l'avant-garde française. Succombant sous le poids des forces écrasantes, les derniers hommes d'armes français de cette avant-garde se débandèrent. 2 000 furent faits prisonniers.

Perthes •Franco-castillans: 560 hommes d'armes et 8 000 soldats tués ou noyés durant la poursuite. 2 000 soldats furent faits prisonniers, dont le connétable du Guesclin. ♦Les pertes anglo-gasconnes et castillanes de don Pedro ne sont pas connues.

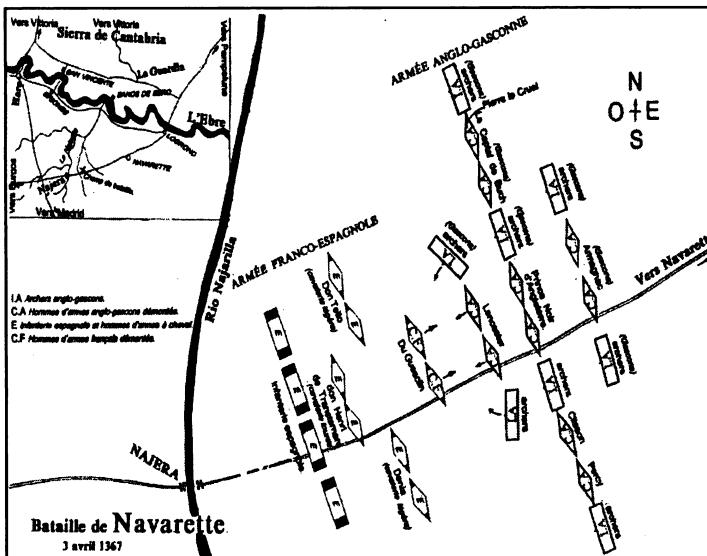
Conséquence de cette défaite franco-castillane : Pierre le Cruel redevint roi de Castille, allié des Anglais. Ce ne fut qu'après la bataille de Montiel² que du Guesclin prit sa revanche et replaça Henri de Transtamare, allié de la France, sur le trône de Castille.

Dès le lendemain de Navarette, la mésentente gagna les vainqueurs, car don Pedro [Pierre le Cruel] voulut payer aux Anglo-gascons la rançon de tous les prisonniers originaires de Castille afin de les assassiner. Les Anglo-gascons refusèrent. Don Pedro fit donc par la suite des difficultés pour payer ses mercenaires anglais dont beaucoup... moururent de faim, ne pouvant se nourrir sur la maigre Espagne. Le Prince de Galles [Édouard, Prince Noir] regagna rapidement Bordeaux, non sans avoir attrapé en Castille des fièvres qui l'emportèrent quelques temps après son retour en Angleterre. Paradoxalement, le seul qui réussit vraiment fut le connétable du Guesclin. Il avait fait le pari qu'il pourrait débarrasser la France des Grandes Compagnies de brigands. Il parvint presque à les anéantir en Espagne. Elles perdirent

¹Hommes d'armes français et chevaliers castillans de l'Écharpe.

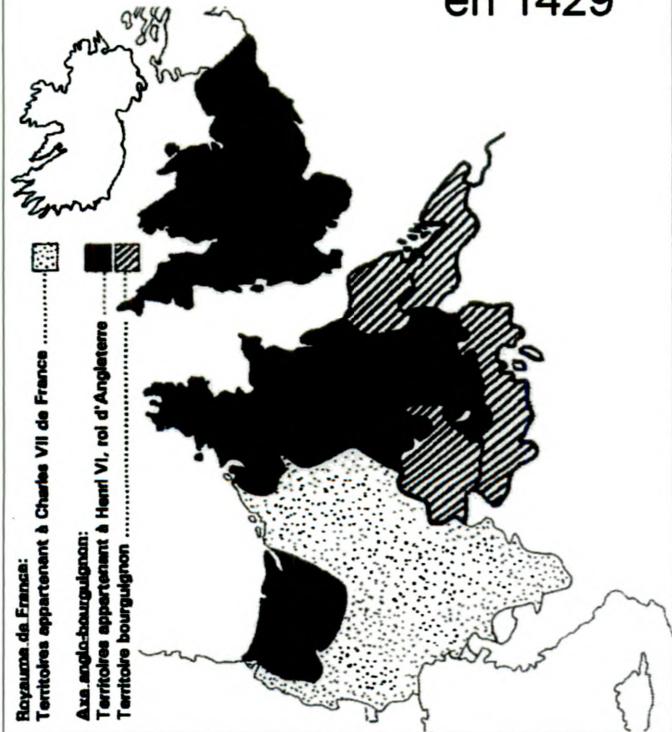
²Deux ans plus tard, le 14 mars 1369.

de leurs forces après leur retour en France. Quant à lui, il fut fait prisonnier, rançonné et racheté par le roi de France¹.



¹Don Enrique de Transtamare, le partisan des Français, réussit [malheureusement] à s'enfuir du champ de bataille, ce qui prolongea la guerre civile de Castille.

France et Angleterre pendant la Guerre de Cent-ans en 1429



Orléans. Siège d'

Date de l'action : 12 octobre 1428 - 8 mai 1429.

Localisation : Ville de France située sur la rive Nord de la Loire, à l'intersection de la Route Nationale N°20, à 110 km au S.-S.-O. de Paris, par 47°55'N., 01°54'E.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre civile en France, 1411-1435. Campagnes de 1428-1429.

Contexte : La France était déchirée par une guerre civile entre le duc de Bourgogne et le duc d'Armagnac. Les Anglais avaient profité du différend entre Français pour essayer de faire valoir les droits de leur roi à la couronne de France.

Le 12 octobre 1428, Salisbury arriva donc devant le *Fort des Tourelles*, porte méridionale de la ville d'Orléans, avec le gros de ses forces.

Chefs en présence •Du côté français: les soldats de métier étaient commandés par Raoul de Gaucourt et par Pothon de Xaintrailles, le célèbre capitaine gascon. Guillaume Stuart commandait les Écossais. Mais en fait, Dunois, Bâtard d'Orléans, commandait la ville. Puis, en 1429, arrivèrent Jeanne d'Arc, La Hire... •Du côté anglais : Thomas de Montaigu, comte de Sarnum de Salisbury¹, commandait les Anglais au commencement du siège. En décembre 1428, lord John Talbot et lord Scales vinrent partager le grand commandement avec Suffolk.

Effectifs engagés •Au tout début du siège, la garnison française d'Orléans comptait 400 soldats de métier. La ville pouvait en outre armer entre 2 500 et 3 000 miliciens. Puis, après quelques mois de siège, et plus particulièrement dans la nuit du 8 au 9 février 1429, des renforts français s'infiltrent dans la ville à travers les lignes anglaises, 2 000 hommes en tout. Au nombre de ces renforts se trouvaient les contingents écossais menés par Guillaume Stuart, frère du connétable d'Écosse. Au total, donc, les Orléanais finirent par pouvoir compter sur 4 900 ou 5 400 hommes. L'artillerie de muraille totalisait 71 bouches à feu de tous calibres d'une portée de 750 m en moyenne. •Les Anglais pouvaient aligner 4 000 soldats de métier avec 50 canons de campagne, et 1 500 alliés Bourguignons. Au total, donc,

¹Tué au combat au début du siège et remplacé par le comte de Suffolk.

5 500 combattants. Les 50 canons anglais pouvaient facilement être regroupés en batteries, alors que l'artillerie française était fixe sur les murs.

Stratégie ou tactique : Ce fut l'une des premières fois¹ que l'artillerie fut utilisée sur une très grande échelle au cours d'un siège. L'effet fut surtout psychologique. La tactique de Jeanne d'Arc était sans aucune innovation. Elle se résumait à l'offensive à outrance, l'assaut direct par escalade contre les points-clé les plus forts afin de démoraliser l'ennemi. Son charisme et son prestige personnel finirent par terroriser les Anglais et par enthousiasmer les Français.

Les Anglais voulaient occuper tout le pays afin de faire valoir les droits du roi d'Angleterre à la couronne de France. La plus grande partie du pays était déjà sous leur contrôle, et ils voulaient faire sauter les "*verrous de la Loire*" qui leur ouvrirraient les territoires du Centre et du Sud. Ils venaient donc d'occuper, en juillet, *Meung* et *Beaugency*, en aval d'Orléans, et *Jargeau* en amont. Le 7 octobre, l'avant-garde anglaise du comte de Salisbury occupa *Olivet*, à 5 km au Sud d'Orléans. De plus, d'autres villes de la région d'Orléans avaient été occupées sans combat durant l'été 1428: *Rambouillet*, *Rochefort*, *Le Puiset* et *Châteauneuf*.

Orléans représentait aussi un symbole dynastique non négligeable. La ville était alors une grande agglomération de 30 000 habitants, de forme presque trapézoïdale. Ses puissantes murailles, de 2,30 m d'épaisseur et de 6,5 m à 10 m de hauteur, comportaient 5 portes fortifiées et 34 tours. Des fossés de 13 m de large et de 6 m de profondeur ceinturaient l'enceinte. Mais, comme c'était la fin de l'été, la Loire et les fossés étaient très bas et encombrés de bancs de sable. Tous les faubourgs situés à l'extérieur des murailles avaient été rasés par les Français afin de dégager les angles de tir, pour, ainsi, faciliter la défense.

Après les premiers combats, les Anglais virent que le siège risquait de s'éterniser et commencèrent à ériger des bastilles² reliées entre elles par des boulevards³.

À l'Ouest de la ville sur la rive Nord, les Anglais

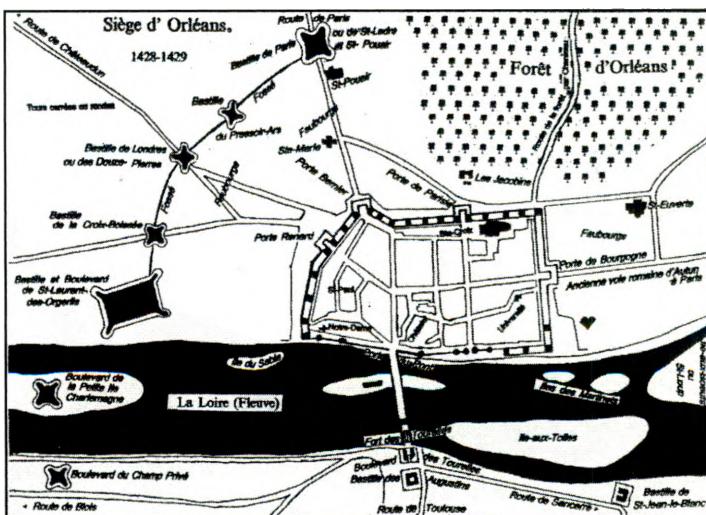
¹Après Calais [voir aussi La Réole].

²Des forts avec parapets de terre et palissades.

³Au Moyen-Âge, les boulevards sont des travaux de terrassement avec fossés. Par la suite, à Paris, des rues furent construites à l'emplacement de ces ouvrages de défense. Elles furent appelées tout naturellement des boulevards.

construisirent un grand camp retranché: la *Bastille de Saint-Laurent-des-Orgerils*. Les routes de l'Ouest, du N.-N.-O. et du Nord furent barrées par de grosses bastilles¹. C'étaient les seules lignes de circonvallation qui fussent continues. Partout ailleurs, au Nord, à l'Ouest et au Sud, les bastilles n'étaient pas reliées entre elles et les renforts pouvaient facilement se glisser dans la ville assiégée. Les abords Est étaient gardés par la grosse *Bastille de Saint-Loup*, la rive Sud par la *Bastille de Saint-Jean-le-Blanc*, des Augustins et par le *Boulevard du Champ-Saint-Privé*. Un autre boulevard, situé dans la Petite-Île-Charlemagne, interdisait la Loire en aval.

Le point-clé des défenses se trouvait à l'entrée Sud de la ville, où la *Porte du Pont* donnait sur un pont de 19 arches qui enjambait la Loire. La première arche au sortir de la ville avait été remplacée par un pont-levis. Au niveau de la 6^e arche, juste au-dessus d'un îlot [motte] qui servait à déflécter les eaux (rares en cette période de sécheresse) vers l'arche du pont-levis, un ouvrage de défense² barrait la chaussée du pont, bordée, des deux côtés et sur toute sa longueur, de maisons et de boutiques. Le Fort des Tourelles, sur la 16^e arche, et un deuxième pont-levis barraient



l'entrée Sud. Les terrassements du Boulevard des Tou-

¹Bastilles de la Croix-Boissée, de Londres, du Pressoir-Ars et de Paris.

²La Bastille Saint-Antoine.

relles¹, situés sur la rive Sud, en fermaient l'accès en direction de la route de Toulouse.

Résumé de l'action : Le 12 octobre 1428, donc, l'armée anglaise forte de 5 500 hommes arriva devant les murs d'Orléans. Le siège commençait. Salisbury fit installer toute ses batteries d'artillerie sur la rive Sud, face au Boulevard des Tourelles, et un intense bombardement de ces fortifications et de la ville dura plusieurs jours. Pendant ce temps, il fit creuser une mine sous le *Boulevard des Tourelles*. Le 21 octobre, il fit mettre le feu aux étais, la mine s'écroula, provoquant l'éboulement d'une partie du boulevard de défense. Après quoi il lança l'assaut général. Malgré la destruction de la redoute, le combat furieux dura trois jours avant que les Français ne se résolvent à l'abandonner en même temps que le *Fort des Tourelles* [sur la 16^e arche] après avoir pris soin de faire sauter les 12^e et 13^e arches [24 octobre]. Dans les jours qui suivirent, les Anglais s'employèrent à réparer le fort et le boulevard des Tourelles et à les mettre en état de défense. Afin d'interdire l'infiltration de renforts depuis la route de Toulouse, ils occupèrent les ruines du Couvent des Augustins, détruit partiellement peu auparavant par les Français afin de dégager les angles de tir².

Le 25 octobre, le général en chef anglais, Salisbury, fut mortellement blessé par un boulet de canon. Le comte de Suffolk le remplaça. Le même jour, le Bâtard d'Orléans prit le commandement d'Orléans, et La Hire vint renforcer la garnison avec 800 soldats français. Les médiocres résultats du début avaient brisé net l'enthousiasme des assaillants.

Fin décembre les combats reprirent. L'État-Major anglais décida de construire le grand camp retranché de Saint-Laurent-des-Orgerils, des bastilles et des boulevards, afin d'isoler l'Ouest de la ville et d'empêcher le ravitaillement, ainsi que la *Bastille Saint-Loup*, à l'Est, pour surveiller l'amont de la Loire et la Porte de Bourgogne. En dépit de ces efforts, la garnison pouvait recevoir du ravitaillement à travers la grande forêt d'Orléans, au Nord-Est.

¹Orthographiées aussi *Tournelles*.

²Et ainsi transformées en *Bastille des Augustins*

Les Orléanais, désireux de semer la discorde entre les Anglais et leurs alliés bourguignons, eurent alors l'idée fort avisée d'offrir les clés de la ville au duc Philippe de Bourgogne. Ce dernier accepta, en parla à son beau-frère le duc de Bedford, Régent de France au nom du Roi d'Angleterre; mais ce dernier refusa de lever le siège, dévoilant ainsi qu'il se battait pour le compte de son pays, l'Angleterre, et non pour le duc de Bourgogne. Bedford furieux lança qu'"il n'entendait pas battre le buisson pour que les autres mangeassent les oisillons". À la suite de ce refus, Philippe retira les 1 500 hommes du contingent bourguignon qui participaient au siège de la ville.

Malgré cela, une sortie des Orléanais fut repoussée par les Anglais le 18 avril 1429.

Le 29 avril, de nuit, Jeanne d'Arc s'introduisit enfin dans la ville, à la tête de 200 lances¹ et d'un convoi de ravitaillement. Tout allait changer. Jeanne commença par sommer les Anglais de capituler. Pour toute réponse, elle fut violemment insultée pour sa qualité de femme². Pourtant, curieusement, à partir de ce jour et jusqu'à la fin du siège, les Anglais ne se risquèrent plus jamais à l'extérieur de leurs fortifications.

Le 4 mai, la Pucelle, désireuse d'attirer les troupes anglaises dans une bataille en rase campagne, fit venir un nouveau renfort de 2 000 hommes, qu'elle fit défiler de façon provocante devant la Bastille Saint-Laurent sans que les Anglais n'osent tenter une attaque. Au contraire, ils restèrent tapis derrière leurs palissades et se contentèrent d'insulter la jeune fille. Cette inertie craintive frappa les Orléanais. Dès le lendemain, tôt le matin, on avertit Jeanne qu'une attaque française venait d'échouer contre la Bastille de Saint-Loup. Elle rallia les fuyards, s'élança immédiatement sur la même bastille, et, après un violent combat, s'en empara.

Le 6 mai, elle franchit la Loire avec 4 000 hommes et s'attaqua à la Bastille des Augustins fortement tenue par les Anglais. Le combat fut rage une bonne partie de la jour-

¹Environ 1 200 hommes.

²Que pensait donc cette adolescente pour se permettre de lancer des ultimatums ridicules à une soldatesque endurcie qui se croyait invincible ? C'était *Mère Thérésa de Calcutta* qui menaçait l'Union Soviétique !

née. Finalement, le fort, clé du pont stratégique sur la Loire, tomba entre les mains des Français. Le moral des Anglais était au plus bas.

Malgré l'opposition des chefs, elle décida ensuite d'attaquer le Fort des Tourelles, le 7. Ce jour-là, elle franchit la Loire vers la rive Sud avec tous ses chefs¹. Elle donna l'assaut au Boulevard des Tourelles qui fut pris après un bref combat, puis au Fort des Tourelles. Les échelles se dressèrent contre les murailles. Après trois heures de combat, elle s'élança elle-même sur une échelle, mais un carreau d'arbalète l'atteignit au cou. Elle tomba dans le fossé. Là, un violent combat s'engagea afin de s'emparer de sa personne, à l'issue duquel les Français réussirent à l'évacuer vers l'arrière. Découragé, le Bâtard Dunois parlait déjà de retraite; alors la Pucelle, furieuse, arracha la flèche de son cou, fit incendier le pont-levis de bois qui donnait accès au fort et lança un dernier assaut. Devant leurs yeux, le pont-levis s'effondra avec 200 soldats anglais qui se noyèrent dans la Loire. Le commandant du Fort des Tourelles, Glasdale, était du nombre. Les autres défenseurs capitulèrent.

Le 8 mai, les Anglais abandonnèrent le siège. Ils brûlèrent les bastilles qu'ils tenaient encore, et se mirent en marche vers la forteresse anglaise de Beaugency. Dans leur retraite précipitée, ils abandonnèrent 500 de leurs cadavres dans leurs retranchements, des blessés, les bagages, des stocks de vivres et la plus grande partie de leur artillerie.

Pertes • Probablement plus d'un millier de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le Siège d'Orléans fut le Verdun ou le Stalingrad du XV^e Siècle. Le prestige de Jeanne d'Arc, chez les Français comme chez les Anglais, atteignit son paroxysme, ce qui provoqua une baisse du moral anglais; donc des défaites en perspective, et... beaucoup de jalouse vis-à-vis de la Pucelle dans l'entourage ambitieux et jaloux du "roi" non couronné de France.



¹La Hire, Xaintrailles, Dunois, Gaucourt, et le maréchal Gilles de Rais, celui qui allait devenir l'horrible pédophile sanguinaire.

Paris. Bataille et prise de

Date de l'action : 13 avril 1436.

Localisation : Paris, capitale de la France. 48°50'N,
02°20'E

Conflit : Guerre de Cent Ans.



Contexte : La guerre civile française [1411-1435], entre le duc de Bourgogne [Bourguignons] et le duc d'Orléans¹ venait de se terminer par *le Traité d'Arras* [1435] entre Charles VII, roi de France, et Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Ce dernier renia son traité d'alliance avec les Anglais. Pourtant, les Parisiens, craignant des représailles de la part du roi de France pour leur longue alliance avec les An-

¹Dont le parti était surnommé "Armagnacs" car l'un des chefs était le comte Bernard VII d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans Charles I^r.

glais, n'osaient expulser leur garnison anglaise.

Chefs en présence •Français : Arthur de Bretagne, connétable de Richemont, le Bâtard d'Orléans et plusieurs autres capitaines français et bourguignons. •Anglais : inconnus.

Effectifs engagés •Français : 5 000 hommes. •Anglais : inconnus.

Stratégie ou tactique : La bastille Saint-Antoine de Paris, fut prise par simple blocus et négociations.

Résumé de l'action : Au début d'avril 1436, une armée française arriva devant Paris où une porte devait lui être ouverte. Mais elle ne le fut pas. Le lendemain, l'armée attaqua la ville de Saint-Denis pourvue d'une garnison anglaise, prit d'assaut les murailles et s'empara de la ville. Sir Thomas Beaumont sortit de Paris avec des renforts anglais, mais sa troupe fut attaquée à son tour et vaincue.

Voyant que les Anglais étaient partout défait, les Parisiens, qui ne voulaient pas s'obstiner à rester du côté des vaincus, songèrent alors à changer de camp avant qu'il ne soit trop tard et à livrer leur ville au roi de France. Le seigneur de l'Isle-Adam fit savoir aux Parisiens que le roi de France les avait amnistier. Après quoi, des échelles furent dressées contre les murailles et le seigneur de l'Isle-Adam et le Bâtard d'Orléans entrèrent. La foule, criant : "Vivent le roi Charles et le noble duc de Bourgogne !", fit ouvrir une porte pour laisser entrer l'armée française qui se dirigea aussitôt vers la Bastille Saint-Antoine où s'était retranchée en toute hâte la garnison anglaise de Paris. Dans la ville, les biens des Anglais étaient pillés par la foule, et les "collaborateurs" notoires arrêtés¹. La garnison anglaise finit par capituler à condition qu'elle puisse se diriger vers Rouen. Elle put enfin sortir de Paris sous les moqueries et les quolibets des Parisiens.

Pertes •Les pertes issues de la prise de Saint-Denis et de la bataille ne sont pas connues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le roi de France put enfin effectuer son entrée dans sa capitale.

¹L'ambiance parisienne était aux réjouissances et aux règlements de compte, comme lors de la Libération de Paris à l'issue de la Seconde Guerre mondiale.

Patay. Bataille de

Date de l'action : 18 juin 1429.

Localisation : Le champ de bataille est situé à 25 km au N.-O. d'Orléans, à 3 km au S.-S.-E. de Patay, et à 500 m au Sud de Lignerolles dans la vallée de la Retrève, entre la Route nationale 835 et la Départementale 836. Coordonnées géographiques en grades et en degrés: 53^{Gr}35' Nord, 00^{Gr}68' Est ou 48°03'N, 01°42'E

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre civile française, 1411-1435. Campagne de 1429 sur la Loire.

Contexte : Après la défaite d'Orléans, les Anglais se rendirent compte que les Français allaient s'emparer des passages stratégiques sur la Loire : *Jargeau, Meung et Beaugency*. Sir John Falstolf quitta donc Paris pour Jargeau le 9 juin avec des munitions de bouche et de guerre, ainsi que des renforts en effectifs pour Jargeau. En chemin, il apprit que Jargeau, puis Meung, avaient capitulé aux Français, lesquels venaient de mettre le siège devant Beaugency. Il marcha donc sur cette dernière forteresse anglaise pour la secourir. En campagne depuis le 10 juin 1429 avec 1 200 lances et les milices des villes de la Loire, Jeanne d'Arc apprit, une heure après la capitulation de la garnison anglaise de Beaugency, que les capitaines anglais Talbot, Scales et John Falstolf arrivaient avec un renfort de 5 000 hommes. Jeanne décida de leur livrer bataille. Elle envoya immédiatement une avant-garde de cavaliers commandée par les capitaines gascons La Hire et Xaintrailles, avec ordre de fixer les Anglais afin de donner le temps d'arriver au gros de l'armée française commandé par Jeanne d'Arc, Dunois et le connétable. Lorsque l'avant-garde les intercepta, les Anglais avaient récupéré les survivants en pleine retraite de la garnison qui venait d'abandonner Beaugency ainsi que les restes de l'armée anglaise d'Orléans, laquelle —on peut s'en douter— rêvait de faire payer aux Français la série d'humiliantes défaites qu'ils leur avaient infligées.

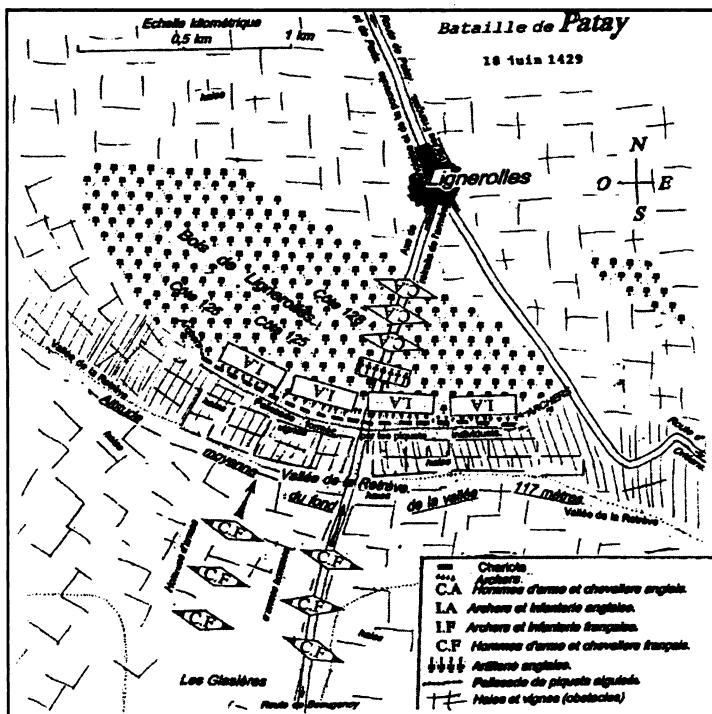
Chefs en présence •Du côté français, Jeanne d'Arc était accompagnée du Duc d'Alençon, du Connétable de Richemont, de Dunois, bâtard d'Orléans, et de grands capitaines tels que La Hire¹ et Poton de Xaintrailles. •Les Anglais

¹Étienne de Vignolles, surnommé La Hire pour ses colères remarquables.

avaient pour chefs le grand Falstolf [Falstaff],¹ Scales et Talbot².

Effectifs engagés • 1 500 soldats français prirent part au combat. C'étaient les premières unités de l'armée française qui comptait en tout 12 500 hommes. ♦ Les troupes anglaises totalisaient 6 000 hommes.

Stratégie ou tactique : Terrain plat ou en pente très légère vers un ruisseau, mais coupé de nombreuses haies rendant la progression et les manœuvres difficiles. Les Français procédèrent à une attaque frontale. Les Anglais étaient retranchés défensivement derrière des haies et des pieux acérés, la pointe dirigée vers le poitrail des chevaux français. Mais à cause d'une imprudence [un cerf fut levé par un soldat], l'effet de surprise fut inversé. La 22^e Règle du Chapiteau



¹John Falstaff, dont le véritable nom était Falstolf, naquit à Caister Castle [1378-1459]. Il fut régent en Normandie, gouverneur du Maine et de l'Anjou pour le roi d'Angleterre. Il se distingua à Azincourt, à la Journée des Harengs [voir Bataille de Rouvray, 1429], à Patay. Shakespeare, qui le mit en scène dans les deux parties de son *Henry IV* et dans *Les Joyeuses compagnies de Windsor*, en a fait l'archétype de la débauche, du cynisme et de l'effronterie.

²John de Talbot, comte de Shrewsbury, 1388-1453. Il fut tué à la bataille de Castillon où il dut vivre l'humiliation totale de l'Angleterre. À Patay, il était dans la force de l'âge : 41 ans.

IX [*Les Marches*] de L'Art de la Guerre du théoricien militaire chinois Sun Tzu se lisait ainsi : «Un envol d'oiseau indique que l'ennemi se tient en embuscade; lorsque les animaux sauvages, effrayés, s'enfuient, l'ennemi essaie de vous prendre par surprise¹.»

Résumé de l'action : En apprenant que Jeanne d'Arc voulait l'intercepter, Talbot décida de lui tendre une embuscade. Il ordonna à son avant-garde qui escortait les chariots de ravitaillement et l'artillerie de se ranger en bataille à l'orée du bois de Lignerolles. Bien adossés à la forêt, les Anglais ne pouvaient être pris à revers par l'ennemis. Devant eux, les chariots leur servaient de parapet de protection. La position était excellente. Le Corps de bataille anglais s'installa sur la ligne de la Retrève. John Talbot rangea ensuite des troupes, dont 500 archers d'élite, derrière des haies vives qui encadraient la route, formant un *étroit goulet* par où devaient passer les cavaliers français. Il espérait une répétition des tactiques heureuses [pour les Anglais] de Poitiers, d'Azincourt et d'Aljubarrota.

Il n'était que deux ou trois heures de l'après-midi. L'armée française avançait en trois Corps: l'avant-garde, à cheval, commandée par le Gascon Xaintrailles², puis le Corps principal [sous les ordres de La Hire]. Il comprenait des lances, des archers et des arbalétriers. Jeanne d'Arc qui s'y trouvait voulait aller de l'avant, mais on l'en empêcha. L'arrière-garde suivait³.

L'embuscade anglaise était tendue. Quelques cavaliers français, venus en reconnaissance, levèrent involontairement un cerf caché dans un fourré. L'animal s'enfuit vers les lignes anglaises de la vallée de la Retrève. À la vue du cerf, quelques soldats anglais —un peu distraits ou qui croyaient les Français plus éloignés— poussèrent un cri de chasse que les éclaireurs français entendirent. La patrouille rétrograda immédiatement afin d'avertir l'avant-garde de la présence des lignes anglaises en embuscade; inversant ainsi l'effet de surprise.

Les archers d'élite anglais étaient en train de fortifi-

¹Voir Sun Tzu, *L'Art de la Guerre*, page 162.

²On remarque que de plus en plus de Gascons se battaient aux côtés des Français, même si la bourgeoisie marchande de Bordeaux restait fidèle aux Anglais qui lui octroyaient de nombreux priviléges fiscaux.

³Commandée par Gilles de Rais et Graville.

fier leurs positions en plantant des pieux ferrés, suivant leur habitude désormais solidement établie, lorsque les cavaliers français de l'avant-garde fondirent sur eux, et, en quelques minutes, les mirent en fuite.



Ce fut le moment que choisit Sir John Falstolf pour ordonner le retrait de son armée vers Lignerolles où attendait l'arrière-garde solidement retranchée. Mais, ce retrait se faisant au grand galop, l'arrière-garde anglaise crut que le Corps d'armée était en déroute. Elle prit peur¹, quitta ses positions fortifiées à la lisière du bois et se jeta sur la route de Paris. Abandonnant toute son artillerie, Falstolf et son Corps d'armée suivirent, eux-mêmes poursuivis par l'avant-garde française, laquelle, après avoir exterminé les archers d'élite de Talbot, massacrait impitoyablement des centaines de trainards du Corps d'armée anglais.

Lorsque le Corps d'armée français entra dans le village de Lignerolles, il ne trouva devant lui que 800 fantassins anglais qui furent rapidement exterminés, étant trop pauvres pour laisser espérer une "*honnête*" rançon². La poursuite meurtrière se continua jusqu'à Janville.

Perthes • Une bonne partie de l'armée anglaise fut détruite. La panique de l'avant-garde provoqua une hécatombe. Ils perdirent 3 400 hommes: 2 000 tués et 1 400 prisonniers dont quelques grands seigneurs rançonnables: Sir John Talbot, les seigneurs de Scale et de Hungerford, Lord Falcombridge, Richard Spencer et FitzGauthier³... Falstolf s'enfuit jusqu'à Corbeil, hors d'atteinte des Français. Les Français n'eurent que quelques morts, moins de cinq selon la plupart des historiens⁴.

Conséquence de cette défaite anglaise : La terrible défaite de Patay acheva de détruire le mythe de l'invincibilité an-

¹ Si la présence de Jeanne d'Arc électrisait les Français, elle terrorisait les Anglais, vieux soldats baroudeurs qui, jusque-là, n'avaient peur de rien.

² Ils n'avaient pu fuir assez vite car ils n'avaient pas de monture.

³ FitzWalter ou FitzVauthier, en français de Normandie, fils de Gauthier.

⁴ Ce qui prouve encore que les paniques sont toujours meurtrières pour ceux qui s'y abandonnent car elles laissent aux autres le loisir de massacrer les fuyards qui ne se défendent pas.

glaise, largement entamé par la défaite d'Orléans¹. Plusieurs forteresses anglaises de la région² furent incendiées par leur propre garnison et abandonnées sans résistance avant même l'arrivée des Français. Certaines autres places³ fermèrent carrément leurs murailles aux Anglais en fuite désireux de s'y réfugier. Ainsi, quand les fuyards épisés arrivèrent à Janville, où ils avaient laissé leurs bagages et leur argent avant la bataille, les habitants leur refusèrent l'entrée de la ville, gardèrent les bagages et firent serment de fidélité au dauphin Charles de France. Pourtant, les jalousies à la cour de France firent que, contrairement à l'avis de Jeanne d'Arc, les victoires d'Orléans et de Patay ne furent pas exploitées avec vigueur pour s'emparer définitivement des territoires anglais⁴.



¹Par cette défaite, les Anglais «ruinèrent ainsi l'esprit de leur armée, et la forme extérieure, le développement réalisé, ne purent remplacer la force morale perdue, la confiance ébranlée. C'est là principalement ce qui a fait pencher la balance. Ce qui se fait dans une armée doit toujours avoir pour but d'accroître et de fortifier cette force morale.» «Des Principes de la Guerre,» maréchal Ferdinand Foch, Conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de Guerre, et publiées par les Éditions Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg en 1903. p.32. Ces commentaires, émis au sujet des chefs de l'armée française de 1870, pourraient évidemment s'appliquer à l'armée anglaise de cette fin de Guerre de Cent Ans.

²Montpipeau, Saint-Sigismond, Yenville-en-Beauce...

³Qui n'avaient pas de garnison anglaise.

⁴Quant à Jeanne d'Arc elle-même, elle fut victime des jalousies et des intrigues de la cour de France. Le conseiller en titre : «La Trémoille, dont elle s'est fait un ennemi mortel en pressant Charles de rappeler son rival le connétable, il la dessert depuis toujours.» [Philippe Bully, *Charles VII, "roi des merveilles"*. Tallandier, collection Figures de proue, Paris, 1994] Quant au roi lui-même il ne tenta rien pour sauver Jeanne. Il ne se servit même pas de Talbot [détenu depuis Patay] comme monnaie d'échange. «Mais Jean de Luxembourg, dont elle est la propriété depuis Compiègne (étant le suzerain du bâtiard de Waldomme à qui appartient l'archer picard qui s'est emparé de Jeanne, celle-ci, conformément aux usages féodaux, est devenue sa propriété) a besoin d'argent. Il n'ignore pas que les Anglais sont prêts à payer n'importe quel prix pour qu'on leur livre [Jeanne]... Jeanne de Luxembourg, la tante de Jean qui était également une des marraines de Charles VII, tenta farouchement de s'opposer au projet de son neveu de vendre Jeanne aux Anglais, allant jusqu'à le menacer de le priver de son héritage. Or elle meurt le 13 novembre 1430, laissant son neveu libre d'en user à sa guise, ce qu'il fait huit jours plus tard.» [ibid.] Mort suspecte ? «En octobre 1430 et pendant tout l'hiver suivant, Charles négocie avec Philippe le Bon sans qu'il soit question de Jeanne... Tandis que se déroule à Rouen un procès qu'entachent de nombreuses irrégularités, il restait encore la possibilité de faire appel au pape. Là encore, rien ne semble avoir été tenté... Dans l'ordre militaire, aucune opération n'est organisée pour libérer la Pucelle... Bien des années plus tard, le jugement de Rouen sera cassé comme nul dans sa forme et inique dans son fond, et Jeanne réhabilitée sans qu'on puisse prêter au roi d'autre mobile que le souci de se laver une fois pour toutes du soupçon de complicité avec une femme brûlée comme hérétique.» [ibid.]

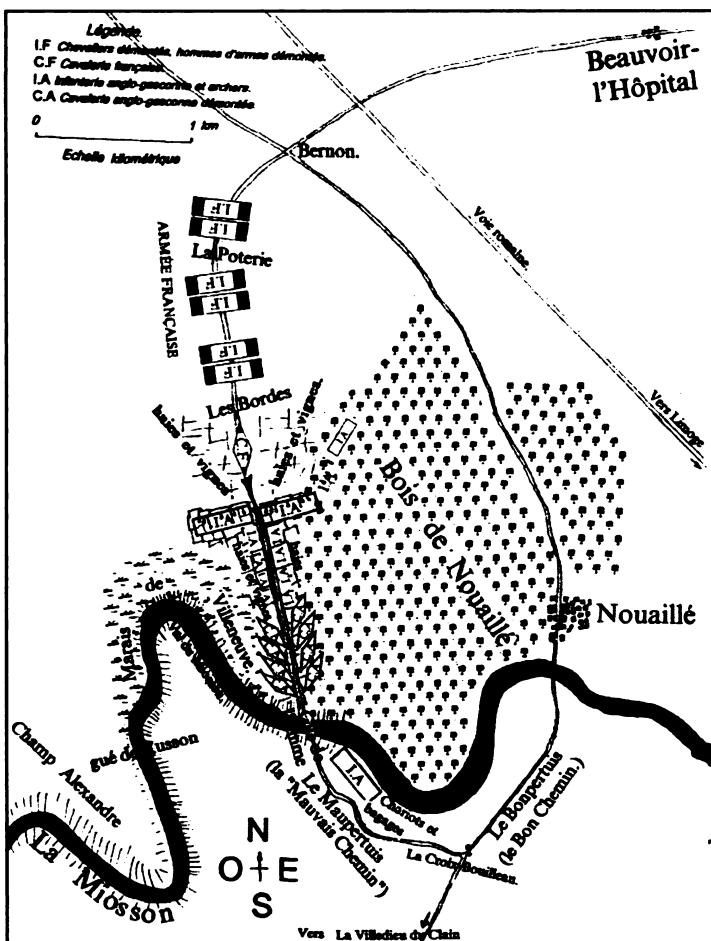


Exécution de Jeanne d'Arc, à Rouen. C'était la guerre civile en France. Jeanne avait été prise par les Bourguignons. Les Anglais ont payé la rançon exigée afin de faire juger Jeanne [par un tribunal bourguignon, pour feindre l'objectivité] et de la faire déclarer sorcière. Il était militairement très important de laisser l'impression que seule une sorcière démoniaque avait pu venir à bout des armées anglaises. L'étape suivante était de faire disparaître ce chef de guerre trop dangereux.

Poitiers. Bataille de

Autre nom : Bataille de Maupertuis, de Poictiers.

Date de l'action : 19 septembre 1356.



Bataille de Poitiers-Maupertuis

Localisation : Le champ de bataille est à 8 km au S.-S.-E. de Poitiers [France], au bord de la Miosson, affluent du Clain. Le lieu-dit Maupertuis s'appelle aujourd'hui La Cardinerie. 46°35' de Latitude Nord, 00°20' de Longitude Est.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Fin de la Première Phase.

Contexte : C'était la Guerre de Cent Ans. L'arrestation à Rouen de Charles le Mauvais, roi de Navarre et allié des Anglais, poussa son frère Philippe de Navarre à déclarer la guerre à la France. Philippe commença donc à ravager la

Normandie française, et, comble de malheur pour la population locale, l'armée anglaise du duc de Lancastre débarqua à La Hougue, le 18 juin, pour se joindre à la curée.

À partir de la Guyenne anglaise, le Prince de Galles quitta Bordeaux le 6 juillet et s'élança vers le Nord pour faire sa jonction avec Lancastre. Il essayait de passer la Loire [7 au 10 septembre], quand il apprit que l'armée française arrivait à sa rencontre. Il commença alors à retraiter vers Bordeaux. Les deux armées se déplaçaient à marche forcée. Jean II [le Bon], roi de France, réussit à devancer les Anglo-gascons en pleine retraite pour leur barrer la route de Bordeaux au niveau de Poitiers. Les Anglo-gascons, retardés par un énorme butin, se trouvaient donc forcés de combattre, car il leur était impossible de distancer l'armée française entièrement montée.

Un légat du pape qui suivait l'armée essaya d'éviter la bataille en amorçant des négociations¹ : le Prince Noir accepta d'abandonner tout son butin, ses prisonniers et ses conquêtes, et s'engagea à s'abstenir de faire la guerre aux Français pendant 7 ans, à la seule condition que le roi de France le laissât passer. Mais le roi exigea en outre que le Prince Noir, considéré comme un véritable pyromane après avoir incendié des dizaines de villages et des milliers de fermes, se livrât à sa justice pour être jugé pour ses crimes de guerre. Craignant pour sa propre vie, le Prince Noir préféra livrer bataille, et, à sa grande surprise, remporta la victoire.

Les Anglo-gascons battaient en retraite vers le S.-E. de Poitiers. Ils s'arrêtèrent



Bataille de Poitiers, selon une gravure anglaise qui cherche à donner l'impression que ce fut une bataille rangée et non pas une embuscade. En réalité, aucun cavalier français ne réussit à atteindre les hommes d'armes anglais placés en 2^e ligne, derrière les archers.

¹Il était courant, à l'époque, que les légats pontificaux suivent les armées en campagne afin de profiter de toutes les occasions pour tenter d'éviter les effusions de sang. C'était l'une des actions bienfaisantes de la papauté.

et se postèrent sur un plateau qui s'abaissait brusquement vers le Sud, vers la rivière Mirosson. Devant eux continuait leur chemin, appelé *Maupertuis*¹, qui descendait vers le gué de L'Omme sur la Mirosson. Les Anglo-gascons occupèrent ce gué afin de se garder une retraite en cas de besoin. Sur ce plateau, ils se retournèrent pour faire face aux Français, venant du Nord-Ouest. Ils s'appuyaient sur le grand bois de Nouaillé, sur un parc de fourgons, et sur un marécage. Devant les Anglo-gascons tournés vers le Nord-Ouest, la pente s'abaissait vers une vallée qui se relevait vers un autre plateau où se déploya l'armée française.

Les Anglo-gascons réussirent à constituer une véritable forteresse au sommet du plateau en s'appuyaient sur la lisière Ouest et Nord-Ouest du bois de Nouaillé et en utilisant les défenses naturelles le long du chemin de Maupertuis: rivières, marais, à-pic et carrières, et surtout haies et vignes. Ils plantèrent d'autres piquets dans les vignes et tendirent des cordes entre eux de façon à empêcher les assauts de Cavalerie en brisant les pattes des chevaux. Cela gênait même la progression des hommes d'armes démontés. Ils ne laisserent libre que l'étroit chemin de Maupertuis qui ne permettait que 4 cavaliers de front, et qui, bordé de haies épaisse derrière lesquelles les archers pouvaient se retrancher, permit un véritable massacre.

L'armée française se scinda en trois énormes Corps d'armée², amas d'hommes d'armes, juxtaposés mais non coordonnés : le 1^{er} fut placé sous les ordres du duc d'Orléans [20 ans], frère du roi ; le 2^e fut commandé par les 3 fils du roi: le dauphin [19 ans], les ducs d'Anjou [17 ans] et de Berry [15 ans]; le roi lui-même, accompagné de son fils Philippe [12 ans], prit le commandement du 3^e Corps. À l'avant, une avant-garde de Cavalerie³ commandée par trois chefs: le connétable et les deux maréchaux.

Donc, le lundi matin, lorsque le jour se leva, les Anglo-gascons, *qui avaient profité de la trêve du dimanche pour s'enterrer*, creuser des tranchées et des trous, pour ériger des palissades de pieux et pour tendre des cordes entre les piquets de vignes, étaient solidement retranchés derrière leurs pièges échelonnés sur la lisière du bois, c'est à dire le

¹*Mauvais Chemin.*

²Appelés "batailles"

³Ou colonne mobile.

long du chemin de Maupertuis. Les Français, pour leur part, étaient déployés dans la vallée et sur le plateau voisin¹.

Chefs en présence • **Anglo-gascons** : Les Gascons, beaucoup plus nombreux que les Anglais, étaient commandés par Jean III de Grailly, Captal de Buch. Le Prince Noir commandait l'ensemble; ses lieutenants étaient : Warwick [Thomas Beauchamp], Salisbury [Montague], Oxford [Jean de Vère], Suffolk [Robert Ufford], Chandos [fils bâtard d'Édouard] et d'Auberchicourt [autre fils d'Édouard]. • **Français**: Le roi de France Jean II dit le Bon, le connétable de Brienne, les maréchaux d'Audrehem et de Clermont.

Effectifs engagés • L'armée anglo-gasconne totalisait 12 000 hommes; dont 8 000 Gascons et 1 000 hommes d'armes anglais environ et 3 000 Gallois [2 000 archers et 1 000 servants]. • Les effectifs de l'armée française varient selon les auteurs. Une étude fort sérieuse de Delachenal évalue l'armée française à environ 15 000 hommes [dont 8 000 hommes d'armes]. Tous à cheval. L'armée française comptait dans ses rangs de petits contingents de volontaires écossais², «allemands³», savoisiens [Nidau] et lorrains [Jean de Nassau].

Stratégie ou tactique : Les phases françaises de cette bataille se déroulèrent anarchiquement entre les deux charges des maréchaux, lancées à l'aube, et la bataille du roi, au milieu de l'après-midi. Les combats individuels se déchaînèrent selon l'initiative et le courage de chaque chevalier. Les petits groupes de chevaliers qui voulaient combattre se cherchaient un front et allaient se jeter contre les obstacles infranchissables [haies et vignes] dans lesquels leurs chevaux se prenaient les pattes. Il ne restait plus aux archers qu'à les abattre et à capturer ou à tuer le cavalier.

Malgré la cuisante leçon de Crécy, la peur de paraître lâche fut encore à l'origine de cette défaite. Toute tentative de tactique autre que l'attaque frontale directe était taxée de couardise (comme, d'ailleurs le tir à distance, des arcs, des arbalètes et de l'artillerie) : lorsque le maré-

¹Si le roi de France n'avait pas oublié la cuisante leçon de Crécy, il aurait agi comme le préconisait Sun Tzu : Ne jamais acculer l'ennemi à se battre pour sa vie, car dans ce cas le combat devient désespéré.

²Commandés par Guillaume Douglas.

³Sous les ordres de Jean de Sarrebrück.

chal de Clermont proposa d'assiéger les Anglo-gascons afin de les affamer et de les forcer à sortir, au lieu d'aller les attaquer à travers les pièges mortels de leurs retranchements, il fut immédiatement accusé de lâcheté et de peur de croiser le fer. Et il dut se lancer à l'attaque pour prouver qu'il n'en était rien. Cette bataille, comme celle de Crécy, ne fut qu'une liste de prouesses individuelles. Ce ne fut pas l'héroïsme qui fit défaut, mais la discipline et les manœuvres concertées [d'ensemble].

Plusieurs causes générales expliquent la supériorité de l'armée anglo-gasconne, en ce début de Guerre de Cent Ans, sur l'armée française. D'abord, les *archers* gallois et même anglais étaient sélectionnés pour venir combattre sur le continent. Chaque comté devait envoyer un nombre bien déterminé d'archers et d'hommes d'armes. L'Infanterie celte [galloise et irlandaise] portait un *uniforme* qui leur donnait un esprit de corps et de la cohésion. L'armée anglaise était en grande partie composée de *vétérans* qui avaient longuement guerroyé durant les campagnes de l'automne précédent en Languedoc, du printemps en Agenais; en Ecosse.

De plus, les Français n'avaient pas tiré de leçon de Crécy. Ils continuaient de considérer leurs chevaliers arrogants et indisciplinés comme le noyau dur de la bataille, et les arbalétriers ou les archers comme des éléments secondaires et même méprisables, non seulement parce qu'ils n'étaient pas nobles, mais parce que les armes qui tuent de loin ne sont pas tout à fait étrangères à la lâcheté.

D'un point de vue plus tactique, la trêve dominicale, que le roi de France respecta sottement et qui permit aux Anglais de se retrancher, fut la faute qui fixa le destin des Français. De plus ces derniers commirent l'erreur d'attaquer au lieu d'assiéger, d'attaquer successivement sans coordination des 3 Corps d'armée, de mettre la personne du roi en situation d'être capturé, uniquement pour montrer son courage.

Résumé de l'action : Déjà, le samedi 17, plusieurs seigneurs français, indisciplinés, avaient attaqué à la Chabotrie [avec 700 hommes] une patrouille d'éclaireurs anglais qui avaient reflué en direction d'un Corps de Gascons. L'accrochage qui suivit fit 240 morts du côté français et un nombre indéterminé du côté gascon.

Le dimanche eut lieu la Trêve de Dieu. À l'aube du lundi, ce fut la colonne mobile [montée] des maréchaux qui ouvrit la bataille. Le maréchal de Clermont proposa d'affamer les Anglo-gascons, mais il fut stupidement soupçonné de lâcheté, aussi, pour se dédouaner de ce soupçon, se lança-t-il en tête de la colonne mobile, avec le maréchal d'Audrehem et le connétable de Brienne. Ce fut, par un étroit chemin, un assaut absurde en direction du gué de l'Omme afin de couper la route à des unités



Jean le Bon et son fils face aux hommes d'arme gascons qui, loin de vouloir les tuer,

anglaises qui passaient la Mirosson

comme pour battre en retraite. Clermont fonça donc en ligne droite sur l'arrière-garde de Salisbury, tandis qu'Audrehem tenta de contourner cette arrière-garde, qui formait maintenant la première ligne, pour foncer en direction du gué de l'Omme. Ce dernier se heurta aux Gascons qui composaient la totalité du Corps de Thomas Beauchamp. Après un furieux combat, les Gascons capturèrent Audrehem. Les flancs des chevaux français, n'étant pas protégés, furent immédiatement transpercés par les flèches des troupes anglo-gasconnes retranchées le long du chemin de Maupertuis, derrière la lisière du bois, des haies et des vignes. Le massacre fut terrible et l'assaut échoua. Les pertes furent énormes des deux côtés.

Un deuxième assaut échoua aussi. Les cavaliers refluèrent en désordre sur le premiers Corps d'armée de

chevaliers et d'hommes d'armes démontés. *La densité des tirs des archers anglais était telle qu'aucun cavalier français ne réussit à atteindre les hommes d'armes anglais placés en 2^e ligne, derrière ces archers*¹. Presque tous les chevaliers français de l'avant-garde furent tués dans l'assaut. Le connétable de France perdit la vie de même que le maréchal de Clermont.

L'avant-garde française hors de combat, le 1^{er} Corps d'armée français s'ébranla à pied sur le glacis qui montait vers les positions anglaises. Il reçut les survivants affolés de l'avant-garde. L'assaut continua et tomba dans les pièges imprenables des Anglais de Salisbury. Le combat était meurtrier. Soudain, le Corps des Gascons de Beau-champ, remonté de la Miosson, attaqua le 1^{er} Corps français de flanc, après avoir effectué une manœuvre tournante, et y jeta la confusion et la déroute.

Le 2^e Corps de bataille français avança alors à l'assaut, démoralisé d'avoir vu la déroute du 1^{er} et d'être à son tour harcelé par un véritable déluge de flèches. Avant même d'avoir pris contact avec l'ennemi, cette masse de cavaliers à pied se débanda et reflua vers l'arrière.

Le 3^e Corps de bataille² s'élança alors, à pied aussi. C'est alors que Chandos cria au Prince de Galles de lancer ses troupes dans une contre-attaque contre les Français. Enthousiasmés par leur premiers succès, et appuyés par les archers, les Anglo-gascons se lancèrent donc, à cheval, sur le 3^e Corps français qui luttait à pied, armés de courtes lances coupées à 1,5 m. Là aussi le combat fut sanglant. Finalement, la plupart des prisonniers de marque furent capturés [en vue de rançons] par les Gascons qui les vendirent au Prince Noir [de Galles].

Ce fut à la fin de cette bataille que se déroula l'épisode au cours duquel Jean le Bon et son fils Philippe [12 ans] essayèrent de résister aux seigneurs gascons qui voulaient les prendre vivants pour en tirer bonne rançon: "*Père, gardez-vous à gauche! Père, gardez-vous à droite!*" répétait l'enfant. Deux fois blessé au visage, le roi finit par se rendre. Une vingtaine de chevaliers gascons prétendirent avoir pris le roi de France. Il dut être racheté 100 000 écus à ces seigneurs par le roi d'Angleterre.

¹Comme à Crécy.

²Celui du roi de France.

Pertes • **Français**: 8 000 tués dont 3 000 dans la poursuite seule, et 2 000 prisonniers. • **Anglais** : 3 400 tués, la plupart gascons, dont 1 900 hommes d'armes et 1 500 archers.

Conséquence de cette défaite française : Sur le moment, Poitiers ne fut pas assez exploité au point de vue stratégique, car le Prince Noir, fort heureux de s'en tirer à si bon compte, continua simplement sa retraite vers Bordeaux au lieu de profiter de la situation pour monter sur Paris. La noblesse française perdit son prestige auprès de la population et cela provoqua *les jacqueries*. Le roi de France, captif à Bordeaux pendant 6 mois, fut ensuite transféré à Londres.



Selon une gravure anglaise Le roi de France se rend au prince de Galles, son cousin. En fait il fut capturé par les Gascons qui furent les principaux artisans de cette victoire anglo-gasconne, puis racheté par le prince de Galles.

La France était décapitée, sans chef. Les Anglais tenaient la Guyenne, le Cotentin et toutes les places fortes du roi de Navarre aux alentours de Paris; roi de Navarre qui restait toujours prisonnier au château d'Arleux-en-Cambrésis. *Les Grandes Compagnies de brigands*, formées de mercenaires licenciés par les armées anglaises, commençaient à ravager le pays.

À la suite des misères de cette invasion anglaise, pendant la captivité du roi de France, éclatèrent la *Jacque-*

rie de l'Île-de-France, le 28 mai 1358, jour de la Fête-Dieu. La misère des jacques¹ était extrême. Les mercenaires anglais sans emplois, appelés entre les périodes conflictuelles : Grandes Compagnies de brigands, non contents de les dépouiller, brûlaient leurs cabanes. De l'Île de France, la révolte se propagea vers le Nord et l'Est. Armés de couteaux et de bâtons ferrés, les jacques se jetèrent sur les châteaux, dont ils massacrèrent les habitants, et auxquels ils mirent le feu, comme on avait mis le feu à leurs cabanes. Dans plusieurs villes, la bourgeoisie se joignit aux paysans, dont l'insurrection coïncidait avec les tentatives révolutionnaires d'Étienne Marcel. Celui-ci envoya au secours des jacques un contingent sous la conduite de Jean Vaillant, prévôt des monnaies. D'abord surprise, la Noblesse se ressaisit vite. Anglais, Navarrais et Nobles [français] oublèrent leurs différends, firent cause commune et s'unirent pour venir à bout des jacques que Charles de Navarre écrasa près de Meaux [1358]. On les massacra sans pitié, on brûla leurs villages. L'Île-de-France fut mise à feu et à sang. Le chef des jacques, un paysan nommé Guillaume Cale, fut mandé pour négocier au camp du roi de Navarre. C'était un piège. Il fut torturé sans pitié et décapité avec ses compagnons, après avoir été couronné d'un trépied de fer rougi au feu. Il n'était qu'un sous-homme, qu'un serf, et la Noblesse ne se sentait pas tenue de respecter loyalement son état de parlementaire venu négocier².

Le Traité de Brétigny [1360] qu'entraîna la bataille de Poitiers fut désastreux pour la France. Jean le Bon céda aux Anglais, pour rançon et prix de sa chère liberté, tout le S.-O. de la France, Calais, le Poitou ainsi que trois millions d'écus d'or. Il déliait en outre le roi d'Angleterre de tout lien féodal de vassalité avec le roi de France³.



¹Surnom des paysans.

²Le christianisme n'avait pas encore imposé l'égalité entre les hommes; au contraire, la hiérarchie romaine de l'Église n'avait fait qu'accentuer les différences de classes. Le Christ ne devait pas être très fier de ce que les chrétiens avaient fait de sa doctrine.

³Mais le traité fut, plus tard, déclaré caduc, c'est à dire invalide.

~ 304 ~

Pont-de-Lussac. Combat du

Date de l'action : 1^{er} janvier 1370.

Localisation : Lussac-les-Châteaux, Vienne, sur la Vienne, à 40 km au Sud-Est de Poitiers, France. 46°24' de Latitude Nord et 00°44' de Longitude Est.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1368.

Contexte : Après son dernier échec devant la ville française de Saint-Savin-sur-Gartempe, Chandos, découragé, battit en retraite sur Chauvigny où il se coucha. Ses hommes d'armes poitevins rentrèrent chez eux durant la nuit. Or, au cours de cette même nuit, un homme vint avertir John Chandos que les Français avaient quitté Saint-Savin pour entreprendre une chevauchée en Poitou anglais. Après avoir hésité, John Chandos fit équiper ses chevaliers anglais et se mit en marche vers Poitiers par la rive droite de la Vienne. Les Français n'étaient qu'à 4 km en avant de leur troupe du même côté de la rivière, et se préparaient à franchir le cours d'eau par le pont de Lussac, situé alors un peu en amont du pont actuel. Le jour s'était levé et les Anglais virent le sol fraîchement foulé. Une deuxième troupe anglaise commandée par Thomas Percy, et qui se trouvait de l'autre côté du cours d'eau, repéra alors les Français et fut aperçue d'eux.

Chefs en présence •Français : Jean de Kerlouët.

•Anglais : John Chandos et Thomas Percy.

Effectifs engagés : Un millier d'hommes de part et d'autre.

Stratégie ou tactique : Depuis quelques années, les chevaliers combattaient après avoir mis pied à terre. La mort de Chandos, grand capitaine, fut l'équivalent d'une très grande victoire stratégique pour les Français. Le pont sur lequel se déroula l'action était étroit et fortement bombé.

Résumé de l'action : Une course de vitesse s'engagea pour atteindre le pont avant les autres. Les Anglais, mieux montés, arrivèrent les premiers, mirent pied à terre et se postèrent afin d'interdire le pont aux Français; ceux-ci laissèrent eux aussi leur monture qu'ils confierent aux varlets¹ et aux pages. Ces derniers se retirèrent à quelque distance. La lance en avant, les chevaliers français se préparèrent à assa-

¹Valet, varlet et vaslet sont des variantes du latin populaire *vassellitus*, diminutif du bas latin *vassus*, serviteur, du celtique *vasso* [d'où vient vassal].

saillir les chevaliers anglais, moins nombreux mais ayant l'avantage de la position sur ce pont étroit et bombé. La bataille allait commencer lorsque surgit dans le dos des Français la troupe de John Chandos, bannière au vent. Les varlets français, voyant arriver ces renforts anglais qui les prenaient à revers, décrochèrent avec les montures de leurs maîtres¹.

Fort irrité par la brièveté de son sommeil écourté, John Chandos s'approcha alors et commença à invectiver longuement (trop longuement) les Français : «*Français, vous chevauchez de nuit et de jour à votre volonté. Vous prenez villes et forteresses en ce Poitou dont je suis sénéchal. Vous rançonnez les pauvres gens sans mon congé. Vous chevauchez surtout à tête armée... Je suis John Chandos. Regardez-moi bien. Vos grands faits d'armes, maintenant si renommés, s'il plaît à Dieu, nous allons en faire l'épreuve...*» Il fut alors interrompu par un routier français qui, excédé par l'interminable leçon de morale et pressé d'en venir aux mains, plongea son glaive dans la poitrine d'un écuyer anglais, lequel tomba de son cheval. Outré, Chandos s'interrompit et s'élança à son aide; mais il glissa sur la chaussée du pont, couverte de gelée blanche, et trébucha légèrement. Un écuyer français nommé *Jacques de Saint-Martin* en profita pour lui porter un violent coup de glaive au visage, plantant la pointe de son arme à travers l'ouverture béante de sa visière levée. Chandos, privé d'un œil par un accident de chasse au cerf dans les landes de Bordeaux, ne vit pas venir le coup. À cause de son handicap, il ne fermait plus la visière de son casque; ce qui aurait pu amortir le coup. En glissant, le grand capitaine anglais s'enferra encore plus dans le glaive resté fiché dans son visage et qui s'enfonça jusqu'au cerveau.

Voyant leur plus célèbre capitaine hors de combat, les Anglais se battirent avec détermination pour protéger son corps dont les Français voulaient s'emparer (car il était l'un des fils bâtards du roi d'Angleterre). L'oncle de Chandos², debout au-dessus du corps meurtri luttait désespérément. Un écuyer de Chandos, furieux, se jeta sur Jacques de Saint-Martin et lui transperça les deux cuisses. Transporté à Poitiers, il y mourut trois jours après.

¹Les varlets héritaient de la monture de leur maître en cas de décès de celui-ci.

²Edgard Twyford

À ce moment du combat, l'autre troupe "*anglaise*" de 600 combattants tomba à revers sur les Français qui avaient le dessus. Selon Froissart, il s'agissait de Poitevins conduits par des chevaliers tels que Guichard d'Angles, Louis de Harcourt... Sans chevaux, les Français devaient maintenant faire face, selon Froissart, à des cavaliers qui attaquaient la lance baissée. Ce que voyant, les chevaliers français démontés se rendirent à leurs prisonniers, fort heureux de pouvoir en tirer rançon.

Pertes •Numériquement infimes des deux côtés. Mais la perte de Chandos, l'un des plus grands capitaines du Moyen-Âge, fut une catastrophe pour l'Angleterre.

Conséquence de cette bataille : La mort de John Chandos, grand capitaine anglais et fils de roi (quoique bâtard), transforma ce combat insignifiant en grand fait d'armes. Le sénechal Chandos fut allongé sur un pavois et cérémonieusement transporté au château de Mortemer qui était la forteresse anglaise la plus proche du lieu du combat. Il mourut le lendemain dans d'horribles douleurs. Sa mort jeta la consternation et le découragement chez les Anglais et prépara ainsi la conquête des territoires anglais par le connétable du Guesclin. Chandos fut enterré dans la chapelle du château de Mortemer, maintenant église paroissiale. Son corps repose aujourd'hui au bord de la route de Gouex¹.



¹La rançon destinée à libérer Kerlouët fut immédiatement payée par les bourgeois de Tours.

Pont-des-Carrières. *Combat de*

Date de l'action : 13 Juillet 1358.

Localisation : France, ponton sur la Seine dans l'Île-de-France, non loin de Paris [Seine et Oise.] Le site est aujourd'hui fondu dans l'agglomération du Grand-Paris.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre franco-navarraise.

Contexte : Le Régent de France bloquait Paris, tenue par les Anglo-navarrais de Charles le Mauvais, roi de Navarre¹. Comme le Dauphin de France était venu loger aux Carrières, on avait construit un ponton de bateaux entre sa résidence et la rive gauche de la Seine. Ce pont de bateaux fut achevé vers le 11 juillet. Pour joindre l'utile à l'agréable, des hommes d'armes français en avaient profité pour passer sur la rive opposée afin de courir le pays jusqu'à Vitry qui fut brûlé comme tous les villages environnants. Ces incursions inquiétèrent les Anglo-navarrais qui résolurent de détruire le pont.

Effectifs engagés : Environ 2 000 Anglais et 500 Français.

Stratégie ou tactique : L'étroitesse du pont ne permettait pas, bien sûr, aux Anglais de se déployer et un petit nombre de Français fut suffisant pour empêcher sa destruction.

Résumé de l'action : Le samedi 13 juillet, la colonne anglo-navarraise déboucha du Faubourg parisien de Saint-Marcel pour aller détruire le ponton. Elle s'avança le long de la Seine jusqu'au pont de bateaux, non loin du territoire d'Ivry. Le pont n'était pas gardé par les Français. Les Anglais commencèrent donc à franchir la Seine, et l'alarme fut donnée au moment où les Anglais étaient au milieu du fleuve. Immédiatement, les Français attaquèrent au corps à corps sur le pont et les Anglais reculèrent. Mais avant de quitter le pont ils tentèrent de l'incendier. Les dommages furent faibles.

Pertes •Les pertes humaines furent sensibles des deux côtés.

Conséquence de cet échec anglais : Ce passage sur la Seine resta entre les mains des Français qui continuèrent leur pillage et leurs incendies sur la rive navarraise.

¹Charles II dit Le Mauvais [1332 - 1387], roi de Navarre [1349 - 1387], petit-fils du roi Louis X de France. Il s'était allié aux Anglais.

Pontvallain. Bataille de

Autre nom : Pont-Valin.

Date de l'action : 30 octobre 1370.

Localisation : Le village de Pontvallain est situé sur les bords du Loir, dans le département de la Sarthe, non loin de Chartres, France. 47° 45' N, 00° 12' E

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1370.

Contexte : En mai 1369, le roi de France Charles V confisqua l'Aquitaine au roi d'Angleterre. Pour répondre à cela, une armée anglaise débarqua à Calais en septembre. À sa tête, le duc de Lancastre lança une chevauchée à travers l'Artois, le Ponthieu et le Pays de Caux. Un capitaine de routiers, Robert Knolles commandait dans le Nord pour le roi d'Angleterre Édouard III. Il vint jusqu'aux portes de Paris incendier des villages. Du Guesclin équipa à ses frais une petite troupe de 500 lances et partit à sa poursuite.

Chefs en présence •Le connétable de France, Bertrand du Guesclin, était à la tête des **Français**. •Le capitaine routier Grandison commandait les **Anglais**.

Effectifs engagés •Les **Français**: 500 lances, soit 3 000 combattants. •Les **Anglais** comptaient environ 3 000 combattants.

Stratégie ou tactique : Du Guesclin savait parfaitement utiliser la guérilla de type *frappe et décroche*. Ce fut sa tactique durant toute cette campagne de 1370. Il n'attaquait que les unités anglaises isolées, les bandes de traînards, surgissait comme un prédateur pour de courtes attaques rapides et disparaissait avant que le gros de l'armée anglaise n'intervienne. Il harcelait l'arrière-garde, l'exterminait, comme dans le cas de Pontvallain, jusqu'à ce que l'armée anglaise, épuisée par les marches forcées et les contre-marches auxquelles elle devait se soumettre pour le rattraper, soit démoralisée par ses pertes.

Avant d'engager le combat, les cavaliers mettaient pied à terre et se rangeaient sur une seule ligne. En cas de victoire, ils remontaient à cheval afin de poursuivre les gens de pied et les massacrer. Ils prenaient à rançon les chevaliers et les écuyers. Quant aux varlets des vaincus, ils s'enfuyaient avec les chevaux dont ils héritaient selon la coutume. Ce qui, dans ce cas précis, peut nous induire à croire

que la fuite prématuée des varlets pouvait être prémeditée¹.

Résumé de l'action : À la tête de sa troupe à cheval, du Guesclin cherchait les Anglais. Apprenant que le connétable de France le poursuivait de près, Knolles envoya chercher Grandison qui commandait l'arrière-garde. Du Guesclin l'apprit et décida d'attaquer Grandison avant même qu'il eût le temps de décider s'il obéirait ou non.

Ce fut à *Pont-Valin*² que du Guesclin rencontra l'arrière-garde de Grandison. Les deux troupes avaient à peu près les mêmes effectifs. Les Français et les Anglais mirent pied à terre pour combattre à la lance courte et à l'épée.

Dès que tout le monde fut paré pour le combat, du Guesclin s'élança à la tête de sa troupe et la mêlée devint aussitôt générale, chacun livrant un combat singulier contre un adversaire.

Au bout d'un laps de temps assez long, il commença à paraître évident que les Français avaient le dessus. Aussitôt, les varlets et pages anglais, qui tenaient les chevaux à quelque distance du champ de bataille, prirent peur, enfourchèrent le cheval de leur maître et s'enfuirent, abandonnant leur seigneur à un triste sort. De fait, les varlets furent la cause directe de l'extermination de l'arrière-garde anglaise, car ils supprimèrent aux chevaliers et hommes d'armes anglais la possibilité de fuir.

Perthes • Toute l'arrière-garde anglaise fut exterminée. Personne ne fut gardé pour rançon. • Les pertes françaises ne sont pas connues.

Conséquence de cette défaite anglaise : La tactique de guérilla de du Guesclin se révéla efficace. Découragé, Knolles congédia son armée et se retira dans son château de Derval en Bretagne. La Campagne de 1370 se termina ainsi.



¹Les varlets français s'étaient eux-mêmes enfuis au combat du Pont de Lussac.

²Graphie de l'époque.

Raz de Saint-Mahé. Bataille navale du

Date de l'action : 12 juillet 1403.

Localisation: Bretagne, France.

Conflit: Guerre de Cent Ans.

Contexte: Ce fut à cette époque que l'anglais¹ devint la langue officielle de l'Angleterre, tandis que le Pays de Galles, l'Écosse et certaines régions d'Angleterre continuaient de parler les patois celtiques.

Chefs en présence •**Français** : Olivier de Clisson ; Guillaume du Chastel ; Jean de Penhoët. •**Anglais** : inconnus.

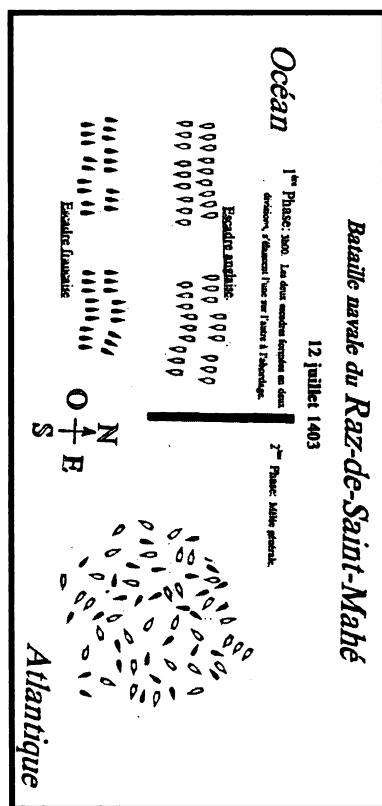
Effectifs engagés

•L'escadre anglaise comprenait 41 navires montés par 2 000 hommes. •30 vaisseaux français ; 1 500 hommes.

Stratégie ou tactique :

Attaque à l'abordage. Chacune des deux escadres s'était déployée en deux divisions.

Résumé de l'action : À l'appel d'Olivier de Clisson, 1 200 hommes d'armes et des troupes légères se réunirent à Roscoff sur 30 vaisseaux. Ils mirent à la voile le 8 juillet. Dans la soirée du 11, des barques envoyées en reconnaissance signalèrent une escadre anglaise au Raz-de-Saint-Mahé². L'escadre bretonne se précipita donc à la recherche des Anglais. La Première Division, sous les ordres de Gui-



¹Amalgame de saxon et de français. Henri IV d'Angleterre [1399-1413] fut le premier roi d'Angleterre de langue maternelle anglaise. Il était malgré tout parfaitement bilingue. Le français resta la langue de travail de la Justice anglaise jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, époque à laquelle le roi d'Angleterre cessa de porter le titre de *Roi de France et d'Angleterre*.

²Un raz [en langue bretonne] est un passage étroit parcouru par de forts courants.

laume du Chastel, et la Deuxième aux ordres de l'amiral Jean de Penhoët et de son frère, entrèrent en chasse. Dans les ténèbres, les Anglais cherchèrent à se dérober.

Le 12 à 03h00 du matin, les deux divisions rattrapèrent les Anglais qui se formèrent eux-mêmes en deux divisions et firent face. Jusqu'à 09h00 du matin le combat fit rage à l'abordage. Puis, les Anglais serrèrent les rangs, se regroupèrent et concentrèrent leurs navires en une seule masse. Les autres firent de même et le combat se poursuivit, aussi violent qu'auparavant. Finalement, devant leurs lourdes pertes [500 hommes], une partie des Anglais jetèrent leurs armes à la mer et se rendirent. Mais ils furent immédiatement précipités par-dessus bord aux cris de: "Allez repêcher vos armes."

Conséquence de cette défaite anglaise : Les Anglais souffrissent de grosses pertes: 1 000 tués et noyés; 1 000 prisonniers, 40 gros navires et une caraque furent capturés par les Français.



Reims. Siège de

Date de l'action : 20 décembre 1359 - 11 janvier 1360.

Localisation : Champagne, France. Coordonnées géographiques: 49°15' de Latitude Nord, 04°02' de Longitude Est.

Conflit : Guerre de Cent Ans.

Contexte : Édouard d'Angleterre partit de Sandwich le 28 octobre et arriva le soir à Calais. Le roi Jean le Bon de France et son fils Philippe étaient prisonniers dans les murs du château anglais de Sommerton. Ils furent transférés à Londres en mars 1360 afin qu'une expédition —*nous dirions aujourd'hui un "commando"*— ne puisse les délivrer.

Chefs en présence •Français: Jean Grammaire et d'autres.
•Anglais : Le roi d'Angleterre et le Prince de Galles.

Effectifs engagés •Français : inconnus. •Anglais : L'expédition anglaise comportait 1 100 bâtiments de toutes tailles, qui transportaient 6 000 hommes d'armes, 6 000 archers, 6 000 chariots ; 500 varlets ouvriraient les chemins et coupaient les buissons¹. 2 000 aventuriers² étaient aussi sous les ordres du duc de Lancastre. Au total 14 500 hommes.

Stratégie ou tactique: Lorsque les Anglais arrivèrent devant Reims³, ils occupèrent un fort, le Fort-Mareuil, situé dans une petite île de la Marne. Les Rémois le prirent d'assaut et tuèrent plus de soixante Anglais de sa garnison. Les autres s'enfuirent en se jetant à l'eau. Mais, avant que les assaillants ne détruisent le fort, les Anglais l'avaient, par une contre-attaque, repris d'assaut. Finalement, les Français contre-attaquèrent, s'en rendirent maîtres et le rasèrent. Dans l'impossibilité d'envelopper l'enceinte tout entière, en dépit de ses effectifs importants, Édouard occupa les points sensibles. Il voulait interrompre les communications avec le dehors et couper les lignes logistiques.

Il divisa donc son armée en six Corps: le prince de Galles et ses frères occupèrent Ville-Dommange. Les comtes de Richmond et de Northampton s'établirent à Saint-Thierry, le duc de Lancastre à Brimont, le maréchal d'Angleterre à Cernay et Jean de Beauchamps à Bethny. Le roi d'Angleterre lui-même stationna au monastère de Saint-

¹Ils jouaient le rôle des sapeurs du Génie.

²Mercenaires.

³Reims était une ville symbolique pour un roi d'Angleterre qui aspirait au trône de France, car c'était dans sa cathédrale, traditionnellement, que les monarques étaient couronnés.

Basle¹. Des unités à cheval “gardaient les vides” entre ces différents postes afin de maintenir l’étanchéité des lignes d’investissement.

Paradoxalement, les Anglais ne lancèrent aucun assaut direct mais se contentèrent d’attaquer des ouvrages extérieurs, parfois fort éloignés de Reims. Les Français, par contre, firent de nombreuses sorties afin de harceler les lignes de circonvallation et de contrevallation.

Résumé de l'action: Dès le début du siège, les Français lancèrent des saillies pour faire des prisonniers qui les renseignèrent sur les intentions des Anglais. Apprenant que ces derniers voulaient assiéger Reims jusqu'à capitulation, ils voulurent en avertir le régent de France. Le dauphin fit transmettre en retour, le 26 décembre 1359, des encouragements qui restèrent sans effet concret.

Au début du siège, le château de Cormicy, appartenant à l'archevêque de Reims et défendu par quarante archers commandés par Henri de

Vaux, fut attaqué par les *gens d'armes* anglais de Barthélémy de Bruves. Ce château —dit-on— était ceint de remparts formidables. Aussi, de Bruves, au lieu de tenter de le prendre d'assaut, en mina la grosse tour. Voyant que celle-ci allait s'écrouler, de Vaux capitula. L'investissement de ce château, qui dura 16 jours, fut le

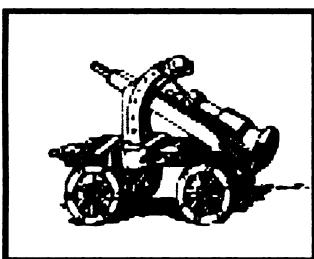
principal fait d'armes du siège de Reims.

D'autres troupes anglaises sillonnaient la campagne. Elles brûlaient les villages après les avoir pillés, et —qui les en blâmerait?— se gorgeaient de bon vin de Champagne. Le château de Cernay en Dormois fut ainsi assiégié par le sire de Mucident et John Chandos². Ce château était défendu par Guy de Caples et un autre chevalier accompagné d'archers. Les Anglais lancèrent un assaut sanglant au cours duquel le sire de Mucident fut tué. Les soldats anglais, fort irrités de la mort de leur seigneur, pres-

¹Saint-Basile, du grec βασιλύς, βασιλέως: roi.

²Jehan, Jean ou John Chandos était alors comte de Guyenne et sera sénéchal de Poitou en 1369. Il fut mortellement blessé par les Français en 1370 à Lussac-les-Châteaux.

Couleuvrine ou petit canon



sèrent le siège et passèrent au fil de l'épée la garnison française tout entière à l'exception des deux chefs nobles [rançonnables] qui furent vendus au roi d'Angleterre, lequel les négocia plus cher encore à leur famille.

De retour d'Angleterre avec des renforts, le sire de Gommignies fut surpris, le 25 décembre, au sortir du village d'**Herbigny**, alors qu'il revenait à Reims, par une troupe française commandée par de Roye et le chanoine de Robersart. Tous les soldats anglais furent, eux-mêmes, passés au fil de l'épée, excepté les varlets qui se sauvèrent "*car ils étaient bien montés*"¹. Le commandant anglais ne dut la vie sauve qu'à son titre de noblesse qui laissait espérer une bonne somme d'argent.

Dans la ville de Reims, la population s'était formée en compagnies afin de veiller sur les remparts avec les milices bourgeoises. De fréquentes sorties faisaient de nombreux prisonniers anglais qui étaient tués sans pitié malgré les rançons possibles. Les Anglais ne lancèrent aucun assaut direct. De temps en temps, un détachement anglais s'approchait des remparts puis retraitait sans l'attaquer en voyant les créneaux se couvrir de défenseurs.

Il faisait froid et humide. Il pleuvait sans cesse. Les Anglais éprouvaient de plus en plus de difficulté à se procurer des vivres qu'il fallait aller chercher dans un rayon de 60 ou 70 km par des chemins impraticables. Les soldats et les chevaux mouraient à une cadence effrayante à cause des attaques de harcèlement venant de l'extérieur. Finalement, le 11 janvier, Édouard donna le signal de la retraite; on leva le siège. Voyant cela, les Français lancèrent une attaque à partir de la ville. Jean Grammaire tomba sur l'arrière-garde anglaise qui s'enfuit en abandonnant la totalité de ses bagages et du butin amassé dans la région.

Exaltés par la retraite de l'armée anglaise, 300 fantassins, 40 arbalétriers et quelques pièces d'artillerie se portèrent sur le château de **Sissonne** tenu par une garnison anglaise. L'assaut fut extrêmement violent et la résistance an-

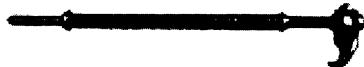
¹On disait *varlet* ou *valet* ou *vaslet*. Le mot provient du latin populaire *vassellitus*, diminutif du bas latin *vassus*, serviteur, du celtique *vasso-* qui donna *vassal*. Ce furent d'abord de jeunes gentilhommes non encore armés chevaliers, puis de jeunes garçons qui faisaient le service. Ils gardaient les chevaux lorsque les hommes d'armes se battaient démontés. Il arrivait souvent qu'ils se sauvent avec les montures de leurs maîtres en voyant le combat mal tourner pour leur maître. Il est vrai que, en cas de défaite, leur maître serait épargné pour rançonnement, tandis que, eux, les valets, allaient être exterminés sans pitié; et, par ailleurs, si les maîtres étaient tués, les valets pouvaient garder les montures.

glaise désespérée¹. Quoique harassés par une marche de 60 km, les Français se plongèrent dans l'eau jusqu'au ventre² montèrent à l'assaut malgré une grêle de flèches et de pierres, et emportèrent la place. Les prisonniers furent délivrés, le butin repris et la garnison anglaise massacrée jusqu'au dernier.

Quelques jours plus tard, les Français apprirent par des chevaucheurs que 200 Anglais de la garnison de Courlandon battaient la campagne afin de s'y approvisionner en vivres. Soixante Français bien armés et bien montés allèrent leur tendre une embuscade et tuèrent trente-deux soldats anglais. Les autres se sauvèrent en abandonnant leur butin. Peu après la garnison anglaise, trop affaiblie, abandonna la forteresse.

Pertes ♦importantes, surtout du côté anglais.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le 10 mars suivant, Édouard d'Angleterre conclut la *Trêve de Guillon*, prélude au *Traité de paix de Brétigny*.



Bec de faucon

¹Sachant qu'ils allaient être impitoyablement passés au fil de l'épée. Léon VI, empereur byzantin, écrivit [XX] : "Il faut toujours éviter de combattre des désespérés."

²En plein mois de janvier. Cela ne manquait pas de détermination.

Rennes. Siège de

Date de l'action : 3 octobre 1356 -30 juin 1357.

Localisation: Bretagne, France. Coordonnées: 48°05' de Latitude Nord, 01°41' de Longitude Ouest.

Conflit : Guerres de Cent Ans. Guerre civile de Bretagne.

Contexte : C'était la guerre civile en Bretagne ou Guerre des deux Jeanne, 1340-1364. Les Français et les Anglais qui s'affrontaient [Guerre de Cent Ans, 1337-1453] avaient pris parti pour chacune des deux Jeanne qui revendiquaient le trône de Bretagne. Les Françaisaidaient Jeanne de Penthièvre, nièce de Jean III, duc de Bretagne. Les Anglais appuyaient Jeanne de Flandre, femme du duc de Bretagne, Jean IV de Montfort.

Chefs en présence •**Français** : Le Boiteux de Penhoët.
•**Anglais** : le duc de Lancastre. **Effectifs engagés**
•**Français** : les milices bourgeoises au nombre indéterminé. •**Anglais** : 4 000 hommes.

Stratégie ou tactique : Blocus destiné à affamer la ville. Une mine fut détectée par un système très ingénieux: une bassine de cuivre remplie de boules de métal qui vibraient aux coups de pioche. À signaler aussi l'usage d'une *tour d'assaut*, la ruse du convoi de vivre, et celle «des pourceaux» destinée à attirer les assiégés dehors et qui se retourna contre les assiégeants. "Tout l'art de la guerre est basé sur la duperie" aimait à répéter Sun Tzu¹.

Résumé de l'action : Le siège commença, le 3 octobre 1356, avec 4 000 hommes d'armes et archers². Les greniers étaient pleins car la moisson venait d'être engrangée. Divers châteaux autour de Rennes furent occupés par les Anglais. Ainsi Fougeray au milieu de la forêt de Teillé. L'hiver s'annonçait rude.

Après six mois de siège, le duc de Lancastre s'impatienta et résolut de creuser une mine qui aurait sa sortie au milieu de la ville afin de l'attaquer par l'intérieur. En six semaines, la galerie fut presque terminée. Mais les habitants entendirent les coups souterrains. Penhoët fit placer un peu

¹Dans son *Art de la Guerre*, Chap. I, Principe 17. «Lorsque vous êtes capable, feignez l'incapacité; actif, la passivité. Proche, faites croire que vous êtes loin, et loin, que vous êtes proche. Appâitez l'ennemi pour le prendre au piège; simulez le désordre et frappez-le». Tous ces conseils qui venaient du fond des âges étaient, il est vrai, peu compatibles avec les strictes règles de l'Honneur des chevaliers européens.

²Selon Cuvelier.

partout des bassines de cuivre contenant des boules de plomb! et on découvrit ainsi par les vibrations d'où provenaient les coups et où passait la galerie.

Des travailleurs français creusèrent aussitôt une contre-mine et Bertrand de Saint-Pern se tint prêt avec ses soldats. Après avoir creusé 2 ou 3 mètres, les Français rencontrèrent les Anglais qui, ayant entendu la contre-mine, se préparaient à se retirer. Bertrand attaqua et tua les travailleurs anglais, puis incendia les pièces de bois qui soutenaient leur galerie laquelle se combla aussitôt.

Lancastre, furieux de cet échec, fit resserrer le blocus. Pour forcer les Rennois à lancer des sorties dangereuses, il fit amener 2 000 pourceaux dans les près qui bordaient les fossés. Les Rennois voulaient faire une sortie pour les capturer mais le Boiteux de Penhoët devina le piège. Il fit abaisser le pont-levis d'une porte et y suspendit une truie vivante qui se mit à hurler. À ce cri, les 2 000 pourceaux se précipitèrent sur le pont-levis et... dans la ville lorsque la truie hurlante eut été emmenée au bout d'une corde. Ceci entraîna les railleries des Français contre Lancastre.

Malgré cela, au bout d'un certain temps, le Boiteux fit savoir que si Charles de Blois ne venait pas à leur secours, ils ne pourraient résister longtemps. Il fallait un volontaire pour lui apporter le message. Penhoët simula une sortie, et le bourgeois volontaire se glissa hors des murs en faisant croire qu'il désertait la ville. Ce bourgeois alla voir Lancastre et lui révéla que les Français en étaient réduits à la dernière extrémité mais qu'ils attendaient un convoi de vivres pour le lendemain, escorté de 4 000 Allemands et conduit par Charles de Blois en personne.

Dès le soir, le commandant anglais fit partir ses meilleures troupes pour tendre une embuscade. Les habitants simulaient la joie du haut des murs pour confirmer l'arrivée de ces secours. Le bourgeois "agent-double" en profita pour s'échapper afin de gagner Nantes. En chemin, il rencontra Bertrand du Guesclin qui décida de venir dans la ville de Rennes. À l'aube, du Guesclin arriva avec sa troupe et lança immédiatement une attaque contre les lignes anglaises d'investissement fort affaiblies par le départ des meilleures troupes. Du Guesclin incendia les tentes ennemis et s'empara des charrettes de vivres, parquées un peu

partout dans le camp anglais, et les conduisit à la porte de la ville qui lui fut ouverte.

Le duc de Lancastre, quoique furieux, décida à son retour, bredouille, de ne pas paraître trop ridicule en faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Il demanda à rencontrer Du Guesclin. Il lui fit apporter un sauf-conduit par un héraut¹. Du Guesclin sortit de la ville et fut fort bien reçu par Lancastre. Mais, lorsqu'il fut aperçu par William Bamborough, proche parent du capitaine de Fougeray² tué par Du Guesclin, l'Anglais furieux lança un défi au Français. Le duel eut lieu le lendemain et le cheval de l'Anglais fut tué, aussi annula-t-il son défi. Ce duel avait suspendu le siège durant deux jours.

Dès le jour suivant, le duc de Lancastre fit amener une haute tour d'assaut. Ce beffroi, aussi haut que des murailles, était carré, de 6 mètres de côtés, de plusieurs étages et monté sur roulettes. Un pont-levis pouvait se rabattre au sommet sur les murailles. Rien ne résistait à ce genre de machine de guerre, à cette époque. Des plaques de fer blanc ou de cuir empêchaient de l'incendier.

Résolu à incendier ce beffroi dangereux, Du Guesclin choisit 500 arbalétriers qui sortiraient de la ville avec, chacun, une "*fascine*³ ensoufrée" tandis que 500 autres soldats et cavaliers se tiendraient à l'intérieur, prêts à les appuyer.

À la pointe du jour, Du Guesclin mena lui-même l'attaque contre les 500 Anglais qui gardaient la tour, mais la surprise ne joua pas et les Français durent combattre longtemps. Lorsque les Anglais eurent perdu 300 tués et blessés, les autres retraitèrent enfin vers leur camp fortifié. Du Guesclin attaqua alors la machine de guerre à la hache, brisa la porte et repoussa la garnison de la tour [de 100 hommes] vers les étages supérieurs. Il fit alors empiler les fascines ensoufrées au rez-de-chaussée et autour du beffroi et y mit le feu. Les 100 Anglais réfugiés en haut furent brûlés vifs. On entendit longuement leurs hurlements.

¹Lancastre aurait pu lui tendre un piège pour l'assassiner, comme avait fait Charles de Navarre à Guillaume Cale, chef des jacques [voir Conséquence de la bataille de Poitiers, 1356], mais Lancastre aurait commis un crime infamant et déshonorant, car Guesclin était noble, tandis que Cale n'était qu'un paysan dont la vie ne représentait aucune valeur.

²Robert Bamborough, voir supra le coup de main contre Fougeray, en 1350.

³Les fascines étaient des fagots. Le mot fait allusion aux faisceaux de verges portés par les licteurs romains, bourreaux qui accompagnaient les magistrats avec une hache et des verges afin de fouetter ou d'exécuter les condamnés. Le mot fascine ou faisceau a donné "fascistes".

Le duc de Lancastre lança alors le comte de Pembroke avec 1 000 hommes et lui ordonna de se porter entre la porte de la ville et la tour en flammes pour couper la retraite aux Français. Mais la réserve française de 500 hommes contre-attaqua à revers tandis que du Guesclin attaquait de face. Le duc de Lancastre arriva alors lui-même avec 200 hommes d'armes et 1 000 fantassins supplémentaires mais ne put empêcher Du Guesclin de percer et de rentrer dans la ville.

Après ce dernier revers, Lancastre décida de lever le siège, car un légat du pape, qui venait d'arrêter une trêve entre les deux couronnes de France et d'Angleterre, donna l'ordre au duc de cesser les hostilités. Mais le duc, qui avait, un peu à la légère, fait le serment de prendre la ville et de planter son étandard sur les murs, ne voulut pas violer son serment et entra en négociations de capitulation. Il envoya 5 ou 6 seigneurs dans la ville avec ordre d'observer le moral. Du Guesclin fit exposer par les marchands de la ville tout ce qui restait comme vivres de façon à laisser croire aux Anglais que le siège en avait pour longtemps.

Voyant cela, le duc négocia afin qu'on lui laissât au moins planter ses étendards sur les murailles afin d'accomplir son serment; après quoi il lèverait le siège. Ce qui fut fait. On lui remit symboliquement les clés de la ville, il alla planter son étandard puis sortit. Alors, les bourgeois, furieux, s'emparèrent des étendards anglais et les jetèrent par-dessus le mur. Ils tombèrent presque au pied du duc de Lancastre et ce dernier entendit un bourgeois effronté s'écrier: "*Il était dit qu'ils y seraient plantés, mais non qu'ils pussent y demeurer!*"

Pertes • Inconnues avec précision. Probablement un millier d'hommes du côté anglais et plusieurs centaines de Français.

Conséquence de cette défaite anglaise: Ainsi finit le siège de Rennes, le 30 juin 1357, après neuf mois de blocus. Rennes resta entre les mains des Bretons pro-français.



La Rochelle. Bataille navale de

Date de l'action : 22 juin 1372.

Localisation : À 14 km au large du port de La Rochelle, ville de l'Aunis, en Charente-Maritime, à 180 km au Nord de Bordeaux. 46°10'N, 01°09'O

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1372.

Contexte : Les Français avaient, par leur victoire de Montiel¹ en mars 1368, replacé Henri de Transtamare sur le trône de Castille. Le 22 juin, l'escadre franco-castillane tomba sur l'escadre anglaise qui transportait en Aquitaine des renforts anglais et... *la solde* pour plus de 3 000 hommes.

Chefs en présence • Escadre franco-espagnole: Ambroise Bocanera, grand amiral de Castille. • Escadre anglaise: John Pembroke.

Effectifs engagés • Anglais : 36 nefs dont 22 d'escorte.
• Franco-castillans : 22 galères dont 14 seulement prirent part au combat.

Stratégie ou tactique • Combat en deux temps : le 22, les vaisseaux ne firent qu'échanger des flèches ou carreaux² d'arbalètes. Le 23, les Français utilisèrent une ruse: avant que les lourds vaisseaux anglais ne soient désenvasés par la marée montante, les galères incendièrent 14 unités; les autres tombèrent entre les mains des Français.

Résumé de l'action : Quatorze galères foncèrent sur la ligne de bataille anglaise dont les vaisseaux de haut bord masquaient 14 transports de munitions. Les archers anglais firent pleuvoir une grêle de flèches qui empêchèrent les arbalétriers franco-espagnols de lever la tête. Mais le courant de jusant³ entraîna les navires anglais, laissant quatre transports aux mains des Franco-espagnols, lesquels, sans autre forme de procès, précipitèrent les équipages à la mer.

¹Parmi les routiers qui participèrent à cette victoire française, l'un, appelé Le Petit-Meschin, combattit aux côtés du Guesclin. Le capitaine de Grande Compagnie Périn de Sasine, alias Le Petit-Meschin, était d'origine gasconne. Il avait fait ses premières armes comme varlet d'armes. Capturé par le bailli Huart de Raicheval en 1368, devant Orgelet [Jura], il fut emprisonné, s'évada rapidement, conspira contre le duc d'Anjou, et, pour cette raison, le 11 mai 1369, Louis le fit noyer dans les eaux fraîches et encore limpides de la Garonne à Toulouse. Ses complices ne furent pas négligés pour autant; ils furent minutieusement torturés, décapités, puis écartelés, et, comme Sasine, précipités dans la Garonne.

²Flèches courtes et carrées.

³De l'ancien français *jus, en bas; courant provoqué par la marée descendante.*

Au lieu de poursuivre immédiatement son avantage, Boccanera fit sonner la suspension des combats. Les Anglais crurent qu'ils se retiraient et les huèrent. Mais Boccanera confia à son équipage: "Ils sont à nous. On les attend demain à la pleine mer. Nous leur courrons sus dès le jusant. Nos galères légères triompheront de leurs lourdes barge qui ne peuvent manœuvrer par basses eaux."

Durant la nuit, les Anglais méfiant cherchèrent à se réfugier à La Rochelle. Mais il n'y avait pas le moindre vent. Quant à gagner La Rochelle en petites embarcations sous le feu des galères, cela semblait impossible. Alors, durant la même nuit du 22 au 23, des Rochelais vinrent renforcer les Anglais en contournant l'escadre franco-castillane. À l'aube, alors que les vaisseaux anglais ne flottaient pas encore¹, les galères attaquèrent, chacune poussant un petit brûlot rempli de graisse et d'huile qu'un marin audacieux alla fixer à un navire anglais. Les vaisseaux anglais s'enflammèrent les uns après les autres. Les 800 hommes d'équipage anglais continuaient de combattre malgré les incendies, mais les chevaux embarqués, pris de panique, défonçaient les coques à coups de sabots.

Le vaisseau indemne de Pembroke lui-même fut entouré par quatre galères. Le navire de Guichard d'Angle fut assailli par deux galères. Les Franco-espagnols firent preuve d'un esprit combatif extraordinaire : "leur moindre varlet valait un homme d'armes," commenta un chroniqueur².

Pertes • "La MICHELLE" de Darmouth [Capitaine Guy de Brienne], "Le GEORGE" de Darmouth [Capitaine Assheder], "La GABRIELLE" [Knoll], et 11 autres bâtiments anglais furent incendiés. Tous les vaisseaux anglais qui ne furent pas brûlés furent capturés. Donc, au total, les Anglais perdirent 36 nefs dont 22 d escorte.

Conséquence de cette défaite anglaise : Ce fut une perte totale de l'escadre anglaise. Le 22 juillet, l'escadre franco-castillane jeta l'ancre à Santander où les prisonniers anglais furent traînés, chargés de fers et "*accouplés comme chiens de chasse*", écrivit le chroniqueur, justement amer³.

¹La marée était encore trop basse.

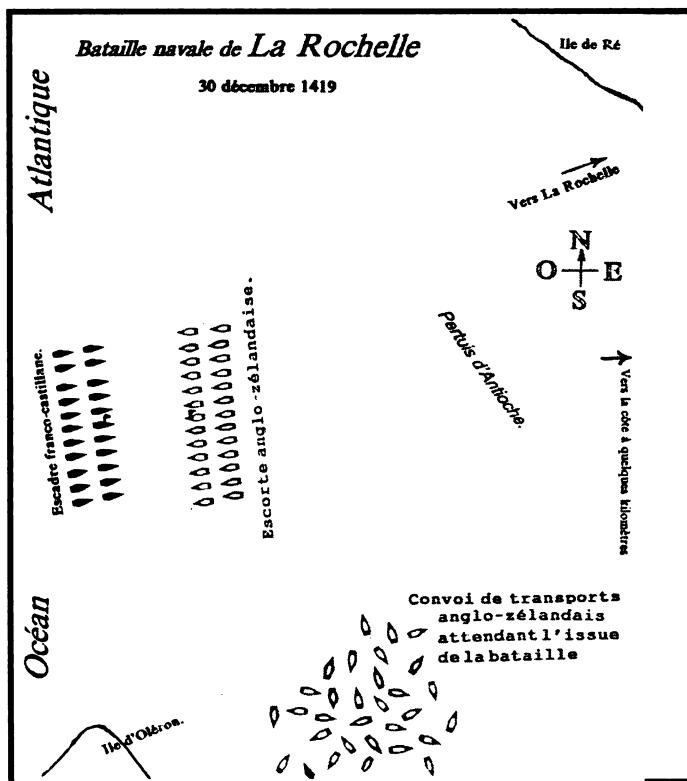
²Grant.

³Ibid.

La Rochelle Bataille navale de

Date de l'action : 30 décembre 1419.

Localisation : Secteur maritime du port de La Rochelle [France]. Coordonnées géographiques: $46^{\circ} 10'$ de latitude



Nord, et $01^{\circ} 10'$ de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : Avisé qu'une escadre franco-espagnole serait vers la mi-août à Belle-Isle et ferait voile vers l'Écosse, Henri V de Lancastre-Plantagenêt établit en mer d'Irlande une croisière de 12 navires d'abord, puis, le 24 août, de toute la flotte anglaise du Sud. 450 Ecossais étaient déjà passés en France, dès le 17 mai, sous le commandement de Guillaume Douglas. L'escadre franco-espagnole¹ réussit malgré tout à percer le blocus anglais et à passer en Écosse.

¹Car elle comprenait la flottille rochelaise de Guillaume Le Boucher et Colin Langlois.

Là, ils s'aperçurent que les transports étaient en nombre insuffisant. Les 6 000 hommes de Jehan Stuart de Buchan, Jehan Stuart de Darneley et Archibald Douglas purent seuls embarquer et venir débarquer à La Rochelle. Une autre escadre partit donc pour aller chercher le reste du Corps expéditionnaire écossais qui devait combattre sur le continent.

Chefs en présence •L'escadre française était commandée par Robert de Braquemont et l'escadre espagnole par Juan Enríquez et Alfonso Sarrias de Corvella, gouverneur de l'armée castillane.

Effectifs engagés : Inconnus.

Stratégie ou tactique : Assauts par abordages.

Résumé de l'action : Le 30 décembre, une escadre franco-castillane qui s'était emparée d'un convoi zélandais², eut à soutenir l'attaque d'une flotte anglaise. Après un long combat (dont nous n'avons pas de détails sinon que ce fut un abordage général et des corps à corps mortels) les Franco-castillans restèrent maîtres de la presque totalité de l'escadre anglaise qui fut amenée à La Rochelle. Le Bâtard d'Alençon s'y distingua par son courage. Il n'accorda pas de quartier. Le 2 juin 1420, il toucha une gratification du roi pour sa victoire sur les Anglais.

Pertes •Les pertes franco-castillanes sont inconnues. •Les Anglais perdirent 800 hommes dont 700 tués, et presque toute leur escadre.

Conséquence de cette défaite anglaise : La défaite arriva trop tard pour contrecarrer l'invasion anglaise.



²La Zélande est une province des Pays-Bas, à l'embouchure de l'Escaut et de la Meuse [1789 km²; capitale Middelburg].

La Roche-Posay. Siège de

Date de l'action : début juillet 1369.

Localisation : Place située dans la Vienne, en Touraine, à 50 km au Nord-Est de Poitiers et à 25 km à l'Est-Sud-Est de Chatellerault. Coordonnées géographiques: 46° 47' de latitude Nord, et 00° 49' de longitude Est.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : Les Français, vainqueurs à la bataille de Lusignan en juin 1369, vinrent mettre le siège devant la place-forte de La Roche-Posay que les Anglais détenaient indûment parce que située dans un secteur non mentionné par le Traité de Brétigny.

D'après ce désastreux Traité de Brétigny, qui livrait à l'Angleterre la moitié du territoire français, La Roche-Posay ne devait pas être occupée par les Anglais puisque cette ville faisait partie non du Poitou [anglais] mais de la Touraine.

Avant la signature du traité de 1360, la Trêve de Bordeaux entre les rois ennemis¹, stipulait que le château-fort de la Roche-Posay serait remis au roi d'Angleterre comme otage "*afin qu'il ne fasse plus la guerre*²". Édouard III s'empressa donc de le faire occuper, dès 1357, par Le Basquin de Poncet, un Breton, chef de Grande Compagnie. Cet homme était en même temps capitaine de la forteresse de Veretz près de Tour, où, comme à La Roche-Posay, il se rendait odieux par ses brigandages et sa rapacité. L'occupation anglaise dura 12 ans, jusqu'à 1369.

Désormais, cette ville n'avait plus de raison de demeurer une otage puisque le Traité de Brétigny était signé. Mais la rapacité des rois est sans limite. Aussi, les Anglais tentèrent-ils de garder cette ville de Touraine, alors que cette province revenait à la France. Le 11 mai 1369, Charles V protesta fermement contre la non évacuation de cette ville française par les Anglais. En vain.

Le 23 mai, donc, le capitaine de la ville de Tour, Geoffroy de La Celle, devint nouveau capitaine *français* de La Roche-Posay avec une garnison de 80 hommes d'armes et de 12 arbalétriers. À eux de conquérir la forteresse dès

¹En mai 1357

²Archives du Poitou, tome XVII p. XLIX, année 1886.

que les hostilités auraient repris. Elles ne tardèrent pas. Selon une clause de la Paix de Brétigny [1360], le roi d'Angleterre aurait dû renoncer au titre de "*Roi de France*". Or, il avait négligé de le faire. Le traité devenait donc caduc et Charles V de France pouvait encore se considérer comme le suzerain des provinces cédées à l'Angleterre par d'autres clauses de ce même traité. Certains seigneurs d'Aquitaine, durement imposés pour défrayer le faste du Prince Noir¹ à Bordeaux, sautèrent sur l'occasion pour en appeler au roi de France, suzerain légal de l'Aquitaine². Charles V convoqua le duc à Paris, et, sous l'insulte, la guerre reprit.

Chefs en présence •Français : Jean de Kerlouët et Geoffroy de La Celle. •Anglais : Le Basquin de Poncet.

Effectifs engagés •Français : 1 200 hommes. •Anglais : inconnus.

Stratégie ou tactique : La tactique des Français changeait. Finies les grandes batailles telles que Crécy ou Poitiers où toutes les forces vives du pays étaient risquées en un seul coup de dé. Du Guesclin avait inventé la tactique de la guérilla d'escarmouches, *frappe et décroche*³.

Résumé de l'action : Les 1 200 combattants des capitaines Jean de Bueil, Guillaume des Bordes, Louis de Saint-Julien et Carenloët le Breton planifièrent, plusieurs jours durant, l'attaque de La Roche-Posay. Au cours de ce fait d'armes se distinguèrent surtout Jean de Kerlouët, originaire de Piévin, diocèse de Quimper, et le Poitevin Louis de Saint-Julien, seigneur de La Trimouille. Ce furent donc Kerlouët et ses routiers bretons qui prirent la ville par escalade. L'attaque se déroula à la fin de juin ou au début de juillet 1369. Le combat fut très court et très meurtrier.

Pertes •inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Pour se venger de cette perte, les Anglo-poitevins lancèrent de nombreuses incursions en territoire français, ravageant le pays, brûlant, tuant, violant et volant. À partir du 12 septembre 1369, Kerlouët fut nommé capitaine du château de La Roche-Posay en remplacement de La Celle.

¹Le duc d'Aquitaine, fils du roi d'Angleterre, qui tenait cour à Bordeaux.

²Il serait intéressant de savoir si ces appels ont été spontanés ou suscités par le roi de France

³Ou hit and run comme disent aujourd'hui les Américains.

Romorantin. Bataille de

Date de l'action : 1356.

Localisation : Ville du Loir-et-Cher, en Sologne, sur La Sauldre. 47°22' de Latitude Nord, 01°45' de Longitude Est.

Conflit : Guerres de Cent Ans. Campagne de 1356.

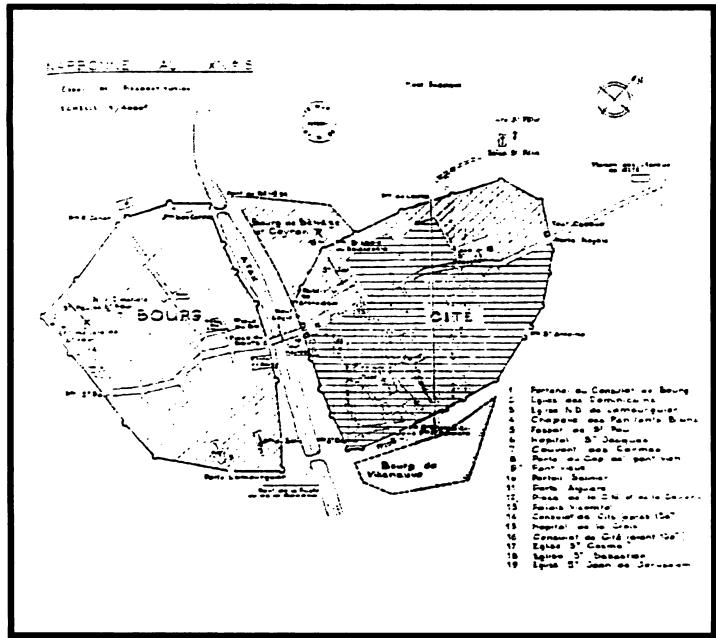
Contexte : L'armée anglo-gasconne, qui était sur le point de combattre à Poitiers, se trouvait dans le centre de la France à piller et à incendier avec le Prince Noir. Chargés de butin, et après avoir brûlé les faubourgs de Bourges et échoué devant le château d'Yssoudun, les Anglo-gascons étaient à Vierzon sur le Cher lorsqu'ils apprirent que le roi de France venait à leur rencontre et que toutes les villes et passages de la Loire étaient si bien gardés qu'ils ne pourraient franchir ce fleuve. Le Prince de Galles fit donc demi-tour pour aller rembarquer à Bordeaux avec sa multitude de chariots chargés de butin.

Stratégie ou tactique : Ce qui n'était pour les Anglo-gascons qu'une grande chevauchée de pillage et de viol allait devenir une occasion de grande victoire tactique et stratégique. La tactique anglo-gasconne de ce combat consista à esquiver le choc des Français puis à se retourner pour les attaquer immédiatement de dos.

Résumé de l'action : L'avant-garde française¹ était commandée par trois grands barons: le sire de Craon, Boucicaut et l'Ermite de Chaumont, que le roi Jean avait envoyés en Berry pour harceler les Anglais.

Cette avant-garde se mit donc en embuscade assez près de Romorantin, sur le chemin que les Anglais devaient suivre. 200 chevaliers anglo-gascons avaient été détachés en éclaireurs pour ouvrir la route jusqu'à Romorantin. Ces éclaireurs dépassèrent sans s'en douter le point où les Français étaient postés en embuscade. Dès qu'ils furent passés, les Français *surgirent* de leurs "planques" et se mirent en ligne sur le chemin pour attaquer les éclaireurs anglo-gascons. En entendant le bruit de cette manœuvre, les éclaireurs se regroupèrent pour recevoir le choc. Au moment de l'impact, la ligne anglaise s'ouvrit pour laisser passer les Français. Ces derniers traversèrent la ligne anglo-gasconne

¹Composée de 3 000 lances.



Narbonne au XIV^e siècle.

non sans avoir tué 5 hommes d'armes qui n'avaient pas manœuvré assez vite. Les Anglo-gascons se refermèrent aussitôt pour attaquer les Français à revers, dans l'étroit espace de la route où les Français ne pouvaient se déployer afin d'utiliser l'avantage de leurs effectifs plus importants. Le combat dura longtemps et de nombreux hommes d'armes furent jetés au sol, terrassés, blessés ou tués.

Mais bientôt survint le Corps de bataille anglo-gascon qui tenta une manœuvre de contournement afin d'attaquer l'avant-garde française à revers. Les Français les aperçurent et décrochèrent immédiatement vers Romorantin. Les Anglo-gascons les poursuivirent et mirent le siège devant Romorantin et son château. La ville de Romorantin et son château furent immédiatement pris d'assaut et brûlés.

Pertes •inconnues.

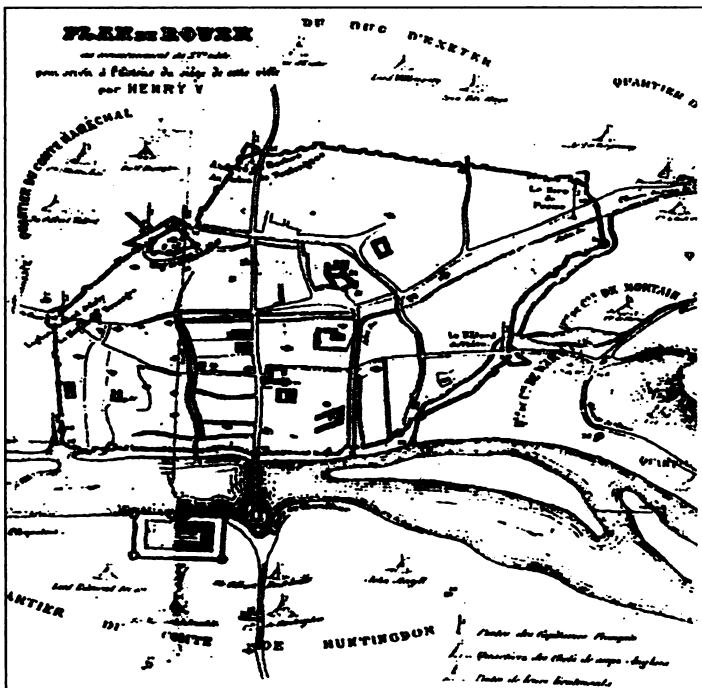
Conséquence de cette défaite française : L'armée anglo-gasconne continua sa retraite vers Poitiers et Bordeaux, à travers un pays totalement ravagé par leur premier passage, quelques jours plus tôt. Ils se repentaient d'avoir tout détruit car les vivres commençaient à manquer.

Rouen. Siège de

Date de l'action : 29 juillet 1418 - 19 janvier 1419.

Localisation : Rouen, capitale de la province française de Normandie, sur la rive Nord de la Seine. 49°27'N, 01°04'E

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Reconquête anglaise de la Normandie.



Contexte : Profitant de la guerre civile qui faisait rage entre les *Armagnacs* et les *Bourguignons*, les Anglais débarquèrent en France. Henri V de Lancastre-Plantagenêt lança le duc de Clarence sur Rouen, capitale de la Normandie. L'avant-garde arriva en mai. Lui-même suivit avec tous ses Corps d'armée. Le 29 juillet 1418, Rouen était bloquée.

Dans la nuit du 29 juillet, Henri V déploya ses troupes autour de Rouen. Pour bloquer Rouen en amont de la Seine avec ses navires, sans les faire passer sous les canons de la ville, Henri V usa d'un vieux stratagème scandinave qui sera utilisé aussi à Constantinople 35 ans plus tard. Il fit traîner plusieurs navires à travers l'isthme de terre qui séparait deux méandres de la Seine, entre Moulinaux et

Orival. En aval, les Anglais obstruèrent le fleuve par trois chaînes. Ils creusèrent des tranchées tout autour de la ville et les remplirent de ronces en guise de barbelés. Les différents Corps anglais communiquaient entre eux par des tranchées.

Chefs en présence •Les Anglais avaient à leur tête leur roi Henri V de Lancastre-Plantagenêt, les ducs de Gloucester, de Clarence, le connétable de Cornwall, l'amiral Dorset et Warwick. •Français : Alain Blanchard, chef des arbalétriers.

Effectifs engagés •Français : 4 000 cavaliers. La population de 60 000 habitants fournissait une milice bourgeoise de 1 500 hommes. •Anglais : En mai arrivèrent les 15 000 hommes du duc d'Exeter. En juillet débarquèrent 8 000 fantassins irlandais de John Talbot, et en octobre 1 500 Irlandais du prieur de Kilmaine. Il y eut même une unité de Portugais. Certains arrivants étaient riches, d'autres [les Irlandais] en guenilles et à peine armés; et du haut des murailles, les chroniqueurs rouennais s'apitoyaient sur leur pauvreté, ne sachant pas que *ces soldats irlandais enlevaient des enfants de paysans de la région pour les rançonner et ainsi s'enrichir*.

Stratégie ou tactique : Le siège fut total. Les lignes de circonvallation et de contrevallation cintaient entièrement la ville. Cela permit d'interdire totalement l'entrée de vivres, et ainsi de réduire la ville par la famine, pratiquement sans véritable action guerrière. Juste avant l'arrivée des Anglais, un arrêté municipal avait enjoint à tous les habitants de se munir de vivres pour dix mois ou de quitter la ville. Mais, la moisson n'étant pas récoltée, l'ordonnance ne fut pas totalement mise en application.

Le fait original fut le transport de navires par voie terrestre pour contourner la ville¹ et la bloquer en amont. En aval, Caudebec attaqué ne pourrait résister bien longtemps à la pression. Le 9 novembre, ses défenseurs passèrent avec les Anglais une convention en vertu de laquelle ils liaient leur sort à celui de Rouen. En attendant, ils respectaient une trêve et s'engageaient à n'apporter aucune entrave à la circulation sur le fleuve des navires anglais et portugais [alliés

¹Comme le fit Mahomet II, lors du siège de Constantinople; il fit transférer par voie de terre 70 de ses navires du Bosphore dans la Corne d'Or, en traversant l'abrupte presqu'île de Pétra. Cet extraordinaire tour de force fut réalisé en une seule nuit, le 22 avril 1453.

d'Henri V]. Bien installés, les Anglais ne durent alors s'armer que de patience. La famine faisait son œuvre. De ce fait, l'artillerie anglaise n'essaya pas sérieusement d'abattre les murailles; il n'y a pas non plus de traces de sapes. Les assiégeants se contentaient de surveiller les violentes sorties des Rouennais qui se pratiquaient souvent par plusieurs portes à la fois. Les potences que les Anglais avaient malencontreusement installées en vue des remparts, où ils torturaient des prisonniers, eurent un effet contraire sur les assiégés en les ancrant dans leur résistance obstinée et même forcenée.

Résumé de l'action : Sans arrêt, les canons anglais bombardaient l'intérieur de la ville. Pour effrayer les habitants, le roi d'Angleterre avait érigé des potences en vue des remparts où il pendait les prisonniers qui n'appartaient pas à la Noblesse. La famine gagnait la population qui envoya une demande de secours au roi de France. Ce dernier voulut négocier avec le roi d'Angleterre qui refusa, sous prétexte qu'il était, lui, Henri de Lancastre-Plantagenêt, le seul authentique roi de France, et que, de toute façon, le *soi-disant* roi de France, Charles VI, était dément.

Les Rouennais, qui mouraient de faim par milliers, tentèrent alors d'effectuer des sorties qui échouèrent toutes, les unes après les autres. La peste, favorisée et même exacerbée par la faiblesse des habitants, se répandit dans la ville. On réitéra les demandes de secours au roi de France et au duc de Bourgogne, mais tout le monde se déroba. Alors, 12 000 bouches inutiles, vieillards, femmes et enfants furent cruellement chassés de la ville par la garnison qui mangeait les chiens, les chats, les rats et les souris. Malheureusement, les Anglais leur interdirent le passage, suivant un précédent déjà solidement établi durant le siège de Caen en 1346 par Édouard III¹. Ces pauvres gens vécurent dans les fossés, en mangeant de l'herbe comme des bêtes. Il faisait froid en ce début d'hiver. Des femmes accouchaient dans la boue. Beaucoup mouraient. Pour ces crimes contre l'humanité, le chanoine Robert de Livet excommunia Henri V et l'armée anglaise du haut des remparts. Le roi d'Angleterre ne l'oublia pas! Le jour de Noël, pourtant, les Anglais donnèrent du pain à ces malheureux. Ils en offrirent aussi

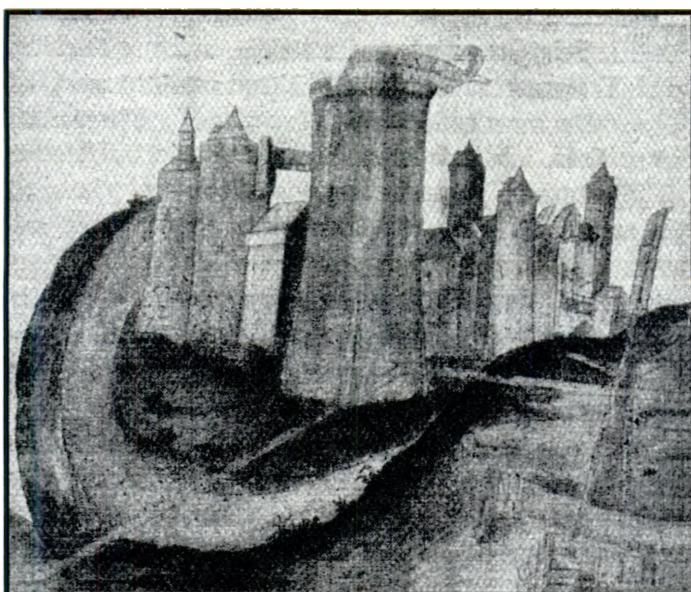
¹Qui laissa mourir ainsi 1 700 femmes et enfants dans les souffrances les plus atroces.

aux Rouennais qui refusèrent avec dédain.

Parfois, pour rompre la monotonie du siège, des chevaliers se lançaient des défis. Ainsi, un capitaine anglais du duc d'Exeter lança un défi à Laghen, bâtard d'Arly, qui commandait la Porte Cauchoise. Laghen releva le défi, et, sous les yeux des Anglais sortis de leurs retranchements et des Rouennais alignés sur leurs murailles, les deux champions précipitèrent leurs chevaux l'un contre l'autre. Le bâtard eut la bonne fortune de percer son adversaire de part en part au premier assaut. Les Anglais rachetèrent aux Français le cadavre de leur chevalier.

Lorsque 50 000 Rouennais, parmi les plus pauvres, furent morts de faim, les bourgeois de la ville, qui avaient eux-mêmes presque épuisé leurs réserves de vivres, se décidèrent enfin à négocier une capitulation avec le roi d'Angleterre en personne.

Pertes • Les pertes civiles de la ville de Rouen furent énormes. 50 000 habitants moururent de faim sur une population totale de 60 000. Quelques-uns seulement furent tués



Rouen au XVI^e siècle.

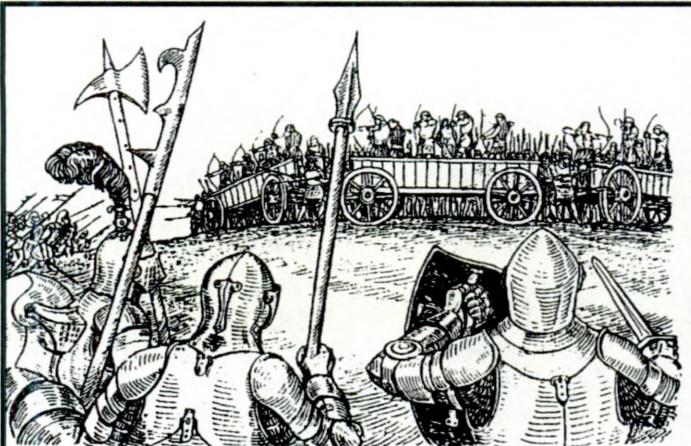
par l'artillerie anglaise fort inefficace¹. En fait, les pertes militaires semblent avoir été insignifiantes. Ce siège illustre bien le dicton qui affirme qu'*en temps de guerre, il est parfois moins dangereux d'être soldat que civil.*

Conséquence de cette défaite française • Clauses de la capitulation: Rouen s'engagea à payer 365 000 écus. La ville garda tous ses priviléges commerciaux et fiscaux. Vie sauve pour tous sauf pour trois habitants qui avaient "*incité les habitants à la résistance*"[Sic!]. Le chanoine de Livet était, bien sûr, du nombre, lui qui avait imprudemment ex-communié le roi et l'armée anglaise pour leur inhumanité. Le roi d'Angleterre essayait ainsi de rejeter la responsabilité de l'hécatombe sur les bourgeois. Ce qui n'était pas tout à fait erroné, puisqu'ils avaient résisté jusqu'à épuisement de leur stock de vivres personnel; c'est à dire après la mort par inanition de plus de 80% de la population. Cette attitude des dirigeants est d'ailleurs une constante dans tous les sièges. Mais les trois sacrifiés eurent la possibilité de racheter leur vie à prix d'or. Ne se sentant pas coupable d'avoir causé cette multitude de morts, Alain Blanchard préféra mourir plutôt que de racheter sa vie par une rançon. Les deux autres condamnés à mort survécurent. Une rue de Rouen porte aujourd'hui son nom afin de commémorer son héroïsme.

Ce siège fut un modèle du genre en cruauté. Il contribua à l'impopularité des Anglais dans une province, la Normandie, que le roi d'Angleterre considérait comme sienne. C'était une façon assez surprenante de gagner la faveur des habitants, ses nouveaux sujets. Le souvenir s'en perpétua jusqu'à la fin de la Guerre de Cent Ans, trente quatre ans plus tard, lorsque les Normands participèrent activement à l'expulsion des Anglais de cette province.



¹Elle tirait au juger.



La Bataille des Harengs. L'armée anglaise se retrancha dans le cercle de ses chariots, à la manière des cowboys américains du XIX^e siècle.

[dessin de R.R. Sellman et Kenneth Ody, *Medieval English Warfare*, Methuen & Co, London, 1960]

La bataille de Rouvray, ou Bataille des Harengs.

Rouvray. Bataille de

Autre nom: Journée des Harengs

Date de l'action : 12 février 1429.

Localisation : Village situé à 40 km d'Orléans sur la route de Paris. Coordonnées géographiques approximatives: 48° 17' de latitude Nord, et 01° 57' de longitude Est.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Siège d'Orléans, 1428-1429. Guerre civile en France, 1411-1435.

Contexte : Le siège d'Orléans occupait tous les esprits. Janvier se passa à escarmoucher. Les Français apprirent qu'un grand convoi logistique anglais de 500 chariots, escortés par Sir John Falstolf¹ à la tête de 1 700 archers montés² et de 1 000 fantassins, se dirigeait vers les assiégeants d'Orléans. C'était le Carême. Les chariots contenaient entre autres des tonnes de harengs salés destinés aux soldats anglais qui devaient se soumettre au jeûne obligatoire du Carême. Le convoi transférait aussi un train d'artillerie, des boulets, de la poudre et tout un ensemble de matériels et de munitions de bouche et de guerre. Clermont décida d'attaquer.

Chefs en présence •**Français** : Le comte de Clermont.

•**Anglais** : Falstolf, grand capitaine anglais du Moyen-Age.

Effectifs engagés •**Français** : 2 500 soldats français et Highlanders écossais dont 1 000 seulement furent engagés dans la bataille. •**Anglais** : 2 700 hommes dont 1 700 archers montés et mille piétons ou fantassins.

Stratégie ou tactique: Embuscade, mais attaque prématuée par les Franco-écossais sans vraie préparation d'artillerie ou d'archerie. Les effectifs français étaient trop peu importants par rapport à l'escorte. Le cercle de chariots préfigurait les célèbres «attaques d'Amérindiens» du XIX^e siècle.

Résumé de l'action : Clermont quitta Blois avec 2 500 hommes. Son avant-garde composée de troupes françaises et écossaises atteignit Rouvray à 07h00 le 12 février 1429, à 40 km d'Orléans sur la route de Paris. L'avant-garde de 1 000 hommes, trop faible, aurait dû attendre l'arrivée du Corps d'armée pour attaquer.

Voyant étinceler les cuirasses françaises, au loin,

¹Épelé aussi Falstaff

²Ou "hobelars".

Falstolf fit former un grand cercle de plusieurs rangées de chariots qu'il renforça de pieux aiguisés et inclinés afin d'éventrer les chevaux français.

Mais au lieu d'attendre le gros des troupes comme ils en avaient reçu l'ordre, les soldats écossais, désireux de faire oublier la mauvaise impression qu'ils avaient donnée à Verneuil, entraînèrent l'avant-garde dans une attaque pré-maturée, empêchant de ce fait Clermont et Dunois de procéder à une plus sérieuse préparation d'artillerie ou d'archerie sur les positions anglaises avec les quelques pièces qu'ils avaient mises en batterie.

Lorsque arriva le Corps d'armée, ce fut pour recevoir un flot de survivants battus qui refluaient en désordre, et qui, de ce fait, semèrent la confusion dans les rangs des troupes fraîches. Incorrectement entamée par une trop brève préparation d'artillerie, la «*journée des harengs*» se termina en déconfiture pour les Franco-écossais qui perdirent environ 500 hommes, qui furent tués¹. Les pertes anglaises ne sont pas connues.

Pertes •Français : 500 tués. •Anglais : inconnues avec précision; environ 200 hommes tués et blessés.

Conséquence de cette défaite franco-écossaise : Ce succès remonta le moral des Anglais en cette période de défaites.



¹C'est à dire 50% des effectifs engagés [1 000 hommes].

Rye. Raid sur

Date de l'action : 29 juin 1377.

Localisation : Rye est dans le Sussex [Angleterre] à 13 km au N.-E. d'Hastings sur la Rother et près de la Manche. Rye était alors l'un des *Cinque Ports* mais se trouve maintenant à 2 km de la mer par suite d'ensablement. Coordonnées géographiques : 50° 57' de latitude Nord, et 00° 44' de longitude Est.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : Édouard III mourut le 21 juin 1377. La trêve de Bruges entre la France et l'Angleterre se termina le 24 juin 1377. Jean de Vienne mit immédiatement à la voile dès le lendemain avec une escadre pour aller frapper Rye.

Chefs en présence •Jean de Vienne, amiral de France. •Le nom du commandant de la garnison n'est pas connu.

Effectifs engagés •L'escadre française comprenait 50 vaisseaux dont 8 galères castillanes et 5 portugaises. Le contingent français comprenait 3 500 arbalétriers et marins, avec une batterie de six pièces qui avait servi au siège de Saint-Sauveur-le-Vicomte, ainsi que les compagnies de débarquement de Jean de Rye; en tout 500 hommes d'armes dont les montures devaient être transportées dans les galères de Rénier Grimaldi¹.

Stratégie ou tactique : Le but du raid n'était que de dévaster la ville et de faire du butin. La ville n'était pas sérieusement fortifiée quoique membre des *Cinque Ports*². En 1369, la ville avait obtenu une autorisation de construire des murailles, mais rien n'avait encore été fait par manque de fonds.

Résumé de l'action : Le 29 juin à l'aube, les vaisseaux dé-

¹Rénier, Régner, Rainier, et même Raynier; l'orthographe médiévale n'était pas oppressive. Rappelons que Monaco appartenait depuis longtemps déjà à un chef de bande nommé Grimaldi qui s'en était emparé par ruse, après avoir déguisé ses hommes en moines; d'où le nom de Monaco

²Confédération médiévale de quelques ports anglais de la Manche. Les cinq ports initiaux de Hastings, New Romney, Hythe, Douvres et Sandwich, s'unirent au XI^e siècle pour des raisons militaires, afin de lutter contre les Français. Winchelsea et Rye se joignirent ensuite à eux, suivis d'une trentaine d'autres villes du Kent et du Sussex, dont Lydd, Faversham, Folkstone, Deal, Tenderden, Margate, Ramsgate... Jusqu'au XIV^e Siècle, les vaisseaux de ces ports fournirent l'essentiel de la Royal Navy. En retour, les Cinque Ports reçurent des priviléges commerciaux importants. Lorsqu'une Royal Navy nationale fut créée, ils perdirent leur monopole militaire et déclinèrent d'autant plus vite que l'ensablement les rendait de plus en plus difficiles d'accès, à l'exception de Douvres qui reste encore aujourd'hui un port important. Le constable (constable > connétable; du latin *comes stabuli*, comte de l'écurie) du château de Douvres était la plus haute autorité ("Lord Warden") des Cinque Ports.

barquèrent 5.000 hommes qui emportèrent Rye d'assaut. Aucune force navale anglaise ne s'opposa au débarquement. Sur les côtes autour de Rye, un cordon de défense trop léger céda après un bref combat; 8 Français seulement furent tués lors de cet assaut et 66 Anglais. Le soir même, les Français rembarquèrent avec un énorme butin et 4 otages parmi les plus riches bourgeois de la ville.

Pertes •Les Français eurent 8 tués. •Les Anglais perdirent 66 tués et plusieurs prisonniers.

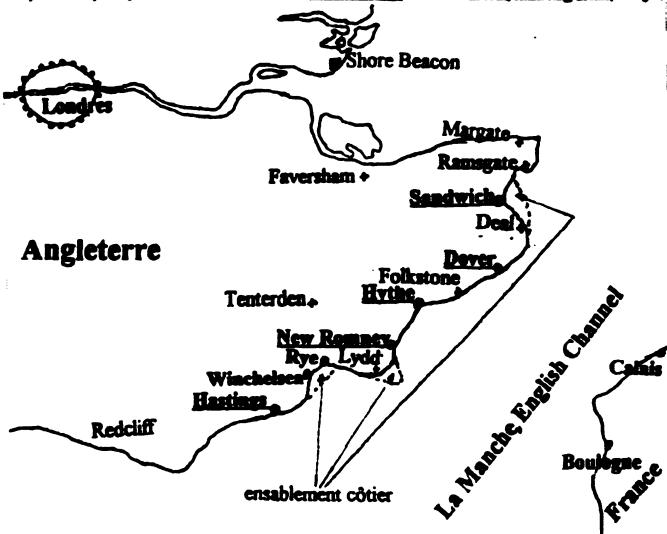
Conséquence de cette défaite anglaise : Cette victoire fut une pomme de discorde pour les Français. Après avoir embarqué quatre riches captifs anglais, un énorme butin et même... les cloches de la ville, Jean de Vienne ordonna de brûler l'agglomération. Mais Nicolas de Torcy voulait au contraire en faire le *Calais d'Angleterre* pour les Français. Finalement, la ville fut brûlée¹, ainsi que les villages avoisinants.

Le parlement anglais, outré de la lâcheté des paysans réfugiés dans Rye, en fit pendre un grand nombre *pour l'exemple*. La défense avait été si molle que les Français n'eurent qu'une poignée de tués. Tandis qu'il tenait la ville, Jean de Vienne, amiral de France qui commandait l'escadre, alla *insulter* Winchelsea et brûler Hastings.



¹Y compris la belle église. Les cloches furent récupérées l'année suivante par les gens de Rye.

Copie de l'époque (aujourd'hui en conservé) avec la ligne maritime allemande Lübeck, Hambourg, Brême, Cologne.



Confédération des "Cinque Ports" anglais
XI^e - XIV^e siècle, jusqu'à 1855

Saint-Martin-de-Seez *Bataille de*

Date de l'action : 1362.

Localisation : France.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1362 contre les Grandes Compagnies anglaises.

Contexte : Passant d'une région à l'autre avec ses 100 lances [600 hommes], du Guesclin tâchait de neutraliser les Grandes Compagnies anglaises qui, ayant été démobilisées par l'armée anglaise, parasitaient les campagnes françaises en continuant de vivre de vol, de pillage et de violence.

Résumé de l'action : Du Guesclin força trois Grandes Compagnies anglaises établies à l'abbaye de Saint-Martin-de-Seez à capituler.

Mais rien n'est connu sur le combat lui-même.

Conséquence de cette défaite anglaise : La sécurité revint dans la région



Tour roulante munie de la sambuque.



Saint-Savin-sur-Gartempe. Siège de

Date de l'action : 31 décembre 1369.

Localisation : Place située à 50 km à l'Est de Poitiers sur la Nationale 151. Poitou, France. Coordonnées géographiques: 42° 37' de latitude Nord, et 00° 52' de longitude Est.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : Après avoir pris la Roche-Posay, les routiers de Jean de Kerlouët et les Poitevins de Louis de Saint-Julien s'emparèrent de la petite ville de Saint-Savin-sur-Gartempe. Cette ville possédait alors, entre ses murailles, une abbaye remparée encore puissante. L'un des moines de l'abbaye, mécontent de son abbé pro-anglais, Jocelin Bodereau, décida de se venger. Les moines ne sont pas à l'abri des bas-sesses humaines. Par trahison, il introduisit dans les murs les Français de Kerlouët et de Saint-Julien.

Chefs en présence •Français : Jean de Kerlouët et Louis de Saint-Julien. •Anglais : John Chandos.

Effectifs engagés •inconnus.

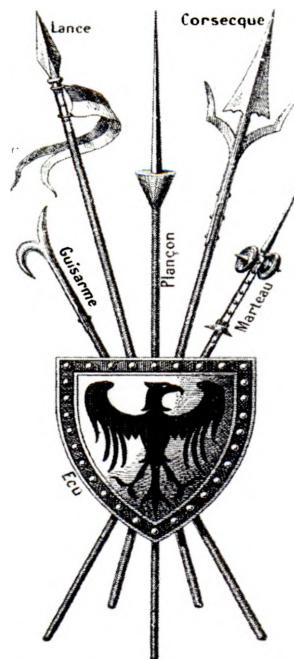
Stratégie ou tactique : La prise fut exécutée par trahison.

Résumé de l'action : Le grand capitaine anglais John Chandos, nommé en septembre 1369 *Sénéchal du Poitou*, province qui venait de passer à l'Angleterre par le Traité de Brétigny, n'avait pas accepté que les Français reprennent pied dans ce secteur de la province qui dépendait de lui¹. Il résolut de les en chasser par un coup de main contre Saint-Savin-sur-Gartempe. Il attaqua plusieurs fois la place mais il était difficile de prendre en défaut la vigilance de Louis de Saint-Julien. Plusieurs coups de main successifs contre Saint-Savin échouèrent. Le 31 décembre 1369, il manda près de lui à Poitiers les barons de sa province qui répondirent à son appel. Il sélectionna une petite troupe d'élite qu'il adjoignit à ses hommes d'armes anglais. Ceci fait, il se porta secrètement avec son matériel d'escalade sous les murs de Saint-Savin. Déjà les échelles se dressaient contre les remparts par une nuit obscure et dans un silence complet; soudain le son du cor retentit. Se croyant découvert, Chandos donna encore l'ordre de retraite, sachant que sans surprise il ne pourrait prendre la ville aux Français. Les Anglo-

¹Voir Lusignan et La Roche Posay.

poitevins retraitèrent vers Chauvigny. En fait, par un hasard extraordinaire, le guetteur français, qui ignorait totalement l'attaque anglaise, ne faisait que signaler à la garnison l'arrivée de Kerlouët qui, avec 40 lances¹ venait chercher Louis de Saint-Julien pour aller effectuer un raid en Poitou anglais.

Conséquence de cette défaite anglaise : Cette partie du Poitou resta française. Une fois dans la place, ils réparèrent les fortifications dont l'abbaye était la pièce maîtresse. Puis Kerlouët laissa Saint-Savin sous la garde de Louis de Saint-Julien avec une bonne garnison. Les Anglais, pour leur part, retraitèrent vers Chauvigny.



¹240 hommes

Saint-Vaast-la-Hougue. Raid contre

Date de l'action : du 2 juin au 4 juillet 1405.

Localisation : Ville située en France, au N.-E. de la péninsule du Cotentin, à 30 km à l'E.-S.-E. de Cherbourg.
49°35'N, 01°17'O.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1405.

Contexte : La France, qui aidait les Gallois dans leur soulèvement contre l'occupant anglais, avait dépêché un Corps Expéditionnaire français au Pays de Galles. Ces renforts se groupèrent à L'Écluse. Alors, l'amiral Thomas Lancastre, fils du roi d'Angleterre, tenta de s'emparer de la citadelle de L'Écluse. Mais il échoua. Il se dirigea ensuite vers Saint-Vaast-La-Hougue pour dévaster la région afin de rentabiliser l'expédition [par le butin]. Son but inavoué consistait aussi à faire oublier son échec devant L'Écluse.

Chefs en présence •**Anglais :** l'amiral Thomas de Lancastre.

Effectifs engagés •L'escadre anglaise comportait, selon l'Anglais Wylie, une centaine de navires et 5 000 hommes. Le Corps de débarquement anglais comptait 3 000 hommes.

Stratégie ou tactique : Terre brûlée, pillage, butin,... tactique habituelle à cette époque pour rentabiliser une expédition militaire qui tournait mal.

Résumé de l'action : Le 2 juin, la flotte anglaise aborda à Saint-Vaast-la-Hougue, les troupes débarquèrent, et, en moins d'une semaine, brûlèrent 40 villages dont La Hougue, Montebourg, Barfleur, La Pernelle et Fontenoy. Dans un rayon de cinquante kilomètres, tout fut dévasté comme par une nuée de sauterelles. Les dévastations se seraient étendues plus loin encore, mais les Anglais apprirent que des troupes françaises accourraient de Harfleur; alors Lancastre, ne voulant pas renouveler sa mauvaise expérience de L'Écluse où il avait dû rembarquer l'épée dans les reins, ordonna à son armée de réintégrer les vaisseaux, de lever l'ancre et de faire voile vers la haute mer.

Perthes •inconnues mais très faibles du côté anglais. Lourdes du côté de la population civile française.

Conséquence de cette défaite française : Ces destructions ne réussirent pas à arrêter l'expédition française au Pays de Galles.

Soubise. Siège et bataille de

Date de l'action : 22 août 1372

Localisation : Ville des Charentes-Maritimes, non loin de Rochefort, France.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453.

Contexte : Après la défaite anglaise de la Rochelle par la flotte d'Henri de Transtamare, les Franco-castillans restaient maîtres des côtes. Ils bloquaient les ports pour éviter l'afflux de renforts anglais, pendant que les Français tentaient de reprendre la Guyenne aux Anglais.

Chefs en présence •**Franco-gallois** : Renaud de Pons et Thibault du Pont; et enfin Owen de Galles. •**Anglo-gascons** : Le captal de Buch.

Effectifs engagés •**Anglo-gascons** : 200, sans compter la garnison de Soubise. •**Franco-gallois** : 300 soldats [1^{ère} phase], auxquels s'ajoutèrent 400 soldats [2^e phase.]

Stratégie ou tactique : Attaque par surprise et embuscade. La capture du Captal de Buch, le meilleur capitaine [anglo]-gascon du Moyen-Âge, fut considérée comme une victoire stratégique pour les Français.

Résumé de l'action : L'escadre française commandée par le prétendant gallois Owen de Galles [12 ou 13 barges], ainsi que les 40 nefs et les 8 galères de Guispucoa Ruiz Diaz de Rojas bloquèrent les ports anglo-gascons du Poitou et de la Saintonge¹.

Une colonne française de 300 soldats, commandée par Renaud de Pons et Thibault du Pont, mit le siège devant le château de Soubise. Des secours anglo-gascons arrivèrent bientôt, commandés par le Captal de Buch; c'étaient quelques renforts [200 soldats] prélevés sur les garnisons anglaises de Niort, de Lusignan, d'Angoulême et de Saintes.

Le 22 août au soir, les secours anglo-gascons attaquèrent les assiégeants français par surprise, les capturèrent et s'installèrent à leur place, sans qu'ils aient pu apercevoir les 13 barges françaises ancrées devant Soubise.

Vers minuit, 400 soldats français et Gallois commandés par Owen de Galles débarquèrent silencieusement des barges, se formèrent en deux colonnes, et, au dernier moment, allumèrent des torches pour attaquer le camp an-

¹La Rochelle, îles de Ré, d'Aix et d'Oléron.

glo-gascon, après avoir placé en embuscade, à la sortie du faubourg, les deux frères de Montmor et leurs Normands. Après un court combat, les Anglo-gascons, surpris, tentèrent de se replier par la rue du faubourg qui s'ouvrait devant eux. Ce fut alors que les contingents de Normandie les assaillirent sous les yeux de la garnison de Soubise qui essaya sans succès de placer une planche de salut en travers du fossé. Seuls quelques officiers anglais réussirent à fuir pour se réfugier dans la forteresse. Tous les autres anglo-gascons furent tués ou capturés. Le Captal de Buch, lui-même, qui se battit jusqu'au bout, fut fait prisonnier.

Le lendemain, la garnison de Soubise capitulait.

Pertes • Anglo-gascons, près de 200 tués et prisonniers, sans compter la garnison de Soubise qui resta prisonnière.

Conséquence de cette défaite anglo-gasconne : D'abord ce fut la capture du Captal de Buch par les Franco-gallois¹. Ces derniers s'emparèrent aussi de la forteresse de *Soubise*, puis de celle de *Saint-Jean-d'Angéli*, de *Taillebourg*, de *La Tour de Broue* et des autres places-fortes anglaises de Charente.

Nef XIV^e siècle



¹Jean III de Grailly, capitaine de Buch [1321-1376] fut un grand capitaine gascon au service de l'Angleterre. Ce fut lui, plus que le Prince Noir, qui gagna sur les Français la célèbre bataille de Poitiers-Maupertuis [1356]. En 1355, il avait mené une délégation à Londres pour demander au roi d'Angleterre Édouard III d'envoyer son fils le Prince Noir résider à Bordeaux pour gouverner la Gascogne (la Guyenne) anglaise. Après Poitiers, il convoya vers l'Angleterre le roi de France prisonnier, puis alla guerroyer en Prusse avant de revenir aider la Noblesse de France, de Navarre et d'Angleterre à écraser dans le sang et la torture les *jacques* ou paysans révoltés; devant le danger, la solidarité de classe primait. Il sauva même à cette occasion la vie des duchesses de Normandie et d'Orléans. Fait prisonnier par les Français à Soubise, il fut conduit à Paris et reçu avec grande courtoisie par le roi de France qui aurait bien voulu le prendre à son service. Mais le capitaine resta loyal aux Anglais et refusa de prêter serment d'allégeance au roi de France, aussi la valeur stratégique de ce grand capitaine dépassant la valeur d'une rançon, quelle qu'elle soit) ce dernier refusa-t-il de le libérer sous rançon. Il fut incarcéré à la prison du Temple où il mourut 5 ans plus tard. La prison du Temple, ancien quartier-général des Templiers, reçut aussi Louis XVI quelques siècles plus tard.

Tenby. Siège de Date de l'action : août 1405.

Localisation : Ville située au S.-O. du Pays de Galles, sur la Baie de Carmarthen et le Canal de Bristol, à 20 km à l'Est de Pembroke. 51°41' de latitude Nord, 04°43' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Insurrection des populations du Pays de Galles. Expédition française dans ce secteur.

Contexte : La France, qui encourageait le soulèvement des Gallois contre les Anglais, avait envoyé un Corps Expéditionnaire français à destination du Pays de Galles, à la demande de Glendowr de Galles. Le Corps Expéditionnaire promis débarqua à Milford, prit la ville puis s'empara de Haverford. Alors, pleine de confiance, une armée de 10 000 Gallois rejoignit le Corps Expéditionnaire français afin d'investir le port de Tenby.

Chefs en présence •L'escadre française était commandée par l'amiral Le Borgne de La Heuse. Le Grand Maître des arbalétriers était Jean de Hangest, et le maréchal de Rieux dirigeait les cavaliers et les fantassins. Owen Glendowr commandait l'armée insurgée.

Effectifs engagés •Français: 120 voiles de toutes tailles transportaient 600 arbalétriers, 800 hommes d'armes et 1 200 fantassins. Gallois: L'armée d'Owen comptait 10 000 hommes. •Les effectifs de la garnison anglaise sont inconnus.

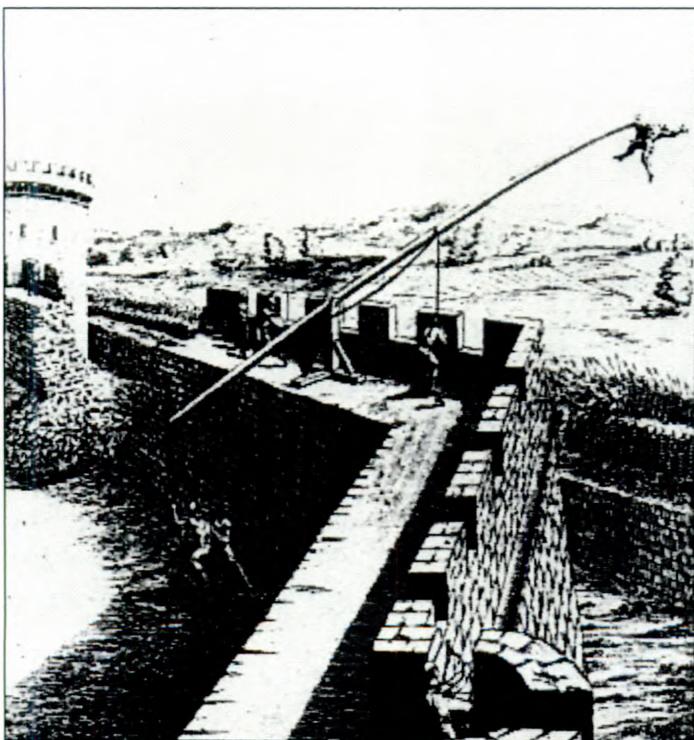
Stratégie ou tactique : Le blocus maritime fut percé par l'escadre anglaise de secours et le siège échoua.

Résumé de l'action : Lorsque les troupes franco-galloises eurent investi la ville de Tenby, l'escadre française de l'amiral Le Borgne contourna la presqu'île de Pembroke, débarqua le matériel de siège et ferma le blocus. Mais, au cours de cette manœuvre logistique, elle fut prise à revers par la flotte anglaise du Sud, commandée par Lord Berkeley, Sir Thomas Swynburne et Henry Pay. Berkeley la dispersa et brûla 14 bateaux plats de débarquement qui se trouvaient échoués sur la grève.

Pertes •inconnues.

Conséquence de cette défaite franco-galloise : Cela causa un tel effet sur les alliés franco-gallois que ces derniers abandonnèrent leur matériel de siège et se dirigèrent sur

Carmarthen.



Corbeau destiné à capturer des assiégeants

Trente. Combat des

Date de l'action : 27 mars 1351.

Localisation : au chêne de Mi-Voie, situé dans une vaste prairie à mi-chemin entre les villes de Josselin et de Ploërmel¹.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1350. Guerre de Succession de Bretagne ou Guerre des Deux-Jeanne, 1340-1365.

Contexte : La guerre civile fit rage en Bretagne à la mort du duc Jean III. En 1348 les rois de France et d'Angleterre avaient convenu d'une trêve. Il fut décidé dans cette région que les *marchands* et surtout les *laboureurs*² devaient être respectés par les hommes de guerre. Au mépris de cette convention, Richard Bamborough [Bembro], capitaine anglais qui tenait la place-forte de Ploërmel pour la veuve de Jean de Montfort, se mit à ravager le pays. Ce capitaine anglais pour le roi Édouard III avait été irrité de la mort de l'un de ses compagnons, Thomas Ageworth, tué près d'Auray en 1350, et, ne pouvant venger cette mort sur ses auteurs, il avait décidé d'attaquer et de rançonner les paysans. Au fond, ce n'était qu'une fort mauvaise excuse. Il pillait donc, violait, enlevait les habitants et les rançonnait. Alors, Jean de Beaumanoir, capitaine du château de Josselin pour la comtesse de Penthièvre se rendit à Ploërmel et s'adressa ainsi à Bamborough en présence de ses hommes d'armes : *"Chevalier d'Angleterre, tu te rends bien coupable de tourmenter les pauvres habitants, ceux qui sèment le blé et qui nous procurent en abondance le pain, le vin et les bestiaux. S'il n'y avait pas de laboureurs, ce serait aux Nobles à défricher et à cultiver la terre en leur place, à battre le blé et à endurer la pauvreté"³, et ce serait grand dommage pour*

¹À Saint-Mathieu, extrême Ouest du Finistère.

²Les cultivateurs.

³Certains nobles se rendaient compte avec lucidité que le soi-disant droit divin que s'octroyait la Noblesse pour justifier l'exploitation du travail du peuple n'était en fait qu'un subterfuge. Tout était bon pour ne pas devoir passer sa vie dans le monde de cette «torture» qu'était le travail manuel. En effet, jusqu'au début du XVI^e siècle le mot travailler signifiait tourmenter et faire souffrir. Dans toutes les civilisations, les classes sociales privilégiées utilisèrent les mêmes armes pour s'éviter le travail; le glaive des nobles était aussi convaincant que la menace divine des prêtres. Les roturiers, quant à eux, devaient s'instruire pour se mettre au service de l'une des deux autres classes afin de s'éviter le dur labeur. Témoin, ce vieux scribe égyptien qui voulait prouver à son fils paresseux que l'instruction lui éviterait bien des désagréments: *“Ne t'es-tu pas représenté l'existence du paysan qui cultive la terre ? Le collecteur d'impôts est sur le quai occupé à recueillir la dime sur ses récoltes. Il a avec lui*

ceux qui n'y sont point accoutumés. Le brave n'attaque pas l'homme sans défense. Laisse en repos le laboureur car il a trop souffert, et remets au sort des combats une vengeance plus digne de ton courage. Que tes plus vaillants chevaliers acceptent comme toi le défi que je vous porte au nom de mes compagnons. Je serai à leur tête; mais pour épargner le sang de nos guerriers, vidons notre querelle dans un combat de trente contre trente. C'est assez pour couvrir d'une gloire impérissable la bannière qui triomphera."

Devant un discours aussi convainquant, Bamborough accepta le cartel et décida de choisir trente hommes pour combattre au chêne de Mi-Voie, situé dans une vaste prairie entre les villes de Josselin et de Ploërmel. En fait, chaque groupe comptait 31 combattants, en incluant le chef.
Chefs en présence •Français : Jean de Beaumanoir.
•Anglais: Richard Bamborough, frère de Robert tué à Fougéray [1350].

Effectifs engagés •Français : Les 31 hommes se composaient de 11 chevalier franco-bretons et de 20 écuyers.
•Anglais : 31 chevaliers.

Stratégie ou tactique : Il s'agissait d'une prairie plate agrémentée d'un arbre. Les Anglais combattirent vaillamment et eurent droit de répéter en rendant leur épée : "Tout

des colosses armés de bâtons, des Noirs munis de lattes de palmier. Tous crient: «Allons! Donne des grains!» Si le paysan n'en a pas, ils le jettent à terre tout de son long, l'attachent, le traînent jusqu'au canal dans lequel ils le plongent la tête la première... Les artisans ne sont pas plus favorisés que les paysans. «J'ai vu le forgeron à ses travaux, à la gueule du four; ses doigts sont rugueux comme la peau du crocodile... Le tailleur de pierre reste accroupi dès le lever du soleil, ses genoux et son échine rompus... Le barbier rase jusqu'à la nuit; lorsqu'il se met à manger, alors seulement il peut s'accouder pour se reposer... Le maçon, je te dirai comment la maladie le menace, car il est exposé à tous les vents sur les poutres de l'échafaudage, accroché aux chapiteaux en forme de lotus; ses deux bras s'usent au travail, ses vêtements sont déchirés, il ne se lave qu'une fois par jour. Quand il obtient son pain, il rentre à la maison et bat ses enfants... Le tisserand ne bouge pas de chez lui; ses genoux sont à la hauteur de son estomac. Si un seul jour il ne réussit pas à fabriquer la quantité réglementaire, il est attaché comme le lotus des marais... Le courrier, en partant pour les pays étrangers, fait son testament, par crainte des bêtes sauvages et des mauvaises gens. S'il parvient à revenir en Égypte, à peine est-il dans son jardin qu'il doit repartir... Le teinturier, ses doigts sentent l'odeur nauséabonde du poisson pourri. Il a les yeux crevés de fatigue... Le boulanger, pour mettre le pain au feu, doit plonger la tête dans son four; s'il échappe aux mains de son fils qui le tient par les jambes, il tombe dans les flammes!... Viens que je te conte le sort de l'officier d'infanterie. On l'arrache tout enfant à sa mère et on l'enferme dans une caserne. Bientôt son ventre est tout crevassé, ses sourcils fendus, sa tête n'est plus qu'une plaie. On l'étend et on tape sur lui comme sur un papyrus. Veux-tu que je te conte maintenant sa campagne de Syrie, ses expéditions dans les pays lointains? Il porte ses vivres et son eau sur son dos comme un âne bâlé. Son échine est rompue. Il boit de l'eau polluée. Il lui faut sans cesse monter la garde. Arrive-t-il devant l'ennemi? Il n'est plus qu'un oiseau tremblant. Revient-il en Égypte, il n'est plus qu'une vieille bûche rongée de vers...»[G., Maspéro, Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique, Hachette éditeur, Paris.] Il ne fait pas l'ombre d'un doute que de tels arguments devaient convaincre le plus apathique des paresseux.

est perdu, fors [excepté] l'honneur !" Le bloc monolithique des Anglais ne put être rompu que par le choc violent d'un chevalier en armure qui se précipita sur lui.

Résumé de l'action : Le 27 mars 1351, les 62 champions, armés jusqu'aux dents, d'épées, de dagues, de haches, de maillets, de lances et de *fauchards*¹, à leur choix, et protégés d'un casque [*bassinet*] et d'une cotte de mailles recouverte de lames de fer sur la poitrine, arrivèrent à cheval. Les Anglais, les premiers en lice, mirent pied à terre. Pour les encourager, Bamborough leur raconta qu'une prophétie de Merlin l'Enchanteur, "*qu'il s'était fait lire*²", leur promettait la victoire pour ce jour-là.

Les Français, manifestement plus fatalistes, avaient assisté à la messe. Ils apparurent du côté de Josselin et cette vision ébranla soudainement la confiance de Bamborough³. Il proposa à Beaumanoir de rompre la partie sous prétexte "*qu'ils s'y étaient engagés sans le consentement de leur souverain, et qu'ils feraient périr beaucoup de braves sans utilité*". Beaumanoir répondit qu'il était trop tard pour y penser et qu'il ne repartirait pas sans livrer bataille.

Aussitôt, les juges présents firent sortir de la lice tous les gentilshommes des environs venus sous sauf-conduit pour assister au combat. Les adversaires se rangèrent à chaque bout sur une seule ligne, et, au signal des hérauts, se coururent sus et se combattirent en une mêlée étroite, s'insultant et se frappant sans s'épargner: «*Vous pouvez bien croire qu'ils firent entre eux maintes belles expertises d'armes, gens pour gens, corps à corps et mains à mains*⁴.»

Le premier choc se révéla funeste aux Franco-bretons; Éven Charuel fut fait prisonnier, Geoffroy Mellon et Geoffroy Poulard furent tués, Tristan de Pestivien reçut un violent coup de maillet et fut mis hors-de-combat, de même que Caro de Bodégaet et Jean Rousselot, grièvement blessés.

Voyant le premier choc défavorable, Beaumanoir

¹Arme d'hast dérivée de la faux. En d'autres termes, longue hallebarde dont la pointe simulait une faux.

²Car il ne savait pas lire.

³Qui était le seul de son groupe à ne pas croire à la fable de l'Enchanteur, puisque c'était lui-même qui l'avait inventée.

⁴Froissart.

leva son Bran d'Acier et frappa de plus belle, tuant et blessant. La bataille devint féroce jusqu'à ce que les combattants, épuisés de fatigue, convinssent d'une suspension d'armes pour se désaltérer, reprendre haleine et soigner leurs blessures.

Pendant la trêve, les spectateurs s'approchèrent et les ennemis se mêlèrent et se félicitèrent, se raillèrent, s'encouragèrent et se versèrent de généreuses rasades de vin d'Anjou. On savait se battre à l'époque¹ ! Il restait 25 Franco-bretons. Beaumanoir arma chevalier Geoffroy de La Roche sur le champ de bataille. La Roche, enthousiasmé, appela tout le monde à continuer le combat. On se remit en ligne et la bataille reprit plus terrible encore. Bamborough se jeta sur Beaumanoir pour se mesurer à lui et le somma de se rendre en le raillant:

*"Rends toy tost Beaumanoir, je ne t'occirai mie,
Ains je feray de toy un present à ma mie,
Car je luy ay promis, ne luy mentiray mie,
Qu'aujourd'hui te mettray en sa chambre jolie."*

Mais il était dit que Bamborough n'offrirait pas ce jour-là Beaumanoir à sa petite amie en sa chambre jolie; alors que l'Anglais rimaillait laborieusement afin d'impressionner son adversaire, Alain de Kéranrais lui porta en plein visage un coup de lance et saisit sa dague pour l'achever. Bamborough réussit pourtant à se relever et s'avança furieux sur Kéranrais pour venger sa blessure, lorsque Geofroy du Bois frappa l'Anglais et le tua net.

La vue de leur chef privé de vie jeta l'épouvante parmi les Anglais. L'un d'eux réussit tout de même à regrouper les survivants en une masse compacte. La mort de Bamborough rendait libre, suivant l'usage du temps, les trois prisonniers franco-bretons: Charuel, Pestivien et Bodégat, qui reprirent leur place dans la ligne de bataille. La mêlée redevint très dense; les Anglais perdirent quatre tués supplémentaires et Beaumanoir fut blessé. Après une brève hésitation il se jeta de nouveau dans la mêlée.

Mais les Anglais, en masse compacte défensive, ne pouvaient être entamés. Alors, se rappelant sans doute le

¹Pourtant, quelques minutes plus tôt, alors qu'il se plaignait de la soif, Beaumanoir s'était fait répondre par Geofroy du Bois en termes fort peu amicaux: "Bois ton sang. Beaumanoir, la soif te passera."

fameux combat des Horaces et des Curiaces¹, Guillaume de Montauban s'avisa d'un stratagème de son cru. Il abandonna soudainement le combat, chaussa ses éperons, monta à cheval et "tenta de fuir". Beaumanoir se mit alors à insulter Montauban pour sa lâcheté qui lui serait reprochée à lui et à sa race. Mais Montauban lui lança: "*Besognez, Beaumanoir, car je va bien besogner*". Il s'éloigna un peu du champ de bataille, puis fit volte-face et, avec son cheval caparaçonné de métal, se précipita sur les Anglais avec une telle furie qu'il fendit leur masse et en tua ou blessa sept. La masse anglaise était entamée et leur défaite se précipita sous les attaques des Français.

Chaque chevalier ou écuyer franco-breton fit son prisonnier. Robert Knolles et Hugues Calverley, qui devaient devenir célèbres, furent capturés ainsi que les autres. Des neuf survivants anglais, les uns furent conduits au château de Josselin, les autres relâchés sur parole.

Pertes •Français : une dizaine d'hommes hors de combat.
•Anglais : 22 tués et blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise : Ce combat n'eut aucun résultat politique. Les paysans furent plus respectés; au moins localement. En 1819, plus de quatre siècles et demi après le combat, un obélisque fut érigé sur le champ de bataille. Ce même Jean de Beaumanoir combattit aussi à la bataille de Mauron en 1352.

¹Les Horace étaient trois frères romains, qui, sous le règne de Tullus Hostilius, combattirent pour Rome contre les trois Curiace, champions de la ville d'Albe, en présence des deux armées, pour décider lequel des deux peuples asservirait l'autre. Au premier choc, deux Horaces tombèrent, et les trois Curiaces furent blessés. Le survivant des Horace, craignant de succomber contre ses trois adversaires réunis, *feignit de prendre la fuite* afin de les diviser, persuadé qu'ils le suivraient plus ou moins vite suivant la gravité de leurs blessures. Sa prévision se réalisa en effet. Revenant alors impétueusement sur ses pas, il tua successivement les trois Curiace et assura ainsi le triomphe de sa ville sur la ville voisine et l'asservissement de cette dernière. En récompense, il fut absous par le peuple du meurtre de sa sœur Camille qu'il avait massacrée parce que, au lieu de se réjouir de la victoire de son cher frère, elle pleurait la mort de l'un des Curiace auquel elle était fiancée. Pierre Corneille chanta, dans sa tragédie *Horace*, la grande vertu des Romains qui savaient placer les amours politiques du terroir au-dessus des amours familiales! Aujourd'hui, les opinions tendent à considérer un tel patriotisme comme un peu excessif; mais cette anecdote historique continue d'illustrer la ruse de la fuite simulée.

Sources et lectures supplémentaires : •*La Bataille des Trente (26 mars 1351)*, Arthur de La Borderie, Vannes : Impr. de Lafolye, Vannes, 1899. [Extrait de la Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou]. •*La Descente des Angloys et combat de six diceulz contre six gētilzhommes Francoys, faict près la ville de Therouenne, avecques le prinse du neuf Fossé*. Imprimerie Pierre Gaultier à Lautruche.



Verneuil. Siège de

Date de l'action : 15 août 1424.

Localisation : Verneuil-sur-Avre est une ville de l'Eure [France] sur la Route Nationale N°12. 48°45'N., 00°55'E.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre civile française entre "Armagnacs" et "Bourguignons", 1411-1435.

Contexte : En 1424, le duc de Bedford assiégeait Ivry que défendait Girault de La Pallière. Après un long blocus, La Pallière avait accepté de capituler s'il n'était pas secouru dans un délai assez bref. Charles VII décida de lui envoyer des secours. Alençon arriva trop tard. Ivry avait capitulé. Alençon marcha alors sur Verneuil-sur-L'Arve. À son approche, la garnison anglaise de Verneuil s'enferma dans son donjon.

Chefs en présence •**Français** : L'armée française était commandée par le duc d'Alençon aidé de Xaintrailles et de Laquin; le *connétable d'Écosse* Adam Douglas, et Buchan [ou Buckham] commandaient le contingent écossais.

•**Anglais** : le nom du commandant de la garnison anglaise de Verneuil n'est pas connu.

Stratégie ou tactique : La ruse¹ gagna cette bataille sans aucune effusion de sang. La désinformation a toujours été considérée comme une arme efficace afin de provoquer le pourrissement du pays ou de la ville à conquérir. Bien avant *L'Art de la guerre* de Lénine, les envahisseurs tâchaient de provoquer un effondrement de l'esprit de résistance. Pour Sun Zi, stratège chinois des Royaumes combattants, au V^e siècle avant J.-C. *l'art supérieur de la guerre est de soumettre l'ennemi sans livrer bataille*, en jouant sur ses faiblesses².

Résumé de l'action : En 1424, le duc de Bedford mit le

¹Propagation de nouvelles défaitistes ou de désinformation.

²Battistini [[La Guerre](#)] cite Philippe II de Macédoine, qui usa de la tactique psychologique pour dominer la Grèce. Il soudoya les chefs des "partis" opposés à la guerre. Les pacifistes athéniens furent noyautés. Cette action de guerre peut être comparée au noyaillage de Green Peace par les Soviétiques durant la Guerre Froide du XIX^e siècle, de même qu'à l'aide de l'Allemagne au "pacifiste" Vladimir Ilich Oulianov *alias* Lénine (alors réfugié en Suisse) durant la I^{re} Guerre mondiale. Les Allemands l'aiderent à rentrer en Russie où, en 1917, il déclencha la Révolution et signa la paix avec l'Allemagne... ou encore au versement de fonds par la CIA américaine et la Banque du Vatican au général Augusto Pinochet, chef de l'armée chilienne, pour renverser par un putsch militaire [en 1973] le président socialiste Salvador Allende, démocratiquement élu par le peuple chilien.

siège devant Ivry. Charles VII de France qui avait levé une armée, renforcée de contingents écossais ainsi que de mercenaires espagnols et lombards, l'envoya de Tours vers la Haute-Normandie. À Nonancourt, les chefs français apprirent qu'Ivry était tombée et décidèrent d'aller attaquer Verneuil qui s'était rendue aux Anglais à la fin de 1417. Par ruse, les Français obtinrent la capitulation de la garnison anglaise, impressionnée par les cris des Écossais qui se firent passer pour des Anglais emmenés captifs à la suite d'une écrasante défaite. Les Français prirent les Écossais qui savaient parler anglais, leur lièrent les mains et les attachèrent à la queue des chevaux. Puis ils leur couvrirent de sang les mains, les bras et le visage, comme des plaies, et les traînèrent ainsi devant Verneuil. Les Écossais criaient et pleuraient à hauts cris en anglais: "*Malheur à nous pour cette malheureuse journée. Quand cessera-t-on de souffrir?*"

Quand les soldats de la garnison anglaise aperçurent ces pauvres captifs qu'ils prirent pour leurs *compatriotes*, ils fermèrent les portes montèrent aux créneaux pour se défendre chèrement. Puis la garnison apprit d'un authentique chevalier anglais, prisonnier lui aussi¹, que toute la chevalerie anglaise avait été massacrée dans une bataille rangée devant Ivry et qu'ils ne devaient pas compter recevoir jamais le moindre secours. Et tous les faux captifs juraient que ces nouvelles erronées n'étaient que la triste vérité, et que si la garnison se rendait elle aurait la vie sauve.

Les Anglais capitulèrent aussitôt.

Pertes • aucune.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les habitants de Verneuil accueillirent avec joie le jeune duc Jean II d'Alençon, l'un des chefs de l'armée et leur seigneur. La chute de Verneuil entraîna la bataille du même nom.

En dépit de son ingratitudo envers Jeanne d'Arc qu'il ne tenta pas de sauver de la mort, Charles VII fut un grand roi de France. Il prit aux Anglais leurs territoires continentaux, fortifia l'autorité royale par la création d'une armée permanente (les Compagnies d'Ordonnance) et d'impôts pour l'entretenir (tailles et aides). Par la Pragmatique Sanction de Bourges, il essaya de restreindre l'autorité papale sur l'Eglise de France.

¹Un nommé Torcy qui voulait gagner la faveur des Français.

Verneuil. Bataille de

Date de l'action : 17 août 1424¹.

Localisation : Verneuil-sur-Avre est une ville de l'Eure [France] sur la Route Nationale 12. Située par 48° 46' de latitude Nord, et 00° 56' de longitude Est. Le champ de bataille s'étend dans la *Plaine de Saint-Denis* située entre la route de Breteuil et le chemin de Damville. Ce champ de bataille ne s'appelait pas ainsi au moment des faits. Il prit son nom d'une chapelle aujourd'hui détruite qui y aurait été érigée en mémoire de cet événement tragique.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre civile française entre "Armagnacs" et "Bourguignons", 1411-1435.

Contexte : En 1424, le duc de Bedford assiégea Ivry que défendit Girault de La Pallière. Au terme d'un long siège, La Pallière avait accepté de capituler s'il n'était pas secouru après quelques jours. Lorsque le duc d'Alençon arriva enfin, Ivry avait capitulé. Alençon marcha alors vers Verneuil-sur-L'Arve. À son approche la garnison anglaise de cette ville s'enferma dans son donjon puis capitula le 15 août. Bedford se mit en marche pour secourir, avec son armée, la ville qu'il ne croyait pas tombée. Il accourut immédiatement d'Évreux à marche forcée. Le 17 août, ses troupes prirent position dans la plaine Saint-Denis au Nord-Est de la ville. Les Français décidèrent de leur livrer bataille.

Chefs en présence •L'armée française était commandée par le jeune duc d'Alençon [âgé de 15 ans !] ; le connétable d'Écosse Adam [ou Archibald] Douglas, et Buchan² dirigeaient les volontaires écossais. Il y avait aussi Étienne de Vignole, seigneur de Montmorillon, plus connu sous le sobriquet de *La Hire*³, et Jean *dit* Pothon de Xaintrailles.
•**Anglais:** Jean de Plantagenêt, duc de Bedford, régent de France pour le roi d'Angleterre commandait les Anglais.

Effectifs engagés •**Français :** environ 10 000 hommes incluant 3 ou 4 000 volontaires écossais. Les soldats français n'étaient que des paysans sans expérience recrutés par nécessité, mais ils étaient couverts par 900 arbalétriers

¹16 août 1424, selon J. Grant.

²Ou Buckham pour les Anglais. Il s'agissait de Jehan Stuart, comte de Buchan, fils cadet du roi d'Écosse, Robert III, duc d'Albany.

³À cause de son caractère fort irritable.

d'expérience de Lombardie. Les volontaires écossais combattaient en armure et à cheval. Après la bataille de Cravant, où presque tous les Écossais avaient été massacrés par les Anglais, l'Écosse avait envoyé un autre contingent¹ combattre les Anglais sur le continent. •Anglais : le duc de Bedford, régent d'Angleterre, commandait une armée qualitativement et quantitativement beaucoup plus impressionnante de 18 000 hommes dont 10 000 hommes d'armes et 8 000 archers.

Stratégie ou tactique : En dépit de leur grande supériorité numérique, les Anglais menèrent, selon leur tradition, une bataille défensive. Bedford choisit une position fort avantageuse pour combattre. Le champ de bataille était flanqué d'une colline sur laquelle il posta 2 000 archers devant lesquels, suivant son habitude, il fit planter une rangée de pieux ferrés et aiguisés, destinés à briser les assauts de Cavalerie en éventrant les chevaux ennemis. Les Français se mirent en bataille au bas de la colline. Buchan exprima le désir de placer ses Écossais au Centre. Le vicomte de Narbonne et le maréchal de Lafayette tinrent donc les ailes. Chaque aile était couverte par 1 000 hommes d'armes en armure. Le garde-flanc droit était Xaintrailles, et le gauche Laquin. Les Français menèrent l'assaut contre les positions des Anglais retranchés sur la colline. Les archers triomphèrent comme d'habitude des lourds hommes d'armes qui n'étaient, en combattant à pied, qu'une Infanterie trop pesante. Tandis que les archers anglais, légèrement équipés, avaient déjà toutes les qualités de l'Infanterie moderne.

Un autre incident n'aida pas à la cohésion des Français. Le duc d'Alençon, adolescent âgé de 15 ans seulement à qui on déférait l'honneur du commandement, n'était pas à la hauteur de combattre un chef de guerre exceptionnel comme le duc de Bedford, régent d'Angleterre. Aussi, toute une fraction de l'armée française, qui désirait choisir un autre chef, refusa de prendre part à la bataille.

Résumé de l'action : La bataille commença à 15h00; les Anglais poussaient des cris, comme à l'accoutumée au combat. À quelque distance, les Français envoyèrent des éclaireurs voir où en était l'armée anglaise. En arrivant de-

¹De 3 à 4 000 cavaliers et fantassins.

vant les Français qui étaient rangés en bataille, Bedford¹ ordonna à ses chevaliers de *mettre pied à terre sous peine de mort*², et que les archers prennent leurs pieux aiguisés pour les planter en ligne devant eux, selon l'habituelle tactique défensive anglaise. Puis au nom du "roi de France et d'Angleterre" [titre du roi d'Angleterre], Bedford ordonna que tous les chevaux soient attachés par couples et que les pages et varlets restent en selle. Les charrettes furent placées un peu sur le côté, excepté celles qui transportaient les vivres et quelque artillerie. Plus de 2 000 archers furent postés en garde des bagages.

Au moment de l'assaut, le chef des volontaires écossais, Adam Douglas, déclara qu'il "*refusait carrément d'attaquer les Anglais qui non seulement étaient presque deux fois plus nombreux que les Français mais ne sortaient pas de leurs retranchements [formés de piquets ferrés] et attendaient patiemment comme d'habitude que les Français se précipitent sur leurs pieux ferrés et aiguisés*" qu'ils plantaient à 45°³.

Le conseil de Douglas était très sage, mais, fort malheureusement pour eux, les chefs français refusèrent cette prudence qui leur paraissait proche de la lâcheté. Le vicomte de Narbonne fit déployer sa bannière et avancer ses troupes. Les autres chefs français se mirent aussi en marche. Par peur de paraître lâches, les volontaires écossais commencèrent alors à grimper le flanc de la colline couronnée par les solides positions anglaises.

L'armée française était en mouvement vers les Anglais, lances baissées. Trompettes et clairons se mêlaient aux cris de *Saint-Denis !* des Français, et de *Saint-Georges !* des Anglais. Les archers anglais et les Écossais

¹jehan Plantagenêt, duc de Bedford [1389-1435]. Troisième fils du roi Henri IV d'Angleterre, il fut fait duc de Bedford par son frère Henri V en 1414. Entre 1415 et 1422, il servit trois fois comme *lieutenant du royaume* pendant que son frère guerroyait sur le continent. À la mort de son frère, en 1422, il devint *Régent* du royaume d'Angleterre pour le fils d'Henri V, encore en bas âge et nommé Henri VI. Pendant les absences de Bedford qui guerroyait à son tour sur le continent, son frère Humphrey, duc de Gloucester, remplissait ses fonctions de Régent. En 1423, Bedford s'allia à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, révolta contre son suzerain le roi de France, et, profitant de la guerre civile en France, put ainsi s'emparer du Nord-Ouest de la France. Plus tard, Jeanne d'Arc l'humilia en lui faisant lever le siège d'Orléans et il perdit petit à petit tous ses gains, surtout lorsque le duc de Bourgogne eût fait la paix avec le roi de France.

²Ce qui laisse penser que les chevaliers et hommes d'armes anglais ne se mettaient pas, de gaîté de cœur, au niveau de la piétaille; pas plus que les Français.

³Les chefs écossais paraissaient devenir plus prudents, après le massacre des troupes écossaises à Cravant.

pro-français commencèrent à se massacrer mutuellement avec une telle ardeur que "*horreur estoit à les regarder*" a écrit en français le chroniqueur anglais Wavrin. Ce commentaire, écrit au Moyen-Âge, peut être pris dans toute sa force.

Après les armes de jet, ce fut le corps à corps qui se développa [à 14h00]. Une mêlée extrêmement dure et sanglante "*car durant cette pitoyable et mortelle bataille, il n'y eut aucune miséricorde tant les deux parties se haïssaien*t." Le sang des morts et des blessés étendus à terre *coulait par grands ruisseaux dans les champs*. Les Français se précipitèrent si vite sur les Anglais —retranchés en hauteur— qu'ils arrivèrent hors d'haleine et furent décimés par le tir des archers anglais fort nombreux. Les arbalétriers lombards devaient attaquer les archers anglais dont deux divisions couvraient les ailes de Bedford. Derrière les archers, se tenaient les hommes d'armes anglais, et derrière ces derniers, les pages et écuyers avec les chevaux. Une garde de 2 000 archers couvrait les arrières des Anglais.

Lorsque les 900 arbalétriers lombards, à cheval, virent que les Écossais [au Centre] montaient, eux aussi, à l'assaut, et que la bataille devenait générale, ils contournèrent les lignes anglaises pour les prendre de flanc —c'est du moins ce que l'on crût. Mais, de fait, ils attaquèrent les fourgons anglais à bagages, qui se trouvaient à l'arrière, s'en emparèrent malgré la protection des 2 000 archers anglais qui furent refoulés par les Italiens, tant la motivation était grande, et... quittèrent le champ de bataille pour s'enfuir avec une bonne partie du train de bagages anglais, abandonnant les Franco-écossais à leur sort!

Sur les flancs, à droite et à gauche, les 2 000 cavaliers français garde-flancs réussirent à enfoncer les obstacles de pieux aiguisés, percèrent les lignes d'archers anglais, tuant un grand nombre d'entre eux. Mais le Centre n'avait, quant à lui, pas réussi à emporter la décision.

Les chevaliers français qui chargèrent en désordre et qui passèrent à travers les lignes anglaises, s'égaillèrent à la poursuite de quelques fuyards, et furent contre-attaqués par les archers anglais renforcés des 2 000 gardes des chevaux¹.

¹Gardes anglais qui s'étaient ralliés entre temps, après s'être dispersés devant les 900 Italiens.

Cette bataille dura environ trois quarts d'heure, terrible et sanglante. "De mémoire d'homme on n'avait vu deux si fortes troupes s'affronter avec une force égale et sans pouvoir déterminer qui allait remporter la victoire¹."

L'unité française, qui avait reçu l'ordre de rester à cheval afin de servir de troupe de choc, attaqua alors à revers afin de rompre les Anglais du Centre et de les mettre en désarroi², mais elle se heurta à une forte résistance, chevaux attachés ensemble et charrettes à bagages faisant barrière et protégeant les arrières des Anglais; le tout gardé par 2 000 archers qui se mirent à tirer et lui firent rebrousser chemin.

Les Français ne purent s'emparer que de quelques groupes de chevaux dont ils tuèrent les pages et les varlets qui les chevauchaient. "À cette heure, ajoute Wavrin, la bataille était moult belle et cruelle". Le duc de Bedford lui-même, avec une hache qu'il tenait à deux mains, tua un grand nombre de combattants qui cherchaient à le prendre vivant pour rançon. En fait, les deux armées combattirent avec un immense courage. Les Écossais refluèrent enfin en désordre, abandonnant sur la pente les corps de leur chef Douglas et de son gendre le prince royal Buchan. Voyant les Ecossais en déroute, le duc de Bedford préleva des renforts au Centre pour renforcer les ailes qui pliaient devant les Français, et le succès de ces derniers fut sans lendemain. Bientôt, à moins d'un contre deux [4 000 contre 10 000], les Français abandonnèrent le terrain conquis et commencèrent à décrocher.

La retraite tourna vite à la panique et à la ruée, une partie courant vers la campagne et l'autre vers les murs de la ville; mais les Français laissés en garnison n'ouvrirent pas la porte de peur que les Anglais n'entrent derrière eux. Certains se jetèrent dans les fossés. Il y eut grand massacre.

Le combat, fort sanglant, avait duré près d'une heure. La bataille avait été indécise tout au long de l'action et le sort n'avait penché pour les Anglais qu'à la toute fin. Trop épuisés pour poursuivre plus longtemps, ces derniers rentrèrent à l'abri de leurs retranchements.

¹Raconta Wavrin.

²Au sens étymologique: mettre en désordre; *arroi* vient de l'ancien français *aréer*, mettre en ordre.

Pertes • Tués : 5 000 Franco-écossais, et 2 000 Anglais. Le duc d'Alençon fut fait prisonnier; 200 chevaliers français furent épargnés en vue de rançons.

Conséquence de cette défaite franco-écossaise : Après la bataille, Jean de Plantagenêt, duc de Bedford remercia son Créateur, yeux au Ciel et mains jointes, de lui avoir donné la victoire. Il l'avait lui-même échappé belle et s'en rendait compte. Il interdit toute réjouissance pour une victoire aussi coûteuse. Les morts furent dépouillés par les varlets de tout ce qu'ils portaient de valeur.

Le lendemain, Bedford somma la ville de capituler. Et les soldats qui avaient vu l'affreux massacre sous les murs acceptèrent la reddition à la seule et unique condition qu'ils aient la vie sauve.



Wark. Siège de

Date de l'action : Début juillet 1385.

Localisation: Forteresse anglaise située sur la frontière d'Écosse, non loin du mur d'Adrien.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre anglo-écossaise.

Contexte : La trêve expira le 1^{er} mai 1385. Les Français se concentrèrent à L'Écluse où une flotte anglaise vint les bloquer. Après avoir forcé les Anglais à la retraite après la bataille de L'Écluse, les Français mirent le cap sur l'Écosse et débarquèrent à Dunbar et à Leith. Mais les clans très primitifs d'Écossais se montrèrent extrêmement méfiants, et il fallut de nombreux florins pour dégeler l'atmosphère. Au début de juillet, une armée franco-écossaise de 30 000 hommes s'ébranla enfin vers l'Angleterre. Épouvanté, Richard d'Angleterre convoqua ses vassaux pour le 14 juillet à Newcastle-sur-Tyne et joignit à ces troupes un Corps Expéditionnaire gascon de Guyenne.

Chefs en présence •L'amiral français Jean de Vienne commandait l'armée franco-écossaise. •Garnison anglaise: Nom du gouverneur inconnu.

Effectifs engagés •Franco-écossais: 30 000 hommes, dont 4 000 Français. •Garnison anglaise : Effectifs inconnus.

Stratégie ou tactique : Charles VI de France avait résolu d'envoyer des troupes commandées par l'amiral Jean de Vienne en opération de diversion stratégique en Écosse pour aider l'insurrection écossaise, et en même temps pour attirer les Anglais dans le nord de la Grande-Bretagne. Pendant ce temps, une autre armée française débarquerait dans le Sud avec le connétable de France.

Résumé de l'action : Les troupes franco-écossaises se dirigèrent vers la forteresse de Wark que les Écossais n'avaient jamais pu prendre jusque-là. Munis de leurs échelles d'escalade, les Français se lancèrent à l'assaut des murailles «sous les yeux des Écossais immobiles comme des statues», et s'emparèrent de la ville. La forteresse fut presque complètement détruite par les Français.

Pertes •inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Après cette victoire, les Franco-écossais atteignirent Morpeth, à 25 km de

l'armée anglo-gasconne de 60 000 hommes. Ils firent demi-tour en direction d'Édimbourg. Le 3 août, Jean de Vienne trompa les Anglais par une contremarche, tomba sur leurs arrières, gagna le Cumberland et le Westmoreland, tourna vers Strafford et ne fut arrêté dans le pillage que par les murailles de Carlisle. Pendant ce temps, les Anglais étaient allés saccager Édimbourg. Finalement, les Écossais, se rendant compte qu'ils allaient payer tout cela en représailles, lorsque les Français ne seraient plus là, suggérèrent à ces derniers d'abandonner la campagne.

Le 28 octobre, donc, les Français quittèrent l'Écosse¹ pour regagner la France.



¹Chargés d'un énorme butin prélevé en Angleterre septentrionale.

Winchelsea. Attaque de

Date de l'action : 12-15 mars 1360.

Localisation : Ville d'Angleterre, 50°55'N, 00°42'E.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337 - 1453.

Contexte : Après la défaite de Poitiers, les États-Généraux français refusèrent de ratifier le désastreux traité que Jean le Bon avait accepté de signer en captivité afin de racheter sa liberté. Aux premiers jours de mars 1360, une escadre française partie de Crotoy, jeta l'alarme à Southampton, Portsmouth et Sandwich. Le 15 mars, une troupe débarqua sur le sol anglais. Manifestement, les Français cherchaient à libérer leur roi afin de rendre caduc le Traité de Brétigny. Trop exigeants dans leurs demandes, les Anglais risquaient de tout perdre. De fait, le roi de France allait leur "glisser entre les doigts", quatre ans plus tard seulement. Il allait tout simplement mourir de tristesse, «fort mari» de voir que les Français n'étaient pas prêts à se sacrifier davantage pour leur roi. Mais les informations étaient erronées. Jean II le Bon¹ n'était pas détenu à Winchelsea mais à Sommerton dans le Somerset, puis à Berkhamstead, château du prince de Galles situé dans le Hertford. On le déplaçait ainsi afin d'éviter *les raids de commandos*.

Chefs en présence •Français : Jean de Neuville, le comte de Saint-Pol et le connétable de France; l'amiral de La Heuse.

Effectifs engagés •Troupe française de débarquement : 1 200 lances et 800 arbalétriers.

Stratégie ou tactique : Winchelsea était à l'époque le port le plus important des *Cinque Ports*, par son trafic. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un gros village. Assaut par escalade. Le but du raid était noble: libérer le roi de France. Mais il se transforma en piraterie afin de *rentabiliser* l'opération navale.

Résumé de l'action : La troupe française de débarquement se déploya en trois Corps: en avant-garde *les communiers* de Normandie² commandés par Jean de Neuville, au Centre les gentilshommes picards, et, en arrière-garde, le connétable et le comte de Saint-Pol.

¹Qui ne mourut qu'en 1364 en Angleterre.

²Soldats des communes, non nobles.

La colonne française se lança, au son des trompettes, à l'assaut des pentes de la colline sur laquelle la ville avait été rebâtie au XIII^e siècle. Une troupe d'archers anglais fut culbutée et la ville emportée d'assaut. Pendant ce temps, l'escadre de l'amiral de La Heuse s'introduisit dans le port de vive force, avec les contingents parisiens et flamands, et s'empara des navires qu'elle y trouva. Les Français pillèrent et brûlèrent une partie de la ville.

Quelques heures plus tard, une troupe anglaise de renfort [1.200 soldats] essaya de secourir la cité. Neuville contre-attaqua, et, après un violent combat, la mit aussi en déroute.

Lorsque les Français voulurent rembarquer à la lueur des incendies, une troupe d'Anglais à cheval essaya de les empêcher. Mais les cavaliers furent repoussés.

Les Français emportèrent tous les navires ancrés dans le port et un butin très important.

Pertes •Le dernier combat coûta la vie à 160 Français.
•Les pertes militaires anglaises sont inconnues, mais il semble que les pertes civiles furent considérables.

Conséquence de cette défaite anglaise •insignifiante d'un point de vue strictement stratégique. Les Français ne purent, bien entendu récupérer leur roi qui était détenu à Sommerton, mais ils couvrirent les frais de l'expédition par leur butin.



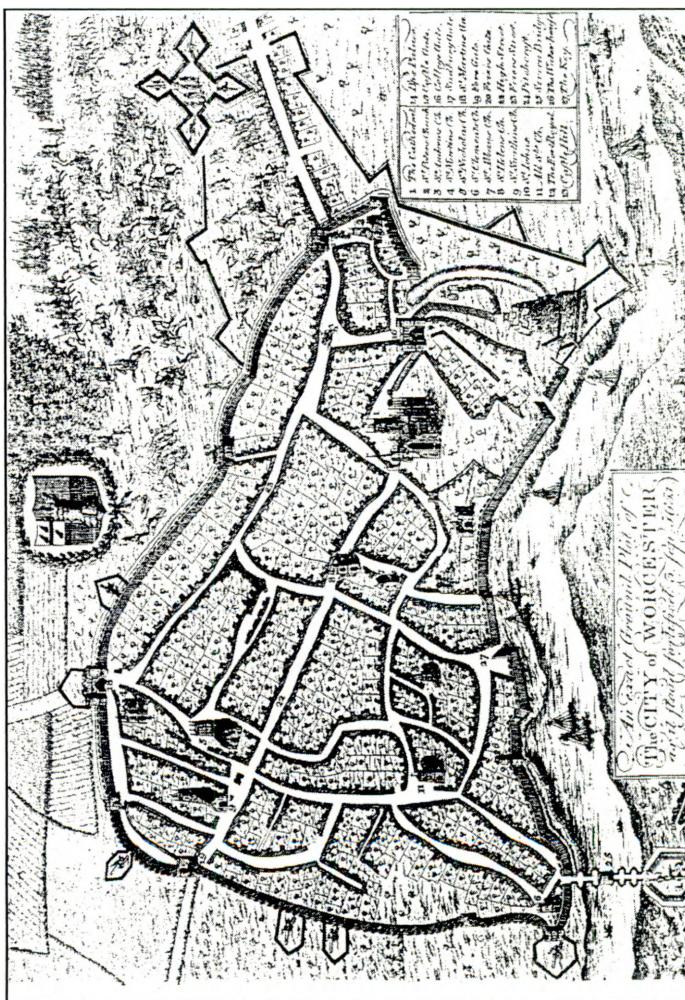
Worcester. Bataille de

Date de l'action : septembre 1405.

Localisation : Ville anglaise située à 150 km au N.-O. de Londres, et à 50 km de la frontière du Pays de Galles.

52°11'Nord, 02°13'Ouest. En fait il s'agissait de Woodbury Hill, près de Worcester.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Guerre anglo-



galloise. Expédition française aux Galles et en Angleterre.

Contexte : La France avait envoyé un Corps Expéditionnaire français au Pays de Galles, à la demande de Owen

Glendowr de Galles. Le Corps Expéditionnaire débarqua à Milford, prit la ville puis s'empara de Haverford. Alors, une armée de 10 000 Gallois rejoignit le Corps Expéditionnaire français et tous investirent sans succès le port de Tenby avant de marcher sur Carmarthen qui fut prise. Après quoi, les Franco-gallois s'engagèrent dans la Montagne Noire.

Chefs en présence • L'escadre française était commandée par l'amiral Le Borgne de La Heuse. Le grand maître des arbalétriers était Jean de Hangest, et le maréchal de Rieux dirigeait les cavaliers et les fantassins. Owen Glendowr¹ commandait l'armée insurgée.

Effectifs engagés • Français : 500 arbalétriers, 800 hommes d'armes et 1 200 fantassins. Gallois: 10 000 hommes. • Armée anglaise : effectifs inconnus.

Stratégie ou tactique : L'armée française restant (pour une fois) sur la défensive, l'armée anglaise... n'attaqua pas, et la bataille se limita à quelques accrochages de type "commando²".

Résumé de l'action : Après Carmarthen, les alliés franco-gallois s'engagèrent dans la Montagne-Noire en détruisant au passage les points d'appui anglais. À 15 km de Worcester, une armée anglaise, retranchée sur des collines, barrait la route. Durant une semaine complète, les deux armées restèrent en présence l'une de l'autre des deux côtés d'un grand vallon. Chacune perdit en escarmouches une soixantaine d'hommes. Les fourrageurs gallois enlevèrent de nuit tous les bagages de l'armée anglaise qui leva enfin le camp et retraite, abandonnant le champ aux Franco-gallois.

Perthes • inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les Franco-gallois ne profitèrent pas de cette "victoire par défaut." Jugeant la campagne terminée, les Français gagnèrent Cardigan sur la côte occidentale du Pays de Galles, lieu de rendez-vous fixé pour le rembarquement du Corps Expéditionnaire français. Mais 14 des 20 transports français qui devaient les attendre avaient été détruits par l'escadre anglaise de Lord Berke-

¹Ou Glyn Dwr, en celte.

²Les "fourrageurs" étaient en fait des troupes utilisées en groupes francs et entraînées aux coups de main. Ils allaient voler le fourrage de l'ennemi afin d'affamer ses chevaux, et, de ce fait, immobiliser ses troupes. Les mots **commandos** et même **fourrageurs** étaient anachroniques en ce début du XV^e siècle, mais ils sont utilisés par l'auteur pour leur pouvoir d'évocation.

ley¹. Seuls l'État-Major français et les hommes d'armes rembarquèrent, donc, [Noblesse oblige!] et abordèrent à Saint-Pol de Léon à la Toussaint, après avoir été poursuivis par les croiseurs anglais que l'amiral Penhoët repoussa à la tête de son escadre. Les 1 200 fantassins et les 500 arbalétriers français laissés aux Galles furent rapatriés pendant le Carême de 1406. «*Au total, cette expédition avait ravagé 60 lieues d'Angleterre*²».



¹Voir Bataille de Tenby, 1405.

²Privé de l'aide française, le leader insurgé Rhys ap Gruffydd ap Llywelyn Fœthus (Sic !) fut contraint de déposer les armes en 1409.

Yarmouth. Bataille de

Date de l'action : 22 août 1377.

Localisation : À l'Ouest de l'île de Wight, Angleterre. 50°42' de Latitude Nord, 01°29' de Longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Campagne de 1377.

Contexte : La *Trêve de Bruges* entre la France et l'Angleterre se termina le 24 juin 1377. Jean de Vienne mit à la voile le lendemain avec une escadre pour aller brûler Rye, puis Rottingdean, et enfin, après un séjour à Harfleur, il repartit le 21 août 1377 pour aller attaquer l'île de Wight.

Chefs en présence • Inconnus.

Effectifs engagés • Inconnus.

Stratégie ou tactique : Le but de cette attaque était une diversion stratégique; les Français voulaient, par des descentes répétées en Angleterre et par un blocus rigoureux, seconder le siège de Calais. Yarmouth était importante dans la mesure où cette ville se trouvait au bord de La Solent¹, le bras de mer situé entre les îles de Wight et de Grande-Bretagne.

Résumé de l'action : Après avoir débarqué au prix d'un violent combat sur la plage de l'île de Wight, la ville de Yarmouth fut prise d'assaut par les Français et détruite. L'assaut fut exécuté à l'aide d'échelles d'escalade. La courtille fut rapidement franchie et les défenseurs rejettés ou tués sur place.

Pertes • Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Saccage de l'île de Wight.



¹Plan d'eau où la Royal Navy effectuait la plupart de ses revues navales jusqu'à la II^e Guerre mondiale.

**BIBLIOGRAPHIE SUPPLEMENTAIRE
DE LA GUERRE DE CENT ANS**

- Alister, R., pseudonyme de Robertson, Alexander, *Extermination of the Scottish Peasantry*, Londres, 1853.
- Allut, Paul, *Les Routiers au XIV siècle. Les Tard-Venus et la bataille de Brignais*, Scheuring éditeur, Lyon, 1859
- Ambert, Joachim, *Mémoire sur l'expédition anglaise de 1346 et sur la bataille de Crécy*, Imprimerie de Bourgogne, Paris, 1845.
- Amiot, Joseph-Marie, [missionnaire en Chine] *Art militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens traités sur la guerre*, Édité chez Didot l'aîné, Paris, M.DCC.LXXII [1772] Ce fut la première traduction des théories du Chinois Sun Tsu dans une langue occidentale.
- Amiot, Pierre, *Histoire de Saint-Cast-le-Guildo*, Saint-Cast, 1990.
- *Anciennes chroniques de Flandres*. Collection de chroniques belges inédites publiée par ordre du Gouvernement et par les soins de la Commission royale d'Histoire. Corpus Chronicorum Flandriae, sub auspiciis Leopoldi Primi, Serenissimi Belgarum Regis edidit J.-J. de Smet, Bruxellis, ex officina typographica M. Hayez, M. DCCC. LXV (texte en français).
- Angot, Alphonse, *Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne*, Imprimerie de la Manutention, Mayenne, 1990.
- *Annales de la Société Historique & Archéologique à Maestricht*, Tome II, Imprimé chez Leiter-Nypels, Maestricht, 1856-1857-1858.
- Anonyme, *La Descente des Angloys et combat de six diceux contre six gentilzhommes Francoys, faict près la ville de Thérouanne, avecques le prinse du Neuf Fossé*, Imprimerie Pierre Gaultier à Lautruche, 1543.
- Anselme de Sainte-Marie, (père Augustin déchaussé), *Histoire généalogique et chronologique de la Maison de France*, Compagnie des Libraires associés, Paris, M.DCC.XXXIII.
- Article "La-Roche-de-Sarrant" (alias La Roche-aux-Moines), Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, Brive. M. Roche, imprimeur, Brive, 1893
- Asclépiodote, *Traité de tactique*, traduction de L. Poznanski, Les Belles Lettres, Paris, 1992.
- Asimov, Isaac, *The Shaping of England*, Houghton Mifflin Company, Boston, 1969.
- Asseline, David, *Les Antiquitez et Chroniques de la Ville de Dieppe*, A.Maraïs Librairie, Dieppe, 1874.

- Autrand, Françoise, *Charles VI. La Folie du roi*, Éditions Fayard, Paris, 1981.
- Avesbury, Robert of, *Chronicle*, 1389. English Historical Documents 1327-1485, par A. R. Myers, Londres, 1996.
- Baker, Geoffrey Le, *Chroniques anglaises ou Chronicorum Galfridi de Swynebroke*, édité par E.M. Thomson, Oxford, 1889.
- Barnett, Correlli, *Britain and Her Army 1509-1970*, A Military, Political and Social Survey, William Morrow & Company, New York, 1970.
- *La Bataille de Brignais et les Grandes Compagnies*, Jean-Baptiste Monfalcon, Lyon, 1860.
- Battistini, Olivier, *La Guerre. Trois tacticiens grecs, Enée, Asclépiodote, Onasandre*, Anthologie. Editions Nil, Paris 1994.
- *Battlefields of Europe*, Chilton Books, Philadelphia, 1965.
- Beaucourt, Gaston, Louis, Emmanuel du Fresne, marquis de, *Histoire de Charles VII, 1403-1461*, Librairie de la Société bibliographique, A. Picard, Paris, 1881.
- Beaumont, Stéphane, *Histoire de Lourdes*, Éditions Privat, Lourdes.
- Belloc, Hilaire, *British battles*, S. Swift & Co, Hugh Rees, Londres, 1911-1913. 6 volumes.
- Belloc, Hilaire, *Crécy*, S. Swift and Co, London, 1912.
- Benoît de Sainte-Maure, *Chronique des ducs de Normandie*, [en vers latins], réimpression par Uppsala Almqvist & Wiksell; Wiesbaden, O. Harrassowitz, Genève, 1951-1954.
- Bergasse, Jean-Denis, *Hommage à Jacques Fabre de Morlhon 1913-1976*, O.S.J. Albi, 1978.
- Bertrand, Jean-Baptiste, *Histoire de Boulogne*, Boulogne, 1829.
- *Biographie nationale de Belgique*, Bruxelles, 1866-1986.
- Bonnet, Emile, *Les Anglais en Languedoc*, Imprimerie générale du Midi, Montpellier, 1915.
- Borderie, Arthur Le Moine de La Borderie, *Le Commerce et la Féodalité en Bretagne*, in Revue de Bretagne et de Vendée, Nantes, 1858.
- Bouet, Pierre, O.U.E.N. de Caen. Hastings, triomphe de la ruse normande, Hist. spécial n° 59.
- Bourdette, Jean, *Le Château et la ville de Lourde* (Sic!), publié par l'auteur, Paris, Tarbes, 1899.
- Bouvier, Jacques Le, "Le Recouvrement de la Normandie" *Narratives Of The Expulsion Of The English From Normandy*. R. Blondelli, De Reductione Normanniæ. Le Recouvrement De Normendie, Par Berry. Conférences Be-

- tween The Ambassadors Of France And England. Ed. By J. Stevenson, Londres.
- Bréquigny, (de) *Mémoires pour servir à l'histoire de Calais*, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.
 - Brooke-Little, John, *The British Monarchy in Colour*, Blandford Press, Poole [Dorset], 1976.
 - Brossard de Ruville, L., *Histoire de la Ville des Andélys*, Delcroix, Les Andélys, 1863.
 - Broussard, J., *Le gouvernement d'Henri II Plantagenet*, Paris, 1956.
 - Bruycker, Charles de, *Histoire de Blicquy*, A.van Geebergen-Warny, Leuze (Belgique), 1911.
 - Buchon, J., A. C., *Chroniques de Sire Jean Froissart qui traitent des aventures et faits d'armes advenus en son temps*, Auguste Desrez, imprimeur éditeur, 50, rue Neuve des Petits-Champs, Paris MDCCXL [1840].
 - Bully, Philippe, *Charles VII, "roi des merveilles"*, Tallandier, collection Figures de proue, Paris, 1994.
 - Cagny, Perceval de, *Procès en nullité de la condamnation de Jeanne d'Arc*, édité par la Société de l'Histoire de France, fondation du département des Vosges, Pierre Duparc, Librairie C. Klincksieck, Paris, 1988.
 - *Calais, huit siècles d'histoire*, Atelier municipal de la Ville de Calais, 1987.
 - Calonne d'Avesne, Albéric, *Histoire d'Amiens*, Piteux Frères, Amiens, 1906
 - Canet, L., *L'Aunis et la Saintonge*, Pijolet Editeur, La Rochelle, 1933.
 - Castex, amiral Raoul, *Théories stratégiques*, 5 vol., Éditions maritimes, Paris, 1929-1935.
 - Castex, amiral Raoul, *Mélanges stratégiques*, Académie de Marine, Paris, 1976.
 - Castex, amiral Raoul, *Stratégie des opérations combinées*, Centre des Hautes études navales, Paris, 1933.
 - Castex, amiral Raoul, *Fragments stratégiques*, Economica, Paris, 1985..
 - Catford, E.F., *Edinburgh; The Story of a City*, Hutchinson of London, London, 1975.
 - Chandler, David, Editor, *A Guide to the Battlefields of Europe*, Chilton Books, Philadelphia.
 - Charbonneau, Henri, *Les Mémoires de Porthos*, Édition du Clan, 1967.
 - Chartier, Jean, *Chronique de Charles VII*, ed. Vallet de Virville, Paris, 1858.

- Chassaigne, Philippe, *Histoire de l'Angleterre*, Éditions Aubier, Paris 1966.
- *De Châtres à Arpajon*, édité par l'Association Art et Histoire du Pays de Châtres, Arpajon.
- Chéruel, Adolphe, *Histoire de Rouen sous la domination anglaise*, Laffitte Reprints, Marseille, 1977, réimpression de l'édition de 1840.
- Chesne, (du) A. *Histoire généalogique de la Maison de Montmorency et de Laval*, Chez Sébastien Cramoisi, Paris, 1624.
- Chotin, A.-G., *Histoire de Tournai et du Tournésis*, Massart et Janssens, Tournai, 1840.
- *Chronicon ex chronicis, de Jean de Worcester*, traduction de Clarendon Press, Oxford, 1995.
- *Chronique anglo-saxonne*, rédigée en saxon, traduction de David Dumville et Simon Keynes, publié par D.Brewet, Cambridge, 1983.
- *Chronique des quatre premiers Valois*, éd. Siméon Luce, (Soc. de l'Histoire de France), 1862.
- *Chroniques de France, Les Grandes, ou Chroniques du Religieux de Saint-Denys*, éd. Paulin Pâris, Paris, 1836-1838.
- *Chronique de Guillaume de Jumièges, chroniqueur franco-normand*, Gesta Normannorum ducum, en traduction à Clarendon Press, Oxford, 1992-1995.
- *Chronique de Guillaume de Poitiers*, Gesta Guillelmi ducis Normannorum et regis Anglorum, [en traduction] Odense Universitetsforlag, 1980.
- *Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, (1390-1453) publié par Douet Douët-d'Arcq, Chez Mme Vve Jules Renouard, Paris, 1857.
- *Chronique des ducs de Normandie de Benoît de Sainte-Maure*, [en vers latins], réimpression par Uppsala Almqvist & Wiksell; Wiesbaden, O. Harrassowitz, Genève, 1951-1954.
- *Chroniques normandes*, édition Vallet de Viriville, Paris.
- Circourt, comte Albert de, *Combat naval devant la Rochelle en 1419*, dans le Bulletin de La Société des Archives t.II
- Clausewitz, Carl von, *De la Guerre*, traduction de Denise Naville, Les Editions de Minuit, Paris 1955. [5 volumes]
- Clowes, Sir William Laid, *The Royal Navy, A History from the Earliest Times to the Present*, Sampson Low, Marston & Company, Ltd, Londres, 1897. 7 vol.
- Cochon, *Chronique de P. Ryckaert*, M., Brugge, Historische Stedenatlas van België, Bruxelles.
- Colin, J., *Les Grandes Batailles de l'Histoire*, Paris, 1915.

- Coryn, Marjorie, S., *Bertrand du Guesclin*, Paris, 1934.
- Courcy, Pol de, *Le combat de trente Bretons contre trente Anglais* (1351), Saint Pol de Léon, 1857.
- Courteault, Henri, *Gaston IV. Comte de Foix, Vicomte souverain de Béarn, Prince de Navarre, 1423-1472*, Slatkine reprints, Genève, 1980.
- Cousin, Jean, *Histoire de Tournay*, Marc Wyon Imprimeur, Douai, 1620.
- Cuvelier, Jean, *Bataille de Pontvallain (1370)*, Charles Richet, Paris, 1831.
- Darsel, J., *Histoire de Morlaix des origines à la Révolution*, Imprimeries Réunies, Rennes, 1942.
- Daumesnil, Joseph, *Histoire de Morlaix*, Laffitte, Marseille, 1976.
- Delachenal, R., *Histoire de Charles V*, Auguste Picard Editeur, Paris, 1931. 4 vol.
- Delisle, Léopold, *Mandements et actes divers de Charles V (1364-1380) recueillis dans les collections de la Bibliothèque Nationale*, Paris, Imprimerie nationale, 1874.
- Delsalle, Lucien, René, *Rouen et les Rouennais au temps de Jeanne-d'Arc (1400-1470)*, Édition PTC, Rouen, 1982.
- Denifle, Henri, *Les désolations des églises, monastères et hôpitaux en France pendant la Guerre de Cent ans*, Alphonse Picard & fils, éditeurs, Paris, 1899. 2 volumes.
- Derode, Victor, *Histoire de Lille et de la Flandre Wallonne* (2 tomes), Librairie Vanackère, Lille, 1819.
- Desplats, C. *Les ravages de la Guerre de Cent ans dans le Piémont pyrénéen* (entre Foix et Bayonne) selon FROISSART, Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme d'Études Supérieures, Université de Bordeaux, 1965-1966
- Dévy, René, Docteur, *Narbonne au XIV^e Siècle (1318-1415); la Cité en 1352*. Site internet
- Dollé, André, Reynaud, Pierre, *Histoire des Andelys et de Château Gaillard*, Les Éditions du Bastion, Péronnas.
- Doncoeur père, *Les chevauchées de Jeanne d'Arc*, F. Paillart, Abbeville, 1929.
- Drouyn, Léo., *La Guyenne militaire*, Éditions Laffitte, Marseille, 1977.
- Duchâteau, Abbé, *Souvenirs historiques de la ville et du canton de Jargeau*, Jargeau, 1874.
- Dufour, *Atlas de Géographie* (nombreux plans de batailles), Paris, date inconnue.
- Dupont, Gustave, *Histoire du Cotentin et de ses îles*, F. Le Blanc-Hardel, Libraire-Éditeur, Caen, 1885.

- Duro, Cesareo Fernandez, *La Marina militar de Castilla desde su origen y pugna con la de Inglaterra*, Madrid, 1995.
- Duviau, Eugène, *Notes historiques sur Lourdes et son Château-Fort*, Imprimerie L. Carret, Lourdes, 1906.
- Écosse, Jean, *Histoire de la Guerre de Cent-ans, Jehanne d'Arc à Meung*, Meung-sur-Loire.
- Émy, Jean, *Histoire de la pierre à fusil*, Imprimerie Alleaume, Blois.
- Énée le Tacticien, *Πολιορκητικά, Poliorcétique*, traduction de A. Bon, Les Belles Lettres, Paris, 1967.
- *English Historical Documents*, General Editor David, C. Douglas, M.A., F.B.A. Eyre & Spottiswoode, Part IX.
- Faucherre, Nicolas, *Places fortes, bastions du pouvoir*, R.E.M.P.A.R.T., Desclée de Brouwer, 1986, 4ème édition de 1991, Paris
- Featherstone, Donald, *The Bowmen of England*, Jarrolds, London, 1967.
- Fino, J.-F., *Forteresses de la France Médiévale*, Éditions A. et I. Picard & Cie, Paris 1967.
- Flavius Josèphe, *La Guerre des juifs*, traduction de Savinel, précédé de *Du bon usage de la trahison*, par P. Vidal-Naquet, Éditions de Minuit, Paris, 1977.
- Foch, Ferdinand, maréchal, *Des Principes de la Guerre*, Conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de Guerre, Berger-Levrault, Libraires-Éditeurs, Nancy-Paris-Strasbourg, 1903.
- Fonssagrives, colonel E., *Notice historique sur la ville d'Auray*, Société d'Histoire et d'Archéologie du Pays d'Auray, Hennebont, 1991.
- Forbes-Leith, William, *The Scotsmen-at-arms and life-guards in France*, Edinburgh, 1882, in-4.
- Fortescue, J.W. *History of the British Army*, Macmillan and Co. Limited, St.Martin's Street 13 volumes, Londres, 1883.
- Foster, R.F., *The Oxford Illustrated History of Ireland*, Oxford University Press, 1991.
- Fowler, Kenneth, *Le siècle des Plantagenêts et des Valois*, Paris, 1968.
- Feaser, Duncan, *Montrose [before 1700]*, Standard Press, Montrose (Écosse), 1967.
- Fréminville, Chevalier de, *Histoire de Bertrand du Guesclin*, 1841.
- Froissart, Jean, *Les Chroniques*, éditions Siméon Luce et éditions Kervyn.
- Froissart, Jean, *Les Chroniques*, éditions de J., A. C. BUCHON, éditée par Auguste Desrez, imprimeur éditeur, 50, rue

Neuve des Petits-Champs, Paris MDCCXL [1840]. [utilisé surtout pour la Bataille de Brignais]

- Funk-Brentano, *Philippe le Bel en Flandres*, Paris, 1897.
- Gaillard, Emmanuel, *Siège de Rouen en 1418*, Rouen, 1924.
- Gand, Abbé Michel, *Patay au cours des Siècles*, Patay.
- Garthoff, Raymond L., *La doctrine militaire Soviétique*, Librairie Plon, Paris, 1952, traduit de l'américain par Mario Lévi.
- George-Carnoy, Odile, *Cravant Historique et Quotidien*, Cravant, 1992.
- Gillingham, John, *The Oxford Illustrated History of Britain*, Edited by Kenneth O. Morgan, Guild Publishing, London, 1984.
- Grant, J.G., *British Battles on Land and Sea*, Cassel Petter & Galpin, Londres. Tome 1.
- Gruel, Guillaume, *Chronique d'Arthur de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne (1393-1458)*, Éditions A. Le Vavasseur, Paris 1890.
- Guiart, Guillaume, *La Branche des royaux lingnages*, Paris, 1865.
- Guibert, lieutenant-général, comte Jacques Antoine Hippolyte de, *Essai de tactique générale*, Paris, 1773.
- Guillaume de Jumièges, chroniqueur franco-normand, *Gesta Normannorum ducum*, en traduction à Clarendon Press, Oxford, 1992-1995.
- Guillaume de Malmesbury, version anglaise de son *Histoire des rois anglais*, William of Malmesbury's Chronicle of the Kings of England from the earliest period to the reign of King Stephen, par J.A. Giles, AMS et Garland, New York, 1968.
- Guillaume de Poitiers, chroniqueur "français", *Gesta Guillelmi ducis Normannorum et regis Anglorum*, [en traduction] Odense Universitetsforlag, 1980.
- Guy ou Gui, évêque d'Amiens, *Carmen de Hastingae proelio*, traduction de Catherine Morton et Hope Muntz, Clarendon Press, Oxford, 1972. [Poème créé à l'occasion du couronnement de la reine Mathilde en 1068]
- Hale, J. R., *Les grands combats sur mer, de Salamine au Jutland*, Payot, Paris, 1932.
- Halphen, Louis, Poupardin René, *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise*, Paris, Picard, 1913.
- Hardy de Périni, Édouard, *Batailles françaises*, 6 vol. de 1214 jusqu'en 1789, Editeur Ernest Flammarion, Paris, 1894.
- Hardy, Etudes militaires historiques: *La Guerre de Cent-ans*, Paris, 1874.
- Hardyng, John, *Chronicle*, ed. H.Ellis, 1812.

- Hauttefeuille, A., et Bénard, L., *Histoire de Boulogne, Boulogne-sur-Mer, 1860.*
- Hay du Chastelet, Paul, *Histoire de Bertrand du Guesclin*, Louis Billaine, (1666), Paris, 1920.
- Hellot, *Récit du siège de Harfleur en 1415*, Rouen 1881.
- Hibbert, Christopher, *The English, A Social History, 1066-1945*, W.W. Norton & Company, London, 1986.
- Hocquet, Adolphe, *Tournai et le Tournaisis au XVI^e Siècle au point de vue politique et social*, Casterman, Tournai, 1904.
- Hodouin, Jules, *Le Siège de Rennes en 1356*, Imprimerie de J.M. Vatar, Rennes, 1853.
- Hogg, Ian, V., *Fortress; a History of Military Defense*, Macdonald and Jane's Publishers, London, 1975.
- Hookham, Mary Ann, *The Life and Times of Margaret d'Anjou,... and of her Father René, "the Good"... with memoirs of the Houses of Anjou...* With portraits and illustrations, 2 vol. Londres, 1872.
- Hubert, Jean, *Le Siège de Reims par les Anglais en 1359*, Suhaux, Imprimeur-Libraire, Sedan, 1846.
- Huebner, Johann l'Aîné, *Les Généalogies historiques des Rois, Empereurs, etc., et de toutes les maisons souveraines qui ont subsisté jusqu'à présent, etc., traduit de l'allemand en français pour diffusion internationale*, 4 tomes, Paris 1736 - 1738.
- Huynes, Dom., *Histoire de l'abbaye du Mont Saint-Michel*, éditions E. de Robillard de Beaurepaire, Rouen, 1872.
- Jardez, Lucien, *Tournai - Tournaisis*, Paul Legrain éditeur, Bruxelles, 1989.
- Jean de Worcester, *Chronicon ex chronicis*, rédigée en latin; traduction de Clarendon Press, Oxford, 1995.
- Jefferys, C.W., *The Picture Gallery of Canadian History*, The Ryerson Press, Toronto, 1942; 3 volumes.
- Jollois, M., *Histoire du siège d'Orléans*, Paris 1838.
- Jomini, baron de Jomini, général et aide de camp de l'empereur de Russie, *The Art of War*, traduit du Français par le capitaine G.H. Mendell et par le lieutenant W.P. Craighill, Greenwood Press Publishers, Westport, Connecticut, USA. [L'auteur s'excuse de n'avoir eu à sa disposition que la version anglaise; ce qui a entraîné une nouvelle traduction de l'anglais au français.]
- Joungson, A.J., *The Making of Classical Edinburgh, 1750-1840*, Edinburgh University Press, Edinburgh, 1966.
- Jouon des Longrais, *La lutte sur mer au XIV^e Siècle, et la prise de Jersey en 1406 par Hector de Pontbriand*, dans L'Association bretonne (1892) p.189.

- *Journal d'un bourgeois de Paris*, édition Tuetey (Soc. de l'Historie de Paris), 1881.
- Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI, Roy de France, et des choses mémorables advenus durant 42 années de son Règne depuis 1380 jusques à 1422...* Augmentée en cette seconde édition... par D. Godefroy, Imprimerie royale, Paris 1655.
- La Chenaye-Desbois, *Dictionnaire de la noblesse*, tome VI, Paris.
- Laffleur de Kermaintant, P., *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Michel du Tréport* (Ordre de Saint-Benoit), Firmin-Didot, Paris, 1880.
- Lagrèze, M., G., B., de, *Chronique de la Ville et du Château de Lourdes*, Th. Telmon, Imprimeur-Éditeur, Tarbes, 1866.
- Laing, Lloyd and Jennifer, *Medieval Britain, The Age of Chivalry*, Herbert Press, London, 1996.
- Lair, J., *Essai historique et topographique sur la bataille de Formigny*, H. Champion, Paris, 1903.
- Lambert, Christian, *En pays Livarotais*, Nouvelle Imprimerie Script, Saint-Pierre-d'Entremont, 1991.
- La Roncière, Charles de, *Histoire de la Marine française des Gallo-Romains à 1678*, Plon, Nourrit et C^{ie}, Paris, 1900.
- Latham, Robert, [editor] *The Illustrated Pepys, from the Diary*, Bell & Hyman Limited, London, 1978.
- Leboeuf, (Abbé) Jean, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, Tome IV: le doyenné de Montlhéry, 1757.
- Le Chat, Camille, *Histoire de la ville de Verneuil*, 2^e édition, Imprimerie du Verndien, Verneuil, 1913.
- Lecureux, Bernadette, *Histoire de Morlaix des origines à la Révolution*, Ed. du Dossen, Morlaix, 1983.
- Le Gallen, Léandre, *Belle-Ile, histoire politique, religieuse et militaire*, Lafolye Frères Editeurs, Vannes, 1906.
- Le Laboureur, *Mémoires de Michel de Castelnau*, Paris.
- Lemaire, Louis, *Histoire de Dunkerque*, Dunkerque 1927.
- Lemale, *Le Havre d'autrefois*, Imprimerie du Commerce, Le Havre 1883.
- Lemau de La Jaisse, *Plan des Principales Places de Guerre et villes maritimes frontalières du Royaume de France*, publié chez Didot, Paris, 1736.
- Le Moine, *Roman d'Eustache Le Moine, pirate fameux du XIII^e Siècle*, Paris, 1834
- Léon VI, *Institutions militaires*, traduction de Joly de Maizeroy, in Liskenne et Sauvant, Bibliothèque historique et militaire, t.II, Paris 1840.
- Le Vassal, comte de, *La bataille de Patay*, Orléans, 1890.

- Lion, J., *La bataille de Crécy*, Amiens, 1904.
- Littleton (alias Littelton, alias Lyttelton, alias Lytton) sir Thomas, *Anciennes Lois des Français conservées dans les coutumes anglaises*. (d'après ce célèbre juriste anglais.) 1422-1481.
- Loray, Terrier de, *Jean de Vienne, amiral de France, 1341-1396*, Librairie de la Société bibliographique, Paris, 1877.
- Lot, F. *L'art militaire et les armées au Moyen-Age*, Paris, 1946.
- Lottin, A., *Histoire de Boulogne sur Mer*, Presses Universitaires de Lille, Lille, 1983.
- Luce, Siméon, *Tableau des lieux forts occupés en France par les compagnies navarraises de 1356 à 1364*, Hachette et C^{ie}, Paris.
- Luce, Siméon, *Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque*, Hachette et C^{ie}, Paris, 1876.
- Mahan, A.T. capitaine, *Influence of Sea Power upon The French Revolution and Empire, 1793-1812*, 5^e Édition, Sampson Low, Marston, Searle & Rivington, Londres. 2 vol.
- Maignien, Edmond, *Faits et gestes de Guillaume de Meuillon*, Grenoble, 1897.
- Marshall, P.J. editor, *British Empire*, Cambridge University Press, Cambridge [England], 1996.
- Martin, Georges, *Histoire et Généalogie de la Maison d'Harcourt*, G. Martin, Paris, 1994
- Masson d'Autume, Madeleine, *Cherbourg pendant la Guerre de Cent Ans, de 1354 à 1450*, Société Nationale Académique de Cherbourg, Cherbourg (date inconnue).
- Maxwell, Alex, *History of Old Dundee*, Dundee, 1884.
- Maxwell, Sir Herbert, *Edinburgh, a historical Study*, William & Norgate Publishers, London, 1916.
- Michaud, J.F.R., *Biographie Universelle Ancienne et Moderne*, Akademische Druck-U. Verlagsanstalt, Graz-Austria, 1970.
- Michel, Francisque, *Les Écossais en France, les Français en Écosse*, Trübner & C^{ie}, Paternoster Row, No.60, Londres 1862.
- Michel, Francisque, *Histoire des Races maudites de la France et de l'Espagne*, 2 tomes, A. Franck, Librairie-Éditeur, Paris, 1847.
- Michel, Francisque, *Rôles gascons*, transcrits et publiés par Charles Bemont, Paris, 1885-1906. 4 tomes.
- Michelet, Jules, *Histoire de France*, 19 vol., Paris, 1879.
- Mollière, Dr., Humbert, *Guy de Chauliac et la bataille de Bignais*, in collection *Fragments d'Histoire lyonnaise au*

- XIV^e siècle*, Auguste Côté, libraire, Lyon, 1894.
- Mollière, Dr. Humbert, *Dernier mot sur la bataille de Brignais*, Lyon, 1895.
 - Monuel, L. de, *Étude Historique sur la ville de Jargeau*, Jargeau, 1875.
 - Moranvillé, Henri, *Étude sur la vie de Jean le Mercier (13...-1397)*, Paris, 1888.
 - Morgan, Kenneth O., *The Oxford Illustrated History of Britain*, Edited by Kenneth O. Morgan, Guild Publishing, London, 1984
 - Morice, Pierre-Hyacinthe, *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne, enrichie d'une dissertation sur l'établissement des Bretons dans l'Armorique, et de plusieurs notes critiques*, Taillandier, Paris, 1750-1756. 2 tomes.
 - Mudie, Sir Francis, *Broughty Castle and the Defence of the Tay*, Abertay Historical Society, Dundee, 1970.
 - Naudin, Pierre, *Les Amants de Brignais*, Éditions Aubéron, Bordeaux, 1996.
 - Neveux, François, *La Normandie, des ducs aux rois*, Éditions Ouest-France, Rennes, 1998.
 - Nicolas, Sir Nicholas Harris, GCMG, *A History of the Royal Navy, from the earliest times to the wars of the French Revolution*, 2 vol. Londres 1847.
 - O'Connor, The Right Honorable Sir James, *History of Ireland, 1798-1924*, Edward Arnorld & CO, New York - London, 1971. 2 volumes.
 - O'Farrell, Patrick, *Ireland's English Question, Anglo-Irish Relations 1534-1970*, Schocken Books, New York, 1971.
 - Oman, CWC, *A History of the Art of War in the Middle Ages*, Vol.I Londres, 1924.
 - Onasandre, Στρατηγικός [Strategikos], traduction de Guischardi, in Liskenne et Sauvan, Bibliothèque historique et militaire, t.III Paris, 1840.
 - Page, John, *The Siege of Rouen*, Ed.J.Gairdner, Londres, 1876.
 - Paradin de Guyfeaux, Guillaume, Doyen de Beaujeu, *Mémoires de l'Histoire de Lyon*, Antoine Gryfices, Lyon, 1573, réédité par Dioscor Editions en 1984-1985.
 - Pocot, Pierre, *Taillebourg et son symbole*, Pijolet Editeur, La Rochelle, 1936.
 - Piñedo y Salazar, *Historia de la insigne Orden del Toyson de Oro*, tome I
 - Plaissé, André, *La délivrance de Cherbourg et du Clos du Cotentin à la fin de la guerre de Cent-ans*, Association Connaissance du Cotentin, Amis du Musée de la Glacerie, Editions des Presses de la Manche, Cherbourg, 1989.

- Pongerville, monsieur de, *Guerre de 1346*. Edouard III, Philippe de Valois, Imprimerie Dupont, 1855.
- Port, Célestin, *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, Éditions H. Siraudeau, Angers, 1965.
- Porter, W., *A History of the Knights of St John*, Londres 1883.
- Pourrat, Henri, *Batailles et Brigandages en Auvergne, Bourbonnais, Berry, Limousin, Poitou, Rouergue, Quercy, Velay, Forez et Lyonnais*, textes de Jean Froissart, Albin Michel éditeur, Paris, 1952.
- Poutrain, *Histoire de la Ville et Cité de Tournai, Capitale des Nerviens, et premier siège de la monarchie française*, Moetjens, La Haye, 1750.
- Puisieux, Léon, *Siège et prise de Rouen par les Anglais, 1418-1419*, Caen, Le Gost-Clérisse 1858.
- Puységur, Jacques-François de Chastenet, marquis de, maréchal de France, *Traité de l'Art de la Guerre, par principes et par règles*, ouvrage de M. le maréchal de Puységur, mis à jour par M. le marquis de Puységur son fils, etc... Paris, 1748, puis La haye, 1749.
- Quénédy, capitaine, *Le Siège de Château-Gaillard*, Rouen, 1938.
- Rateau, Paul & Pinet, J., *Histoire et Géographie du Département de l'Eure*, Les Editions du bastion, Bourg en Bresse.
- Récits de la Guerre de Cent-Ans. *Les Tard-Venus en Lyonnais, Forez et Beaujolais*, Lyon, 1886.
- Reich, Emil, *Foundations of the Modern Europe*, New York, 1908.
- *Revue de Bretagne et de Vendée*, Vannes, Nantes, Paris, 1857 - 1914.
- Rigord, Guillelm, Armoric, *Chronique de Saint-Denis*.
- Rochefoucauld, monsieur de La, *Histoire de l'arrondissement des Andelys*.
- Roques, Louis, *Rabastens de Bigorre en quête de son passé*, Éditions A. Hunault et Fils, Éditions du Midi, Tarbes, 1973.
- *Rôles gascons*, transcrits et publiés par Francisque Michel, 4 tomes, Charles Bemont, Paris, 1885-1906.
- Rolland, Paul, *Histoire de Tournai*, Comité National pour le relèvement de Tournai, Casterman, Tournai, 1956.
- Roncière, Charles de La, *Histoire de la marine française*, Plon, Paris, 1899.
- Roncière, Charles de La, *Quatrième guerre navale entre la France et l'Angleterre*, Paris, 1890.
- Rymer, Thomas, *Foedera*, Londres, 1704-1713.

- Saint-Denys, *Chronique du Religieux de*.
- Saint-Hypolite, *Notices sur les batailles de Voulon*, Poitiers, Maupertuis et Moncontour, Imprimerie de Bourgogne, Paris, 1844.
- Salch, Charles-Laurent; Burnouf, Joëlle, *Atlas des villes et des villages fortifiés en France (Moyen Age)*, Editions Publitotal, Strasbourg, 1978.
- Salch, Charles-Laurent, *Dictionnaire des Châteaux et des Fortifications du Moyen Age en France*, Editions Publitotal, Strasbourg, 1979.
- Salet, Francis, Verneuil, *Extrait du Congrès Archéologique de France, Session 1953*.
- Sarrazin, René, *Manoirs et gentilshommes d'Anjou*, Angers, 1980.
- Schneider, Lieutenant Colonel Fernand, *Histoire des Doctrines militaires*, PUF, Paris, 1957.
- Sellman, R.,R., *Medieval English Warfare*, Methuen's Outlines, Methuen & Co, Ltd, London, 1960.
- Seymour, William, *Battles in Britain, 1066-1547*, Sidgwick & Jackson, London, 1975.
- Smurthwaite, David, *Battlefields of Britain*, Congdon & Weed, Londres, 1984.
- Stuart, Bérault, *Traité sur l'Art de la Guerre*, Introduction et Édition par Élie de Comminges, Éditions Martinus Nijhoff, La Haye, 1976.
- Sue, Eugène, *Histoire de la Marine française*, Paris, 1835.
- Sun Tsé ou Sun Tzu traduit par le missionnaire Joseph-Marie Amiot, *Art militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens traités sur la guerre*, Édité chez Didot l'aîné, Paris, M.DCC.LXXII [1772]
- Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, Flammarion, Paris, 1972. [traduction de Francis Wang]
- Susane, général, *Histoire de l'Artillerie*, Paris.
- Tellier, G., *La Ferrière-sur-Risle depuis le Moyen-Âge*, Imprimerie Ch. Hérissey, Évreux, 1927.
- Terrier de Loray, *Jean de Vienne, amiral de France*, Paris, 1877.
- Thomas, Jean-Pierre, *Lourdes avant Lourdes, un château et une ville au cœur des Pyrénées*, Éditions J.&D. Biarritz 1997.
- Tourneur-Aumont, Jean Médéric, *La Bataille de Poitiers*, 1356.
- Trevelyan, George-Macauley, O.,M., *Illustrated English Social History*, 4 vol. Longmans Publishing, Londres, 1944.
- Tribouillet, Lieutenant, *Précis historique du Havre militaire*, Imprimerie Lemale, Le Havre, 1900.
- Dom J. Vaissette, [un bénédictin], *Histoire de Languedoc*, Édi-

tions Privat, Toulouse.

- Vassal, Le comte de, *La bataille de Patay*, Orléans, 1890.
- Vauban, Maréchal de, *Traité de l'attaque des places*, Paris 1706.
- Vaux de Foletier, François, *Le Siège de La Rochelle*, Editions Quartier Latin, 1978.
- Viard, J., *La Campagne de juillet-août 1346 et la bataille de Crécy*, Abbeville, 1926.
- Vidal, général, *L'Armée française à travers les âges; L'Artillerie*, Paris, 1933.
- Vignon, Louis, article sur *la Bataille de Brignais*, in Annales d'un village de France: Charilly-Vernaison en Lyonnais, Volume 1 - 1150 - 1610, page 84; écrit en 1978.
- Villiani, Giovanni [1276-1348], *Selection from the Nine Books of the Croniche Fiorentine for the use of the students of Dante and others, traduit en anglais à partir de la version française Histoires florentines*, par R.E. Selfe, édité par P.H. Wicksteed, Constable & Co. Londres, 1896.
- Vivent, J., *La guerre de Cent-ans*, Lagny, 1954.
- Walsingham, Thomas, *Historia Anglicana (1472-1422)*, édité par Matthew Parker, Riley, Londres, 1574.
- Wanty, Émile, général, *La pensée militaire des origines à 1914*, Brépols, Bruxelles.
- Warner, Philip, *Sieges of the Middle Ages*, G.Bell & Sons, Ltd, Londres, 1968.
- Waurin, J. de, *Recueil des chroniques historiques de la Grande Bretagne*, éd.W.and ELCP
- Wavrin du Forestel, *Anciennes chroniques*, éd.Dupont, (chroniques anglaises).
- Wylie, J., *History of the Reign of Henry the Fourth*, 4 vol. Londres, 1884-1898.
- Young, P. et Adair, J. *Hastings to Culloden*, Londres, 1964.
- Young, Peter, *A Dictionary of Battles*.
- Zullauben, Beat-Fidel-Antone-Johann-Dominik, baron von Thurn und Gestelenburg, *D'Arnaud de Cervole, archiprêtre, chevalier et marié, et de ses relations avec les Compagnies dites des Routiers, des Tard-Venus de la Jacquerie*, Brit. Lib., 910.d.21, Londres.
- Zweig, Stefan, *The Queen of Scots*, traduit de l'allemand [autrichien] par Cedar et Eden Paul, Cassel and Company Ltd, London, 1935.



* 8 0 6 0 3 6 2 *

by Google



Historien spécialisé dans les relations diplomatiques et militaires entre la France et l'Angleterre, Jean-Claude Castex a publié plusieurs monographies aux Presses de l'Université Laval et aux Presses de l'Université du Québec.

La Guerre de Cent Ans fut le conflit le plus long de tous les temps. Elle opposa pour la possession de la couronne de France, l'ambition de deux puissantes familles dynastiques, les Valois et les Plantagenêt (puis les Lancastre). Ce long cycle d'hostilités peut se diviser en deux périodes d'inégales longueurs. 1*- l'armée française est prisonnière des traditions guerrières surannées de la Chevalerie (mépris des armes qui tuent de loin, mépris de la manœuvre de contournement et de la ruse tactique, mépris de l'infanterie et de la roture). L'Angleterre, par contre, sait utiliser sans réserve tout ce potentiel méprisé par les Français, ainsi que les guerres civiles entre les Français. 2*- Jeanne d'Arc rétablit la confiance. La guerre civile en France s'éteint. L'armée française se modernise (artillerie) tandis que l'Angleterre marque plus ou moins le pas.

Si la France souffre de grandes pertes humaines et de multiples destructions, l'Angleterre, par sa défaite finale, perd tout son empire continental à l'exception du port de Calais qu'elle garde un siècle de plus avant d'en être chassée. Elle ne s'en remettra jamais, à tel point que les Rois d'Angleterre s'obstineront vainement à garder, durant quatre siècles et demi, le titre de Roi de France, ainsi que les lys de France au premier quartier de leurs armoiries.

ISBN 978-2-921668-09-5

90000

9 782921 668095

Les Éditions du Phare-Ouest
Vancouver